VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON

PQ
2294
.A2
1920
v.2
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES DE
VICTOR HUGO

VICTOR HUGO RACONTÉ

TOME DEUXIÈME

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/victorhugoraco02hugo

Louis Bailly

Victor Hugo raconté

Par un témoin de sa vie

TOME DEUXIÈME

1817-1841

Paris

Nelson, Éditeurs

189, *rue Saint-Jacques*

Londres, Édimbourg et New-York

COLLECTION NELSON

Publiée sous la direction littéraire de

CHARLES SAROLEA,

Docteur ès lettres : Directeur de la Section française à l'Université d'Édimbourg.

TABLE

VICTOR HUGO RACONTÉ

1817–1841

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

CRITIQUE

Pages

Lalla-Roukh 13

Saül 21

Les Vêpres siciliennes 27

Marie Stuart 36

VICTOR HUGO RACONTÉ

XXIX. Premières relations avec l'académie . 49

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

CONCOURS ACADÉMIQUES

Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie 67

Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel 78

Institution du jury en France 87

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Pages

Revendication de « Gil Blas » par les espagnols 105

VICTOR HUGO RACONTÉ

XXX. Dîners chez Édon . . . 127

XXXI. Les vieux amis se séparent . . 134

XXXII. Un mot du général Hugo . . 143

XXXIII. Un mot de Chateaubriand . . 145

XXXIV. La mort de la mère . . . 154

XXXV. La Roche-Guyon 158

XXXVI. Fragments de lettres . . . 164

XXXVII. Lamennais confesseur de Victor Hugo 173

XXXVIII. Mariage 182

XXXIX. M. Alphonse Rabbe . . . 196

XL. Visite à Blois 207

XLI. Le sacre de Charles X. . . 216

XLII. Une visite à Lamartine . . 223

XLIII. Genève. 234

LE RÉCIT DE VICTOR HUGO

Pages

Fragment d'un « Voyage aux Alpes » . . 241

VICTOR HUGO RACONTÉ

XLIV. *Une lettre de Lamennais* . . 261

XLV. *L'Ode à la Colonne* . . . 268

XLVI. *« Cromwell »* 272

XLVII. *Morts* 282

XLVIII. *« Amy Robsart »* 286

XLIX. *Amis* 289

L. *L'échafaud* 296

LI. *La suite du « Dernier jour d'un condamné »* 300

LII. *Une lecture* 310

LIII. *« Hernani »* 318

LIV. *« Notre-Dame de Paris »* . . . 352

LV. *« Marion de Lorme »* . . . 368

LVI. *Le choléra* 377

LVII. *« Le Roi s'amuse »* 383

Pages

LVIII. « *Lucrèce Borgia* » 397

LIX. « *Marie Tudor* » 411

LX. « *Angelo* » 420

LXI. « *La Esmeralda* » 433

LXII. *La mort du frère* 436

LXIII. *La fête à Versailles* 439

LXIV. « *Ruy Blas* » 444

LXV. « *Les Burgraves* » 457

LXVI. *L'académie* 465

VICTOR HUGO RACONTÉ

1817–1841

CRITIQUE

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

LALLA-ROUKH

POËME DE THOMAS MOORE

LA doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination; toutes les religions, au contraire, sont essentiellement poétiques. Seulement, sous ce rapport comme sous tous les autres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les divers cultes de la terre, et nous sommes loin d'établir le moindre parallèle entre la religion éternelle et les idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la face du monde ; nous parlons généralement. On peut remarquer aussi que le caractère de la poésie varie chez les peuples avec le génie des religions, comme le génie des religions humaines change avec les climats. Odin a créé des scaldes, Jupiter inspirait Homère ; on trouve la trace d'une croyance dans les stances voluptueuses d'Horace et d'Anacréon de même que dans les maximes cadencées d'Hafiz et de Saadi ; et le caraïbe qui danse autour de sa sanglante idole lui adresse un hymne barbare comme la vierge indienne élève un cantique d'amour vers son charmant Camadeva.

C'est surtout dans l'orient que cette influence du climat sur la religion et de la religion sur la poésie se fait sentir. Voilà, si nous ne nous trompons, ce qui donne à la littérature orientale cette couleur originale que les occidentaux ont si souvent tenté

vainement d'imiter. De nos jours, un homme qui a traduit Anacréon et composé des ballades irlandaises, non content de ce double triomphe *classique* et *romantique*, semble encore avoir voulu prendre rang parmi les poëtes orientaux. Nous ne sommes pas assez versés dans l'étude des auteurs arabes, persans et indiens, pour décider si l'ouvrage de M. Thomas Moore peut être comparé aux leurs ; mais nous pensons que *Lalla-Roukh*, malgré de nombreux défauts, renferme assez de beautés pour assurer à cet écrivain une place distinguée dans les lettres européennes.

La fable de *Lalla-Roukh* est d'une simplicité bien orientale. Lalla-Roukh, fille d'Aurengzeb, fiancée au roi de Bucharie, vers lequel on la conduit, devient amoureuse, en route, d'un certain Feramorz, poëte envoyé par son futur époux pour charmer les ennuis du voyage, et qui se trouve à la fin être le jeune roi lui-même. Les poëmes de Feramorz, comme les contes de Scheherazade dans *les Mille et une Nuits*, constituent réellement le fond de l'ouvrage ; ses propres aventures ne servent que de cadre aux différents tableaux qu'il met tour à tour sous les yeux de la princesse. *Lalla-Roukh* n'est donc qu'une série d'épisodes, rattachés à un fil commun sans être liés à une action principale. Il faut avouer que, si les poëmes de Feramorz offraient moins d'intérêt, la contexture de cet ouvrage ne donnerait pas une haute idée du génie inventif de Thomas Moore. Cependant une grande fraîcheur d'imagination et une science profonde des passions ont mérité à cet auteur un succès contre lequel nous aurons garde de protester, admirateurs que nous sommes nous-mêmes de ces précieuses qualités.

Des cinq histoires que raconte Feramorz, si celle de la *Péri* est la plus ingénieuse, celle des *Guèbres* et du *Prophète voilé* sont les plus intéressantes. Le livre étant entre les mains de tout le monde, nous nous dispenserons d'analyser ces beaux poëmes. Nous croyons toutefois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici, sur le mystérieux imposteur de Khorassan, quelques détails que l'histoire n'a point encore recueillis, et qu'il n'aurait peut-être pas été inutile de rappeler en quelques mots dans l'ouvrage même. Ils auraient pu éclaircir certains passages obscurs, et dissiper le vague que répand sur le récit de Feramorz l'ignorance où l'on est assez généralement de cette partie curieuse de l'histoire d'Asie.

L'homme qui se fit si longtemps passer pour dieu dans la province de Khorassan avait d'abord été greffier de la chancellerie d'Abou Moslem, gouverneur de Khorassan sous le calife Almanzor ; d'après l'auteur du *Lobbtarikh*, il se nommait Hakem ben Hassem. Sous le règne du khalife Mahadi, troisième Abbasside (vers l'an 160 de l'hégire), il se fit soldat, puis devint capitaine et chef de secte. La cicatrice d'un fer de flèche ayant rendu son visage hideux, il prit un voile et fut surnommé Burcâi (voilé). Ses adorateurs étaient convaincus que ce voile ne servait qu'à leur cacher la splendeur foudroyante de son visage. Khoudemir, qui s'accorde avec ben Schahnah pour le nommer Hakem ben Atha, lui donne le titre de Mocannâ (*masqué*, en arabe), et prétend qu'il portait un masque d'or. Observons, en passant, que Thomas Moore, en adoptant, pour son prophète, cette dénomination de Mocannâ, a changé le masque d'or en un voile d'argent. Nous

trouvons dans Abou Giafar Al Thabari, un exposé de sa doctrine que nous ne rapporterons pas, parce qu'elle se trouve développée dans l'ouvrage de Moore.

Cependant, la rébellion de cet imposteur devenant de plus en plus inquiétante, Mahadi envoya à sa rencontre l'émir Abusâid qui défit le prophète voilé, le chassa de Mérou et le força à se renfermer dans Nekhscheb, où il était né et où il devait mourir. L'imposteur, assiégé, ranima le courage de son armée fanatique par des miracles qui semblent encore incroyables ; il faisait sortir, toutes les nuits, du fond d'un puits, un globe lumineux qui, suivant Khoudemir, jetait sa clarté à plusieurs milles à la ronde ; ce qui le fit surnommer Sazendeh Mah, le faiseur de lune. Enfin, réduit au désespoir, il empoisonna le reste de ses séides dans un banquet, et, afin qu'on le crût remonté au ciel, il s'engloutit lui-même dans une cuve remplie de matières corrosives. Ben Schahnah assure que ses cheveux surnagèrent et ne furent pas consumés. Il ajoute qu'une de ses femmes, qui s'était cachée pour se dérober au poison, survécut à cette destruction générale et ouvrit les portes de Nekhscheb à Abusâid. On a pu voir que Thomas Moore a tiré un grand parti de cette dernière circonstance qu'il paraît avoir connue. Le prophète masqué, que d'ignorants chroniqueurs ont confondu avec le Vieux de la Montagne, avait choisi pour ses drapeaux la couleur blanche, en haine des Abbassides dont l'étendard était noir ; au reste, cette secte subsista longtemps après lui, et, par un capricieux hasard, il y eut, parmi les turcomans, une distinction de *Blancs* et de *Noirs*, à la même époque

où les *Bianchi* et les *Neri* divisaient l'Italie en deux grandes factions.

Le style est, dans *Lalla-Roukh*, ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique. On y peut blâmer, avec raison, l'abus des métaphores, le vague de l'expression et la profusion des formules interrogatives et exclamatives. D'un autre côté, ces défauts sont bien rachetés par la variété des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures, et cette vérité de teinte locale qui répand sur les imperfections mêmes une sorte de charme magique.

Le morceau suivant, qui termine *le Prophète voilé*, donnera une idée de la manière de Moore. Après la mort de Mocannâ, la triste et coupable Zélica, demeurée seule dans Nekhscheb, se couvre du voile d'argent et tombe sous les coups de son Azim, qui l'avait prise pour le faux prophète. Elle appuie son front sur le bras tremblant d'Azim et lit avec joie dans les yeux du jeune homme une douleur bien au-dessus des souffrances de sa blessure. Il est difficile de rien lire de plus touchant que ses dernières paroles :

« — Je ne pensais pas, murmure-t-elle d'une voix éteinte, je n'espérais pas qu'il te serait réservé de me donner la mort ; mais tu ne voudrais point me priver du bonheur de l'avoir reçue de ta main, si tu savais combien j'ai prié le ciel de me faire mourir ainsi. En me cachant sous ce voile abhorré, je croyais ne tomber que sous le fer de tes soldats. Mon Azim, la blessure que tu m'as faite m'est bien douce. Oh ! je ne changerais pas, crois-moi, cette triste, mais tendre caresse, cette mort entre tes bras, pour tout le bonheur de la vie. L'avenir, sombre et terrible pour mon âme égarée, s'éclaircit devant moi. Tes regards d'amour brillent sur ma tête coupable comme la

première aurore de la miséricorde éternelle, et, si ta bouche daigne dire que je suis pardonnée, les anges répéteront ces consolantes paroles. Reste dans la vie, ô mon Azim, nom adoré ! — songe céleste ! je puis donc, une fois encore, t'appeler mon Azim, — vis, si tu m'as jamais aimée. S'il doit t'être doux un jour de me retrouver dans le ciel, reste sur la terre pour implorer ma grâce, pour fléchir le genou, matin et soir, devant ce Dieu que ne supplie jamais vainement un cœur pur comme le tien. Qu'il jette un regard de pitié sur l'âme de Zélica, et qu'il daigne nous unir dans l'éternité. Retourne, Azim, vers ces bords fortunés où nos cœurs se sont ouverts à l'amour ; le zéphir, en t'apportant le parfum des fleurs que nous aimions, te rappellera les jours de notre innocence. Tu pourras m'aimer encore comme tu m'aimais alors. Pareilles à la rosée que les chastes rayons de l'aube font monter en encens vers le ciel, tes prières, brûlantes comme nos premières amours, s'élèveront vers le trône d'Alla. Et si enfin... — Je me sens défaillante... — si enfin tu es exaucé, si, du séjour des félicités, les âmes pardonnées peuvent descendre ici-bas raconter leur triomphe à ceux qu'elles ont aimés, alors je t'apparaîtrai... Je me meurs. Adieu. —

« Des années s'écoulèrent. Peu de témoins restaient de ce jour de deuil, où chacun avait pleuré sur la mort de la jeune fille et le désespoir du héros. — Auprès d'un mausolée modeste élevé non loin des claires ondes de l'Amou, un homme, qui avait blanchi sur cette tombe isolée, priant les nuits et les jours, s'agenouilla, pour la dernière fois, sur la pierre glacée. Entouré des ombres de la mort, un éclair de joie rayonnait dans ses yeux, comme cette dernière lueur qui dore les bornes de l'horizon quand déjà la nuit a jeté son voile ténébreux sur tout ce qui nous environne. L'âme de ce solitaire avait eu une vision pendant son sommeil. Celle pour qui il avait pleuré et prié durant tant d'années lui était apparue, radieuse du sourire des anges. Le vieillard rendit grâces à la clémence éternelle et mourut. — C'était Azim. »

Ce passage est d'une véritable beauté. La fiction charmante de la *Péri* présente un morceau du même genre, que nous croyons devoir encore citer. Un jeune homme, attaqué de la peste, va mourir, abandonné de tous. Sa jeune fiancée, brillante de santé, accourt vers lui ; pour la première fois elle veut embrasser son amant qui la repousse.

« — Ah ! permets seulement à ta fiancée de respirer l'air que tu respires ; qu'il lui donne la mort, il sera doux pour elle. Oui, que tes lèvres recueillent mes larmes ! Ah ! si mon sang pouvait être le baume qui donne la vie ! tu sais bien que je le répandrais tout entier pour calmer un instant tes douleurs. Dis-moi, pourquoi détournes-tu les yeux ? Ne suis-je pas à toi, ta bien-aimée, ta fiancée ? Ma place, dans la vie et dans la mort, n'est-elle pas à ton côté ? Moi, qui n'ai voulu d'autre guide que toi dans ce monde de ténèbres, comment supporterais-je la solitude et la nuit où je serais plongée quand tu ne serais plus ? Puis-je vivre, et te laisser partir seul, toi qui es ma vie même ? Non, tu ne le crois pas ; la feuille se flétrit quand la tige meurt. Mon bien-aimé, regarde-moi, je brûle et je meurs près de toi. Attache tes lèvres aux miennes, et partage le dernier souffle pur qu'elles exhalent encore.

« Elle s'affaiblit, elle succombe ; les funestes soupirs du jeune amant ternissent la lumière virginale de ses yeux. — Elle s'éteint comme une lampe dans la vapeur humide d'un tombeau. »

Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poëte irlandais. Si la poésie de Thomas Moore choque le goût de quel-

ques champions du *classique*, elle échappera du moins par ses formes vagues à leur critique ; semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée payen, qui frappaient la vue, mais se dérobaient à la main qui voulait les saisir.

SAÜL

TRAGÉDIE D'ALEXANDRE SOUMET

LETTRE AU RÉDACTEUR DU *MONITEUR*

Dans un moment où l'attention publique est si vivement excitée par le triomphe éclatant de M. Alexandre Soumet, me permettrez-vous de vous entretenir de celle de ses deux belles tragédies qui a été le plus diversement jugée, de cette pièce de *Saül* sur laquelle vous avez publié un article plein de sagesse et de mesure ? Cette lettre sera principalement consacrée à relever une erreur grave et étrange dans laquelle sont tombés, ce me semble, presque tous les critiques qui ont rendu compte de ce grand ouvrage ; erreur que vous avez déjà signalée en partie, et que je vais essayer de combattre entièrement. Je garderai ici le silence sur toutes les attaques malveillantes qu'ont prodiguées à M. Soumet les grands et petits journaux d'une faction qui est anti-poétique parce qu'elle est anti-religieuse et anti-sociale. C'est aux hommes de bonne foi et de conscience que je m'adresse avec conscience et bonne foi, sans consulter d'autre intérêt que celui des lettres et de la vérité, et bien moins dans l'intention d'éclairer que dans l'espérance d'être éclairé.

Frappé de la nouveauté et de la grandeur de ce drame de *Saül*, j'en ai longtemps médité, autant qu'il est en moi, toutes les parties, et j'avoue que je ne puis me ranger de l'avis de critiques qui, tout en admirant la pureté constamment irréprochable du style de M. Soumet, ont trouvé que la conception et la conduite de son ouvrage en étaient le côté faible. Certes, nul n'est plus disposé que moi à rendre justice à la poésie de *Saül*, à ce style qui s'empreint de toutes les nuances de la pensée comme de toutes les couleurs de la bible ; qui se plie aux blasphèmes infernaux de la Pythonisse et de Saül, comme aux angéliques prières de David et de Michol ; en un mot, qui semble magique parce qu'il est vrai. Mais je ne crains pas d'avancer que c'est surtout par la conception et la conduite que le drame de M. Alexandre Soumet me semble digne d'être hautement et profondément étudié.

Et d'abord c'est à mon sens une nécessité de toute production de l'esprit humain, depuis la chanson jusqu'à l'épopée, que de reposer sur une idée mère primitive, unique, comme un édifice sur sa base. Que si l'ouvrage est destiné à raconter un fait, il faut, pour qu'il y ait unité dans la composition, que le développement de la pensée fondamentale s'appuie dans toutes ses parties sur le développement du fait. Je n'ai point la prétention de donner ceci comme règle, c'est simplement le résultat d'une étude sévère de tout ce qu'il y a de vraiment beau dans les œuvres de l'espèce humaine. Je sais que bien des ouvrages, admirés sur parole, ne résistent pas à l'application de cette loi intime que découvrent et que suivent naturellement tous les vrais génies ; mais cela ne

prouve rien, sinon qu'il ne faut pas admirer sur parole, même (si l'on peut s'exprimer ainsi) sur la parole des siècles.

C'est en soumettant cette belle tragédie de *Saül* à cette épreuve que j'ai vu quelle haute idée en avait dominé la conception, que j'ai admiré la hardiesse du poëte créateur, qui a su transporter sur notre étroite scène toute l'immense épopée de Milton. L'idée première de ce drame n'est, en effet, autre chose que ce qu'il y a de plus vaste dans la création, la lutte perpétuelle du bien et du mal, de Dieu et de Satan. Et remarquez avec quel art la balance dramatique est rétablie dans ce combat entre l'être qui peut tout pour le bien et l'être qui ne peut rien que pour le mal. Voyez là la toute-puissance de l'un représentée par ce qu'il y a de plus faible parmi les hommes, un vieillard et un enfant ; tandis que la faiblesse infernale de l'autre a pour agent tout ce qu'il y a de puissant sur la terre, un monarque conquérant, une magicienne qui fait pâlir les astres et réveille les morts. Observez encore les deux personnages de Jonathas et de Michol, unis par leur naissance à Saül, à David par leur vertu, placés comme un lien entre les deux principes opposés, et secondant, souvent à leur insu, l'esprit du mal de tout le pouvoir de leur caractère presque angélique. J'ignore si toutes ces combinaisons dramatiques sont le résultat de longues méditations ou l'effet d'une inspiration soudaine ; mais il me paraît difficile de pousser plus loin le talent, et je ne comprends pas comment on a pu critiquer une création aussi vaste, une conception aussi éminemment originale.

Maintenant, si j'ai prouvé que l'invention de

cette tragédie est aussi grande qu'elle est neuve, il me sera aisé de répondre aux attaques dont la marche de l'action a été l'objet.

C'est après avoir effrayé nos imaginations des imprécations de la Pythonisse et des erreurs de tout un peuple, que le poëte fait apparaître à nos yeux un prêtre aveugle et un enfant inconnu, comme les sauveurs d'une nation punie et d'un roi réprouvé. Le prêtre rassure Israël contre l'enfer ; l'enfant le défend contre le géant philistin. Tout jusqu'ici est plein de Saül ; cependant il n'a pas encore paru. Nous le voyons au second acte, et l'épouvante entre sur la scène avec ses fureurs ; c'est la seconde victoire de David. Il délivre le roi du démon ; et Saül (ce qui est tout à fait dans les mœurs hébraïques) lui promet sa fille pour prix de deux si grands services, et d'un autre plus grand encore dont le mystère jette l'inquiétude dans l'âme du spectateur.

Au troisième acte, l'action se noue d'une manière terrible et pathétique. Saül cherche quel est le roi caché à qui Samuel a donné sa couronne. Il n'a pu l'apprendre de David, cet élu du ciel qui l'avait presque ramené à Dieu ; il l'apprend de la Pythonisse, l'agent de l'enfer auquel il allait échapper. Ce rival redoutable et mystérieux, c'est David ! Il y a au théâtre peu de scènes aussi belles que celle où le malheureux roi se débat sous le poids de cette révélation qui renverse tout ce qu'il espérait. Il frémit, il doute des paroles de la Pythonisse, il veut interroger lui-même l'ombre de Samuel. Ce vœu impie n'est que trop écouté, et l'on frissonne quand on le voit se précipiter avec elle dans le tombeau du prophète.

Cependant l'union de David et de Michol s'est préparée, et à cette scène terrible succèdent les douces et saintes cérémonies ; on n'attend plus que Saül, les deux jeunes époux le demandent. C'est en ce moment que s'ouvre, au bruit du tonnerre, la porte du tombeau formidable, et que le sacrilège Saül est jeté par la Pythonisse au milieu de la fête. La royauté de David lui a été confirmée, il la dévoile ; et, après le développement de ces belles et neuves situations, les apprêts du mariage s'interrompent par ceux d'un supplice.

Mais Achimélech, le prêtre, en y marchant, a dit à Saül que David ne pouvait mourir. Tandis que le réprouvé endurci résistait aux prières de ses enfants qui voulaient le fléchir pour ses victimes et pour lui-même, la main de Dieu se manifestait sur ses protégés ; les philistins avaient attaqué les hébreux, et, au milieu du désordre, David et Achimélech avaient été délivrés.

Tout marche jusqu'ici, ce me semble, avec grandeur et simplicité, aucun élément hétérogène n'a été introduit dans l'action. Seulement les moyens sont imposants, en même temps que naturels, parce que Dieu s'y mêle.

Le cinquième acte s'ouvre par une scène de l'Écriture, bien belle et bien touchante. Pendant que Saül combat, Jonathas et David, qui se sont reconnus dans la mêlée, échangent fraternellement leurs armes. Le dénouement, qui est terrible, ne pouvait être mieux amené ; l'aveugle Saül, trompé par l'armure, frappe son fils croyant frapper David, et vient abdiquer et mourir devant son vainqueur, après avoir vu expirer le généreux Jonathas, qui n'avait donné ses armes à David

qu'afin de lui donner son sceptre. Ainsi, le châtiment de l'impie couronne cette majestueuse composition dont chaque acte renferme un des tableaux de l'action, loi trop souvent méconnue ou violée sur notre scène, même par les grands maîtres.

J'ignore si, dans cette analyse beaucoup trop restreinte, je suis parvenu à faire ressortir le haut talent dramatique que décèle le plan de *Saül*. Bien des choses m'ont sans doute échappé, j'aime mieux que ce soient les imperfections que les beautés ; si je me suis trompé, j'aime mieux m'être trompé dans la louange que dans le blâme.

LES VÊPRES SICILIENNES

TRAGÉDIE DE M. CASIMIR DELAVIGNE

LOUIS IX

TRAGÉDIE DE M. ANCELOT

C'est une chose étrange, et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre comme il assiège les tribunes des Chambres. La scène littéraire a acquis presque autant d'importance que la scène politique. Le public, aveugle ou malin, prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent ; il semble ne voir dans nos comédiens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX*, non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur, mais son *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle saint Louis, et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent *les Vêpres siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des mouve-

ments d'éloquence qu'elle peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches ; les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs, car on sait que durant les beaux jours de 93 toutes les cloches étaient changées en gros sous. Quoi qu'il en soit, c'est à cette déplorable manie de tout soumettre au niveau des *niveleurs*, qu'est due la décadence des lettres ; on ne s'informe plus aujourd'hui si un poëte est de la bonne école, mais s'il est du bon parti ; et les plébéiens de la nouvelle Athènes sont encore tout prêts à bannir Aristide parce qu'il s'appelle le Juste.

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes à l'égard de ces deux auteurs. Cependant nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement, qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres siciliennes*, nous semble juste. Ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies. Dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux ; ce qui rappelle cet âne de l'Écriture qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que celle de son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes et aux menaces de quelques furieux ; dans le second, on provoque la défiance

des honnêtes gens. Pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts ; car nous sentons que, plaidant momentanément la même cause que le parti menteur par excellence, nous avons besoin, comme dit Bossuet, « de preuves magnifiques, et plus claires que le soleil ».

Nous épargnerons au lecteur une nouvelle analyse des deux tragédies que nous allons comparer ; elles ont été assez disséquées par les journaux quotidiens pour que la contexture en soit connue de tout le monde. Nous saisirons seulement les points de rapprochement qui nous serviront à établir notre parallèle. Les deux actions se passent à des époques à peu près pareilles ; une conspiration fait le sujet de l'une et de l'autre pièce ; dans *les Vêpres*, elle est dirigée par Jean de Procida, noble sicilien, contre le gouvernement de Charles d'Anjou, frère de saint Louis ; dans *Louis IX*, elle éclate par hasard. L'amour de la liberté, l'oppression de la Sicile, la tyrannie des français, voilà les motifs de Procida ; la fidélité à la foi jurée, les périls des chrétiens, le despotisme du soudan, tels sont les mobiles de Nouradin ; tous deux parviennent à leur but : l'un massacre les français, l'autre détrône le soudan. Mais, si les sujets de ces tragédies ont quelques points de ressemblance, la différence des lieux et des caractères rend cette ressemblance imperceptible. Le farouche Procida est aussi loin du loyal Nouradin, que le généreux Montfort de l'inflexible Almodan. Les caractères de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus dramatiques que ceux de M. Ancelot, et il a su les opposer et les enchâsser d'une manière bien plus théâtrale.

Le vice radical de sa pièce est, selon nous, d'y avoir introduit l'amour. La passion, dont le dé-

veloppement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. Il a pu fournir à M. Delavigne quelques inspirations heureuses ; mais, s'il n'a pas nui au rôle de Procida, il a rendu presque nulle la peinture de l'amitié entre Lorédan et Montfort, et c'est précisément à cette amitié, tracée avec énergie et sensibilité, que M. Casimir Delavigne aurait pu devoir une belle tragédie. Dans la pièce telle qu'elle est, l'amitié de Lorédan pour Montfort, froissée par son amour pour Amélie et son obéissance envers son père, ne peut résister tant qu'elle n'a pour défense que le souvenir de la fraternité d'armes ; aussi n'éclate-t-elle réellement que dans deux scènes fort belles et fort courtes ; dans tout le reste de la tragédie, elle est plutôt racontée que peinte. Si, au contraire, Lorédan et Montfort eussent été liés par de grands services mutuels, sans amour et sans jalousie ; si l'ardent attachement de Procida pour son pays et l'inflexible fidélité de Montfort pour son roi, eussent montré, dans le succès ou l'avortement de la conspiration, l'inévitable mort de l'un d'eux, croit-on que Lorédan, indécis entre le devoir et la reconnaissance, la patrie et l'honneur, contraint de trahir son père ou d'immoler son ami, épouvanté des périls qui les menacent, ne pouvant sauver l'un sans perdre l'autre et voulant les sauver tous deux, croit-on que Lorédan, dans cette situation terrible, n'aurait pas créé une péripétie vraie, saisissante et théâtrale, sans laquelle on peut faire de belles scènes, mais non une belle tragédie ? Nous aurions eu, il est vrai, Amélie et quelques jolis vers de moins ; mais Montfort aurait gagné

en dignité, Lorédan en chaleur, et Procida n'aurait rien perdu, parce que nous ne croyons pas qu'il ait rien à gagner.

Ce caractère de Procida est, en effet, singulièrement bien tracé ; on doit savoir gré à M. Casimir Delavigne d'une conception haute et sévère qui efface bien des défauts. Procida, sombre, ardent sans imprudence, fanatique sans enthousiasme, intrépide sans témérité, nous offre, à quelques taches près, le vrai conspirateur. La nature, l'amour, la reconnaissance sont à peine pour lui des sentiments ; il n'a qu'une passion, la liberté ; tout le reste n'est qu'accessoire. Il salue les murs de sa patrie, et son premier mot le révèle tout entier :

Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

Son fils se plaint de Montfort :

— Il me traite en coupable...
— Il te traite en esclave.

Procida, trop farouche pour attirer la sympathie, nous frappe sans nous émouvoir ; le malheur est que Montfort ne s'adresse pas toujours à la partie du cœur dont Procida ne s'empare point. Si les deux rôles étaient de la même force, chacun dans leur genre, l'action ne languirait jamais ; s'il n'y avait pas d'amour, elle serait rapide et entraînante.

La tragédie de M. Casimir Delavigne est quelquefois froide ; mais celle de M. Ancelot est souvent ennuyeuse :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité est, en effet, le défaut capital de

Louis IX. Nous ne prétendons pas cependant que saint Louis ne puisse être mis sur la scène ; un roi chevalier plaira toujours à des yeux français, et l'histoire nous montre quelquefois le caractère du pieux monarque aussi dramatique que celui de Henri IV ou de François Ier ; le tout est de le mettre en situation. Saint Louis, héros à la Massoure, ne fut plus qu'un saint à Memphis, et au théâtre un saint est moins qu'un héros. Ces âmes célestes sont trop monotones pour nous ; nous voulons voir partout des passions, parce que nous en avons. Mais cette uniformité dans le caractère de saint Louis n'est pas la seule qui répande un froid glacial sur la pièce de M. Ancelot ; Joinville ressemble à son maître, Philippe ressemble à Nouradin, Châtillon ressemble à Raymond, et Almodan ne ressemble à rien. Ce dernier personnage, où la bassesse, la tyrannie, l'orgueil et la cruauté se trouvent réunis sans aucun mélange de grandeur, ne peut inspirer que le mépris, pour ne pas dire le dégoût ; et nous sommes surpris qu'on l'ait toléré sur la scène. La rébellion de Nouradin est fort indifférente au spectateur ; il méprise Almodan contre qui l'on combat, et s'intéresse fort peu à Louis IX qui s'intéresse si peu à lui-même. En voilà certes bien assez pour justifier nos critiques ; toutefois, la pièce a réussi, et en voilà beaucoup pour les démentir. Il est vrai que l'on a attribué au style la majeure partie de ce succès, et l'on a prétendu que, sous ce rapport surtout, *Louis IX* l'emportait de beaucoup sur *les Vêpres siciliennes*.

Nous remarquerons d'abord que le style des deux auteurs manque en général de concision et de chaleur. Cependant ce reproche est beaucoup

moins mérité par M. Delavigne. *Les Vêpres siciliennes*, et surtout le rôle de Procida, renferment des passages écrits avec feu, des détails enlevés avec rapidité et des pensées exprimées avec énergie. M. Ancelot n'a eu ces qualités qu'une seule fois, dans une scène du quatrième acte. Sa versification a de l'harmonie, celle de M. Delavigne a de la noblesse ; il est fâcheux que l'harmonie du premier dégénère quelquefois en diffusion, et la noblesse du second en sécherese. Enfin, si le style, dans *Louis IX*, a toujours de la clarté, dans *les Vêpres*, il a souvent de l'éclat. Nous ne connaissons dans *Louis IX* rien de comparable aux vers où Procida raconte à son fils et à la princesse la mort de Conradin de Souabe, lâchement sacrifié par Charles, comte d'Anjou.

Le hasard a voulu que le cinquième acte des deux tragédies commençât par un monologue placé dans la bouche des princesses (Marguerite et Amélie), qui, toutes deux assez insignifiantes par elles-mêmes, se trouvent dans une situation à peu près pareille de terreur et d'incertitude ; les deux conspirations viennent d'éclater, Marguerite craint pour son fils et son époux, Amélie tremble pour son amant.

Chez la Marguerite de M. Ancelot, au milieu du luxe de points d'exclamation et d'interrogation, d'apostrophes à Dieu, puis « au cher enfant », puis encore à Dieu, puis enfin à la France, il est difficile de trouver le langage d'une terreur vraie et maternelle. De ce que la douleur éclate en sons entrecoupés, on ne doit pas conclure qu'elle s'exprime en vers hachés et décousus. Le désordre des sentiments n'entraîne pas le vagabondage des idées ; et cette remarque, que M. Ancelot nous

donne ici l'occasion de développer, nous a été déjà inspirée depuis longtemps par la plupart des auteurs dramatiques du siècle, qui prennent l'extravagance du discours pour le délire des passions.

M. Casimir Delavigne a su mieux rendre l'anxiété d'Amélie épouvantée. Son monologue a sur celui de Marguerite un grand avantage, c'est d'être plus court. Depuis que nous avons lu, dans Théophile, les soliloques de Pyrame et de Thisbé, les longs monologues produisent sur nous l'effet que les longs ouvrages faisaient à Jean La Fontaine. Ensuite, M. Casimir Delavigne a mis au moins quelque suite dans les idées d'Amélie. Seule, cherchant Montfort, entendant les cloches fatales, ce qu'elle dit, il est naturel qu'elle le sente ; les quatre derniers vers seulement nous semblent moins pathétiques que déclamatoires ; c'est l'emphase d'un élève de rhétorique et non la terreur d'une jeune fille.

La manière de M. Delavigne l'emporte sur celle de M. Ancelot. La versification soignée de ce dernier ne décèle que du travail ; le style inégal du premier annonce de la verve. Il y a, dans *les Vêpres siciliennes*, de ces vers frappés, sous la forme desquels la pensée qu'ils expriment jaillit sans effort du cerveau du poëte, comme Minerve tout armée :

Que sont dans leurs succès les peuples conquérants ?
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
. . . . . .
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits,
Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
. . . . . .
Ah ! quand on est heureux qu'on pardonne aisément !

En lisant attentivement les deux tragédies, on reconnaîtra sans peine que les qualités du style de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus éminemment poétiques que celles de la versification de M. Ancelot.

Nous ne relèverons pas la manière peu civile dont nos deux jeunes auteurs ont traité l'histoire des temps féodaux ; pourrions-nous blâmer quelque inexactitude dans des poëtes tragiques lorsqu'il s'agit de siècles déjà reculés, nous qui voyons chaque jour applaudir et payer le mensonge dans des historiens qui racontent les événements de nos jours et les faits passés sous nos yeux ? Nous demanderons toutefois à M. Ancelot pourquoi il a tronqué le nom d'Almodan. Almoadan, véritable nom du soudan d'Égypte, joignait à l'avantage d'être plus vrai celui d'être plus harmonieux. Ces hiatus dans les noms propres se rencontrent fréquemment chez ces grecs dont Horace a dit :

Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Résumons-nous. L'ouvrage de M. Casimir Delavigne est supérieur à celui de M. Ancelot, sous presque tous les rapports ; aussi a-t-il obtenu un succès de vogue, qui dure encore, tandis que *Louis IX* n'a eu qu'un succès de mode, qui est déjà oublié. Toutefois, soyons juste ; l'auteur du dernier acte d'*Abufar* promettait moins, l'auteur de *la Première Messénienne* promettait davantage.

1819.

MARIE STUART

TRAGÉDIE DE M. LEBRUN

MARIE STUART est renfermée dans le château de Fotheringhay ; sera-t-elle sauvée ? ne le sera-t-elle pas ? Voilà l'action. Et d'abord rappelons quelques principes.

On nomme action au théâtre la lutte de deux forces opposées ; plus ces forces se contre-balancent, plus la lutte est incertaine ; plus il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus il y a intérêt. Et il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt que doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation touchante, et que la pièce manquât d'intérêt parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait prolongée, plus elle serait belle ; et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim ; atrocité monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne.

Marie est donc condamnée, elle va périr ; tout à

coup un homme se présente, il est à la tête d'une conjuration, il veut la sauver ; ainsi la balance théâtrale s'établit, et l'intérêt commence. Mais Marie aime Leicester, le favori d'Élisabeth ; elle veut que les conjurés s'ouvrent à lui ; voilà donc la conjuration entre les mains de Leicester. Si ce Leicester était un homme courageux, l'intérêt irait croissant, parce qu'il se réunirait une nouvelle chance de succès contre un péril certain ; mais Leicester n'est qu'un lâche courtisan. Si l'amour fait naître dans son cœur une force d'opposition en faveur de Marie, son ambition en élève une contraire en faveur d'Élisabeth ; donc le personnage est nul ; donc il y a principe de nullité dans la conjuration, le spectateur perd cette confiance qu'il aime à placer dans le héros d'une tragédie ; au lieu de croître, l'intérêt est détruit.

Ainsi, quand Leicester, apprenant la conjuration, s'écrie tout à coup : *Mon nom est compromis !* l'auteur croit sans doute que la terreur commence ; eh ! point du tout, c'est l'intérêt qui finit ; il n'y a pas d'anxiété, seulement il n'y a plus d'espérance ; la scène n'a point changé de face, l'action n'a pas marché, elle est revenue au point d'où elle était partie ; il n'y a point eu de révolution théâtrale, il n'y a eu qu'un cercle vicieux.

A cela que fait l'auteur ? En même temps que la défense diminue, il diminue la violence de l'attaque ; dès que le spectateur s'aperçoit que Leicester pourra bien ne pas sauver Marie, il lui laisse entrevoir qu'Élisabeth pourra bien ne pas vouloir la faire périr. Ainsi l'incertitude ne naît plus que de l'incertitude des caractères ; ce n'est plus la tragédie par force, mais la tragédie par faiblesse. C'est, si l'on veut, le spectacle de la vie

humaine, les grands effets par les petites causes ; ce sont des hommes, c'est la comédie peut-être ; mais au drame il faut des anges ou des géants.

On croit défendre cette combinaison en disant que ces caractères sont dans la nature ; mais de ce qu'une chose existe, est-ce à dire pour cela qu'elle soit digne d'exciter la terreur, l'admiration ou la pitié ?

De plus, il ne suffit pas d'inventer des moyens, il faut encore que ces moyens soient attachants ; or, qu'est-ce que cet amour de Leicester et de Marie ? Dans Marie, il n'intéresse point, parce que Leicester en est indigne ; et, dans Leicester, qu'est-ce qu'un amant qui vous dit *je l'aimais*, d'un ton diplomatique, qui craint de se compromettre lorsqu'il s'agit de sauver sa maîtresse, et qui la mène à la mort de peur de perdre sa place ? L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations de crainte et d'intérêt ; c'est la plus petite des choses de la terre, s'il n'en est la plus grande. On objectera que, dans cette hypothèse, le Cid ne devrait point combattre don Gormas. Eh ! point du tout. Ce Cid connaît Chimène ; il aime mieux encourir sa colère que son mépris, parce que le mépris tue l'amour ; l'amour dans les grandes âmes, c'est une estime céleste.

Cependant Élisabeth a eu une entrevue avec Marie, et elle n'en sort que plus exaspérée ; dans ce moment où le caractère d'Élisabeth se décide, il faudrait, pour qu'il y eût balance théâtrale, que le caractère de Leicester se prononçât, et qu'il se mît franchement à la tête de la conjuration ; et si, au lieu de faire naître son hésitation précédente

d'une vile circonspection, l'auteur l'avait attribuée à ce reste de respect d'un sujet fidèle, qui veut tenter tous les moyens de fléchir sa souveraine avant de se révolter contre ses injustices, il y aurait eu alors tragédie, et belle tragédie. Mais ce n'est point le compte de l'auteur ; ce qu'il hait surtout c'est l'action. Sa pièce n'est qu'une longue situation péniblement déguisée. Il n'y a pas de contre-poids réel à la puissance d'Élisabeth ; toutes les fois que le spectateur, sentant le besoin d'un appui contre cette reine vindicative, jette les yeux sur Leicester, l'auteur, pour détourner ses regards, lui montre dans le lointain la conjuration de Mortimer, voulant ainsi cacher la faiblesse du principal personnage en faisant espérer qu'on n'en aura pas besoin ; mais ensuite, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir Mortimer, c'est cet ignoble Leicester, qu'on n'avait toléré que comme inutile, qui s'en vient épargner des frais de génie en se jetant à la traverse. Ce moyen d'avoir une conjuration qui se paralyse d'elle-même, une opposition qui n'en est pas une, une action fictive, est assez ingénieux ; il peut dérouter un moment la critique ; mais au théâtre ce n'est pas l'esprit qui juge, c'est le cœur.

Nous le répétons, *Marie Stuart* manque d'intérêt parce qu'elle manque d'action ; et la preuve qu'elle manque d'action, c'est qu'il est impossible de citer une seule scène où les défenseurs de Marie, soit Mortimer, soit Leicester, se trouvent véritablement en opposition avec le pouvoir d'Élisabeth. Toute la pièce roule sur ce caractère pivotant de Leicester, qui veut une chose au premier acte, et qui, par faiblesse, fait tout le contraire au cinquième ; on a dit que ce ressort était dramatique, on a voulu dire qu'il était commode pour le théâtre.

Continuons notre examen, et redoublons d'attention, car cette tragédie est ingénieusement embrouillée ; il y a au moins autant d'art dans les défauts que dans les beautés.

La haine d'Élisabeth s'est prononcée ; si Leicester ne se décide pas, l'impétueux Mortimer va vouloir agir par lui-même. Que fait l'auteur pour se débarrasser de ce conjuré qui le gêne ? Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel ; remarquez que ces moyens incidentels ne sont jamais permis aux auteurs pour sortir d'embarras. Ils ne sont d'usage dans nos tragédies que quand ils amènent révolution théâtrale, comme, par exemple, la révélation de Vindex dans *Brutus ;* mais ici ce n'est qu'un auteur embarrassé qui change ses batteries de position, c'est le coup sur le jeu des onchets, c'est un coup d'état dramatique.

Voilà donc la conjuration découverte. Mortimer propose à Leicester de prévenir la vengeance d'Élisabeth, de se mettre à la tête de leurs amis, de sauver Marie ou de périr; mais Leicester fait mieux, il fait arrêter lui-même Mortimer et ses complices, et se place ainsi, par une combinaison hardie, à la tête des accusateurs et des conjurés. Dans un Manlius, cette conduite était un coup de génie.

Or, de deux choses l'une : ou Leicester a été inspiré par une courageuse prudence, ou il n'a été guidé que par la crainte d'un péril présent. Eh bien ! qui le croirait ? il n'a agi que par lâcheté.

En effet, Élisabeth, en apprenant la conspiration, ordonne la mort de Marie, et Leicester la mène lui-même au supplice.

Il est bien vrai qu'après l'avoir laissée entrer dans la salle d'exécution, il se met à se désespérer, mais en vérité on n'en voit pas la raison ; le capi-

taine des gardes d'Élisabeth n'est pas venu lui demander son épée.

M. Lebrun, qui sent toute l'étrangeté d'un pareil dénouement, laisse entrevoir dans la dernière scène que Mortimer a été mis en liberté, et qu'il a vainement tenté de délivrer Marie ; mais ou Leicester l'attendait, ou il ne l'attendait pas ; or, s'il l'attendait, il ne devait pas laisser entrer Marie dans le lieu fatal, il devait tirer son épée, se mettre devant la porte ; il serait mort comme un sot, mais cela valait encore mieux que de vivre comme un lâche.

Trois belles scènes soutiennent cette tragédie ; celle entre les deux reines, celle où Élisabeth signe l'arrêt de mort, et enfin celle des adieux de Marie. Une autre chose empêche que la pièce ne tombe ; le caractère de Leicester est si étrange que l'on en doute jusqu'au dernier instant ; on ne le connaît qu'en voyant la porte fatale se refermer sur Marie ; et, dans ce moment, Talma, qui s'est chargé de faire passer cette situation, étonne le spectateur par des cris si extraordinaires qu'on oublie le personnage pour ne plus s'occuper que de l'acteur.

Mme de Staël a dit que le sujet de *Marie Stuart* écraserait la médiocrité ; cela même prouve qu'il est défectueux. Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur ; *Bérénice* n'a pu faire tomber Racine, Lamotte n'a pu faire tomber *Inès*. *Cui lecta potenter erit res*, a dit Horace ; car dans les arts comme dans les sciences, quand on raisonne juste, on est toujours sûr de retomber sur un de ces axiomes reconnus de tous les temps, dont les sciences entières ne sont que les longues applications.

La différence qui existe entre la tragédie alle-

mande et la tragédie française provient de ce que les auteurs allemands voulurent créer tout d'abord, tandis que les français se contentèrent de corriger les anciens. La plupart de nos chefs-d'œuvre ne sont parvenus au point où nous les voyons, qu'après avoir passé par les mains des premiers hommes de plusieurs siècles ; voilà pourquoi il est si injuste de s'en faire un titre pour écraser les productions originales.

La tragédie allemande n'est autre chose que la tragédie des grecs, avec les modifications qu'a dû y apporter la différence des époques. Les grecs aussi avaient voulu faire concourir le faste de la scène aux jeux du théâtre ; de là ces masques, ces chœurs, ces cothurnes ; mais comme chez eux les arts qui tiennent des sciences étaient dans le premier état d'enfance, ils furent bientôt ramenés à cette simplicité que nous admirons ; voyez dans Servius ce qu'il fallait faire pour changer une décoration sur le théâtre des anciens.

Au contraire, les auteurs allemands, arrivant au milieu de toutes les inventions modernes, se servirent des moyens qui leur étaient présentés pour couvrir les défauts de leurs tragédies ; lorsqu'ils ne pouvaient parler au cœur, ils parlèrent aux yeux. Voilà pourquoi la plupart des pièces allemandes qu'on transporte sur notre scène produisent moins d'effet que dans l'original ; on leur laisse les défauts qui tiennent au plan et aux caractères, et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation. Il n'y avait que trois scènes à conserver dans *Marie Stuart ;* il fallait refaire le reste, et nous ne pensons pas que M. Lebrun en eût été incapable.

Mme de Staël attribue à une autre raison la prééminence des auteurs français sur les auteurs

allemands, et elle a observé juste. Les grands hommes français étaient réunis dans le même foyer de lumière ; et les grands hommes allemands étaient disséminés comme dans des patries différentes. Il en est de deux hommes de génie comme des fluides sur la batterie ; il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre.

Pour en revenir à M. Lebrun, nous pensons que cet ouvrage lui fait honneur ; il a fait bien, nous aurions désiré qu'il essayât de faire mieux. Il est une noble audace qui ne naît pas de la présomption, mais de la conscience de ses forces.

Nous n'avons pas la prétention de refaire une tragédie en quelques coups de plume, mais qu'il nous soit permis d'exposer ici quelques idées que nous a fait naître la lecture du drame de Schiller.

Tout roule sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième. Il le fait par faiblesse, il y aurait tragédie s'il le faisait par violence ; il faudrait donc qu'il fût trompé. Or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie ?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une prison, et sans autre espérance que la mort. Elle a fait un vœu : elle se consacrera au ciel et se retirera dans un monastère pour pleurer les fautes de sa vie, si jamais elle se voit délivrée. Depuis, elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti ; elle combat cette passion, elle la cache à son amant de peur de lui donner des armes contre elle-même.

A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, monsieur Lebrun,

que le sang devait vous bouillonner dans les veines ; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de ces êtres nés pour le malheur d'eux-mêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme violente ; il veut, il peut la sauver ; mais, comme Roxane, il aimerait mieux la voir périr que de la sauver pour un autre.

Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux ; c'est à quoi pouvaient servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé ; ce n'était là qu'affaire de patience. J'arrive au dénoûment.

Je suppose que vous nous ayez montré, au quatrième acte, le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie, croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer. Il se jette à ses genoux ; d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son vœu, il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican. Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion. Enfin son devoir l'emporte ; désespérée, elle se résout à boire le calice ; elle refuse. Alors elle voit Leicester, furieux de douleur et de jalousie, passer de ses genoux à ceux d'Élisabeth, et découvrir à son ennemie cette conspiration qui fait sa seule espérance. Il ne veut qu'une récompense : la conduire lui-même à la mort.

Au cinquième acte, vous nous montriez le coupable et malheureux Leicester. Il se croit sûr de son courage. Il a été trahi, il vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène. Sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes ; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa patrie ; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard. Cette situation est belle dans Schiller ; mais alors elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent. Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'arrête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller : *Comte de Leicester, je vous aimais ;* puis elle s'élance, et les portes se referment. Leicester pousse un cri, tire son épée, et veut la sauver. Les gardes d'Élisabeth paraissent, il est désarmé, il est enchaîné. Immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution ; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête qui tombe. Ah ! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs ; c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard.

J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce, en effet ? rien que quelques pages

d'*Atala*, deux scènes d'*Andromaque* et le dénoûment de *Zaïre* et d'*Othello*.

En général, une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres : ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes, ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations ; ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez ! veillez, jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille. Les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait ; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes.

1819.

VICTOR HUGO RACONTÉ

XXIX

PREMIÈRES RELATIONS AVEC L'ACADÉMIE

En 1817, le sujet proposé par l'académie pour le prix de poésie était : *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

— Si je concourais ? se dit Victor.

Cette idée ne lui fut pas plus tôt venue qu'il se mit à l'œuvre.

Les vers finis, la difficulté commençait ; il fallait les porter. Victor n'avait confié son idée à personne, pas même à son frère, pas même à sa mère ; il voulait, s'il réussissait, éclater brusquement dans toute sa gloire, et, dans le cas plus probable d'un échec, s'en épargner l'humiliation ; mais comment remettre au secrétariat de l'Institut le poëme et la lettre cachetée qui doit contenir le nom de l'auteur ? Le secrétariat n'est pas ouvert le dimanche, le seul jour où le pensionnaire pût sortir. De plus, les vers ne furent achevés qu'un lundi, et c'était le jeudi suivant que fermait le concours. Dans l'impossibilité de s'en tirer seul, Victor fut obligé de prendre un confident ; il dit le grand secret à Biscarrat, qui fut stupéfait et ravi, et qui arrangea l'affaire.

Le jeudi, jour suprême, était jour de promenade, et c'était Biscarrat qui conduisait la pension. Il la

fit passer devant l'Institut, et là fut pris d'une admiration subite pour le monument et pour les lions, devant lesquels il arrêta sa colonne. Pendant que les élèves étaient absorbés dans la contemplation des jets d'eau, il fila rapidement avec Victor. Le portier vit entrer dans sa loge deux êtres effarés qui lui demandèrent où était le secrétariat de l'académie française et qui se précipitèrent vers l'escalier. Victor fut bien aise alors d'avoir eu besoin d'un confident, car il n'aurait jamais osé entrer seul ; ce fut Biscarrat qui ouvrit la porte et qui entra le premier ; Victor le suivit avec un grand battement de cœur, et aperçut, assis solennellement devant un bureau chargé de cartons, le gardien des archives sacrées, un personnage à cheveux blancs, majestueux et redoutable, qui était un bonhomme appelé Cardot.

Victor lui présenta en tremblant ses vers et sa lettre. Biscarrat, qui avait conservé un peu de sang-froid, balbutia quelques mots d'explication ; le bonhomme terrible prit une plume et écrivit sur la lettre et sur le poëme le chiffre 15, et le maître et l'élève redescendirent, fiers de leur courage et se disant qu'avec de la résolution les hommes venaient à bout des entreprises les plus difficiles.

Comme ils quittaient l'escalier en se félicitant mutuellement, Victor se trouva face à face avec Abel qui traversait la cour.

— Tiens ! dit Abel, d'où sors-tu donc ?

Un violent coup de soleil empourpra tout le visage de Victor.

Biscarrat lui-même, pris en flagrant délit, ne sut pas mentir. Il avoua tout. Victor s'attendait à être grondé de l'énormité qu'il avait commise ; mais Abel, qui n'avait plus quinze ans et qui n'était plus en pension, n'avait pas l'épouvante

de l'académie et trouva la chose toute simple. Victor, un peu rassuré, lui recommanda cependant le secret le plus absolu.

— Sois tranquille, dit le grand frère, je vais le crier sur les toits !

Je n'ai pas besoin de raconter dans quelles émotions, dans quelles alternatives d'espérance et de crainte, Victor et Biscarrat attendirent le jugement du docte corps qui tient entre ses mains souveraines la gloire des poëtes. Ce grave souci n'empêchait pas les récréations, où Victor oubliait l'académie française pour la balle élastique et pour le saute-mouton. Un jour qu'il était dans l'ardeur d'une partie de barres, il vit apparaître Abel accompagné de deux amis. Cette entrée imposante lui inspira un vague soupçon.

— Viens ici, imbécile ! lui cria son frère.

Il s'approcha un peu ému.

— Tu es un fier animal ! reprit Abel. C'était bien la peine de mettre ces bêtises-là dans tes vers. Qui est-ce qui te demandait ton âge ? L'académie a cru que tu voulais la mystifier. Sans cela tu avais le prix. Quel âne tu es ! Tu as une mention.

C'est ainsi que M. Victor Hugo apprit son premier succès.

La bonne figure joyeuse d'Abel démentait la brusquerie de ses paroles. Il était très content. Le secrétaire perpétuel, M. Raynouard, avait lu, au grand applaudissement du public, et surtout du public féminin, le passage sur les amours de Didon. L'académie avait fait, en effet, cet honneur à l'auteur de douter de son âge. Le rapport disait :

« L'auteur dit dans son ouvrage qu'il est âgé seulement de quinze ans :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Si véritablement il n'a que cet âge, etc. »

Dans ce temps-là, une mention à l'académie était un événement. Les journaux s'occupèrent de Victor ; il fut presque célèbre. Sa royauté s'en accrut, son peuple fut fier de lui appartenir, la désertion se mit dans celui d'Eugène et bon nombre de veaux se métamorphosèrent en chiens. Quant à M. Cordier, le soleil se serait mis en pension chez lui qu'il n'aurait pas été plus ébloui.

Le farouche Decotte lui-même fut vaincu. Cela tombait dans un moment où le maître et l'élève étaient plus mal que jamais ensemble. Ils avaient eu une dispute violente dont la rancune durait encore ; voici à quelle occasion.

Victor serrait tout ce qu'il écrivait dans le tiroir de sa table, qu'il avait toujours bien soin de fermer ; un jour, en rentrant dans sa chambre, il trouva le tiroir ouvert et les papiers enlevés. Il n'hésita pas, il se dit à l'instant que le violateur de son tiroir ne pouvait être que M. Decotte, et il se préparait à aller parler à ce voleur de papiers, quand on vint lui dire que M. Decotte le demandait. Il y alla, et trouva M. Decotte et M. Cordier sévèrement assis à une table sur laquelle s'étalaient tous ses cahiers.

Faire des vers en pension, c'est déjà un crime impardonnable, surtout après des défenses expresses et réitérées comme celles que M. Decotte avait faites à Victor. Mais ici les vers s'aggravaient d'un journal. Victor avait l'habitude d'écrire tous les soirs les incidents et les impressions de sa jour-

née. Malheureusement ce manuscrit, dont l'encre a pâli, est devenu illisible par endroits ; des pages ont été déchirées ; je n'en puis donc donner que peu de chose :

« — Aussitôt qu'Eugène a eu fini son épître à Baour, il l'a donnée à maman, qui n'a pas prononcé entre la sienne et la mienne. »

Ceci avait trait à une épître de M. Baour-Lormian, dont les deux frères avaient parlé fort peu respectueusement devant leur mère ; elle les avait défiés d'en faire autant ; ils concoururent ; mais, quand c'est la mère qui juge, les enfants ont tous le prix.

« — J'ai fait cette nuit en dormant ces quatre vers dont je ne puis qu'imparfaitement deviner le sens :

Si l'on quitte l'enfer, c'est pour monter aux cieux.
L'on ne sort pas des feux pour rentrer dans les feux.
Le saint office est donc très salutaire ;
C'est déjà l'enfer sur la terre. »

Voici une note curieuse comme spécimen de la politique que lui enseignait sa mère :

« — On rentre de récréation à neuf heures. M. Cadot vient, nous prenons notre leçon de dessin jusqu'à dix. Maman vient sur les deux heures. Il fait un triste temps. Nous causons des affaires. On juge aujourd'hui vingt-cinq frères et amis dont le projet était de faire sauter les Tuileries, de massacrer la famille royale et d'égorger la garde,

pour rétablir le gâchis. Je voudrais que l'on exterminât de tels scélérats. Il paraît qu'il y a de grosses têtes que l'on ne connaît pas qui font mouvoir les ressorts de la conspiration. Maman dira à Abel de venir nous voir ; il nous rapportera les pièces de vers que nous lui avons données. Elle sort sur les trois heures. On n'ira pas promener aujourd'hui. On dîne. M. Decotte nous avertit de nous tenir prêts pour notre leçon de géométrie qu'il fera ce soir. Mais il vient du monde, ce sera pour un autre jour. Nous allons nous coucher sur les neuf heures. »

La note la plus remarquable est celle-ci, datée du 10 juillet 1816 (quatorze ans) :

« — Je veux être Chateaubriand ou rien. »

Cette dernière ligne aurait suffi à exaspérer M. Decotte ; mais, en racontant sa journée, Victor racontait nécessairement ses rapports avec M. Decotte ; si le maître n'aimait pas le pensionnaire, le pensionnaire aimait encore moins le maître ; on sait quelles proportions les défauts des maîtres prennent pour les élèves ; M. Decotte était, dans le journal, le résumé de toutes les difformités morales et physiques.

D'un geste froid et digne, le maître offensé montra les cahiers ouverts sur la table ; mais, ne voulant pas paraître obéir à un sentiment personnel, il ne parla pas du journal.

— Monsieur, dit-il d'un ton aussi grave que son geste, je vous avais défendu de faire des vers.

— Et moi, monsieur, répondit hardiment l'élève, je ne vous avais pas permis de crocheter mes tiroirs.

M. Decotte fut renversé. Il s'attendait à un coupable pris en faute et suppliant, et il se trouvait devant un accusateur. Il essaya de le foudroyer de son éloquence la plus magistrale, mais Victor ne baissa ni le front ni la voix et persista à dire que le mal n'était pas de faire des vers ni un journal, mais de forcer les serrures. Le maître, à bout d'arguments, termina le dialogue par cet arrêt :

— Puisque vous ajoutez l'insolence à la désobéissance, à partir de ce moment vous cessez d'appartenir à l'institution.

— C'est ce que j'allais vous dire, riposta l'élève.

Mais ici M. Cordier intervint. Si Victor s'en allait, Eugène s'en irait évidemment aussi. Deux pensionnaires en chambre, c'était à considérer. M. Cordier n'avait pas, lui, les mêmes raisons que son associé pour sacrifier les intérêts de la bourse commune ; les vers ne choquaient pas sa rivalité, et le journal, bienveillant pour sa personne, ne manquait de respect qu'à sa pelisse arménienne. Il raccommoda tant bien que mal la fracture de l'harmonie, et la paix fut faite, à l'avantage de Victor, qui remporta ses cahiers et qui eut désormais le droit tacite d'y écrire tout ce qu'il voudrait. Mais la paix n'était qu'à la surface, et depuis ce jour-là M. Decotte et Victor étaient dans une situation d'inimitié sourde ; ils évitaient de se parler, ce qui n'était pas mal gênant pour tous deux, M. Decotte faisant lui-même les répétitions de mathématiques. Quand c'était le tour de Victor de faire les démonstrations, il allait au tableau sans attendre qu'on le lui dît ; M. Decotte ne prononçait jamais son nom, et, vivant perpétuellement ensemble, ils avaient l'air de ne pas se connaître. Les mathématiques profitèrent de cette brouille ;

il en eût trop coûté à l'amour-propre du vainqueur de mériter une réprimande de son vaincu ; il travaillait donc ses théorèmes et ses équations avec un acharnement hostile.

La mention changea tout cela. M. Decotte abdiqua toute jalousie devant ce triomphe ; il sentit qu'il n'y avait pas à lutter contre un gaillard qui avait des mentions à l'académie, et il oublia la déroute de sa poésie pour jouir de l'honneur qui rejaillissait sur sa pension. Il pardonna le journal, qui n'avait été, d'ailleurs, que le moindre de ses griefs.

Victor voulut convaincre l'académie de ses quinze ans, et envoya à M. Raynouard son acte de naissance avec un mot de remercîment. Le secrétaire perpétuel de l'académie française répondit par une lettre aimable qui finissait ainsi : Je *fairai* avec plaisir votre connaissance.

Victor montra cette lettre à M. Cordier, qui n'y vit qu'une chose, le lustre que cela faisait à sa pension d'avoir un élève à qui les académiciens écrivaient ; Victor fut libre de choisir son jour pour sa visite. En vertu de son secrétariat, M. Raynouard logeait à l'Institut ; ce fut donc dans le temple même que le néophyte alla voir le grand prêtre. Pour comble de solennité, il tomba sur un jour de séance. On l'introduisit dans la bibliothèque, séparée par une porte vitrée de la salle où se tenaient les immortels. En attendant l'auteur des *Templiers*, Victor resta en tête-à-tête avec un vieil académicien, en habit d'uniforme et en calotte violette, qui était M. de Roquelaure, évêque de Senlis avant la révolution ; ce vieillard, qui lisait à une table et qui ne fit nulle attention à lui, l'intimida beaucoup.

M. Raynouard vint enfin, de l'air affairé et maussade d'un homme qu'on dérange ; il vit un gamin, et, après n'avoir pas cru assez à son enfance, il y crut trop, ne l'invita pas à s'asseoir, lui dit que l'incrédulité de l'académie le servirait, qu'il était bon pour lui de n'avoir pas eu le prix si jeune, qu'un tel succès à son âge l'aurait infatué et dégoûté du travail, et lui tourna le dos avec une simplicité qui fit dire à Victor qu'il savait la politesse comme l'orthographe.

Tous les académiciens ne furent pas aussi hargneux que M. Raynouard ; au contraire, l'académie fut pleine de sourires pour l'adolescent. M. Campenon, dont il devait plus tard prononcer l'éloge comme directeur de l'académie, le complimenta en vers :

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés ;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins d'âme et de grâce
Que Malfilâtre eût enviés.

Le doyen des académiciens, M. François de Neufchâteau, avait eu lui-même, à treize ans, un prix à une académie de province. Le glorieux incident, remis en lumière, fut comparé au triomphe nouveau, les quinze ans furent opposés aux treize, on fit le parallèle des deux prodiges, et l'on prédit à Victor qu'il serait un autre François de Neufchâteau.

Le vieux lauréat voulut connaître celui dont l'adolescence répétait les splendeurs de la sienne, d'autant plus qu'à l'époque de son prix, Voltaire (car cela remontait à Louis XV) l'avait sacré poëte et adopté publiquement.

Il faut bien que l'on me succède
Et j'aime en vous mon héritier.

M. François de Neufchâteau, à qui l'on rappelait ces vers, fut charmé d'avoir à les dire à son tour et d'être le Voltaire de quelqu'un. Il exprima son désir devant un ami d'Abel, Victor y courut, et il s'ensuivit bientôt cet échange de rimes :

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU

Ce vieillard qui du goût nous montre le sentier,
Voltaire chargé d'ans, mais imposant encore,
Des feux de son couchant embellit ton aurore :
Il te nomma son héritier,
Et c'est en toi qu'il revit tout entier.
Il te légua sa poétique audace,
Son génie et son enjouement ;
Il te légua cet art charmant,
Cet art qu'il emprunta d'Horace,
D'unir le rire au sentiment,
De mêler la force à la grâce,
De traiter un rien gravement
Et de juger légèrement
Nos grands intérêts d'un moment.
Oui, Neufchâteau, sur le Parnasse,
Qui voit en toi son ornement,
Tu nous reproduis dignement
Le vieux dieu dont tu tiens la place.
Ah ! joins l'indulgence aux talents,
Accueille une naissante muse
Qui vole à toi sans autre excuse
Que sa faiblesse et ses quinze ans ;
Permets qu'elle ose, en ses rimes légères,
De la jeunesse et du printemps
Marier des fleurs passagères
A l'immortel laurier qui ceint tes cheveux blancs.

C'est peu ; souffre encor qu'elle espère
En celui qui jadis fut l'espoir de Voltaire.
Dans ton jeune Apollon il vit le digne appui
De son nom et de sa vieillesse ;
Vieux à ton tour, illustre comme lui,
O Neufchâteau, daigne aujourd'hui
Etre l'appui de ma jeunesse.

RÉPONSE

D'un grand homme trop indulgent
Pourquoi me rappeler, avec coquetterie,
Que j'eus dans mon enfance un coup d'œil obligeant ?
Si j'admets la cajolerie
Du compliment que je reçois,
Au fond, sans vanité, je sais ce que j'en crois ;
J'en aime l'élégance et non la flatterie.
Il est vrai qu'à treize ans, sans avoir vu Paris,
J'osai, d'une province étrangère au Parnasse,
Et de l'enceinte d'une classe,
Envoyer à Ferney quelques faibles écrits.
Voltaire avec bonté sourit à mon audace ;
A mes premiers essais il daigna faire grâce,
Mon âge en faisait tout le prix.

Ce n'est pas seulement votre âge
Qui de l'Académie a fixé les regards,
Lorsque jusqu'à deux fois elle a lu votre ouvrage ;
Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts ;
Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisants
De votre muse de quinze ans
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons, courage !

Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
Venez, j'aime toujours les vers !

Je ne vous rendrai point louange pour louange,
Laissons ces encensoirs, l'un à l'autre pareils ;
Dans un ordre meilleur ma vieillesse me range,
Et je puis acquitter, par un plus noble échange,
Vos éloges par mes conseils.

Dans les « quarante rivaux » de ce concours si brillant, il y avait M. Casimir Delavigne, qui n'avait rien obtenu, ayant pris le sujet à rebours et démontré les *inconvénients* de l'étude dans toutes les situations de la vie. Il aboutissait à cette conclusion :

L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.

L'accessit avait été pour M. Charles Loyson, qui inspira ce vers :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Je ne sais plus qui avait eu le prix.

Un jour la pension Decotte fut couverte de gloire ; M. François de Neufchâteau invita Victor à dîner. Il y avait quelqu'un que le vieil académicien admirait autant que Voltaire, c'était Parmentier, l'introducteur en France des *parmentières*, car M. François de Neufchâteau n'eût dit ni laissé dire des *pommes de terre* sous aucun prétexte. Il s'était fait l'avocat, le protecteur, le dévot du tubercule sacré. Son hôtel, qui affectait les prétentions du style faux grec, avait un vaste jardin dont, contrairement à la pompe de la bâtisse, il avait fait un potager entièrement livré à la culture, j'allais dire au culte de la parmentière. Pour prouver qu'on pouvait vivre rien que de par-

mentières, et en vivre bien, il ne voulait pas manger autre chose. Comme, avec cela, il était fort gourmet, il épuisait l'imagination de son cuisinier à inventer aux parmentières des assaisonnements et des aspects variés. La parmentière prenait toutes les formes, et chaque plat était une surprise. On vous servait une côtelette, c'étaient des pommes de terre ; un poisson, c'étaient des pommes de terre ; une croquette de riz, toujours des pommes de terre.

Quand on eut épuisé l'histoire et l'éloge de Parmentier, il fallut bien parler littérature. L'académicien s'occupait, dans ce moment, d'une nouvelle édition de *Gil Blas*, qu'allait publier M. Didot. Un point l'embarrassait. Un jésuite nommé Isla avait prétendu que le roman de Le Sage n'était qu'une copie de l'espagnol. L'ouvrage du jésuite n'ayant pas été traduit en France, il aurait fallu, pour le combattre, savoir l'espagnol, et M. de Neufchâteau ne le savait pas.

— Je le sais, moi, dit Victor.

— Oh ! bien, dit le vieillard, vous me rendriez un vrai service, si vous vouliez vous donner la peine de lire le livre et de me dire si le jésuite a raison.

Dès le lendemain, Victor alla à la bibliothèque Richelieu. Il n'eut pas même besoin de demander la permission de sortir ; le portier avait ordre une fois pour toutes de ne jamais refuser la porte à ce convive des académiciens. Victor profita de cette liberté, un peu plus même qu'il n'aurait voulu, car, pour répondre à l'honorable confiance de l'héritier de Voltaire, il prit la peine de traduire toute la démonstration du jésuite, en l'éclairant et en la réfutant par des notes et des commentaires. Le

résultat était que l'Espagne n'avait rien à revendiquer dans *Gil Blas*, et que Le Sage était bien l'auteur de son livre. Victor porta son travail à M. François de Neufchâteau. Le vénérable doyen de l'académie le trouva si bien fait qu'il le mit dans sa notice sans y changer un mot.

Victor ne voulut pas rester à l'académie sur une mention. Il concourut encore en 1819. Le sujet proposé était l'*Institution du Jury*. Il fit un dialogue entre Malesherbes, glorifiant les parlements, et Voltaire, préférant le jury. L'académie perfectionna le système de M. Raynouard, consistant à ménager aux trop jeunes gens l'excès de gloire ; Victor n'eut pas même une mention.

Dans cette même année 1819, il y eut, outre le prix traditionnel, un prix extraordinaire, destiné à récompenser le meilleur discours en vers sur *les Avantages de l'enseignement mutuel*. Victor participa aussi à ce concours. Aucune des pièces admises à l'académie n'obtint le prix ; celle de Victor eut encore une mention.

Nous réunissons ici pour la première fois ces trois *essais* académiques.

Le premier, *le Bonheur que procure l'étude*, a été publié en une plaquette ayant pour titre ESSAIS POÉTIQUES, avec cette épigraphe *Ægri somnia*, et cette dédicace A M. D. L. R. (A M. de la Rivière) :

Maître chéri, daigne accepter
Le faible essai que mon cœur te présente ;
C'est toi qui, le premier, à ma raison naissante,
Des leçons de l'étude appris à profiter.
C'est par toi seul que j'ai pu la chanter,
C'est pour toi seul que je la chante.

Le discours sur *les Avantages de l'enseignement mutuel* a été inséré dans *le Conservateur littéraire.*

La pièce sur l'*Institution du Jury* est entièrement inédite.

CONCOURS ACADÉMIQUES

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

BONHEUR QUE PROCURE L'ÉTUDE

DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE

Du 18 mars au 7 avril 1817.

Oui, c'est toi que je chante et c'est toi que j'implore,
Sage mère des arts, déité que j'adore,
Étude ! viens, préside à mes faibles concerts !
De l'un de tes amants daigne inspirer les vers.

Toi seule es tout pour moi ; ta paisible lumière
Éclaire mes travaux dans mon humble chaumière,
Ton doux calme remplit le vide de mon cœur,
Et, si je suis heureux, je te dois mon bonheur.

Loin du bruit, loin du trouble et loin de l'imposture,
Tu m'aides à sonder le sein de la nature,
Et ton flambeau sacré, pénétrant ses décrets,
A mes yeux étonnés dévoile ses secrets.
Quelquefois, déroulant les fastes de l'histoire,
Tu m'apprends à connaître, à mériter la gloire,
Tu m'apprends à haïr, malgré leurs vains lauriers,
Les conquérants cruels, les farouches guerriers.
Quand du monde pour moi la carrière commence,
L'étude des vieux temps me sert d'expérience ;
Chaque siècle écoulé trace à mon souvenir
Le tableau des écueils de ma vie à venir,

Et, dans leur nuit obscure interrogeant les âges,
Je m'apprête à braver le sort et ses orages.

Ce sont là mes travaux, mais par quels doux plaisirs
Ne sais-tu pas encore amuser mes loisirs ?
Quand la fraîche rosée au retour de l'aurore
Tremble encor sur le sein du lys qui vient d'éclore ;
Quand les oiseaux joyeux célèbrent par leurs chants
L'astre aux rayons dorés qui féconde nos champs ;
Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !
Que j'aime, en parcourant vos aimables détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours !
Là, mon âme tranquille et sans inquiétude,
S'ouvre avec plus d'ivresse aux charmes de l'étude,
Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
A des maux... que peut-être il doit un jour sentir !
Et si devant mes pas un trône de verdure
Étale de ses fleurs la brillante parure ;
Si des lauriers épais, des myrtes odorants
Sur ma tête en berceaux courbent leurs bras errants ;
Si pour mieux m'enchanter, une onde vive et pure
Au murmure des bois mêle son doux murmure ;
Par un charme secret je me sens entraîné,
Dans ces lieux ravissants je m'arrête enchaîné.
Là, je rêve à ces vers qu'en un tendre délire
Tibulle fit jadis soupirer à sa lyre ;
J'écoute, et, pénétré d'un douloureux transport,
O chantre de l'amour ! je crois t'entendre encor...
Si le zéphir frémit sous la feuille qui plie,
Son doux frémissement, c'est le nom de Délie ;
Si ce ruisseau gazouille à travers des roseaux,
C'est ce nom si chéri que murmurent ses eaux ;
Je n'entends que Délie, et mon cœur semble même
Partager les amours du poëte qui l'aime.

Étude ! que pour moi tes plaisirs ont d'appas !
Où sont-ils, ces mortels qui ne les goûtent pas ?
Qu'ils viennent visiter mon humble solitude ;
Ces lieux leur apprendront à jouir de l'étude.
Qu'ils viennent, ils sauront que la félicité
N'est pas toujours le fruit de la prospérité ;
Que dis-je ? ils connaîtront le bonheur, que peut-être
Les honneurs ni les biens ne leur ont fait connaître.

Mais, hélas ! vain jouet d'un aveugle destin,
L'homme doit-il compter sur un bonheur certain ?
Quand j'espère, éloigné des trames de l'envie,
Dans ce séjour riant voir s'écouler ma vie,
Le hasard ne peut-il m'arracher au repos
Et rattacher mes jours à la chaîne des maux ?
Ah ! quel mortel peut dire, en voyant la lumière :
C'est dans ces lieux chéris que sera ma poussière ?
Qui peut dire au climat où l'a jeté le sort :
Vous vîtes ma naissance et vous verrez ma mort ?

Si le ciel, me lançant sur le torrent du monde,
Livre mon frêle esquif à la merci de l'onde,
Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours,
Qui pourra me guider ? Quelle main courageuse
Dirigera ma nef sur la mer orageuse ?...
Étude, tes leçons y soutiendront mon cœur !
Grâce à toi, des écueils je sortirai vainqueur ;
C'est toi qui, des pervers me peignant l'âme ingrate,
Me diras : dans les maux sache imiter Socrate,
Vers l'austère devoir suis les pas de Platon,
Et, s'il te faut mourir, mon fils, songe à Caton.
Ainsi, te rapprochant de la vertu suprême,
Tu te rendras heureux au sein du malheur même.

J'obéirai ; pour moi, le sentier de l'honneur
Sera toujours le seul qui conduise au bonheur ;
En vain, le front orné de l'éclat qui nous trompe,
Le méchant à mes yeux étalera sa pompe,
L'étude me montrant Zénon et sa vertu
Rendra son énergie à mon cœur abattu ;
Et j'oserai, tout fier de suivre un tel modèle,
Flétrir du vice impur la gloire criminelle.

Si le sort, me comblant de ses tristes faveurs,
M'élève tout à coup au faîte des grandeurs,
Parmi mon fier palais cherchant ma solitude,
Je la retrouverai dans les bras de l'étude ;
Pour elle, des honneurs rejetant le vain poids,
Loin des regards jaloux je fuirai quelquefois,
Et j'irai, gémissant d'un douloureux contraste,
Pleurer sur mon bonheur qu'a remplacé le faste.
Ainsi, de mes travaux formant mon seul plaisir,
L'étude aura toujours mes instants de loisir ;
Ces instants, courts peut-être et du moins sans nuage,
D'un bonheur qui n'est plus me rendront seuls l'image.

Mais mon pouvoir s'ébranle ; un courtisan pervers,
Comblé de mes bienfaits, médite mes revers ;
Sur mon front lentement s'entasse la tempête...
L'éclair brille... la foudre éclate sur ma tête,
Je tombe, les méchants peuvent braver ma loi,
Le grand homme à passé, je ne suis plus que moi.
Fuyons donc, regagnons notre humble solitude.
Il me reste mon âme, il me reste l'étude.
L'étude ! Ah ! ce nom seul me devrait consoler,
Si la perte d'un rang avait pu m'accabler !
Je revois mon foyer, mon bocage tranquille,
Mon aimable Tibulle et mon tendre Virgile ;

Là, d'un monde frivole éloigné pour jamais,
J'aime à me retrouver dans les lieux que j'aimais !
Et si j'entends encor la sombre calomnie
Me poursuivre abattu, sûre d'être impunie,
Je pardonne aux méchants d'avoir cru me trahir,
Je les méprise trop pour vouloir les haïr ;
Et, sans craindre le sort ni la vicissitude,
Paisible, je m'endors dans le sein de l'étude.

L'étude sut aussi soulager tes douleurs,
Toi qui, fuyant les murs de ta patrie en pleurs,
Banni par les romains pour avoir sauvé Rome,
Dans ton illustre exil restas toujours grand homme,
Cicéron ! on te vit, évoquant les héros,
Dans Sparte avec orgueil gémir sur leurs tombeaux,
On te vit demander aux ruines d'Athène
Les restes éloquents de son grand Démosthène,
Et partout, imitant et pleurant tes rivaux,
Oublier tes revers dans d'utiles travaux.
Je suivrai ton exemple ; à l'abri du tumulte
C'est la mère des arts qui recevra mon culte ;
Et lorsque pour toujours il faudra m'assoupir,
Je veux voir dans ses bras fuir mon dernier soupir.

Que son pouvoir est doux ! c'est toi que j'en atteste,
Victime des bourreaux que la France déteste !
Quand, despotes sujets, tes lâches ennemis
T'imputaient des forfaits qu'eux seuls avaient commis,
Et, n'ayant que ta gloire et leurs crimes pour titres,
Du destin de leur maître osaient se croire arbitres,
Tu te rendis plus grand de ta propre grandeur
Que tu le fus jamais aux jours de ta splendeur ;
O Louis, entouré de cent monstres sinistres,
Des fureurs d'un vil peuple exécrables ministres,

Ta raison eût suffi pour t'instruire à mourir,
Mais l'étude fit plus et t'apprit à souffrir.
L'étude dissipa de ton cœur les alarmes,
Et, même en tes cachots, te fit goûter des charmes.

Ton fils t'accompagnait ; ah ! qu'il fut doux pour toi
De rester toujours père en cessant d'être roi !
Qu'il te fut doux d'orner son âme noble et tendre
Des vertus qu'il aimait en aimant à t'entendre,
Et de former ce fils, né pour verser des pleurs,
A chérir ces français qui causaient ses malheurs !
Grand roi ! l'étude alors te fut doublement chère :
Elle instruisait ton fils et charmait ta misère.
Souvent on le voyait, sur tes genoux assis,
De Tacite en pleurant écouter les récits ;
S'exercer, jeune encore, aux devoirs d'un monarque,
En lisant ces héros qui vivent dans Plutarque,
Et, respectant dans toi leurs communes vertus,
Croire admirer son père en admirant Titus.
Ah ! si de ses bourreaux la barbare constance
N'eût par de longs tourments miné son existence,
Faisant aimer sa gloire à nos yeux éblouis,
Digne en tout de son père... il eût été Louis !...
Mais hélas ! vais-je donc, dans mon sombre délire,
En des accords de deuil faire frémir ma lyre ?
Ces mots sont trop cruels pour les peindre en mes vers,
Je dois chanter l'étude et non pas nos revers.

Étude ! tous les lieux parlent de ta puissance ;
Fénelon exilé sourit à ta présence ;
Là, noblement vaincu, toujours roi dans les fers,
François te doit l'oubli des maux qu'il a soufferts ;
Et, de nos jours encor, quand un peuple en démence
Repoussait ses bienfaits et bravait sa clémence,

Un sage... Ah ! qui pourrait dire tant de grandeur ?
Je me tais, son éloge est gravé dans mon cœur.
Soudain les sons lointains de l'altière trompette
Sont venus me troubler au sein de ma retraite ;
D'une tonnante voix l'impitoyable Mars
Appelle les guerriers qui volent aux hasards ;
Et moi, je vole aussi défendre ma patrie,
Et ceux qui m'ont perdu par leur lâche industrie ;
Je vais mourir pour eux. Ah ! s'ils furent ingrats,
Puis-je mieux m'en venger qu'en ne m'en vengeant pas?

Adieu donc, des forêts dômes touffus et sombres,
Adieu, ruisseau bruyant qui coule sous leurs ombres,
Adieu, modeste asile, adieu, lieux que j'aimais.
Je vous fuis, je vous fuis... peut-être pour jamais !
C'en est fait ; aux combats le fier clairon m'appelle.
Étude, sois toujours ma compagne fidèle,
Suis-moi dans les dangers, suis-moi dans les combats,
Apprends-moi quels guerriers doit imiter mon bras ;
Loin de moi le tyran qui, ravageant la terre,
Croit égaler les dieux et n'a que leur tonnerre !
J'admire les guerriers, mais je hais les bourreaux.
Étude, à mon esprit montre de vrais héros,
Qui ne dédaignent pas d'être ce que nous sommes,
Et qui ne soient héros que parce qu'ils sont hommes.
J'aime mieux tes vertus, malheureux Darius,
Que la sombre valeur du cruel Marius ;
Mon cœur n'est point épris d'une vaine fumée,
Il cherche la grandeur et non la renommée.

Étude, aux champs de Mars si tu guides mes pas,
Que tu dois dans les camps m'offrir encor d'appas !
Quand le guerrier, dormant entre les bras des songes,
Entouré de malheurs, goûte d'heureux mensonges,

Qu'il me plaît, dans ton sein, de rêver le repos,
Le repos, que la gloire éloigne des drapeaux !
Qu'il me plaît, oubliant Bellone et les alarmes,
De veiller avec toi, de savourer tes charmes !
Tantôt, tenant en main le peintre des Césars,
Je suis Agricola dans l'horreur des hasards ;
Tantôt j'entends la voix de Cicéron qui tonne,
Sa force me subjugue et sa grandeur m'étonne ;
Vainqueur par ta défaite, immortel par ta mort,
Heureux Léonidas, je jalouse ton sort ;
Et toi, Henri, mon cœur offre à ton hécatombe
Des pleurs, tout vrai français en arrose ta tombe.
Des pleurs... Ah ! malheureux ! expieront-ils jamais
Le crime qui ravit un héros aux français ?...
Fuyez, tristes pensers, fuyez loin de mon âme !
Tibulle, dans mes sens viens répandre ta flamme,
Accours, embrase-moi du feu de tes amours,
Au milieu des périls donne-moi de beaux jours ;
Et toi, poëte heureux qui célébras Énée,
Retrace à mes regards sa noble destinée ;
Dis-moi quel prix les dieux réservent aux guerriers,
Et cache-moi la mort sous d'immortels lauriers.

Sois mon modèle, ô toi qui, brave autant que sage,
Dans les camps à l'étude offris un pur hommage ;
On te voyait aussi, cherchant un doux repos,
Des siècles écoulés méditer les héros.
C'est par là que tu sus, formant ton âme auguste,
Expier dans l'exil le beau surnom de juste ;
Et bravant le courroux d'un destin ennemi,
Nourrir par des revers ton courage affermi.

Ainsi coulent pour moi ces instants pleins de charmes
Que mon cœur pour l'étude arrache au dieu des armes.

Étude ! hélas ! comment les malheureux mortels
Peuvent-ils dédaigner tes fortunés autels ?
Insensés ! poursuivant de brillantes chimères,
Comme elles pensent-ils tes douceurs éphémères ?
Ont-ils donc oublié qu'en des temps de malheurs
Tu sus toujours du sage alléger les douleurs ?

L'un, vieux de voluptés, effronté sybarite,
Des faveurs de Laïs tire tout son mérite ;
Sultan efféminé, de plaisirs en plaisirs
Il traîne avec orgueil ses fastueux désirs ;
Un jour des vanités dont tout son cœur s'enivre
Il connaîtra le prix, un jour il voudra vivre ;
Il saura, mais trop tard, sombre et rongé d'ennui,
Que l'astre du bonheur n'a point brillé pour lui,
Et seul au sein des cours, regardant en arrière,
Ne verra que la honte au bout de sa carrière !

Cet autre, à l'intérêt sacrifiant l'honneur,
Dans un infâme lieu croit trouver le bonheur ;
De ses aïeux obscurs dédaignant l'héritage,
Il perdit la vertu, le seul bien du vrai sage ;
Il voulut s'enrichir, et, plus vil que son or,
S'efforça chaque jour d'accroître son trésor ;
Dès lors il resta sourd au cri de l'infortune,
Il ne fut plus pour lui qu'une plainte importune ;
Et maintenant que l'âge arrive à pas pesants
Dans d'éternels soucis il traîne ses vieux ans ;
Hélas ! les biens trompeurs dont son âme est avide
Dans son cœur desséché n'ont laissé que le vide ;
Il attend le bonheur, mais l'implacable mort,
Avant qu'il l'ait atteint, aura fini son sort.
Celui-ci, que le ciel sous le chaume a fait naître,
Pour voler aux honneurs rampe aux genoux d'un maître;

Cet autre encor... mais quoi ! vais-je donc, dans mes vers,
D'un siècle dépravé décrire les travers ?
J'aurais plutôt compté ces légers grains de grêle
Qui frappent en tombant la grappe encor nouvelle,
Ou ces rocs en éclats et ces débris brûlants
Que l'effroyable Hécla chasse loin de ses flancs.

Étude ! ces mortels, s'ils t'avaient su connaître,
Seraient plus vertueux et plus heureux peut-être ;
Peut-être ! Ah ! qu'ai-je dit ? est-il quelque bonheur
Que ne goûte celui qui t'a livré son cœur ?
Le sort le poursuit-il ? tes soins dans sa souffrance
D'un avenir plus doux le font jouir d'avance,
Et, sur son âme aigrie exerçant leur pouvoir,
Lui donnent le bonheur en lui donnant l'espoir ;
Gémit-il sous le poids de la grandeur suprême ?
Loin du bruit des cités tu le rends à lui-même ;
Est-il pauvre ? tu sais alléger ses travaux ;
Est-il riche ? en ton sein il trouve le repos ;
Vit-il dans les combats ? grâce à toi, d'un front calme,
S'il le faut, du trépas il cueillera la palme ;
Enfin, en quel état, en quel lieu qu'il soit né,
Qu'il connaisse tes biens, son sort est fortuné.

Ah ! dans l'éclat des cours, dans le fracas des armes,
Si ton commerce heureux nous offre tant de charmes,
Combien d'autres douceurs ne nous promet-il pas,
Sous un toit ignoré des regards d'ici-bas ?
Puissé-je donc passer mon innocente vie
Loin de ce tourbillon où l'âme est asservie !
Loin de ce luxe vain, de ce faste imposteur,
Appâts trop dangereux d'un monde séducteur !
Puissé-je dans le fond de cette solitude,
Voir s'enfuir mes instants embellis par l'étude !

Voilà mes seuls désirs ! Ah ! qu'ils soient satisfaits,
Grands dieux ! et je mourrai content de vos bienfaits.

Non, mon cœur n'est point fait pour ces honneurs frivoles,
Des mortels abusés périssables idoles ;
Le ciel ne m'a créé que pour l'obscurité ;
C'est sous un chaume obscur qu'est la sécurité ;
C'est là qu'exempt de maux, exempt d'inquiétude,
Je parerai de fleurs les autels de l'étude ;
Oui, sage déité, lorsque la main du temps
Sur ma tête blanchie entassera les ans,
Brûlant encor pour toi sous les glaces de l'âge,
Je ne cesserai point de t'offrir mon hommage ;
Je verrai sans regret s'éclipser mes beaux jours,
Tes plaisirs sérieux me tiendront lieu d'amours.
Ici, loin des grandeurs, loin du fracas du monde,
Je coulerai ma vie en une paix profonde.
Ce toit, mon seul abri contre un siècle de fer,
Ce toit voit mon printemps, il verra mon hiver ;
Mes deux auteurs chéris, et Tibulle et Virgile,
Sans cesse peupleront mon solitaire asile,
Et si, parfois, comme eux j'ose élever mes chants,
Ce sera pour vanter tes biens purs et touchants,
Étude ! et, renfermé dans sa douce retraite,
Ton amant quelquefois deviendra ton poëte.

DISCOURS

SUR LES AVANTAGES DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Agmine partito fulgent, paribusque magistris.
VIRGILE.

Je ris quand chaque soir de l'école voisine
Sort et s'échappe en foule une troupe enfantine,
Quand j'entends sur le seuil le sévère mentor
Dont les derniers avis les poursuivent encor :
« Hâtez-vous, il est tard, vos mères vous attendent !... »
Inutiles clameurs que les vents seuls entendent !
Il rentre. Alors la bande, avec des cris aigus,
Se sépare, oubliant les ordres de l'argus.
Les uns courent sans peur, pendant qu'il fait un somme,
Simuler des assauts sur le foin du bonhomme ;
D'autres, jusqu'en leurs nids surprennent les oiseaux
Qui le soir le charmaient, errant sous ses berceaux,
Ou, se glissant sans bruit, vont voir avec mystère
S'ils ont laissé des noix au clos du presbytère.
Sans doute vous blâmez tous ces jeux dont je ris.
Mais Montaigne, en songeant qu'il naquit dans Paris,
Vantait son air impur, la fange de ses rues,
Montaigne aimait Paris jusque dans ses verrues ;
J'ai passé par l'enfance, et cet âge chéri
Plaît, même en ses écarts, à mon cœur attendri.
Je ne sais, mais pour moi sa naïve ignorance
Couvre encor ses défauts d'un voile d'innocence ;

Le lierre des rochers déguise le contour,
Et tout paraît charmant aux premiers feux du jour.
Âge enchanteur où l'âme, étrangère à l'envie,
Se prépare en riant aux douleurs de la vie,
Prend son penchant pour guide, et, simple en ses transports,
Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords !

Oh ! si le sort aveugle, à tous mes vœux propice,
M'eût permis d'être heureux au gré de mon caprice,
Horace, ton ruisseau, ton champ, ton petit bois [1],
Ne m'auraient point suffi pour être égal aux rois ;
J'aurais encor voulu, près de mon toit agreste,
Ouvrir aux fils du pauvre une école modeste,
Et, parmi ces enfants tous soumis à ma loi,
J'aurais rêvé des jours qui ne sont plus pour moi.
Enfants, rassurez-vous ; mon front n'est point sévère,
Je veux surtout qu'on m'aime et peu qu'on me révère ;
Je n'aurais pas été ce magister jaloux,
Pédant gonflé de morgue et bouffi de courroux,
Qui semble, en ses sermons toujours tristes et graves,
Le Vieux de la Montagne instruisant ses esclaves.
La peur préside seule à ses vaines leçons,
Il gronde sur un mot, punit sur des soupçons,
Et souvent, à mentir vous contraignant d'avance,
Détruit votre candeur et non votre ignorance.
Loin de moi ce vieux fou, despote triomphant,
Qui ne se souvient plus qu'il fut jadis enfant,
Et, foulant sous son joug la jeunesse asservie,
Flétrit d'un souffle impur les roses de la vie !
Enfants, vous en riez ; mais vos pleurs chaque soir
Par leur trace récente attestent son pouvoir.

[1] Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret, etc.
(HORACE, sat. VI, liv. 2.)

Pour moi, j'aurais voulu, troupe aimable et joyeuse,
Vous faire un doux plaisir d'une étude ennuyeuse,
J'aurais, d'un nouvel art empruntant le secours,
Su rendre vos travaux moins tristes et plus courts ;
Je vous aurais laissé le soin de vous instruire,
Et ma classe eût offert l'image d'un empire.
Roi, j'aurais dispensé les rangs et les emplois,
J'aurais dit à chacun : cherche à fixer mon choix,
Parmi tes compagnons hâte-toi de paraître,
Sois d'abord leur vainqueur, tu deviendras leur maître.

Alors j'aurais pu voir tous ces jeunes rivaux
Disputer sous mes yeux de zèle et de travaux.
Fier d'un titre conquis, tantôt le plus habile
Guide des moins savants la phalange docile ;
Et tantôt l'ignorant, par un juste retour,
Grâce à lui, prend sa place et l'instruit à son tour.

Ainsi ce roi fameux, vengeur des scandinaves,
Don Quichotte du nord et neveu des Gustaves,
Qui troubla la Vistule, épouvanta Revel,
Et, grâce au vieux Voltaire, est sûr d'être immortel,
Charle, au plus grand des czars, son rival dans l'histoire,
A force de le vaincre, enseigna la victoire.

Répondez, mes amis ; il doit vous être doux
D'avoir pour seuls mentors des enfants comme vous ;
Leur âge, leur humeur, leurs plaisirs sont les vôtres ;
Et ces vainqueurs d'un jour, demain vaincus par d'autres,
Sont, tour à tour parés de modestes rubans,
Vos égaux dans vos jeux, vos maîtres sur les bancs.
Muets, les yeux fixés sur vos heureux émules,
Vous n'êtes point distraits par la peur des férules ;
Jamais un fouet vengeur, effrayant vos esprits,
Ne vous fait oublier ce qu'ils vous ont appris ;

J'écoute mal un sot qui veut que je le craigne,
Et je sais beaucoup mieux ce qu'un ami m'enseigne.

Ainsi, charmante Églé, par toi souvent instruit,
De tes douces leçons je recueille le fruit ;
Tantôt, quand le printemps rend aux bosquets leurs ombres,
Nous parcourons tous deux tes jardins déjà sombres ;
Là, botaniste aimable, en me montrant tes fleurs,
Tu m'apprends leurs vertus, leur race, leurs couleurs,
Et mon cœur, attentif à tes leçons si chères,
Retient surtout les noms des fleurs que tu préfères,
Tantôt, domptant d'un mot mon orgueil aux abois,
Ta main d'un fil léger embarrasse mes doigts,
Tu m'apprends à parer la gaze transparente
De ces dessins, tracés par l'aiguille savante,
Et souvent tu souris, quand j'ai, tant bien que mal,
Enrichi d'un feston ton voile virginal.
Mais aussi quelquefois, si la mélancolie
Remplace dans ton cœur l'attrayante folie,
Tu t'assieds près de moi sous des bocages verts,
Et ton tendre regard me demande des vers.
Alors, ô mon Églé, si je saisis ma lyre,
Mon ardeur te transporte et ma verve t'inspire ;
Tu chantes, et j'admire, à mon tour étonné,
Un talent qui me manque et que je t'ai donné.

O force de l'exemple, invincible magie !
Voyez ce czar, fameux par sa mâle énergie,
Pierre, pour éclairer ses peuples ignorants,
Descendre à leur niveau, se mêler dans leurs rangs.
D'abord, peu soucieux de sa grandeur suprême,
Dans les arts qu'il leur montre il s'est instruit lui-même;
On l'a vu, tour à tour despote et charpentier,
En sortant d'un palais entrer dans un chantier,

Boire avec un marin, serrer la main des princes,
Et des arts de l'Europe enrichir ses provinces.
Jaloux de tant de rois dominateurs des mers,
Le czar avec douleur a vu ses ports déserts ;
Il lui faut des vaisseaux ; lui-même, il les commence,
Et sur un frêle esquif fonde une flotte immense[1].
Il ne peut, méprisé des autres potentats,
D'un rempart de guerriers entourer ses états ;
Ses kalmoucks, ses baskirs, phalanges voyageuses,
Ne quittent qu'à regret leurs cavernes fangeuses,
Et, marchant en désordre et sans chefs et sans lois,
Fuiraient au seul aspect d'un grenadier hongrois.
Le czar veut se créer une invincible armée,
Ce grand projet domine en son âme enflammée,
Rien ne lui coûte, et, loin des pompes de sa cour,
Pour former ses soldats, le czar se fait tambour.
C'est ainsi que, chassant l'ignorance endurcie,
L'exemple d'un seul homme éveilla la Russie.

Le dirai-je ? à Canton, fameux par son savoir,
Un chinois de l'exemple a connu le pouvoir.
Ce sage, méprisant tous nos arts inutiles,
De la mode et du goût colifichets futiles,
Crut devoir réserver aux plus augustes mains
L'art, dédaigné chez nous, qui nourrit les humains.
Dès qu'un prince nouveau va monter sur le trône,
Le sénat le conduit aux bords du fleuve Jaune ;
Là, pressant deux taureaux d'un royal aiguillon,
L'empereur dans la terre ouvre un large sillon,
Et, sous les yeux ravis de la foule accourue,
Unit d'un nœud sacré le sceptre et la charrue.

[1] On voit encore à Saint-Pétersbourg le bateau que Pierre le Grand construisit, aidé du baron Lefort, et qui fut le premier navire de la marine russe.

Mais, du bon Yorick [1] imitant les écarts,
Vais-je chanter la Chine et l'empire des czars ?
Oh non ! reviens, ma muse, admirer mon école.
Là, j'ai mis de Jésus le sublime symbole,
J'ai rempli ses désirs, car sa touchante loi
Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. »
Au-dessous est ma table, et plus loin sont placées
De mes jeunes sujets les banquettes pressées ;
Ces cartes, ces tableaux dont les murs sont couverts
Portent des premiers mots les mélanges divers,
Et l'enfant, qui les voit, aisément s'initie
Aux arts que nous légua l'antique Phénicie.
Mais l'instant est venu ; tu vas voir sous tes yeux,
Au temple de l'étude entrer l'essaim joyeux.
Leur chef marche à leur tête en marquant la cadence,
Et chacun sur son banc vient s'asseoir en silence.
Tout se tait ; mais bientôt leur voix s'élève en chœur,
Leur douce voix demande à ce Dieu protecteur,
Qui parmi les vertus compte l'humble espérance,
De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France.
La prière a cessé ; chacun avec ardeur
Recommence un travail qu'il quitta sans tiédeur ;
D'abord le maître dicte, et leur main exercée
Sur l'ardoise fragile a transcrit sa pensée.
Le plus faible au combat provoque les plus forts ;
Souvent son jeune chef, couronnant ses efforts,
Compare les essais, sourit et lui désigne
Le rang plus glorieux dont il s'est rendu digne.
Mon tour vient ; je dispense, en mon dernier coup d'œil,
Le blâme avec regret, l'éloge avec orgueil.

On se lève... entends-tu la crécelle sonore
A de nouveaux combats les appeler encore ?

[1] On connaît ce personnage sous le nom duquel Sterne s'est peint dans ses romans.

Regarde. Ils vont s'apprendre, en d'aimables leçons,
Ces signes variés qui peignent tous les sons.
Au milieu d'eux se place, en sa chaire mobile,
Leur Aristarque, armé de son sceptre fragile ;
Vois-les près d'un tableau, sans dégoûts, sans ennuis,
Corrigés l'un par l'autre, et l'un par l'autre instruits ;
Vois de quel air chacun, bouillant d'impatience,
Quand son rival s'égare, étale sa science ;
Ce soir il s'ornera d'un ruban bien acquis,
Et son regard dira : c'est moi qui l'ai conquis.

Êtres intéressants, meilleurs que nous ne sommes,
Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes ?
Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez, comme nous,
Esclaves ou tyrans, enviés ou jaloux ?
Vous qui, les yeux fixés sur un gros caractère,
L'imitez vainement sur l'arène légère,
Et voyez chaque fois, malgré vos soins nouveaux,
Le cylindre fatal effacer vos travaux,
Ce triste passe-temps, mes enfants, c'est la vie.
Un jour, vers le bonheur tournant un œil d'envie,
Vous ferez comme moi, sur ce modèle heureux,
Bien des projets charmants, bien des plans généreux ;
Et puis viendra le sort dont la main inquiète
Détruira dans un jour votre ébauche imparfaite.
Croissez pourtant, croissez ! que l'ardeur des succès
Vous montre de bonne heure à devenir français.
Enfants, instruisez-vous ; le savoir vous honore.
L'art que je vous enseigne est peu de chose encore ;
Mais pour dissiper l'ombre il suffit d'un éclair,
Et le sable grossier peut dérouiller le fer.
Apprenez à penser ; votre noble industrie,
Des dons que je vous fais doit compte à la patrie ;
Ah ! faites-lui puiser, séchant ses pleurs sanglants,
La paix dans vos vertus, la gloire en vos talents.

Écoutez : autrefois les nations rivales
Disaient : « Dans les beaux-arts la France est sans égales ;
Mais, seules, nous brûlons de ce feu créateur
Des secrets d'Uranie immortel inventeur ;
Fust, Newton, n'étaient point de ces têtes légères... »
Savez-vous, mes amis, comment ont fait nos frères ?
L'un sut, d'un air subtil, gonfler le vaste sein
D'un globe, compagnon de son hardi dessein ;
Et dans le ciel ouvert planant avec audace,
Conquit, titan nouveau, l'empire de l'espace ;
Et quand l'Europe encor, de jeu frivole et vain,
Osa, dans son dépit, taxer cet art divin,
La France, en attendant que l'avenir prononce,
Aux plaines de Fleurus confia sa réponse.

Un autre, à la vapeur ouvrant d'étroits canaux,
Comprima ses élans dans d'énormes fourneaux,
Et, fixant à leurs flancs deux orbes tutélaires,
Fit marcher sur les flots nos flottantes galères.
Grâce à lui, les vaisseaux, changés en chars mouvants,
Peuvent fuir les écueils et se jouer des vents.
Sans doute à ce bel art, qui brave les tempêtes,
Le commerce devra de nouvelles conquêtes ;
Pour le rendre parfait nos savants vont s'unir ;
Et peut-être on verra, dans les temps à venir,
Voguer dans l'air, courir sur les mers écumantes,
Nos bataillons volants et nos flottes fumantes.

Imitez, mes amis, dans vos futurs essais,
Ces exemples fameux, vengeurs du nom français.
Il en est parmi vous, puis-je ne le pas croire ?
Qu'un jour tourmentera le démon de la gloire,
Qui, nourris dans l'échoppe ou sortis des hameaux,
A nos anciens lauriers joindront quelques rameaux,

Éclairciront leur astre entouré de ténèbres,
Et, s'ils sont nés obscurs, sauront mourir célèbres.
Les uns, chantant des rois les tragiques revers,
Du grand Corneille éteint nous rendront les beaux vers ;
Les autres, d'un bras sûr, géants de nos tribunes,
Pousseront loin de nous le char des infortunes,
Guideront nos guerriers ; ou, protégeant les lys,
Pour nos Henris nouveaux seront d'autre Sullys.
Pour moi, qui, le premier, dans votre âme ingénue
Éveillai des talents l'étincelle inconnue,
En frémissant pour vous des caprices du sort,
D'un regard étonné je suivrai votre essor ;
Et, tandis que vos nerfs braveront le naufrage,
Moi, dans mon humble asile, à l'abri de l'orage,
J'irai de mes aïeux retrouver les cercueils,
Sans avoir fui le port ni tenté les écueils.

Ainsi, sans le savoir, quand la poule fidèle
Couve l'œuf étranger de l'humide sarcelle ;
Tendre mère, elle tremble, alors qu'à peine éclos,
Ses poussins chancelants s'élancent dans les flots ;
Triste, elle suit de l'œil leur troupe inattentive,
S'alarme, les admire et reste sur la rive.

INSTITUTION DU JURY EN FRANCE

DIALOGUE ENTRE VOLTAIRE ET MALESHERBES

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES, LE 21 AVRIL 1794

Sic de cara manes patria portenta ferebant.
Silius Italicus.

VOLTAIRE.

SALUT, nouveau venu des rives de la Seine.
De loin, en te voyant, j'ai cru voir La Fontaine.
En entrant dans ces lieux, n'es-tu pas étonné
D'y voir un vieux pécheur que tu croyais damné ?
Va, sans compter Socrate, ami, plus d'un pauvre homme
Respire ici le frais, lorsqu'on le brûle à Rome.
Dis-moi donc — car depuis qu'ici-bas arrivé
Je me suis convaincu que j'étais bien sauvé,
Les doctes entretiens d'Horace et de Virgile
Ne m'ont pas trop appris ce qu'on fait à la ville, —
Paris est-il encor, comme en mes derniers jours,
Le centre des plaisirs, des arts et des amours ?
Parmi nos gazetiers voit-on le goût renaître ?
Crébillon sur la scène est-il toujours mon maître ?

As-tu soupé parfois chez nos seigneurs brillants;
Du talent sans appui protecteurs bienveillants ?
Que fait surtout, que fait ce roi, si jeune encore,
Dont mes regards mourants ont salué l'aurore ?
Sa belle épouse ?...

MALESHERBES.

Arrête ! ô ciel ! ignores-tu ?...

VOLTAIRE.

J'ignore tout. Pourquoi ce visage abattu ?
Dis ? seras-tu muet comme ces tristes ombres,
Qui viennent chaque jour peupler nos bosquets sombres,
Et dont la foule, errante en ces vertes forêts,
Se tait quand j'interroge et fuit quand je parais ?
Quelque autre Pythagore, imposteur insipide,
Prêche-t-il donc là-haut un silence stupide ?
Ou d'un destin cruel le souvenir affreux
Jusqu'aux champs de l'oubli suit-il ces malheureux ?

MALESHERBES.

Voltaire, il est des maux, hélas ! tu dois m'en croire,
Dont la mort ne peut même effacer la mémoire.
Pardonne à ma douleur ! j'ai vu, dans mon hiver,
Traîner à l'échafaud tout ce qui m'était cher,
La tombe a dévoré mon gendre et ma famille,
Et moi, je n'ai pu même y précéder ma fille.

VOLTAIRE.

Juste ciel, que dis-tu ? Vieillard, quel est ton nom ?

MALESHERBES.

Malesherbes.

VOLTAIRE.

Qu'entends-je ? O moderne Zénon,
Toi qui sus, au bon sens soumettant la puissance,
En allégeant nos fers, réprimer la licence,
Vrai sage, ami du peuple et mentor de ton roi,
Quel horrible malheur a donc pesé sur toi ?

MALESHERBES.

Hélas ! nous pleurons tous les mêmes infortunes.
Voltaire, à tout français mes douleurs sont communes.
Oh ! que tu fus heureux, toi qui t'es endormi
Avant de voir les temps où la France a gémi !
La mort n'est point venue à ton lit funéraire
Les mains teintes du sang d'une épouse ou d'un frère ;
Tes regards expirants n'ont pas vu dans Paris
Des jours pareils à ceux que ta muse a décrits.
Sur ces paisibles bords, les ombres apparues
Ne t'ont point dit le sang ruisselant dans les rues,
Les cadavres fumants rangés en longs amas,
La fille à son vieux père enviant le trépas,
Les cris des meurtriers, leur fureur, leur délire,
Et le prêtre à l'autel recevant le martyre.
Ta cendre reposait, quand des brigands sans lois
Fouillaient dans les tombeaux pour y chercher des rois !
Tu frémis ; ce seul mot te dit assez peut-être
Qu'au pays des Bayard des Cromwell ont pu naître.
Oui, grand homme, ce prince... excuse mes sanglots,
Ce prince... un jour a vu couronner leurs complots,
Un jour ! et l'on n'a plus trouvé que dans l'histoire
Ce vieux trône, chargé de dix siècles de gloire.

VOLTAIRE.

Lamoignon, je frissonne à ces sombres tableaux.
D'un peuple déchaîné qui peut calmer les flots ?
O roi, l'amour du monde en vos jeunes années,
La hache a donc déjà tranché vos destinées !
Qu'aviez-vous fait ? Votre âme, ah ! devait-ce être en vain ?
Voulait voir des enfants dans les fils de Calvin ;
Vous aviez, des prisons chassant la violence,
Aux supplices du crime, arraché l'innocence ;
Vos trésors généreux se fermaient aux impôts ;
Et le double univers respectait vos drapeaux ;
Le prix de vos bienfaits fut donc, ô barbarie !
L'honneur sanglant de suivre et Charles et Marie.
Et moi, je m'éteignais, près de sa jeune cour,
Comme un flambeau qui meurt aux rayons d'un beau jour,
Sans voir, parmi les fleurs, l'encens, les chants de fête,
Le fer de Damoclès suspendu sur sa tête.
Mais, dis, qui put causer ces tragiques horreurs ?
Quel monstre a des bourreaux éveillé les fureurs ?

MALESHERBES.

O Voltaire, pardon ! leur culte t'en accuse.
Sur leurs autels déserts ils ont placé ta muse.
Ils ont dit : « Ce grand homme a révélé nos droits.
En défendant le peuple il proscrivait les rois.
En riant des erreurs qui berçaient nos ancêtres,
Ne réprouvait-il pas et les grands et les prêtres ? »
Que te dirai-je enfin ? de ton âme de feu,
Leur athéisme aveugle a voulu bannir Dieu.
Ils t'ont proclamé chef de leur secte farouche ;
Ton nom aux cris de mort s'est mêlé dans leur bouche.
De ton horrible gloire ils t'auraient fait rougir.
Contre Henri lui-même on les a vus rugir,

Et, foulant sans pudeur son image abattue,
Sur ces débris sacrés promener ta statue.

VOLTAIRE.

Voilà donc mon destin ! adieu, rêves trompeurs !
La gloire, le front ceint de brillantes vapeurs,
Pure comme l'éclat de la voûte étoilée,
En vain berçait encor mon ombre consolée.
Qu'ai-je fait ? Ces talents qui causaient mon orgueil
N'ont causé que des pleurs à ma patrie en deuil.
Je suivais en riant ma muse vagabonde.
Chapelain, me disais-je, a-t-il créé la Fronde [1] ?
Il m'était réservé de démentir mes vers ;
Et ma folle sagesse a troublé l'univers.
O Spinosa, du moins heureux dans tes systèmes,
Nul sophiste à ta voix ne prêta ses blasphèmes.
Vous qui m'avez fait Dieu, tigres, dont la fureur
M'offre en tribut du sang, vous me faites horreur !
En vantant mes écrits, traînez-vous dans la boue ;
Allez, je vous maudits et je les désavoue !

MALESHERBES.

N'achève pas. Respecte, en ton bouillant courroux,
Ces travaux immortels, que nous admirons tous.
Va, loin de t'accuser, ton pays doit te plaindre.
Eh ! croira-t-il jamais que celui qui sut peindre
La grandeur de Henri, la Ligue et ses fureurs,
Voltaire, ait provoqué nos sanglantes erreurs ?
Quand ta voix de Clément maudit la main perfide,
Préparais-tu déjà le jour du régicide ?
Traçais-tu des forfaits dont la terre a frémi,
Pour voir renaître encor la Saint-Barthélemy ?

[1] Chapelain n'a point fait la guerre de la Fronde.
(VOLTAIRE.)

Défenseur des Sirven, des Calas, des La Barre,
Dis-moi, des échafauds es-tu le dieu barbare ?
Oh non ! ta gloire est pure, et rien ne peut souiller
L'éclat dont tes vertus la font encore briller.
Toi, qu'on voyait, du fruit de tes fécondes veilles,
Nourrir avec respect la nièce des Corneilles ;
Qui, dans l'heureux séjour que tes soins ont peuplé,
Offrais au pauvre un champ, un toit à l'exilé ;
Et montrais, grand sans faste et simple avec courage,
Las Casas à la Cour et Penn dans ton village ;
Dans des temps moins pervers, Voltaire, tes écrits
N'auraient fait tort qu'aux sots, qui les ont mal compris.
Tu savais, en voilant la vérité sévère,
Que son flambeau parfois brûle autant qu'il éclaire.
Des fous l'ont ignoré ; mais, dis, oserait-on
Imputer au soleil l'erreur de Phaéton ?
Va, si des factieux exaltent ton génie,
Leur admiration en vain te calomnie.
Eh ! n'abusaient-ils pas des noms les plus sacrés ?
N'a-t-on pas entendu ces jongleurs exécrés,
Souillant le mot d'honneur dans leur bouche flétrie,
En décimant la France invoquer la patrie ?

Écoute. Quand Paris eut vu, dans ses remparts,
Couler le sang des rois et le sang des césars ;
L'hydre tourna sa rage, encor mal assouvie,
Sur ces grands, si brillants aux beaux jours de ta vie.
La plupart ne sont plus. Livrés à des bourreaux,
Le fer les a punis d'être fils des héros ;
D'autres, seuls, déguisés, ont fui notre rivage,
Laissant à leurs enfants la mort pour héritage.
Chaque jour dans Paris passent d'énormes chars,
Entraînant au trépas guerriers, vierges, vieillards ;
Hélas ! sur l'échafaud, même à sa dernière heure,
Chacun d'eux tremble encor pour l'ami qui le pleure.

D'effroyables arrêts, par des brigands dictés,
Encombrent les prisons, dépeuplent les cités,
Et l'instrument de mort, horriblement mobile,
Pour vider les cachots, erre de ville en ville.
Dis, sais-tu de quel nom les monstres satisfaits
Parent ce tribunal, tout souillé de forfaits ?
Ils l'appellent JURY. — Cette amère ironie
Te peint leur impudeur mieux que leur tyrannie.
Hélas ! attendiez-vous cet hommage insultant,
Vous qui dans d'heureux jours, passés comme un instant,
Voyiez dans le Jury l'ancre de l'Espérance,
Et d'un code sublime enrichissiez la France ?

VOLTAIRE.

Eh quoi ! que pouvaient-ils espérer des français ?
Ce peuple ingrat et vain, bizarre en ses excès,
S'il trouve une étincelle, allume un incendie ;
Il imite aujourd'hui, demain il parodie.
Où trouver dans ces cœurs, dépravés ou bouillants,
Des jurés, à la fois fermes et bienveillants ?
Que l'anglais à son gré, flegmatique insulaire,
Célèbre les bienfaits d'un code populaire ;
Le français turbulent, pour obéir aux lois,
Veut qu'un juge insensible interprète leur voix.
Le lait, du jeune enfant nourriture féconde,
Le lait n'est qu'un poison pour la vipère immonde.
Tel serait le jury, pour ce peuple pervers,
Farouche, s'il est libre, humble et gai dans les fers.

MALESHERBES.

Non, tu ne penses pas ce que dit ta colère.
O peuple généreux, méconnu par Voltaire,
Venez, apprenez lui combien, dans vos revers,
Votre noble attitude étonne l'univers.

Dans ce Conseil fougueux où l'audace insolente
Imposait des forfaits à la foule tremblante,
Les poignards, de Louis dictant le triste sort,
Ont contraint la faiblesse à prononcer sa mort ;
Mais si, pour révoquer l'arrêt de son supplice,
Nous avions pu du peuple implorer la justice,
Si mes nobles amis par des cris menaçants
N'eussent vu l'anarchie étouffer leurs accents,
Si... mais les vains sanglots que j'ai seul fait entendre,
N'ont permis qu'à mes pleurs, hélas ! de le défendre...
Mon roi vivrait ; la France eût prouvé dans un jour
Qu'il avait pu tout perdre, excepté son amour.
Un tel jour n'a pas lui ; tout Paris en silence
Sembla du roi-martyr être la tombe immense ;
L'honneur voulut mourir sous le trône détruit ;
Et ce fut dans les camps que la gloire s'enfuit.
Oh ! quels cris a jetés notre armée intrépide,
Quand elle a reconnu cette tête livide !
Chacun voulait périr, à combattre empressé,
Pour se laver d'un sang qu'il n'avait pas versé.
Va, ce peuple est bien grand, plus que l'anglais peut-être ;
S'il n'est pas libre encore, il est digne de l'être.

Ce fut mon seul regret, de ne pas voir ces temps
Où vers d'autres climats fuiront les noirs autans.
Quand la France, sur l'onde enfin levant sa tête,
Pareille au dieu des mers, calmera la tempête.
Alors, sur les débris de nos antiques lois,
Plus fort de tous les coups qu'il reçut tant de fois,
Le jury renaîtra ; rien ne pourra l'atteindre,
Et les tyrans surpris n'oseront plus l'enfreindre.
Tel cet arbre fameux, qui, depuis deux mille ans[1],

[1] Le grand châtaignier de l'Etna, dont parlent Pline et Spallanzani, qui peut couvrir de ses rameaux une compagnie de cent hommes à cheval.

Du volcan de Catane ombrage en paix les flancs,
Dans la lave féconde enfonçant ses racines,
Croît plus vaste et plus fier au milieu des ruines.
Ah ! combien de bienfaits promet à nos neveux
Ce code protecteur, qu'appellent tous mes vœux !
Thémis ne verra plus siéger dans son enceinte
Ces automates sourds à l'humanité sainte,
Dans une sphère étroite enfermés avec soin,
A qui la loi disait : Tu n'iras pas plus loin ;
Qu'on voyait, sans songer aux mœurs de leur victime,
Calculer l'innocence et mesurer le crime,
Balancer les soupçons, supputer les témoins,
Frappant pour un de plus, sauvant pour un de moins.
Loin ces juges glacés, dont la raison s'indigne !
Suis-moi, car de tes yeux un tel spectacle est digne :
Vois sur ce tribunal ces douze citoyens,
De la simple équité respectables soutiens.
Le sort les a choisis ; magistrats éphémères,
Demain ils grossiront la foule de leurs frères ;
Aussi, d'un titre auguste aujourd'hui revêtus,
La loi n'est point leur guide, ils n'ont que leurs vertus ;
Leur âme les inspire, et ce conseil suprême
N'est de ces jugements comptable qu'à Dieu même.
D'un mortel comme eux tous le sort est dans leur main ;
Chacun le plaint d'avance. Eh ! sait-il si demain
Il ne descendra pas, grâce à la calomnie,
De la chaise curule au banc d'ignominie ?
Regarde. Car bientôt paraîtra devant eux
L'innocence tranquille ou le crime hideux.

Souvent languit au fond d'un cachot solitaire
Un innocent, chargé d'une honte étrangère ;
Son jour vient, et l'espoir dans son cœur n'a pas lui.
Hélas ! un sort cruel disposa contre lui
Ces preuves, ces hasards, ce demi-jour funeste,

Où l'œil croit voir le crime et deviner le reste.
Écoute ; un bruit s'élève au sein des spectateurs,
Tout un peuple se presse au-devant des licteurs...
C'est lui. Ne lis-tu pas, dans son maintien modeste,
L'éclatant désaveu d'un crime qu'il déteste ?
On l'accuse ; il rougit, noblement ingénu,
Non d'être dévoilé, mais d'être méconnu.
Son œil chargé de pleurs, lentement se promène
Sur les flots aveuglés d'une foule inhumaine ;
Il frémit ; mais ses sens bientôt sont rassurés ;
La pitié brille encor sur le front des jurés.
Aussi, s'il est en butte à l'erreur, à l'envie,
Aux yeux des magistrats il déroule sa vie :
« Voilà ce que j'étais, voyez ce que je suis... »
Et ses juges déjà deviennent ses appuis.
Le peuple ému d'abord, admirant sa constance,
Craint bientôt plus que lui la terrible sentence.
Quand le vengeur public, calme et sans s'émouvoir,
A rempli contre lui son sévère devoir,
Il se lève ; il n'oppose, aux faits qu'on lui présente,
Que des jours toujours purs et son âme innocente.
Il a pour seuls témoins ses titres les plus doux ;
Fils, il parle à des fils, époux, à des époux ;
Sa voix mâle repousse un forfait qu'il abhorre,
Et le cœur des jurés le défend mieux encore.
Enfin l'heure est venue. En son cachot rentré,
Il attend son arrêt, de gardes entouré.
Moment cruel ! il tremble, il perd son assurance,
Et, près d'atteindre au but, renonce à l'espérance ;
Il roule en son esprit ces témoins imposteurs,
Ces hasards spécieux, et pourtant si menteurs !
Il voit le char affreux, qui traverse en silence
Ces jardins fortunés, où coula son enfance ;
Il songe à son vieux père, à son épouse... Hélas
Son sort rappellera le destin des Calas ;

Il ira, convaincu d'un crime imaginaire,
Réveiller par sa mort les mânes de Voltaire...
Mais on l'appelle ; il rentre en ce temple imposant
Où Dieu seul avec lui sait qu'il est innocent.
Le jury s'est assis, et son chef vénérable,
Seul debout, le front nu, tient l'arrêt redoutable ;
Le vieillard, sur son cœur posant ses faibles mains,
S'incline aux pieds de Dieu, qui juge les humains ;
Il lit... Ciel ! le captif écoute, et croit à peine ;
Pâle, il jette aux jurés une vue incertaine ;
Le peuple les bénit, il tombe à leurs genoux.
La loi l'eût condamné, les vertus l'ont absous.

Toutefois des jurés l'état craint l'indulgence.
Aussi, quand un forfait réclame sa vengeance,
Thémis, cachant son glaive à leurs yeux attendris,
Sans effrayer leurs cœurs, s'adresse à leurs esprits.
Le crime est devant eux ; leur âme incorruptible
Enfante avec douleur la vérité terrible ;
Un juge alors condamne, et fidèle à leur voix,
Le glaive va loin d'eux exécuter les lois.
Jury, code immortel ! noble magistrature,
Qu'admire la raison, qu'approuve la nature !
Oh ! qu'il fut juste et grand, le premier qui voulut
Que l'homme à ses égaux pût devoir son salut,
Et que du crime, armé d'audace et d'assurance,
L'instinct de la vertu distinguât l'innocence !
Jury ! nais pour la France, et vers la liberté
Marque les premiers pas d'un peuple transporté.

Hélas ! si, dans ces jours de meurtre et d'anarchie
Où le fer s'arrêta sur ma tête blanchie,
Au lieu de ces bourreaux, craints de Paris tremblant,
Qui levaient sur la hache un subside sanglant,

Thémis dans son palais eût convoqué des sages,
A l'or, à la menace opposant leurs courages,
Tu vivrais, ô ma fille !... et je verrais encor
Ce sourire charmant que m'enleva ta mort !
Vous vivriez aussi, princesse infortunée,
A ce titre, avec nous, sur l'échafaud traînée !
Oh ! combien d'orphelins croîtraient, enfants heureux,
Sur ce sein maternel, qui ne bat plus pour eux !
Le jour ne verrait plus la machine des crimes,
Minotaure sanglant, attendre des victimes,
Et, dressée aux regards des peuples irrités,
De sa tête fumante effrayer les cités.
Oui, des tyrans vaincus enchaînant la furie,
Un vrai jury, Voltaire, eût sauvé la patrie.

VOLTAIRE.

Ah ! souviens-toi surtout, rival de Messala,
En vantant le jury, qu'un jury t'immola.
Le sort doit seul nommer ces juges tutélaires ;
Choisis par des tyrans, ils ont fait vos misères.
Crains encor que la loi, répandant la terreur,
Ne punisse en forfait la faiblesse ou l'erreur,
Et, des jurés surpris révoltant la clémence,
Ne les force à frémir de leur propre sentence.
Ainsi, souvent dans Londre, aux regards du jury,
Paraît un malheureux, que la faim a maigri ;
Il est trop vrai, sa main, par le besoin contrainte,
D'un vil bon de la banque a contrefait l'empreinte...
Il ira, sous son poids courbant un croc de fer,
De sa mort convulsive amuser Westminster.

Hélas ! dans tous les temps, barbare et méprisable,
L'homme s'est fait un jeu des jours de son semblable.

A Sparte, où la licence et le vol enhardis,
Étaient punis au jour et dans l'ombre applaudis,
Un pied plus long que l'autre, une épaule inégale
Dictaient d'un faible enfant la sentence fatale ;
Ésope fut heureux de naître phrygien ;
Et Luxembourg là-bas n'eût été bon à rien.

Entre au camp des romains ; vois l'armée en alarmes,
Et ce consul sévère, insensible à leurs larmes.
Regarde. C'est son fils, qu'un licteur inhumain
Lie à l'affreux poteau d'une tremblante main.
C'en est fait ; ce beau front a roulé sur la terre...
Hélas ! il a vaincu sans l'aveu de son père !

La femme aux champs du nord[1], comme aux bords du levant,
Suit mort un vieux mari qu'elle abhorra vivant.
Plus loin, sont des gaulois, pieusement perfides,
Livrant des étrangers au fer de leurs druides ;
Ou le huron, tuant, pour s'en débarrasser,
Son père qui radote et ne sait plus chasser.
Et quand on vit régner, grâce aux progrès de l'homme,
Le sabre dans Byzance et la crosse dans Rome,
Si Mustapha bâillait, pour charmer ses loisirs,
Il faisait au divan étrangler ses visirs,
Ou sur quelque santon qui demandait l'aumône
Au métier de bourreau s'exerçait en personne.

Dans Lisbonne, au fracas des cloches, du tambour,
Prêtres, clercs, cardinaux s'assemblaient un beau jour ;
Puis, près des vils suppôts du tribunal inique
Qu'à défaut de Satan dut fonder Dominique,

[1] On sait que les scythes et les indiens avaient la même coutume.

S'avançaient à pas lents, couverts de manteaux gris,
Vingt damnés qu'exhortaient des moines bien nourris,
Et qui, tous, sans trop croire à la grâce infinie,
Allaient, cent pas plus loin, cuire en cérémonie.
Souvent tout leur forfait, d'eux-mêmes inconnu,
Était d'attendre encore un Dieu déjà venu.

France, des maux pareils jadis t'ont déchirée...
Mais voilons de Noé la nudité sacrée.
Puisses-tu seulement, respectant deux grands rois,
Oublier si Louis a rappelé François[1];
Apprendre, quels que soient leur culte et leurs mystères,
Qu'enfants d'un même Dieu, les hommes sont tous frères,
Et voir, grâce au jury, protecteur de tes droits,
Le crime seul trembler en présence des lois !
Alors, s'il reparaît, éteins à son aurore
L'astre des factions, qui t'épouvante encore ;
Bannis ces écrivains, que rien ne peut calmer,
Qui n'ont su que détruire en voulant réformer ;
Impose au talent même un utile silence.
Va, souvent le bonheur n'est que dans l'ignorance.

MALESHERBES.

Voltaire, que dis-tu ? par amour de la paix,
Veux-tu sur tous les yeux étendre un voile épais ?
Veux-tu rendre à nos fils les censures, les bulles,
De la Sorbonne en feu les foudres ridicules,
Et tout cet appareil de pouvoir monacal,
Que Fénelon craignait, et dont riait Pascal ?
Des troubles, comme toi, je hais les vils apôtres,
Renversant un abus pour en créer mille autres,

[1] L'estrapade et les dragonnades.

Charlatans effrontés, parés de faux clinquants,
Fougueux, parfois subtils, mais jamais éloquents.
Ne les redoute plus ; une fois détrompée,
La France de leurs cris ne sera plus frappée.
Je verrais sans effroi le torrent inonder
Des champs que son limon peut encor féconder.
Grand Dieu ! quand le génie, ouvrant ses larges ailes,
Atteint déjà peut-être à des routes nouvelles,
On irait l'arrêter, de peur que ses élans
N'éveillent quelques sots, jaloux ou turbulents !
On verrait tout se taire, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Et la pensée aux fers, quand l'homme se dit libre !
Non, rien de la raison ne doit gêner l'essor.
Ta pensée, ô Bias, était ton seul trésor.

Mais dès qu'un écrivain, dans un coupable zèle,
Aux lois, à ses devoirs paraîtrait infidèle,
Je voudrais, pour punir ses funestes écarts,
Convoquer les savants, les favoris des arts,
Et voir, sans que du moins sa gloire en fût ternie,
Le jury des talents condamner le génie.
Ou si, pour tout briser, des esprits pleins d'ardeur
Osaient du droit d'écrire abuser sans pudeur ;
Si, profanant les lois, le culte et la morale,
Leurs pamphlets en tous lieux colportaient le scandale ;
J'assemblerais encore un jury vénéré,
Défenseur des vertus, par elles éclairé ;
Et les méchants verraient flétrir leurs vils ouvrages
Et par la voix du peuple et par l'arrêt des sages.

VOLTAIRE.

Lamoignon, ta prudence a trouvé le seul frein
Qui puisse en ses écarts borner l'esprit humain.

A de justes arrêts nul ne trouve à redire.
Le peuple ne rit point quand il n'a point à rire ;
Et la raison est là, qui dit à ces mortels,
Qui, brûlés pour un livre, obtinrent des autels :
« Crois-moi, méchant rêveur qu'on a daigné poursuivre,
« Tes écrits seraient morts, si l'on t'eût laissé vivre. »

HISTOIRE LITTÉRAIRE

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

REVENDICATION DE *GIL BLAS*

PAR LES ESPAGNOLS

Un savant ex-jésuite, appelé Jean Isla, déguisé sous le nom de dom Joaquin Frédéric Issalps, est celui qui a réclamé pour ses compatriotes la propriété de *Gil Blas*. Il a pris la peine de traduire le livre et de le publier, à Madrid même, avec ce titre : *les Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne et adoptées en France par M. Le Sage ; restituées à leur patrie et à leur langue naturelle par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. Avec permission. Madrid, de l'imprimerie de Manuel Gonzalès*, 1787, 4 vol. petit in-4°.

Comment cet ex-jésuite peut-il établir ce qu'il dit avec tant d'assurance dans le titre de son ouvrage sur le vol qu'il prétend que Le Sage a fait à l'Espagne ? A cet égard, il faut entendre l'explication détaillée contenue dans une préface où l'auteur espagnol a rassemblé toutes ses preuves.

Je crois devoir donner ici ce prologue de dom Issalps ou bien du père Jean Isla, parce que c'est un juste hommage rendu au livre de Le Sage, dans tous les cas possibles. En effet, de deux choses l'une : ou la revendication des espagnols est bien fondée, ou elle ne l'est pas. Or, quoi qu'il en puisse

être, on verra quelle estime les espagnols eux-mêmes font de ce beau roman, et ce qu'en pense le jésuite qui l'a traduit exprès pour le restituer, comme il le dit, à sa patrie.

Cette préface est un peu longue et peut-être un peu trop dans le goût espagnol ; mais c'est un procès littéraire que nous voulons faire juger ; il faut connaître les moyens et lire le factum de la partie adverse. Voici donc les raisonnements du très révérend père Isla, que nous nous bornerons à éclaircir et à combattre par un petit nombre de notes.

CONVERSATION PRÉLIMINAIRE COMMUNÉMENT APPELÉE PROLOGUE

ET DÉDICATOIRE EN MÊME TEMPS A CEUX QUI VOUDRAIENT ME LIRE

Seigneur lecteur... Ne soyez pas surpris de cette qualification !... Il est sûr que, dans presque tous les prologues, il est d'usage de tutoyer le lecteur ; il n'est pas moins vrai que, quoique j'aie respecté l'habitude dans telle ou telle bagatelle que j'ai donnée au public, je n'ai pas observé celle-là, ce qui pourrait paraître le fruit d'une mauvaise éducation. Je suis maintenant repentant et je promets de me corriger, mais sans répondre de ma persévérance...

Quelque mauvais que soit un livre, il peut avoir des lecteurs de toutes les classes, auxquels conviennent des qualifications très différentes, savoir : les *tu*, les *vous*, les *Révérences*, les *Paternités*, les *Illustrissimes*, les *Excellences*, les *Altesses*, les *Majestés ;* enfin, il n'y a pas jusqu'aux *Saintetés* et aux *Béatitudes* qui ne puissent le lire. Ne serait-ce pas une irrévérence et une audace intolérable que de con-

verser avec de si hauts personnages en les traitant de tu à toi, et en leur parlant le chapeau sur la tête ? « Dans quelle gamelle avons-nous mangé ensemble ? » me demanderaient-ils, ou (ce qui serait encore pis) ils ordonneraient à quelque laquais de m'assommer sous le bâton, et peut-être ils n'auraient pas tort.

Par quel moyen éviter une rusticité si grossière ? Il n'en est point d'autre que celui qui est admis chez toutes les nations policées. Chaque fois que l'on a besoin de parler par écrit avec des personnes de classes différentes, on tire un certain nombre d'exemplaires uniformes du même imprimé, et, quand on arrive au titre de celui avec qui l'on parle, on écrit seulement un V, qui est la lettre initiale de toutes les dénominations respectueuses, afin que chacun s'applique celle qui lui convient.

Cela posé, toutes les fois que dans ce prologue, parlant avec le lecteur, de quelque rang qu'il soit, je le qualifierai de V... il se donnera à lui-même le titre qui lui appartient, et ne pourra se plaindre de ce qu'on ne lui rend pas ce qui lui est dû.

Mais si, dans tout prologue, il serait à désirer que l'on introduisit cette bienséance, dans un prologue dédicatoire ce serait une espèce de folie de ne pas la pratiquer.

Pour moi, ne cherchant dans ce travail, *presque machinal*, d'autres Mécènes que mes lecteurs, je vois clairement quelle mauvaise grâce il y aurait à implorer leur protection et leur bienveillance, en leur manquant de respect. Ainsi, seigneur lecteur, mon respectable maître, que V... ne craigne pas que je la traite comme un manant ; je l'estime trop, je la vénère trop, et elle m'est trop nécessaire pour que je m'expose à mériter sa disgrâce, quand j'implore sa faveur, dont j'ai si grand besoin.

Auteurs, traducteurs, ou (ce qui est souvent la même chose) copistes, nous ne devons craindre d'autres ennemis que nos propres lecteurs ; si nous méritons leur protection et leur satisfaction, nous ne devons pas donner un zeste de tout le reste qui ne

nous lit pas. Que les premiers nous défendent d'eux-mêmes, et que les seconds aboient tant qu'ils voudront ! Nous serons avec eux comme le mâtin, qui, quand certains roquets dressent la tête pour japper après lui,

Lève la patte, pisse et poursuit son chemin [1].

Joignez à cela que les livres ne s'écrivent que pour être lus, et que, par leur nature même, ils semblent être uniquement dédiés aux lecteurs. Les mettre sous la protection de quelqu'un qui peut-être ne les lira pas (comme font plusieurs grands personnages), c'est tirer les choses de leur état naturel ; cela revient à faire un présent à quelqu'un qui tantôt, pour montrer qu'il nous sait gré de notre bonne volonté, paye le présent plus cher qu'il ne vaut, et tantôt le jette à la figure de celui qui l'envoie ou le partage entre ses laquais.

Il y a encore un autre avantage, tant pour l'écrivain que pour le Mécène, à dédier ses ouvrages aux lecteurs. Comme l'auteur ne les connaît pas, il évite les mensonges et les flatteries dont sont ordinairement gonflées les dédicaces ; car, ignorant l'histoire de chaque particulier, il est dispensé de faire leur éloge, et les lecteurs d'un jugement solide et d'un goût délicat n'ont pas la confusion de se voir loués en face. On sait que rien n'embarrasse plus un homme mûr et de bon sens que de se voir donner de l'encens par le visage, et, comme on dit, à sa barbe :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

---

[1] *Alzan la pata, los mean,*
Y prosiguen su camino.

Ce chien, la *gamelle* et le *zeste* que l'on a vus plus haut, présentent un échantillon des proverbes familiers que les écrivains espagnols peuvent risquer sans conséquence, parce que ces proverbes sont bien accueillis dans leur langue ; ils ne seraient peut-être pas reçus de même en France.

Un superbe coursier, prompt à s'effaroucher,
Regimbe, et se défend quand on veut le toucher.

HORACE, Sat. I, liv. 2.

Cela établi, seigneur lecteur, mon vénérable maître, que V... donne conclusion à la dédicace, et commençons tête à tête la conversation préliminaire qui se nomme vulgairement prologue. Je soupçonne que V... aura quelques questions à me faire ; ainsi j'entre en matière, parce que je suis prêt à la servir et à la satisfaire de tout mon pouvoir.

V... demandera (je crois l'entendre) pour quelle raison, ou avec quel fondement il est dit sur le titre de cet ouvrage que les aventures de Gil Blas furent « adoptées » par M. Le Sage, en lui ôtant l'honneur d'être leur père, légitime ou naturel ? Quoi donc ! ce monsieur ne le fut-il pas certainement ?

Qu'est-ce que le seigneur lecteur appelle *certainement ?* Dans les productions métaphysiques de l'entendement, il y a presque autant de doutes, s'il n'y en a pas plus, que dans les productions physiques et matérielles du corps. Dans celles-ci, l'on sait, ou l'on peut savoir avec certitude la mère qui les enfanta ; mais jamais l'on ne peut savoir avec la même assurance le père qui les engendra. Pour arrêter les inconvénients que ces doutes pourraient produire, la loi établit la fameuse décision : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* Mais, comme il n'y a point de mariage qui légitime les productions de l'esprit, nous ne sommes pas obligés de croire que celui-là est leur véritable père qui se vante de l'être au commencement de l'ouvrage, excepté seulement pour les livres sacrés. La corneille qui se revêt des plumes d'autrui est une pure fable ; il n'y a que les voleurs et les plagiaires qui soient les véritables corneilles.

J'en conviens (répondra peut-être V...), mais je voudrais savoir sur quel fondement vous assimilez notre bon M. Le Sage à une corneille ? Sur le plus solide et le plus grave qu'il soit possible de présenter pour asseoir de prudentes conjectures. Ses concitoyens,

ses panégyristes mêmes, l'avouent modestement et le prouvent par des faits qui paraissent concluants. Les auteurs impartiaux et modérés du *Dictionnaire historique portatif*, qui formaient une compagnie ou association de littérateurs de Paris[1], tous hommes mûrs et retirés du grand monde, qui n'appartenaient à aucun corps régulier, ecclésiastique, politique ou académique, et par conséquent étaient exempts de tout esprit de corps ou de parti, disent, dans leur idiome naturel, quand ils viennent à traiter de M. Alain-René Le Sage, dans l'édition d'Amsterdam de 1771, tome IV, page 145 :

« Alain-René Le Sage, poëte français, né à Rhuys en Bretagne, l'an 1677[2], mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette langue, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès. Ses principaux écrits dans ce genre sont : 1° *Gusman d'Alfarache*, en deux volumes in-12 ; ouvrage dans lequel l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole, qui y domine ; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux volumes in-12 ; roman bien écrit et semé d'une critique utile des mœurs du siècle ; 3° *Gil Blas de Santillane ;* on y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses, mais quelquefois prolixes. Il y a du choix, de l'élégance, dans les expressions, et assez de netteté dans les récits ; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, en deux volumes in-12 ; ce nouveau Don Quichotte ne vaut pas l'an-

[1] Cette société prétendue de tant de gens de lettres était bornée, comme l'on sait, à un seul et unique auteur, le laborieux dom Chaudon. Mais le jésuite espagnol a pu, d'après le titre, croire qu'il avait affaire à une compagnie.

[2] C'est une erreur du biographe ; Le Sage était né à Sarzeau, petite ville dans la presqu'île de Rhuys, le 8 mai 1668, suivant les recherches exactes de M. Audiffret, qui a rédigé avec soin l'article de Le Sage dans la *Biographie universelle*.

cien ; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables ; 5° *le Diable boiteux*, deux volumes in-12 ; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs ; 6° Mélanges amusants des saillies d'esprit et des traits historiques les plus frappants ; ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais. Cet auteur avait peu d'invention ; mais il avait de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres. »

Ce qui, étant fidèlement rendu en espagnol, signifie[1] :

« Alain-René Le Sage, poëte français, naquit à Rhuys en Bretagne l'an 1677, et mourut en 1747, à Boulogne en France. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite la langue espagnole, qui lui plut tant, qu'il publia beaucoup de traductions, ou pour mieux dire, des imitations de l'espagnol. Ses principaux écrits dans ce genre furent : 1° *Gusman d'Alfarache*, en deux tomes in-12 ; ouvrage dans lequel l'auteur introduit le sérieux parmi le frivole, qui y domine ; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux tomes in-12 ; nouvelle bien écrite et semée d'une critique utile des mœurs du siècle ; 3° *Gil Blas de Santillane*, où l'on rencontre des peintures très fidèles et

[1] On met ici la traduction littérale de la traduction espagnole, au risque de se répéter. Il importe, en effet, de faire remarquer les adroites infidélités que le jésuite espagnol a cru pouvoir se permettre, parlant à ses compatriotes, qui pour la plupart ne savent pas le français. En comparant la traduction, soi-disant fidèle, de dom Issalps avec l'original français, en sentira avec quel intérêt cet auteur dissimule les éloges accordés aux ouvrages qu'il laisse à Le Sage, et grossit ceux qu'il prodigue à *Gil Blas* ; on n'a souligné que ce qu'il souligne lui-même ; en sorte que les additions qu'il fait au paragraphe du *Dictionnaire historique portatif*, étant soulignées par lui comme très importantes, ressortent également dans la version ; c'est ainsi que D. Issalps a souligné l'expression *gran talenta*, grand talent, dont il se moque ensuite avec d'autant plus de grâce qu'elle n'est pas dans l'article original. Il en est de même de plusieurs autres fraudes de l'auteur espagnol, qui paraissent au grand jour dans notre version, plus scrupuleuse que la sienne.

très vives des coutumes des hommes, des choses ingénieuses et divertissantes, des réflexions pleines de jugement, quoique quelquefois prolixes. Le style, sans cesser d'être naturel, est élégant et correct. La narration est coulante, nette et facile ; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, en deux tomes in-12 ; il s'en faut de beaucoup que ce nouveau Don Quichotte atteigne le premier ; 5° *le Diable boiteux*, deux tomes in-12 ; ouvrage où l'on rencontre quelques traits qui servent à divertir et à instruire ; 6° Mélanges de matières amusantes et ingénieuses, et d'histoires curieuses ; collection où il y a du bien et du mal, comme en toute espèce de collections. Cet auteur avait peu d'invention, mais il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent, celui d'orner les idées ou les conceptions des autres, en se rendant propres les pensées d'autrui. »

Voilà ce que disent les auteurs du *Dictionnaire historique portatif* à l'article de M. Le Sage. Et puisque les compatriotes et les panégyristes de M. Alain[1], hommes d'ailleurs d'une très grande impartialité et d'une critique très délicate, comptent *Gil Blas de Santillane* parmi les traductions ou imitations de la langue espagnole, dans lesquelles il exerça le *grand talent* de se rendre propres les pensées d'autrui, avais-je besoin de plus de fondement pour plumer la corneille française, et rendre aux espagnols *Gil Blas* en son poil et plume originaires ?

Mais, si l'on veut savoir de moi quel espagnol fut le véritable père de ce fils, et d'où et comment la pauvre créature vint tomber entre les mains du français, je ne le pourrais dire avec toute la certitude que je désirerais. J'ai seulement pu vérifier que ledit M. Le Sage fut plusieurs années en Espagne, les uns disent comme secrétaire, les autres comme ami ou com-

[1] Alain n'est qu'un nom de baptême, et ne peut désigner Le Sage que par un trait de raillerie assez peu convenable ; cependant on sait que Voltaire se plaisait quelquefois à désigner Corneille, Racine et Despréaux, en ne leur donnant que leurs prénoms de Pierre, Jean et Nicolas.

mensal d'un ambassadeur de France[1], que son goût pour notre langue et le plaisir que lui faisaient les ouvrages gracieux, satiriques et moraux qu'on y avait publiés peu auparavant, les uns anonymes, les autres avec les noms des véritables auteurs, l'engagèrent à faire connaissance avec les uns et les autres. Il eut une étroite amitié avec un certain Abogado, andalous, qui lui donna le fameux songe politique qui commence ainsi : *Pasaba yo y Bocalini por estudio ó por recreo*, satire furieuse du ministère d'Espagne : ce même Abogado confia à M. Le Sage le manuscrit de la nouvelle de *Gil Blas* (autre satire plus douce, plus agréable et plus intelligible du gouvernement des grands seigneurs que l'on vit successivement à la tête du ministère), pour qu'il la traduisit en français, la fît imprimer à Paris et publier comme née dans ce royaume ; car, sous le gouvernement alors existant de l'Espagne, on n'aurait pu l'y faire paraître sans que la vie de l'imprimeur et de tous ceux qui auraient coopéré à sa publication ne fût en danger. Il y a encore une autre raison de grand poids pour croire que Le Sage ne fut pas l'auteur de cette agréable fiction. Quiconque la lira sera persuadé qu'elle fut écrite sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, dont les ministres et les favoris y sont maltraités. M. Le Sage, né en 1677, temps où Philippe IV était déjà mort, ne pouvait venir en Espagne, ni comme secrétaire ni comme commensal d'un ambassadeur français vers la fin de ce siècle ou le commencement du suivant (alors le *Gil Blas* espagnol courait déjà secrètement dans les mains de quelques curieux, comme un écrit anonyme et d'un auteur inconnu), mais Le Sage pouvait après coup s'engouer assez de nos romans pour les imiter ou traduire en son langage. On peut croire

[1] Il n'y a aucune apparence que Le Sage ait été en Espagne ; il est vrai seulement que l'abbé de Lyonne, amateur distingué de la langue espagnole, et qui fut constamment un des bienfaiteurs de Le Sage, lui apprit cette langue, lui rendit familiers les bons écrivains castillans et les lui fit goûter. (*La vie de Le Sage* à la tête de la collection de ses Œuvres choisies, en 1783.)

qu'il en agit ainsi avec *Gil Blas*, lui faisant dire en lettres moulées et en français ce qu'il avait dit auparavant en manuscrit et en castillan [1]. Voilà tout ce que j'ai pu vérifier sur ce sujet, sans pourtant avoir, pour le prouver, des renseignements suffisants ou des témoignages respectables pour en faire foi. Ce qu'il me semble de cette relation, c'est *che si non sia vero, al meno è bene trovato*. Et ainsi, seigneur lecteur de mon âme, mon très estimé Mécène, V... pourra croire celui qui lui semblera le meilleur.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans le III^e^ et le IV^e^ volume, on parle avec trop peu de respect de deux grands seigneurs que l'on nomme [2], et sur lesquels on donne des détails caustiques, malgré tout le respect dû à leurs personnes, ne fût-ce que pour leur haute naissance. Je ne me dissimule pas que beaucoup d'historiens, même nationaux, ne les traitent pas avec plus de ménagements ; mais, comme il ne faut pas suivre de tels exemples, je n'en respecterai pas l'autorité. C'est pourquoi, dans ma traduction, je déguiserai les titres et les rangs de ces personnages, sans manquer à la vérité. Ceux qui sont instruits dans l'histoire les sauront, quoique je veuille les leur cacher; je ne veux pas les dire à ceux qui les ignorent.

Je vois, seigneur lecteur, que V... n'est cependant pas tout à fait persuadée que l'écrivain français ne soit pas le véritable père de *Gil Blas*, parce qu'elle dira : Si l'auteur de ce roman était espagnol, il n'est pas vraisemblable que, habile et instruit dans la géographie et dans la carte d'Espagne comme tout son ouvrage l'annonce, il soit tombé dans l'énorme erreur que Gil Blas et son fidèle Scipion, étant partis

[1] Mais si cela est vrai, s'il y a un *Gil Blas* manuscrit castillan composé par Abogado, pourquoi ne pas le publier avec toutes les preuves d'authenticité convenables et requises en pareil cas ? Pourquoi un espagnol s'impose-t-il plutôt la tâche singulière de traduire notre *Gil Blas*, au lieu de nous donner le sien ? Il ne semble pas qu'il y ait de réponse satisfaisante à ces questions bien simples.

[2] Le duc de Lerme et le comte d'Olivarès.

de Madrid pour les Asturies, dormirent la première nuit à Alcala et la seconde à Ségovie. Les muletiers, même les plus ignorants de l'Espagne, savent qu'Alcala, par rapport à Madrid, est à la partie opposée des Asturies et de Ségovie. Joignez à cela que d'Alcala à Ségovie il y a pour le moins vingt leguas [1] avec une grande gorge à passer. Il n'est pas vraisemblable que l'on trouvât en Espagne un muletier ou encore moins un voiturier assez peu soigneux de ses mules pour vouloir les exposer à la fatigue de faire en un jour un chemin que l'on peut difficilement achever en deux. D'où il suit qu'en aucun manuscrit espagnol, aussi bien pensé surtout que le manuscrit en question, l'écrivain français n'a pu prendre une erreur aussi grave et aussi démesurée, et que par conséquent le roman de *Gil Blas* lui doit son origine [2].

Mais, seigneur et très vénérable lecteur, V... en conviendra, M. Alain-René n'a-t-il pas très bien pu commettre cette erreur avec l'intention de mieux cacher son vol ? V... penserait-elle que Cacus seul, le dieu tutélaire des larrons, eut l'habileté d'inventer certains artifices qui détournassent les scrutateurs curieux de ses vols ingénieux et délicats ? Non, seigneur ; cette habileté, tous les coupeurs de bourses, tous les plagiaires de livres l'ont possédée à un degré plus ou moins élevé. Maintenant, puisque ce M. Le Sage est si vanté *pour ce grand talent de se rendre propres les pensées d'autrui*, que V... considère s'il n'aurait pas celui de laisser adroitement tomber telle et telle énorme erreur pour cacher son jeu et mieux couvrir son vol.

[1] La legua vaut environ deux lieues de France.

[2] Il en serait de même d'un grand nombre d'anachronismes dont *Gil Blas* est rempli. Ces fautes furent reprochées à Le Sage dans l'origine. Il convint de ces fautes dans un avis du troisième volume et promit de les corriger. Mais, en voulant les réformer, il en fit de nouvelles. Voyez, à cet égard, l'histoire de Don Pompeyro de Castro, chapitre VII du livre III, où Le Sage a substitué Varsovie à Lisbonne et le prince de Radzivill au duc d'Almeyda.

Mais enfin pourquoi nous fatiguer ? A quoi bon tourmenter la sibylle quand l'oracle est si clair ? Pour quelle nécessité prouver que le *Gil Blas de Santillane* fut originairement espagnol, quand les compatriotes et les panégyristes mêmes du copiste l'avouent ? Ne comptent-ils pas *Gil Blas* parmi les *traductions* ou *imitations* de l'espagnol, dans lesquelles s'exerça M. Le Sage ? Ne disent-ils pas que ses principaux ouvrages dans ce genre furent *Guzman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, *Gil Blas de Santillane* [1], etc., etc. ? N'ajoutent-ils pas immédiatement que cet écrivain *avait peu d'invention*, mais qu'il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent, etc., etc.? Que me fallait-il donc de plus pour le regarder comme un espagnol francisé, lui ôter son pur masque, lui enlever ses imperfections, et lui faire parler son langage propre, élégant, primitif et naturel ?

Je vois pourtant que V... n'est pas bien satisfaite et a encore quelque réplique ou quelque question à me faire. Si celui qui a fait cette restitution est un vieillard prudent et sévère (comme il le dit lui-même), qui n'est pas endurant quand il s'agit de se moquer de sa nation, comment un homme de son âge a-t-il pu perdre son temps à un ouvrage demi-bouffon, en se donnant une fatigue qui paraît très étrangère à ses années et peut-être même à ses autres occupations particulières, auxquelles il pouvait associer des travaux plus sérieux, plus utiles et non moins agréables ? Allons doucement ; cette réplique, cette question touche certaine corde ; il y a plusieurs parties à lier, il faut les saisir toutes.

En premier lieu, par cela même que je suis vieux, prudent, grave, et très attaché à ma nation, je ne

[1] D. Chaudon a suivi une prévention commune, et s'est trop appuyé sans doute sur une assertion de Voltaire, quand il a englobé *Gil Blas* dans le nombre des livres que Le Sage avait ou traduits ou imités de l'espagnol. L'assertion même de Voltaire, qui voulait retrouver *Gil Blas* dans le *Marcos de Obregon* d'Espinel, serait contradictoire avec l'existence d'un *Gil Blas* espagnol, que l'on cite, il est vrai, mais qu'on ne produit pas.

pouvais ni ne devais souffrir qu'un français, quel qu'il fût, vînt, avec ses mains lavées ou à laver, s'efforcer de nous persuader qu'un asturien natif (comme on l'assure) de Pajarès avait été engendré, conçu et enfanté de l'autre côté des Pyrénées, en supposant que M. Le Sage lui ait donné le jour, ni plus ni moins que de la façon dont Jupiter le donna, à ce qu'on prétend, à Minerve.

En second lieu, l'ouvrage n'a rien de demi-bouffon, quoiqu'il soit écrit avec assez de sel et une certaine quantité de poivre long. Le *ridentem dicere verum quid vetat*[1] ? est reçu par tous les gens de goût et ne s'appelle pas bouffonnerie, mais bonne plaisanterie et enjouement. *Castigat ridendo mores* a été dit, il y a bien des siècles, à propos d'un des ouvrages les plus instructifs et les plus piquants que nous ait laissés l'antiquité. *Quien tuvó retuvó, y dexó para la vejez,* dit notre adage, qui en somme revient à celui-ci :

> Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
> Testa diù.
>
> HORAT., Epist. I, 2.

> Le vase qui d'abord d'une pure liqueur
> A rempli son argile encor vierge et nouvelle,
> A son premier parfum reste longtemps fidèle.
>
> P. LE BRUN.

Pourquoi appelle-t-on demi-bouffon un ouvrage plein « de peintures très vives, de réflexions non moins pleines de jugement, et dont la narration est coulante, nette et facile », comme aussi de temps en temps enjouée, sans jamais être bouffonne ? Un ouvrage de ce caractère n'a rien de bouffon et ne doit pas paraître mauvais, même à un Mathusalem, fût-il à la dernière année de sa longue vie.

Soit (reprendra de nouveau V...), mais se dévouer

[1] Ne peut-on en riant dire la vérité ?
HORACE, Sat. I, liv. I.

à un travail aussi machinal que celui d'une traduction ! un homme qui pouvait attendre de son âge et de ses occupations des travaux plus sérieux, plus utiles, et non moins agréables, c'est vraiment dommage, *e fà moltà pietà*. Mille remerciements de la faveur que me fait V... en attendant tant de moi ; mais, quand je serais tel que V... se figure que je suis, me trouvant comme je me trouve, privé de santé, sans tête, sans mémoire, sans livres et accablé de soucis, je ne puis m'occuper que de ce mécanisme pour tuer le temps, me distraire un peu de mes maux et servir mon pays le peu que je le puis.

Le roman de *Gil Blas* est très judicieux, très instructif, et en même temps d'un grand intérêt, à cause des innombrables événements qui s'y enclavent le plus simplement, le plus conséquemment et le plus naturellement du monde. Les mœurs des hommes y sont peintes avec toute la vivacité et la justesse possibles ; elles donnent lieu aux réflexions les plus solides, les plus conformes à l'honnêteté naturelle et à la morale évangélique. Si par hasard il s'y glisse quelques aventures galantes, elles se traitent avec toute la décence et toute la bienséance que l'on peut désirer d'une plume exercée et circonspecte ; car l'on doit observer que les aventures de cette espèce sont décrites de manière à inspirer le désir de les fuir en en montrant la punition.

Mais, monsieur, toute cette morale est fondée sur des faits fabuleux, puisque le héros même du roman est fabuleux. Eh ! qu'importe que les faits soient imaginaires et fabuleux, pourvu qu'ils ressemblent à la vérité et que la morale en soit solide, pure et partout conforme à ce que recommandent la religion et la raison ? Les fables de Phèdre et d'Ésope sont-elles, par hasard, plus que des fables ? Malgré cela, qui a nié que ces paroles et ces actions des plantes et des animaux aient enseigné beaucoup de choses aux hommes ? Le très savant Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, un des hommes les plus sages qu'ait eus la France, écrivit un livre sur l'origine des romans

et des nouvelles. Il n'y a qu'à le lire, dit un critique [1], et qui que ce soit demeurera convaincu non seulement de leur antiquité et de l'usage que l'on a fait des fictions romanesques, mais encore de leur utilité, comme de celle d'une école de morale beaucoup plus efficace que les leçons d'aucun maître.

Le même critique prétend (et les raisons sur lesquelles il s'appuie ne sont en vérité pas faibles) que la lecture des romans bien écrits est plus utile, au moins pour les particuliers, que celle de l'histoire. Dans celle-ci, l'on n'apprend tout au plus que ce qui s'est fait, et encore cela fort rarement, car il y a très peu d'écrivains qui, soit par passion, soit par esprit de parti, soit par esprit national, ne défigurent les faits véritables, en donnant pour tels les événements les plus altérés et souvent les plus contraires ; mais, dans les romans, on enseigne ce qu'il faut faire, en avouant hautement que les modèles que l'on propose n'ont point existé. Parmi les historiens, il n'en est pas ordinairement de plus trompeurs que ceux qui vantent le plus leur fidélité : *Nulli jactantiùs fidem suam obligant, quamqui maximè violant* [2], a dit l'un d'eux, très accrédité parmi les modernes ; mais les romanciers entrent en matière en avouant que tout ce qu'ils disent est fictif, quoique si semblable à ce que l'on voit et à ce que l'on éprouve, que la fiction même conduit par la main à l'illusion et amène insensiblement le précepte. La lecture de l'histoire ne sert communément qu'à charger la mémoire d'une foule d'événements incertains et passés, pour faire étalage d'une puérile et pédantesque érudition, soit dans les conversations particulières, soit dans les écrits publics ; mais la lecture des romans, outre qu'elle sert à l'amusement par la variété et la confusion des aventures supposées, dirige principalement à la con-

[1] Abogado Constantini, *Lettres critiques*, t. II, p. 32 (note de D. Issalps). Nous ne connaissons pas Abogado Constantini, ni ses *Lettres critiques*.

[2] Fam. de Estrada, dans la préface de son histoire *De Bello Belgico*. (Note de D. Issalps.)

naissance pratique du monde, à la découverte de ses écueils et à la manière de s'y conduire discrètement, chrétiennement et prudemment.

Les romans, les fables et les paraboles se ressemblent beaucoup par le but qu'ils se proposent; il n'est autre que d'apprendre aux hommes à être hommes. Ces trois genres d'ouvrages ne diffèrent qu'en ce que les premiers sont longs et amusants ; les seconds, courts et agréables ; les troisièmes, tantôt longs, tantôt courts ; tous trois d'ailleurs sont moraux.

Ceux qui doutent de l'existence de Job regardent son livre comme une longue parabole et comme un roman court, mais plein de bons préceptes. Le petit nombre de gens qui pensent de même de l'histoire de Tobie y voient un roman supérieur et précieux, un tissu des hasards les plus singuliers, qui tous inspirent les plus hautes maximes de la religion, l'idée la plus élevée de Dieu et les principes les plus propres à graver dans l'âme les obligations de la société humaine. Aucune de ces deux opinions ne peut se soutenir catholiquement ; mais elles existent. Les deux paraboles, l'une de Nathan à David après son adultère avec Bethsabée, et l'autre adressée au même monarque quand il eut résolu d'ôter la vie à Absalon, pour le punir du fratricide qu'il avait commis sur Amnon, ces deux paraboles, dis-je, sont comme deux petites nouvelles : la première tendant à ce que le monarque se repentît de son adultère ; la seconde à ce qu'il rendît son amour et ne donnât pas la mort au fils fratricide ; cette parabole fut forgée par son capitaine Joab.

Ainsi, les paraboles n'étant que de très courts romans réduits à un seul événement entièrement supposé et imaginaire, et les romans n'étant que de longues paraboles entremêlées de diverses aventures fictives, quoique très semblables à celles que nous voyons tous les jours, afin que la monstruosité réelle de nos véritables personnages soit palpable dans la monstrueuse déraison des personnages imaginaires, ce genre d'écrits ne peut faire dégénérer aucune plume,

pourvu qu'ils soient traités avec toute la décence, la discrétion et le jugement nécessaires.

Et en effet, quels livres sont plus profitables que ceux qui divertissent en instruisant, et transportent en enseignant, parce qu'ils ont l'art de déguiser le pédantisme ennuyeux de la leçon sous le masque d'un conte fait à plaisir et fabriqué à dessein ? Tels sont les romans bien écrits et les nouvelles travaillées avec jugement, choix et méthode. Aucun bon connaisseur n'a refusé ce mérite au roman de *Gil Blas* qu'adopta M. Le Sage. Loin de là, il y a des critiques d'un goût exquis qui, dans son genre, ne le jugent pas inférieur au célèbre *Télémaque* de l'incomparable seigneur Fénelon de Salignac[1].

J'ai dit exprès, le roman de *Gil Blas* « qu'adopta » M. Le Sage, parce qu'il ne traduisit en français que quatre petits tomes in-12, et termina son agréable nouvelle au double mariage de Gil Blas avec doña Dorothée, fille de don Juan de Juntella, et de don Juan de Juntella avec Séraphine, fille de Scipion et filleule de Gil Blas. Ces quatre volumes sont précisément ceux qui ont mérité les plus grands éloges de critiques de bon nez, dont plusieurs allaient jusqu'à le comparer au prince des romans que composa le célèbre et très discret archevêque de Cambrai.

Tel est, seigneur lecteur, l'ouvrage que je présente à V... comme lecteur et que je lui dédie comme protecteur. Que V... me lise avec bonté, et si elle veut savoir comment je me nomme, maintenant va le lui dire.

Son plus dévoué serviteur,
D. Joaquin Frederico Issalps.

Après ce plaidoyer en forme de prologue, réfuté, ce me semble, par le petit nombre de notes que

[1] On ne saurait faire un éloge plus complet et plus fort des bons romans, en général, et spécialement de *Gil Blas*. Ce morceau devient précieux, quand on songe que c'est l'ouvrage d'un jésuite.

nous y avons jointes, nous croyons bien qu'aucun français ne pensera que l'ex-jésuite ait pu prouver sa thèse. Il se fonde sur l'existence d'un texte original. Il aurait fallu constater et publier en espagnol ce prétendu texte, plutôt que de traduire le *Gil Blas* de Le Sage. Il n'y aurait pas eu moyen de réfuter cet argument.

Mais le raisonnement échoue quand il bat en brèche un préjugé national ; on assure que le jésuite a gagné son procès au jugement des espagnols, dont le patriotisme considère aujourd'hui *Gil Blas* comme un pendant de *Don Quichotte* et un fruit du même terroir.

Quand même il serait aussi vrai que cela paraît improbable que Le Sage aurait pris l'idée de cet adorable roman dans un manuscrit espagnol, il n'a pas pu y dérober ce style vif et naturel, ces caractères peints de couleurs si vives, ces scènes et ces dialogues si piquants et si dramatiques, ces anecdotes de Paris dont il transporte habilement le théâtre à Tolède, à Grenade, à Madrid, et cette foule de détails qui ne peuvent certainement appartenir qu'à lui. A chaque page, on voit l'esprit, le ton, les mœurs, les aventures, le miroir exact de Paris, tel qu'il était dans le moment où Le Sage écrivait ; le costume des personnages est tout ce qu'ils ont d'espagnol; le reste est purement français. Il serait impossible qu'un auteur audacieux eût ainsi deviné, dès 1635, ce qui ne s'est passé en France que vers 1715 et 1725.

Il y a des traits historiques des règnes de Philippe III et de Philippe IV intercalés dans ce roman ; mais ces détails étaient connus, et Le Sage a pu les puiser dans un grand nombre d'écrivains, en les appropriant au dessein qu'il se proposait ; on ne

lui aurait pas permis de personnifier les grands de la cour de Versailles ni les premiers commis des ministres d'alors, on lui abandonna ceux des rois espagnols de la branche d'Autriche, éteinte en 1700, et dont la réputation ne tenait au cœur à personne. Le Sage alors fut à son aise pour peindre la corruption, la vénalité, la bassesse de tous les entours du pouvoir, et les vices des princes, cultivés à l'envi par ceux qui les approchent, et cette dégradation d'une autorité mal réglée qui descend du roi au ministre, de ce ministre à ses commis, de ces commis à leurs laquais, de ces laquais à des courtisanes.

Quant aux détails topographiques et aux descriptions des lieux, ce serait là qu'un espagnol se serait arrêté, se serait étendu avec le plus de complaisance. Il y aurait eu tant de choses à dire sur Séville, Valence, Grenade et Madrid ! et sur les antiquités de toutes les villes d'Espagne ! et sur les beautés naturelles des campagnes fertiles de cette riche péninsule ! Mais c'est la partie la plus faible des travaux de Le Sage. Il ne l'a qu'effleurée ; ce n'était pas là son objet.

Ces observations me paraissent très importantes, et j'ai vu de bons juges qui en ont été frappés ; ils ont relu *Gil Blas* exprès pour s'assurer si le goût de terroir que l'écrivain y fait sentir est vraiment celui de l'Espagne, ou s'il n'indique pas plutôt le cru naturel de la France ; ces connaisseurs impartiaux ont été de l'avis qu'on ne peut s'arrêter au soupçon que *Gil Blas* soit volé à l'Espagne, et que c'est à Paris qu'il aura désormais son certificat d'origine.

Ce n'est pas un petit éloge pour un livre comme *Gil Blas* que ce conflit entre deux peuples qui se

disputent à l'envi la gloire de l'avoir vu naître, et qui donnent également pour motif péremptoire de leur prétention, que chacun des deux peuples trouve dans cet ouvrage la fidélité scrupuleuse du coloris national. Cette controverse est unique ; on n'en trouverait pas un autre exemple dans les fastes de la république des lettres.

VICTOR HUGO RACONTÉ

XXX

DÎNERS CHEZ ÉDON

CEPENDANT Victor suivait toujours, ainsi qu'Eugène, les cours de philosophie, de physique et de mathématiques élémentaires au collège Louis-le-Grand.

Le professeur de mathématiques, M. Guillard, était si facile et sa laideur sympathique avait quelque chose de si paternel que les élèves l'appelaient *le père Guillard*. Il était fort distrait, et avait l'innocente manie de retrousser sa robe, comme s'il traversait un ruisseau ; il la retroussait pour aller de sa chaire au tableau. Il avait un nez à facettes qui faisait rire les élèves et dont il convenait. Un jour qu'un élève ne pouvait pas parvenir à comprendre le polyèdre, il lui dit : — Regardez mon nez.

La philosophie était professée par un M. Maugras qui, comme M. Larivière et M. Cordier, avait été dans les ordres. Trouvant qu'il avait assez porté la robe comme prêtre, il s'en dispensait comme professeur. Son costume pourtant restait grave ; il était toujours en redingote boutonnée jusqu'au menton et en cravate blanche. La petite vérole, dont sa figure blême était criblée, lui servait à trouver qu'il ressemblait à Mirabeau, dont il

réussissait à imiter le geste et l'attitude mieux que l'éloquence. Son enseignement concluait au matérialisme. Sa classe était beaucoup moins nombreuse que celle du père Guillard, et il prouvait sa philosophie autrement que par son titre en expliquant la théorie des *sensations* aux banquettes.

La gloire académique n'empêche pas la puérilité. M. Maugras était frappé et reconnaissant de l'attention profonde avec laquelle Victor prenait des notes pendant qu'il parlait ; c'est que Victor s'était imposé la loi de commencer toutes les lignes de chaque page par la même lettre, *a* ou *d* ou une autre, ce qui exigeait une attention soutenue ; il fallait espacer ou serrer les mots pour que la lettre voulue tombât juste. Victor ne se laissait pas distraire de ce soin important, et était cité comme modèle d'application. Malheureusement M. Maugras l'interrogeait quelquefois, et s'apercevait qu'il n'avait rien entendu de ce qu'il avait si bien écouté.

M. Maugras n'en garda pas moins une certaine estime pour cet auditeur machinal, mais excellent extérieurement ; quand vint l'époque du concours général, il l'y envoya :

— Je compte sur vous. Quand on a eu une mention à l'académie, c'est bien le moins qu'on ait un prix à l'université.

L'université fut plus difficile que l'académie ; Victor n'eut rien du tout. Le sujet allait pourtant bien à son imagination ; c'était la démonstration de l'existence de Dieu.

Il fut plus heureux en physique, où il eut un sixième accessit. Contrairement à la philosophie, la physique l'avait vivement intéressé. Le professeur, M. Thillaye, enseignait en action ; sa première

leçon avait été une leçon de billard, les carambolages et les bandes avaient expliqué d'une façon amusante et palpable les angles d'incidence et de réflexion et l'élasticité des corps sphériques. Il faisait aussi un cours à l'école de médecine, où il avait un cabinet plus beau et mieux outillé qu'au collège. Il y mena un jour ses élèves de Louis-le-Grand pour leur démontrer je ne sais plus quel phénomène de la vision, et les fit tous regarder dans une longue-vue.

— Voyons, dit-il à Victor, si avec une longue-vue vous lirez ce qui est écrit là-bas.

Victor, sans mettre l'œil à l'instrument, lut :

CHANTIER DU CARDINAL LEMOINE

— Ma foi, dit le professeur stupéfait, la longue-vue, c'est la vôtre.

Le sujet du concours de physique, *la théorie de la rosée*, fut donné par un personnage à l'air froid, au menton accusé et hautain, que Victor n'avait jamais vu, et qui était Cuvier.

Les vacances furent une fête perpétuelle pour Victor, dont la mention fut célébrée par tous les amis de sa mère. Abel, qui, n'ayant plus d'avenir comme militaire depuis la chute de Joseph, avait mis bas ses épaulettes et son épée, et se tournait du côté des affaires, avait son logement à lui, où il recevait nombreuse compagnie. Un de ses amis éblouit Victor ; c'est Gilé, l'imprimeur, dont j'ai déjà dit un mot ; il était remarquable par sa tenue correcte et riche. Son habit, en queue de morue et couleur olive, ce qui était la grande élégance du moment, était constellé de boutons de métal jusque sur les épaules ; les modérés de la mode

avaient la taille de leur habit au milieu du dos, Gilé l'avait à la nuque ; son chapeau, renversé sur l'oreille droite, laissait bouffer à gauche une grosse touffe de cheveux boursouflés par la frisure. Son pantalon, rayé d'une large bande, qui semblait le galon de son grade dans le régiment du dandysme, l'étranglait au genou et, s'évasant par le bas, lui faisait des pieds d'éléphant.

On conçoit l'admiration où ces splendeurs jetèrent Victor, qui ne put se retenir de regarder avec mélancolie ses pauvres hardes de pension. Il en vint à hasarder devant sa mère le vœu timide d'un habit à queue de morue. Mais Mme Hugo, si commode aux volontés de ses enfants en ce qui touchait leurs aspirations morales, prit mal cette velléité de toilette et l'invita sévèrement à se rappeler que les hommes valaient par l'intelligence et non par l'habit.

Abel avait un certain nombre d'amis qui faisaient de la littérature et avec lesquels Victor et Eugène se lièrent plus intimement ; il s'ensuivit un groupe qui voulut se resserrer ; un dîner fut organisé, le premier de chaque mois, chez un restaurateur de la rue de l'Ancienne-Comédie, Édon. Ce banquet, qui coûtait deux francs par tête, vin compris, compensait l'insuffisance du menu par une poésie variée. Au dessert, chacun était tenu de montrer un échantillon de ce qu'il avait fait dans le mois. Ces adolescents prenaient la chose au sérieux, et ce n'étaient pas les couplets bachiques qui réussissaient le plus. Victor y lut une fois *les Derniers bardes*, une autre fois *l'Achéménide* de Virgile, une autre fois la traduction d'une satire d'Horace.

Le seul nuage de ce banquet éblouissant était le moment où le garçon faisait le tour de la table

demandant à chacun les quarante sous. Le premier auquel il s'adressait n'était pas embarrassé; il mettait sans la moindre gêne la main à son gousset, et tout à coup s'étonnait d'avoir oublié sa bourse. Mais tous ne pouvaient pas avoir oublié leur bourse précisément le même jour, et les autres ne savaient comment répondre. Alors Abel, qui était le Rothschild de la bande, souriait.

— Allons, disait-il, je vais être magnifique à bon marché.

Et il payait pour tous ceux qui n'avaient pas d'argent.

La rentrée des classes n'interrompit pas le *Banquet littéraire*. Victor était libre de sortir quand il voulait et d'emmener Eugène, qui, d'ailleurs, capricieux et bizarre par instants, refusait souvent d'y aller et s'enfermait à la pension.

Victor, lui, n'y manquait jamais.

Un jour, l'un des dîneurs eut une idée.

— Savez-vous ce que nous devrions faire? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Nous devrions faire un livre collectif. Nous nous réunissons dans un dîner, réunissons-nous dans un roman.

— Explique-toi.

— Rien de plus simple. Nous supposerons, par exemple, que des officiers, la veille d'une bataille, se racontent leurs histoires pour tuer le temps en attendant qu'ils tuent le monde ou que le monde les tue ; cela nous donnera l'unité, et nous aurons la variété par nos manières différentes. Nous publierons la chose sans nom d'auteur, et le public sera délicieusement surpris de trouver dans un seul livre toutes les espèces de talent.

— Bravo ! cria la table enthousiasmée.

Le plan fut adopté. On convint de la dimension que devait avoir chaque histoire, car il ne fallait pas que l'ouvrage entier dépassât deux volumes in-octavo pour n'être pas d'une vente trop lourde. Du reste, chacun fut libre de son sujet. Au moment de se séparer, Abel résuma ce qui avait été décidé.

— Et maintenant, ajouta-t-il, il ne va pas s'agir de se croiser les bras. Pour nous forcer au travail, il serait bon de fixer une époque où nous devrions avoir fini. Voyons, combien de temps nous donnons-nous ?

— Quinze jours, dit Victor.

Les autres le regardèrent pour voir s'il parlait sérieusement. Mais il était à l'âge où l'on ne doute de rien. Il répéta :

— Eh bien ! oui, quinze jours.

— Quinze jours pour faire un roman ! dit Malitourne, pour le trouver et pour l'écrire ! c'est de l'enfantillage.

— J'aurai fini dans quinze jours, insista Victor.

— Allons donc !

— Je parie.

— Eh bien ! un dîner pour tous.

— Un dîner pour tous, soit.

Le 15 au matin, tous les convives du *Banquet littéraire* reçurent un mot de Victor les avertissant qu'il avait terminé sa nouvelle, et que ceux qui voudraient l'entendre n'avaient qu'à se trouver le soir à huit heures chez Gilé.

Tous y coururent, et Victor lut *Bug-Jargal*.

Malitourne avoua qu'il avait perdu. Les autres, d'une seule voix, déclarèrent que cela valait mieux qu'un dîner et qu'ils en devaient chacun un.

Abel s'exécuta le premier, — et le dernier. Les autres manquèrent d'argent pour suivre son exemple, et de temps pour faire leur part du livre, et les nouvelles s'arrêtèrent à celle de Victor comme les dîners à celui d'Abel.

XXXI

LES VIEUX AMIS SE SÉPARENT

Dans l'année de mathématiques spéciales, Victor fut encore remarqué pour son application par le professeur de la classe du matin, M. Laran. Mais un jour le professeur, qui était un homme mince et long, se leva tout à coup dans sa chaire, se pencha en avant et tendit son cou qui se développa comme une lorgnette ; il vit alors que ce qui occupait si consciencieusement Victor et clouait sans distraction ses yeux sur la table était un volume du *Génie du christianisme*, adroitement dérobé derrière une barricade construite avec son encrier, ses cahiers et sa casquette. Le volume fut confisqué, et l'élève menacé d'expulsion au premier livre autre que de mathématiques. Alors Victor n'eut plus que la ressource de graver avec son canif son nom sur une table, avec date, paraphe et enjolivements.

Son attention était plus sincère à la classe de l'après-midi. Le professeur, M. Lefébure de Fourcy, grand dégingandé dont les épaules en désaccord supportaient une longue figure grêlée, avait la verve et la vie. Il traversait la classe en une enjambée, démontrait comme la foudre, sillonnait le tableau d'éclairs. Cette rapidité fulgurante entraîna Victor, qui se passionna un moment pour les chiffres. Mais, ayant mal suivi les autres cours,

sa science avait des lacunes nombreuses qu'il était obligé de combler avec son imagination. Quelquefois il trouvait aux problèmes les plus difficiles des solutions étranges et compliquées. Cet élève singulier était lui-même un problème pour M. Lefébure de Fourcy, qui était également émerveillé de son invention et de son ignorance.

Parmi les camarades de classe de Victor, il y avait Victor Jacquemin, célèbre depuis. Le futur orientaliste avait une telle aptitude aux sciences qu'il résolvait les questions rien qu'en les écoutant, et qu'il parlait les X et les Y comme sa langue naturelle. Spirituel, dégagé, les cheveux noirs et ébouriffés, il faisait lestement son bagage d'érudition et allait de l'algèbre à la chimie avec l'aisance du voyageur.

Un autre condisciple, Blondel, blond comme son nom, prit Victor en amitié et lui adressa des vers de félicitation sur son succès académique. La vie sépara les deux poëtes, et M. Victor Hugo avait perdu de vue depuis longtemps son camarade Blondel, quand, le jour où il fut reçu à l'académie, le commandant de la compagnie chargé de lui faire les honneurs lui présenta son épée. Cet officier était Blondel, qu'un étrange hasard mettait ainsi aux deux bouts de sa carrière académique et qui lui refaisait avec l'épée le salut qu'il lui avait fait autrefois avec la plume.

Eugène, qui avait laissé modestement l'académie de Paris à son frère et qui s'était contenté d'une académie en province, obtint un prix aux Jeux Floraux de Toulouse avec une ode sur la mort du duc d'Enghien, où son royalisme flétrissait énergiquement l'auteur et les complices du sanglant guet-apens, et prédisait à Murat son châtiment :

O Murat, la Calabre et ses rochers t'attendent;
Ses vautours naissants te demandent !

En août 1818, les deux frères quittèrent la pension et revinrent habiter avec leur mère. Mme Hugo ne logeait plus rue du Cherche-Midi ; la demi-solde du général ne lui permettait plus le luxe d'un jardin ; elle avait un appartement moins coûteux au troisième étage du numéro 18 de la rue des Petits-Augustins. Elle n'avait pu renoncer tout à fait à la verdure ; n'ayant plus d'arbres à elle, ses yeux avaient au moins ceux des autres ; de ses fenêtres, elle voyait les beaux restes de l'ancien jardin La Rochefoucauld.

La maison, contiguë au musée des Petits-Augustins, avait jadis fait partie du couvent que ce musée avait remplacé. La chambre à coucher de Mme Hugo, à plafond voûté, était une portion de la chapelle. Le cabinet qui fut assigné au travail des deux frères donnait sur la cour du musée, tout encombrée de sculptures et de fragments d'architecture. Quand la révolution, qui ne détruisait pas l'inégalité dans la vie pour la tolérer jusque dans la mort, avait restitué les rois à la terre commune, les tombeaux de Saint-Denis avaient été transportés au musée des Petits-Augustins. C'étaient ces sépulcres qu'Eugène et Victor avaient sous les yeux. Louis XVIII n'admit pas que les rois, même morts, fussent avec les autres hommes, et repeupla Saint-Denis. Le musée dut alors restituer à la cathédrale les tombes qu'il avait usurpées. Victor assista avec peine à ce déménagement mortuaire. La tristesse même qui nous quitte laisse son vide après soi.

La vie de Victor eut bientôt un autre intérêt que

les concours académiques. Après son dîner, Mme Hugo avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses deux fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1818–1819, le portier de l'hôtel Toulouse vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras, et derrière eux leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire jaune à palmes.

Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt, et, sans ôter son châle ni son chapeau, s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points. M. Foucher, qui ne passait plus les nuits au ministère de la guerre depuis le renversement de l'empereur, se tenait de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo, autour d'un guéridon, travaillaient à l'aiguille Mme Foucher avec sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher fermaient le cercle.

Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défaite par ses excès de veilles, se prêtait peu au mouvement et à la conversation; il n'y avait même pas à lui demander de ses nouvelles, il haïssait qu'on s'occupât de lui, toute attention l'importunait : il était comme honteux d'être malade, il s'effaçait dans son coin et dans ses livres. Mme Foucher, pour ne pas le troubler, et par nature, causait peu ; Eugène et Victor, aussi disciplinés dans la vie positive qu'ils étaient libres dans la vie intellectuelle, avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps

sa couture pour regarder pétiller le bois ou pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : — Monsieur Foucher, voulez-vous une prise ? M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

Ces soirées si monotones avaient pour Victor une attraction qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le dîner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène ; dans la rue, il avait peine à ne pas devancer sa mère ; quand par hasard il ne venait pas à l'hôtel de Toulouse, il était triste.

La révolution n'avait pas plus respecté les statues des rois que leurs tombes. La statue de Henri IV avait été renversée en même temps que son cadavre avait été exhumé. Par exception pour ce roi moins impopulaire que les autres, on avait profité de l'exhumation pour mouler son visage. Ce masque de plâtre servit au sculpteur Lemot pour faire la statue équestre du Pont-Neuf. L'énorme bronze sortit de l'atelier, enveloppé d'un voile vert, lourdement traîné par une vingtaine de forts chevaux et escorté d'une multitude de curieux qui grossissait de rue en rue. Un de des curieux était Victor. Tout alla bien d'abord, et les chevaux suffirent ; mais, en arrivant au quai, la montée fut trop rude, ils ne purent en venir à bout ; les coups de fouet et les jurements des charretiers furent impuissants ; les pauvres bêtes faisaient ce qu'elles pouvaient, mais elles glissaient sur le pavé et tout leur effort s'en alla en éclairs. Alors la foule les dételа, et, se mettant à leur place, se jetant aux

roues, au timon, à l'arrière, partout où il y avait place pour une main, tira, poussa, roula et triompha de la montée. On suppose bien que Victor n'avait pas été le dernier attelé.

Cette année-là, l'académie de Toulouse proposa un prix de poésie pour *le Rétablissement de la statue de Henri IV*. Ce sujet appartenait à Victor, qui, un peu dégrisé de l'académie de Paris par son échec récent, était attiré par les Jeux Floraux qui avaient gratifié Eugène d'un si beau lys d'argent. Du reste, il pouvait y concourir sans usurpation sur Eugène ; les Jeux Floraux n'étaient pas de ces académies avares qui n'ont pour la poésie qu'un seul prix, ils en avaient sept. Il y avait là des palmes à écraser largement le front des deux frères.

Pour les six autres prix, l'académie laissait le choix des sujets à la liberté des concurrents. Victor avait une ode toute prête, *les Vierges de Verdun*, qu'il envoya d'abord. Comme il allait se mettre au *Rétablissement de la statue de Henri IV*, Mme Hugo eut une fluxion de poitrine que le mois de janvier aggrava. Le concours fut oublié, les frères passèrent les jours et les nuits au chevet de leur mère. Un soir, Mme Hugo, qui allait mieux, demanda à Victor s'il avait envoyé sa deuxième ode ; il répondit qu'il ne l'avait pas faite et qu'il n'y avait plus à y penser, car, pour arriver à temps, il aurait fallu qu'elle partît le lendemain matin. Mme Hugo témoigna un vif chagrin de cette impossibilité, dont sa maladie était cause, et s'endormit toute triste. Victor, voyant le regret de sa mère, se mit à l'œuvre, et, tout en la veillant, fit son ode qu'elle trouva le matin sur son lit.

Quelques jours après, il reçut cette lettre :

« Toulouse.

« Depuis que nous avons vos odes, monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. Si l'académie partage mes sentiments, Isaure n'aura pas assez de couronnes pour les deux frères. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les muses ont le secret.

« Agréez, etc.

« SOUMET. »

Les Vierges de Verdun eurent l'amarante d'or et la *Statue de Henri IV* le lys d'or. — Eugène eut des mentions et la gloire d'avoir ses vers imprimés dans le recueil des Jeux Floraux.

Mme Hugo rétablie, on se remit à aller le soir chez Mme Foucher. Mais l'hiver touchait à sa fin. Mme Foucher louait, pour la saison d'été, un pied-à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor ; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que le Conseil de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était ; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, Mme Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique, à laquelle ils les remettaient, se hâtait d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur, mais quelquefois beaucoup de poussière, parce que le mur du fond, échancré à dessein, était sur la place de bal du village.

A part le dîner d'Issy, Victor n'avait aucune distraction. Mme Hugo, à mesure que l'âge venait à ses deux fils, les tenait avec plus d'autorité ; il était temps qu'ils pensassent à leur avenir, ils avaient maintenant à le faire eux-mêmes ; ils n'avaient plus à compter sur leur père, ruiné par l'écroulement de l'empire et par la défense de Thionville.

Elle sentait la grave responsabilité qu'elle avait assumée en les encourageant à quitter les mathématiques pour la littérature, et sa conscience, autant que son amour maternel, était engagée à leur succès. Elle avait disposé d'eux contrairement au désir du général, elle les lui avait pris, elle était à la fois leur mère et leur père, elle avait double devoir ; elle les gouvernait donc absolument ; toutes leurs journées se passaient à travailler ; ils ne sortaient jamais sans elle, et c'était touchant de voir ces deux grands garçons, dont l'un allait avoir vingt ans et dont l'autre faisait déjà son bruit dans les journaux, cousus à la robe de leur mère et lui obéissant et restés enfants pour elle.

L'été fini, les soirées muettes recommencèrent à l'hôtel Toulouse, et Victor en fut enchanté, mais il le montra trop ; les parents s'aperçurent de sa joie et en cherchèrent la cause. Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir que son bonheur n'était pas de voir pétiller le feu ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et que cela lui était bien égal qu'on ne dît pas un mot, et qu'il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur ses livres et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'alors il pouvait regarder tout à son aise mademoiselle Adèle. On reconnut en même temps que mademoiselle Adèle ne s'en fâchait pas. Ils

obéissaient à la prophétie qui les avait fiancés dans le néant.

A eux deux, ils avaient à peine trente ans ; marier ces enfants eût été une folie. Victor n'avait rien et Mlle Foucher était tout aussi pauvre. — Séparons-les, dirent les familles ; si leur affection persiste, ils sauront bien se retrouver plus tard. — Et les parents cessèrent de se voir.

XXXII

UN MOT DU GÉNÉRAL HUGO

Victor souffrit, mais ne renonça pas. Des deux obstacles qu'on lui opposait, l'un, son âge, s'en irait de soi-même, l'autre, la pauvreté, dépendait de son travail. Il travailla donc, avec un acharnement infatigable. En 1820 encore, il envoya au concours toulousain *Moïse sur le Nil*, qui eut encore un prix. Trois prix le nommaient de droit maître ès Jeux Floraux, et il fut, à dix-huit ans, académicien de province.

Il ne voyait plus absolument que sa mère. Il voyait moins que jamais son père qui, deux ou trois fois l'an tout au plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces rapides passages, le général ne logeait même pas chez sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage ; le mari et la femme s'étaient habitués à vivre l'un sans l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait autant que la nécessité. Les enfants avaient été forcément du parti de leur mère ; ils ne l'avaient jamais quittée, elle ne les avait gênés en rien, elle les avait élevés en plein air, elle leur avait laissé choisir leur avenir, elle était pour eux la liberté et la poésie ; au lieu que leur père était pour eux une

sorte d'étranger qui ne leur était apparu à Madrid que pour les emprisonner au collège des Nobles, à Paris que pour les emprisonner à la pension Cordier, et qui les condamnait aux mathématiques à perpétuité. Par toutes ces raisons, les opinions du père étaient sans action sur celles de ses fils. Lui-même comprenait l'inutilité de lutter quelques heures par an contre une influence de tous les jours et de tous les instants. Il se résignait et s'en rapportait à l'intelligence de ses enfants lorsqu'ils réfléchiraient. A un de ses voyages si rares et si courts, il vit Eugène et Victor chez le général Lucotte. Victor ayant exprimé ardemment ses opinions vendéennes, le père, qui l'avait écouté sans l'interrompre, se tourna vers le général Lucotte et lui dit :

— Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de la mère, l'homme sera de l'opinion du père.

XXXIII

UN MOT DE CHATEAUBRIAND

J'AI déjà fait remarquer que Victor, si soumis à sa mère dans les habitudes de la vie et dans sa croyance politique, lui échappait dans les choses de la nature et de l'art, et avait là un goût très personnel. Comme tout ce qui est original, *Atala* avait été fort moquée à son apparition ; les éclats de rire trouvaient encore des échos en 1819, et une parodie, intitulée *Ah ! la la !* écrasait à jamais les descriptions du Meschacébé et des forêts vierges en décrivant pendant vingt pages un champ de pommes de terre. Mme Hugo était pour la parodie, Victor fut énergiquement pour *Atala*.

La lecture de Chateaubriand, pour lequel il se passionna, modifia sensiblement ses idées sur un point. *Le Génie du christianisme*, en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poëtes. Victor accepta peu à peu cette croyance qui se confondait avec l'architecture des cathédrales et avec les grandes images de la bible, et passa du royalisme voltairien de sa mère au royalisme chrétien de Chateaubriand.

La mort du duc de Berry inspira à Victor une ode qui réussit beaucoup dans le monde royaliste.

Louis XVIII en récita plusieurs fois devant ses intimes la strophe qui commence par :

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse;
Un Bourbon, etc.

M. de Chateaubriand, causant avec un député de la droite, M. Agier, lui parla de l'ode en termes enthousiastes et lui dit que l'auteur était un *enfant sublime*.

M. Agier fit, dans *le Drapeau blanc*, un article sur l'ode et cita le mot de M. de Chateaubriand. Cette parole du grand écrivain fut répétée partout, et Victor entra dans la vraie célébrité.

Il alla remercier M. Agier de son article, mais il n'osa pas affronter la gloire de M. de Chateaubriand, lequel s'étonna de ne pas le voir et le dit à M. Agier. Le député vint dire l'étonnement de M. de Chateaubriand à M^me^ Hugo, qui ne riait plus d'*Atala* depuis qu'*Atala* admirait son fils, et elle ordonna à Victor la visite terrible. Il sentit bien lui-même que, M. de Chateaubriand le demandant, il n'y avait pas à résister, et subit l'honneur qui lui était infligé.

Le lendemain à sept heures du soir, M. Agier vint le prendre. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il arriva au numéro 27 de la rue Saint-Dominique. Il suivit son guide à travers une cour, au fond de laquelle ils montèrent un perron. M. Agier sonna, un domestique à tablier blanc ouvrit, les introduisit dans l'antichambre, puis dans un grand salon meublé simplement et dont les sièges étaient recouverts de housses grises.

M^me^ de Chateaubriand, assise sur une causeuse,

ne bougea pas. M. de Chateaubriand, adossé à la cheminée, sans se déranger, dit à Victor :

— Monsieur Hugo, je suis enchanté de vous voir. J'ai lu vos vers, ceux que vous avez faits sur la Vendée et ceux que vous venez de faire sur la mort du duc de Berry. Il y a, surtout dans les derniers, des choses qu'aucun poëte de ce temps n'aurait pu écrire. Mes vieilles années et mon expérience me donnent malheureusement le droit d'être franc, et je vous dis sincèrement qu'il y a des passages que j'aime moins ; mais ce qui est beau dans vos odes est très beau.

L'éloge n'était pas ménagé ; pourtant il y avait, dans l'attitude, dans l'inflexion de voix, dans cette façon de distribuer les places, quelque chose de si souverain, que Victor se sentit plutôt diminué qu'exalté. Il balbutia une réponse embarrassée et eut envie de partir.

Deux amis de la maison, les marquis de Talaru et d'Herbouville, arrivèrent à propos pour détourner l'attention. Il se remit un peu, et put regarder le glorieux écrivain dont il ne connaissait que les livres.

M. de Chateaubriand affectait l'allure militaire ; l'homme de plume se souvenait de l'homme d'épée ; son cou était roidi par une cravate noire qui dissimulait le col de la chemise ; une redingote noire, boutonnée jusqu'au haut, redressait son petit corps voûté. Ce qu'il avait de beau, c'était la tête, en disproportion avec la taille, mais noble et grave. Le nez était d'une ligne ferme et impérieuse, l'œil fier, le sourire charmant, mais ce n'était qu'un éclair et la bouche reprenait vite l'expression sévère et hautaine.

La nuit arriva. On n'apportait pas de lumière.

Le maître de la maison laissait tomber la conversation. Victor, gêné d'abord des paroles, l'était maintenant du silence. Il fut ravi quand M. Agier se leva.

M. de Chateaubriand, les voyant partir, invita Victor à revenir le voir et lui dit qu'il le trouverait tous les jours de sept à neuf heures du matin.

Victor retraversa sans s'arrêter l'antichambre et la cour ; lorsqu'il fut dans la rue, il respira bruyamment.

— Eh bien ! lui dit M. Agier, j'espère que vous êtes content ?

— Oui, d'être dehors.

— Comment ! s'écria le député. Mais M. de Chateaubriand a été charmant pour vous. Il vous a parlé beaucoup. Vous ne le connaissez pas, il est quelquefois quatre ou cinq heures sans dire un mot. Il fait pour vous une véritable exception en vous accordant si vite vos grandes et vos petites entrées. Si vous n'êtes pas satisfait, vous êtes difficile.

Victor ne fut pas convaincu. Il aimait mieux l'auteur des *Martyrs* dans ses livres que dans son salon, et, sans Mme Hugo dont la volonté était toute-puissante sur son fils, les relations en fussent restées là.

Par déférence pour sa mère, il reprit un matin le chemin de la rue Saint-Dominique. Le même domestique lui ouvrit. Cette fois M. de Chateaubriand le reçut dans sa chambre. En passant par le salon, il se croisa avec Mme de Chateaubriand qui, malgré l'heure matinale, sortait, et avait sur la tête un de ces chapeaux à passe étroite de mode alors dans le faubourg Saint-Germain. Victor, qui, à sa première visite, l'avait mal distinguée

parce qu'elle était à contre-jour et que le soir tombait déjà, vit alors une grande femme maigre, au visage sec et marqué de petite vérole. Elle ne s'arrêta pas pour ce petit jeune homme ; elle daigna cependant lui faire un léger salut de tête.

Quand Victor entra, M. de Chateaubriand, en manches de chemise, un foulard noué sur la tête, assis à une table, tournait le dos à la porte et faisait une revue de papiers. Il se retourna avec empressement.

— Ah ! bonjour, monsieur Victor Hugo. Je vous attendais. Asseyez-vous donc. Eh bien ! avez-vous travaillé depuis que je vous ai vu ? Oui, n'est-ce pas ? Avez-vous fait beaucoup de vers ?

Victor répondit qu'il en faisait toujours un peu.

— Vous avez bien raison. Les vers ! faites des vers ! c'est la littérature d'en haut. Vous êtes sur un plateau plus élevé que le mien. Le véritable écrivain, c'est le poëte. Moi aussi j'ai fait des vers, et je me repens de n'avoir pas continué. Mes vers valaient mieux que ma prose. Savez-vous que j'ai écrit une tragédie ? Tenez, il faut que je vous en lise une scène... — Pilorge, venez, j'ai besoin de vous.

Un individu, rouge de cheveux, de favoris et de visage, entra.

— Allez me chercher le manuscrit de *Moïse*.

Pilorge était le secrétaire de M. de Chateaubriand, ce qui ne lui constituait pas une sinécure. Sans compter les manuscrits, la correspondance seule lui prenait énormément de temps parce qu'en outre des lettres originales qu'il écrivait et que M. de Chateaubriand signait, il en faisait un double pour un registre où l'illustre écrivain, attentif pour la postérité, conservait précieuse-

ment ses moindres billets. Pilorge avait aussi la fonction de classer et de numéroter toutes les lettres reçues à l'hôtel.

Le secrétaire apporta le manuscrit demandé.

L'auteur de *René* lut alors, avec pompe et conviction, un dialogue, puis un chœur imité des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*, qui ne démontrèrent pas à son auditeur qu'il eût raison de préférer ses vers à sa prose. Victor essaya de trouver cela très beau, et parvint à admirer ce vers du chœur :

Et souvent la douleur s'apaise par des chants,

auquel il s'accrocha comme à une planche de sauvetage.

Le domestique qui lui avait ouvert apporta une immense cuvette remplie d'eau. M. de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert ; Victor allait se retirer, mais il le retint ; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette, où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents, qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait toute une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain, tout en se travaillant la mâchoire, et charma Victor. Il parla de la censure.

— Quel gouvernement ! Ce sont des misérables et des imbéciles. La pensée est plus forte qu'eux, et ils se blesseront à la frapper. S'ils ne compromettaient qu'eux ! mais ils perdront la monarchie à ce jeu-là.

Victor emporta de cette seconde entrevue une

bien meilleure impression que de la première. Il fit pour M. de Chateaubriand l'ode intitulée *le Génie*. Il retourna souvent le voir, mais il lui trouva rarement la vivacité et l'abandon de sa seconde visite. M. de Chateaubriand était toujours tel qu'il l'avait vu le premier soir, d'une politesse glacée au fond ; on se heurtait à un caractère dont rien ne pouvait ployer la raideur ni diminuer la hauteur, on éprouvait plus de respect que de sympathie, on se sentait devant un génie, mais non devant un homme.

Ce ne fut pas sans une joie secrète que Victor apprit que M. de Chateaubriand était nommé ambassadeur à Berlin. Il alla le féliciter et lui dire adieu.

— Comment ! adieu ? dit l'ambassadeur. Mais vous venez avec moi.

Victor ouvrit de grands yeux.

— Oui, reprit le maître ; je vous ai fait attacher à l'ambassade sans vous en demander la permission, et je vous emmène.

Victor le remercia cordialement de sa bonne intention, mais il lui dit qu'il ne pouvait quitter sa mère.

— Est-ce seulement votre mère ? demanda M. de Chateaubriand en souriant. Allons, vous êtes libre. Mais je suis fâché que cela ne se puisse pas, c'eût été honorable pour nous deux.

M^me^ de Chateaubriand entra dans le cabinet de son mari. Elle n'avait jamais paru connaître Victor ; il fut donc fort étonné de la voir venir à lui, le sourire aux lèvres.

— Monsieur Hugo, lui dit-elle, je vous tiens et il faut que vous m'aidiez à faire une bonne action. J'ai une infirmerie pour les vieux prêtres pauvres.

Cette infirmerie me coûte plus d'argent que je n'en ai ; alors j'ai une fabrique de chocolat. Je le vends un peu cher, mais il est excellent. En voulez-vous une livre ?

— Madame, dit Victor qui avait sur le cœur les grands airs de Mme de Chateaubriand et qui éprouva le besoin de l'éblouir, j'en veux trois livres.

Mme de Chateaubriand fut éblouie, mais Victor n'eut plus le sou.

Mme de Chateaubriand n'était pas seule charitable. M. de Chateaubriand avait toujours sur la cheminée de son cabinet des piles de pièces de cinq francs ; à chaque instant, son domestique entrait, lui remettait des lettres de mendiants, émigrés vrais ou faux, vendéens, chevaliers de Saint-Louis ; il prenait à la pile en bougonnant, enveloppait l'argent dans la lettre et envoyait le tout par le domestique.

Mme Sand parle dans l'Histoire de sa vie des nuées de mendiants qui s'abattent sur les écrivains en renom. Cela devient bientôt, si l'on n'y met ordre, une exploitation en règle. Tous s'en mêlent, pauvres, escrocs, malheureux en guenilles ou quêteuses en dentelles, et ne demandent pas toujours, comme Mme de Chateaubriand, avec un sourire. Une quêteuse du faubourg Saint Germain somma une fois M. Victor Hugo en termes tels, qu'elle s'attira cette réponse :

> Voici vos vingt francs, comtesse,
> Quoiqu'on puisse, en vérité,
> Manquer à la charité
> Qui manque à la politesse.

M. de Chateaubriand donnait sans compter, comme il dépensait. L'argent lui ruisselait des

mains. Lorsqu'il alla voir à Prague Charles X exilé, l'ex-roi le questionna sur sa fortune.

— Je suis gueux comme un rat, répondit-il, je vis pêle-mêle avec les pauvres de madame de Chateaubriand.

— Oh ! ça ne finira pas comme ça, dit le roi ; voyons, Chateaubriand, combien vous faudrait-il pour être riche ?

— Sire, vous y perdriez votre temps. Vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard ce soir.

Le mauvais côté de ce noble mépris de l'argent, c'est que cela mettait le grand écrivain à la merci des prêteurs. L'économie contient l'indépendance et la dignité. Ceux qui lui ouvraient leur bourse se croyaient le droit d'intervenir dans sa politique et quelquefois, le lendemain d'un discours à la chambre ou d'un article de journal, venaient lui faire chez lui des remontrances menaçantes que son orgueil devait tolérer. Les embarras d'argent qui aggravèrent sa vieillesse le forcèrent à vendre d'avance ses *Mémoires d'outre-tombe* et à hypothéquer son cadavre. On lui fit une pension de vingt mille francs par an. Comme il ne mourait pas assez vite et que le marché devenait mauvais, on ne voulut plus lui donner que douze mille francs ; il convint qu'il avait tort de tant durer et accepta la diminution.

XXXIV

LA MORT DE LA MÈRE

Depuis sa fluxion de poitrine, Mme Hugo n'était pas très bien portante. Elle attribuait son malaise à son logement. Habituée à l'air, elle respirait mal entre quatre murs. Elle n'y tint pas, et, au commencement de 1821, elle quitta son troisième étage et alla rue Mézières numéro 10, où elle eut un jardin. Elle était si pressée qu'elle ne laissa pas le temps de réparer et de repeindre l'appartement où elle entrait. Une fois entrée, pour aller plus vite, et aussi par économie, elle se mit elle-même à la besogne et y mit ses deux fils. Il était, d'ailleurs, dans ses idées que les hommes apprissent à se suffire en toute occasion. Elle les avait déjà habitués à l'aider dans la teinture des étoffes, où elle s'entendait particulièrement, et ils en auraient remontré aux gens du métier pour passer dans la couleur les lainages et les soieries. De teinturiers, ils devinrent aisément badigeonneurs et colleurs.

Ils redevinrent jardiniers. Le jardin était en mauvais état, il fallut le refaire. C'était le moment, le printemps approchait. Il fallut labourer, bêcher, semer, planter, greffer. Leur mère bêchait comme eux, et plus qu'eux ; son amour des fleurs l'em-

pêchait de sentir sa fatigue. Un jour qu'elle voulut absolument terminer une plate-bande, elle eut chaud et but un verre d'eau. Presque aussitôt, elle eut le frisson, puis la fièvre. Une seconde fluxion de poitrine se déclara. Les fils repassèrent les nuits ; la malade bien-aimée se tira de la période aiguë, mais les poumons étaient engagés ; elle traîna quelques semaines dans une fausse convalescence et reprit le lit à la fin de mai. Malgré cette rechute, le médecin continua d'espérer. Il y eut au milieu de juin un mieux apparent, et les deux frères s'attendirent à une prompte guérison.

Le 27 juin, vers midi, ils étaient tous deux seuls avec leur mère.

— Regarde, dit Eugène à Victor, comme maman est bien ! elle ne s'est pas réveillée depuis minuit.

— Oui, dit Victor, elle sera bientôt guérie.

Il s'approcha pour la regarder et l'embrassa au front. Le front était glacé. Elle était morte.

Abel, appelé aussitôt, s'occupa des lugubres détails. Le surlendemain, les trois frères, de rares amis et quelques personnes attirées par la jeune renommée de Victor, conduisirent la morte à l'église Saint-Sulpice, et de là au cimetière Montparnasse.

Les amis emmenèrent les trois fils et essayèrent de les distraire, mais Victor aima mieux pleurer et retourna seul dans la maison vide. Il n'y put rester, sortit et reprit le chemin du cimetière. Quand on ferma les grilles, il erra sur le boulevard, accablé et découragé de vivre. Le besoin de se rattacher à une espérance lui fit prendre en revenant la rue du Cherche-Midi. Il était onze heures du soir, il s'attendait à trouver les conseils de guerre endormis et éteints ; la porte était toute grande ouverte, et la cour et les fenêtres pleines de lumières. Il fut

heurté par un groupe qui entrait en riant aux éclats. Il voulut continuer sa route, mais il lui fut impossible de faire un pas. Il hésita un instant ; puis, tout à coup, poussé par l'amère envie de souffrir, il s'élança dans la cour, monta rapidement le grand escalier, et entra dans une grande pièce déserte où l'on venait de jouer la comédie et dont le théâtre lui fit l'effet d'une autre tombe. Il vit dans une glace son visage, qui avait la pâleur de la mort, et le crêpe de son chapeau qu'il avait gardé sur sa tête. Cette vue le rappela à lui, il s'enfuit précipitamment et s'enfonça dans un corridor noir, d'où il entendit au-dessus de sa tête les pas de la danse et le bruit des instruments. Il ne put résister à monter un étage, puis un autre ; il connaissait la maison et alla à une sorte de vasistas qui éclairait d'en haut la salle de bal Là, seul et dans l'obscurité, il colla ses yeux au carreau et s'enivra désespérément du plaisir des autres Il vit bientôt celle qu'il cherchait ; elle était en robe blanche, coiffée de fleurs, et dansait en souriant.

La rupture des deux familles n'avait pas été moins sensible à M^lle^ Foucher qu'à Victor. Le père et la mère combattaient la tristesse de leur fille en cherchant pour elle toutes les occasions d'amusement. Le 29 juin était la fête de M. Foucher, on en avait fait une petite solennité ; on avait organisé un bal et la représentation d'un vaudeville, *Monsieur Guillaume*, où M^lle^ Adèle faisait la jeune première. La veille du grand jour, M. Foucher reçut le billet de faire part de la mort de son ancienne amie, qu'il n'avait pas revue, et dont il n'avait su la maladie que vaguement ; il ne pensa qu'à sa fille, qui allait perdre une distraction, et lui cacha la triste nouvelle.

Le lendemain, M^lle Foucher, étourdie et lasse des joies de la veille, se promenait dans le jardin du conseil de guerre. Elle vit entrer Victor, dont la présence et la pâleur lui dirent tout de suite qu'il était arrivé un malheur.

Elle courut à lui : — Qu'y a-t-il donc ?

— Ma mère est morte. Je l'ai enterrée hier.

— Et moi je dansais !

Il vit qu'elle ne savait rien. Ils se mirent à sangloter ensemble, et ce furent leurs fiançailles.

XXXV

LA ROCHE-GUYON

Ceux qui avaient accompagné à l'église le corps de la morte avaient remarqué, en entrant dans la chapelle de la Vierge, un jeune prêtre qui avait entendu l'office avec eux et qui était allé aussi au cimetière jeter sa pelletée de terre sur le cercueil. Ce prêtre pouvait avoir trente ans ; ses cheveux soyeux entouraient sa tonsure d'un cercle parfait ; son linge et le drap de sa soutane étaient d'une finesse rare chez un prêtre ; lui-même avait dans sa personne un grand air de distinction et de race.

C'était le duc de Rohan. A peine marié, sa femme était morte brûlée. De désespoir, il s'était mis dans les ordres, et il était alors sous-diacre au séminaire de Saint-Sulpice.

Quelques jours après, il fit demander à Victor par un ami commun la permission de venir le voir. Victor répondit que c'était à lui d'aller remercier M. de Rohan d'avoir suivi le corps de sa mère. Il alla au séminaire ; l'abbé étant en ce moment à la chapelle, on l'introduisit dans sa cellule, qui avait pour tout ameublement une table de bois, un lit de bois et un crucifix de bois. Il fut touché de ce détachement des choses humaines chez un homme du monde qui portait ce nom hautain.

L'abbé accourut et fut d'une simplicité cordiale. Il parla d'abord de la morte avec une sincérité d'émotion qui pénétra le fils. Puis il causa de choses moins tristes, complimenta Victor de ses vers qu'il savait tous, lui prédit la gloire, dit que, lui, il avait renoncé à tout, qu'il ne voulait être rien dans l'église, que, sans sa mauvaise santé, il se serait fait trappiste, et que toute son ambition était de devenir curé de son village.

Il plut beaucoup à Victor, qui le vit assidûment jusqu'aux vacances du séminaire. Il allait passer les vacances dans son village ; il insista fort pour que Victor y vînt avec lui, plutôt que de rester dans la maison où sa mère était morte. Victor ne partit pas avec lui, mais lui promit de le rejoindre.

En effet, un matin du milieu d'août, il monta en diligence avec l'ami commun qui avait été leur intermédiaire, M. Rocher. Le village était la Roche-Guyon. Arrivés au bord de la Seine, M. Rocher héla le bac. Du milieu du fleuve, les deux visiteurs aperçurent leur ami qui agitait son mouchoir sur le balcon du château. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour d'honneur, le jeune séminariste les reçut sur le perron ayant derrière lui une douzaine de petits abbés-majordomes et valets, ce qui commença à déranger les idées de Victor sur l'humilité du duc.

Le châtelain de la Roche-Guyon fut, du reste, aussi amical et aussi expansif que le séminariste de Saint-Sulpice. Le dîner attendait les visiteurs ; il y avait une douzaine de convives, presque tous des prêtres. Le duc plaça Victor à sa droite et fut charmant ; mais une étiquette princière pesait sur le dîner ; les convives traitaient le maître de la maison avec un respect cérémonieux ; ils ne l'ap-

pelaient que *monseigneur*, excepté un abbé, depuis aumônier de la duchesse de Berry, qui l'appelait *altesse*. Derrière l'altesse, se tenait debout, l'épée au côté, la serviette sous le bras, un grand escogriffe. Un mot étonna Victor qui demanda au duc quel était ce personnage.

— C'est le maire de la Roche-Guyon, répondit le duc.

Victor ne crut plus autant que l'ambition du duc fût de devenir curé de la Roche-Guyon.

Après le dîner, on visita le château, tout à fait magnifique et seigneurial. Victor y admira de fort belles peintures, parmi lesquelles le duel de Jarnac et de La Châtaigneraie. Le duc de Rohan prétendait descendre de Jarnac et s'en vantait. Le tableau représentait hardiment l'instant du duel où Jarnac coupe avec sa dague le jarret de son adversaire.

Une des curiosités du château était un lit de dix pieds de large, en chêne sculpté, tendu de bandes de velours grenat alternées de bandes de tapisserie or et soie au petit point, où avait couché Henri IV.

La chambre du duc ne ressemblait guère à sa cellule ; elle étalait toutes les recherches du luxe. Elle ouvrait sur un salon boudoir dont la table et le piano étaient couverts d'albums de musique sacrée richement reliés, et ayant tous cette inscription en lettres d'or : Sa seigneurie le duc de Rohan-Chabot, duc de Montbazon, duc de Beaumont, prince de Léon, pair de France.

En face du piano, il y avait le portrait du duc par Gérard en grand uniforme de mousquetaire rouge, avec ces mots incrustés dans le bois : S. A. le prince de Léon.

Il était trop tard pour visiter le parc. On causa, puis le duc conduisit Victor dans une vaste et

opulente chambre gothique dont les fenêtres regardaient la Seine. Cette chambre avait un mérite plus grand ; le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, l'avait habitée.

Le lendemain, Victor, levé avec le jour, s'en alla seul dans le parc, qui se développait sur la colline derrière le château bâti à mi-côte. Les restes de la *Tour de Guy*, le bourg primitif, dont le nom avait fait celui du village (la Roche à Guy, puis la Roche-Guyarde, puis la Roche-Guyon), l'attirèrent d'abord. « Il n'en restait plus que la muraille circulaire, qui était très épaisse et revêtue de lierre et de mousse. Les plafonds de ses quatre étages s'étaient successivement écroulés au rez-de-chaussée, où ils formaient un amas énorme de décombres. Un escalier étroit et sans rampe, rompu en plusieurs endroits, tournait en spirale sur la surface intérieure de la muraille au sommet de laquelle il aboutissait. » Cette ruine servit à Victor pour décrire la tour de Vermund le Proscrit dans *Han d'Islande*, dont il s'occupait alors.

Un son de cloche le rappela ; il crut que c'était le déjeuner, c'était la messe. La chapelle était sous terre et taillée dans le roc. En s'enfonçant dans la crypte, il entendit un bruit d'harmonica. Il poussa une porte et vit une chapelle splendidement illuminée. Un Christ de grandeur naturelle cherchait à faire l'illusion complète de la réalité ; un jet de vermillon jaillissait de ses plaies, le bois des linges était peint en blanc, le corps en couleur de chair, les yeux étaient d'émail, et la couronne de véritable épine. Derrière ce Christ, une nuée de séraphins en ronde bosse comme ceux de Saint-Roch projetaient des rayons de bois doré. Tous les abbés domestiques étaient là. Le curé de la Roche-

Guyon disait la messe, qui était servie par le duc en habit de diacre ; mais il était facile de voir que ce n'était pas le diacre qui était le serviteur.

Victor avait dû d'abord rester deux mois, mais il en eut assez après deux jours. Le surlendemain de son arrivée, il écrivait à un ami de Paris : « ... Ces immenses salons dorés, ces vastes terrasses et, par-dessus tout, ces grands laquais obséquieux, me fatiguent. Je n'ai ici d'autre attrait que la colline boisée, les vieilles tours et avant tout la société charmante de cet aimable duc de Rohan, l'un de mes amis les plus chers et les plus dignes d'être noblement aimés. Je le quitte bien vite ; mais il est heureux. Quel besoin a-t-il de moi, qui ne le suis pas ?... Mme la duchesse de Berry, qui est à Rosny, doit venir visiter ce château dans quelques jours. M. de Rohan voudrait me retenir au moins jusque-là ; mais je me défie de sa bienveillance. Je ne veux pas que ma position particulière m'expose à devenir le client d'un homme dont ma situation sociale me permet d'être l'ami. J'aime le duc de Rohan pour lui, pour sa belle âme, pour son noble caractère, mais non pour les services matériels qu'il peut me rendre... »

Il partit, laissant l'ami avec lequel il était venu, et qui essaya vainement de le faire rester en disant que, par ce brusque départ, il affligerait le duc qui l'aimait beaucoup.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup, dit Victor ; mais je le préfère dans sa cellule ou chez moi.

Entre Rolleboise et Mantes, il y a une côte qu'il monta à pied. Il y fit la rencontre d'une jeune femme qui était aussi descendue de sa voiture et qui, pour mieux voir le paysage, avait grimpé sur un escarpement. Elle semblait embarrassée pour

en redescendre, n'ayant avec elle qu'un vieillard qui était assez occupé à ne pas glisser lui-même. Victor s'avança et offrit sa main qui fut acceptée de bonne grâce. A Rosny, où il s'arrêta pour visiter le château, on lui dit que la duchesse de Berry venait de partir pour la Roche-Guyon avec M. de Meynard et qu'il avait dû se croiser avec elle à la côte. La duchesse de Berry ne s'était pas doutée qu'elle touchait la main qui avait écrit l'ode sur la mort de son mari.

On aime à évoquer ses jeunes souvenirs. En 1835 M. Victor Hugo, voyageant de ce côté, voulut revoir la Roche-Guyon. Le château n'appartenait plus au duc de Rohan, qui l'avait vendu à Mme de Liancourt. La duchesse était hospitalière aux touristes. Un domestique montra complaisamment toutes les pièces et entre autres une chambre « où avait logé Victor Hugo », et qui n'était pas la vraie. Puis il pria l'étranger de vouloir bien écrire son nom sur un registre à cet usage. M. Victor Hugo allait le faire, quand, en feuilletant le registre pour trouver une page blanche, il vit son nom au bas de quelques lignes d'une petite écriture ronde. Désespérant d'imiter assez bien cette écriture et cette signature pour n'être pas soupçonné de faux, il écrivit : *In se magna ruunt*, et signa : *Lucain.*

XXXVI

FRAGMENTS DE LETTRES

Le général Hugo offrit à ses fils de leur faire une pension s'ils voulaient prendre une profession plus régulière et moins aléatoire que la littérature. Victor refusa et se trouva réduit à ses propres ressources. Toute sa fortune consistait en huit cents francs que ses publications lui avaient gagnés. Avec ce modeste capital, il se lança dans l'inconnu.

Sa vie extérieure avait un commencement de notoriété et d'éclat ; le monde le recherchait, il était invité partout ; je vois, entre autres, une lettre où « M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, et Mme la comtesse de Chabrol prient M. Victor *Hugot*, membre de l'académie des Jeux Floraux, de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, le samedi 29 décembre à cinq heures et demie ». Mais, quand il entrait dans cette maison où n'était plus sa mère, il se sentait seul au monde Il ne put vivre ainsi ; il alla chez M. Foucher et lui demanda sa fille.

Il n'avait rien, que son courage et le cœur de celle qu'il demandait. M. et Mme Foucher, par tendresse pour leur fille et par sympathie pour ce jeune homme qui faisait tout seul son avenir et qui acceptait si résolument les chances de la destinée, consentirent au mariage, qu'ils ajournèrent

seulement à l'époque où la position de Victor serait un peu plus assurée.

Muni de cette promesse, il se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Journal, odes, roman, théâtre, il fit de tout ou il essaya de tout. Pendant deux ans, il mena une existence active, haletante et fiévreuse, pleine de rêves, d'espérances et d'inquiétudes. Il avait un consentement, mais il lui en fallait un autre, celui de son père ; l'obtiendrait-il ? Il remit à le demander au moment où il en aurait besoin. Les fragments de lettres suivants donneront une idée de ses occupations et de l'état de son esprit pendant ces deux années :

« ... Rien n'est désespéré, et un petit échec n'abat pas un grand courage. Je ne me dissimule ni les incertitudes ni même les menaces de l'avenir ; mais j'ai appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les événements. Bien des gens marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme ; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.

« Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale. Les lettres, considérées comme jouissances privées, sont un bonheur dans le bonheur et une consolation dans le malheur. En ce moment même, elles m'arrachent au tourbillon du petit monde d'une petite ville pour me faire un isolement où je puis me livrer tout entier à de tristes et douces affections. Il me semble, dans la retraite, que je suis près des deux êtres qui rempliront toute ma vie, quoique l'un vive loin de moi et que l'autre ne vive plus. Mon

existence matérielle est trop vide et trop abandonnée pour que je ne cherche pas à me créer une existence idéale, peuplée de ceux qui me sont chers. Grâce aux lettres, je le puis. »

Malheureusement, la littérature ne lui était pas toujours une consolation. Sa renommée commençante l'exposait à des attaques déjà violentes. Il n'était pas encore fait aux inimitiés et aux injures, et il n'avait pas pour elles l'indifférence que lui a donnée depuis une longue habitude. Son état général de souffrance le rendait plus sensible à tout et lui exagérait l'importance de ces piqûres.

« ... Tu ne saurais te figurer la multitude d'ennuis qui m'assiègent. Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité. Cela fait pitié, et j'en ai honte pour les lettres. Il est insipide de se réveiller chaque matin en butte aux petites attaques d'une tourbe d'ennemis auxquels on n'a jamais rien fait et que pour la plupart on n'a jamais vus. Je voudrais t'inspirer de l'estime pour cette noble et grande profession des lettres ; mais je suis forcé de convenir qu'on y fait une étrange étude de toutes les bassesses humaines. C'est en quelque sorte un grand marais dans lequel il faut se plonger, si l'on n'a pas des ailes pour se soutenir au-dessus de la fange. Moi qui n'ai pas les ailes du talent, mais qui me suis isolé par un caractère inflexible, je suis quelquefois tenté de rire de tous les petits torts qu'on cherche à me faire, mais plus souvent, je

l'avoue à la honte de ma philosophie, tenté de me fâcher. Tu penseras peut-être, avec une apparence de raison, que, dans les intérêts importants qui m'occupent, je devrais être insensible à de telles misères ; mais c'est précisément l'état d'irritabilité où je suis qui me les rend insupportables ; ce qui ne ferait que m'importuner si j'étais heureux m'est aujourd'hui odieux ; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. N'en parlons plus, c'est avoir trop de bonté; ils ne valent pas la plume que j'use et le papier que je salis... »

Mais bientôt, il prenait cela d'une façon ferme et fière.

« Je trouve ici à mon retour une petite contrariété littéraire pour m'entretenir dans le métier de patience. Mais je suis aussi insensible aux mauvais offices que sensible aux bons. Il y a par le monde quelques avortons auxquels mon mépris ne suffit pas et qui veulent encore ma haine ; ils n'y parviendront pas. »

Puis il réfléchissait et sentait se former en lui cette pensée d'indulgence universelle dont il a fait plus tard la *Prière pour tous* et tout son théâtre :

« ... Tu ne saurais te figurer dans quelle incroyable bienveillance j'enveloppe tous mes frères d'humanité. Je me suis accoutumé de bonne heure à rechercher dans le mal qu'on me fait le motif qui a poussé un homme à me faire ce mal. Alors ma colère d'un moment se change presque toujours

en une longue et profonde compassion. Il m'arrive même assez souvent de trouver un principe louable dans la source d'une mauvaise action. Alors tu conviendras qu'on n'a guère de mérite à se consoler du tort reçu et à le pardonner... »

Il expliquait à celle qui allait être sa femme ce que c'était pour lui que la poésie.

« ... En deux mots, la poésie, c'est l'expression de la vertu. Une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. La poésie ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers... »

Et dans une autre lettre :

« ... Les vers seuls ne sont pas de la poésie. La poésie est dans les idées ; les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers. C'est la poésie de l'âme qui inspire les nobles sentiments et les nobles actions comme les nobles écrits. Un poëte malhonnête homme est un être dégradé, plus bas et plus coupable qu'un malhonnête homme qui n'est pas poëte... »

Il ne voyait pas l'amour moins grandement que la poésie :

« Il y a au dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être d'une essence plus

pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir parmi toutes les autres âmes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes qui se sont ainsi cherchées plus ou moins longtemps dans la foule se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot, qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs... »

« ... L'amour, dans son acception divine et véritable, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine ; on est lié à un ange qui nous soulève sans cesse vers le ciel. »

Ses affaires ne s'arrangeaient pas comme il aurait voulu ; des promesses sur lesquelles il avait compté ne se réalisaient pas ; des obstacles imprévus le rejetaient loin du but qu'il avait cru toucher et le décourageaient. Il écrivait à M. Foucher :

« ... Tout mon avenir est replongé dans le vague.

Rien de positif, rien de certain. Je voudrais être sûr de quelque chose, fût-ce du malheur ; au moins pourrais-je marcher, sachant où je vais. Dans le moment actuel, il faut que j'attende ! La seule qualité que j'ai, l'activité et l'énergie pour agir, est paralysée ; les circonstances en revanche me demandent de la *patience*, vertu que je n'ai pas et que je n'aurai probablement jamais... Il est impossible que l'état de stagnation où je suis dure, je ferai tout du moins pour le faire cesser ; j'aime encore mieux périr dans un fleuve que de me noyer dans un étang. »

M. Foucher essayait de le calmer :

« ... Je conçois votre état. Louis XIV disait d'un officier pauvre qui préférait la croix de Saint-Louis à une pension : *Il n'est pas dégoûté*. J'en dirais autant d'un jeune homme qui préfère un malheur à une incertitude paralysante que les circonstances placent entre son présent et son avenir. Cependant les choses ne me paraissent pas avoir empiré. Attendons. Les obstacles ne seront pas toujours au-dessus de nos efforts, et, jusqu'à ce que nous puissions nous en rendre maîtres, donnons le change à notre impatience en exploitant le domaine que personne ne peut nous ravir. Travaillons. Votre littérature est un vaste champ, vous y avez semé, faites paraître les fruits. Qu'on les trouve doux ou amers, mûrs ou verts, n'importe... »

Au milieu de tous ces ennuis et de tous ces empêchements, de ces espérances et de ces incertitudes, une chose en lui ne variait pas, c'était la volonté bien arrêtée de n'arriver que par des moyens dignes

et qui ne coûtassent rien à sa conscience. Il avait autant besoin de mériter le bonheur que de l'obtenir.

« ... Si, pour accélérer l'époque de mon bonheur, je ne fais rien de contraire à mon caractère, ce sera une forte preuve en ma faveur. C'est une cruelle position que celle d'un jeune homme indépendant par ses principes, ses affections et ses désirs, et dépendant par son âge et par sa fortune. Oui, si je sors de cette épreuve pur comme j'y suis entré, je me croirai en droit d'avoir quelque estime pour moi-même. J'ai bien des soucis à fouler sous mes pieds, car il faut travailler à travers tant d'agitations... »

« ... Tous les chemins me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. C'était là ma pensée quand je te disais que j'aimais beaucoup mieux me créer moi-même, en travaillant, mes moyens d'existence que de les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune ; et je l'aurais certainement déjà faite par eux si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière... Que reste-t-il à un jeune homme qui dédaigne de s'avancer par ces voies faciles ? Rien que la conscience de sa force et l'estime de soi-même. Il faut frayer sa carrière noblement et franchement, et marcher aussi vite qu'on le peut sans froisser ni renverser personne, et se reposer du reste sur la justice de Dieu. »

J'extrais encore ces quelques lignes où l'on voit poindre son désir d'être lui, et de ne plus s'en rap-

porter aveuglément aux idées et aux opinions qu'enfant il a reçues des autres :

« ... Je fais peu de cas, je l'avoue, de l'esprit de convention, des croyances communes, des traditions conventionnelles ; c'est que je crois qu'un homme prudent doit tout examiner avec sa raison avant de rien accueillir ; s'il se trompe, ce ne sera pas sa faute. »

XXXVII

LAMENNAIS CONFESSEUR DE VICTOR HUGO

C'EST alors qu'il écrivit *Han d'Islande*. Je lis dans une de ses lettres : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante ; je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose ; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre. Je cherchais à déposer quelque part les agitations de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui ne m'apparaissait plus que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement, moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait ressortir lui-même une grande conclusion

morale, base de la composition. Autour des deux acteurs principaux, je rangeais plusieurs autres personnages, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir les rouages de la machine. Ces personnages étaient groupés sur les divers plans suivant leur degré d'importance. Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels la description suppléait aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes ; c'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter dans l'intérêt de notre littérature. Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matérieux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés; en sorte que, lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière. Je le commençais à peine, quand un affreux malheur vint disperser toutes mes idées et anéantir tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage... »

M. de Chateaubriand fut nommé maître ès Jeux Floraux. Ses lettres devaient lui être remises par un académicien; il y en avait six à Paris, dont un était collègue du nouveau maître à la chambre des pairs. On choisit Victor, qui était le plus jeune.

Il était resté en relations de lettres avec M. Alexandre Soumet. Un jour il vit entrer chez lui un homme de quarante ans, beau, sympathique, et dont le sourire montrait de belles dents. C'était M. Soumet qui venait se fixer à Paris. Ce fut un ami tout fait. M. Soumet réalisait l'idéal de ce qu'on entend vulgairement par un visage poétique ; de longs cils noirs ombraient ses yeux qu'il levait vers

le ciel en parlant; sa bouche avait une expression séraphique ; ses cheveux absents étaient remplacés par un toupet auquel il donnait l'effarement de l'inspiration. Il avait du chevalier et du barde, un peu de province, pas mal de Parnasse, et, sous cette fadeur superficielle, beaucoup de droiture, une générosité rare et une solidité à toute épreuve.

Dans la même semaine, Victor eut la visite du duc de Rohan que l'hiver ramenait à Paris et refaisait simple séminariste. Un soir que Victor était allé le voir dans sa cellule, un vieux prêtre décrépit entra. Sa tête, qu'il ne pouvait plus porter, lui tombait sur la poitrine ; il marchait tout tremblotant, appuyé sur un bâton qui dépassait de deux pieds son crâne dénudé. Une redingote râpée et une culotte dont on eût pu compter les fils complétaient un ensemble misérable. Ce vieillard était rayonnant.

— Vous paraissez bien joyeux, lui dit le duc. Il vous est donc arrivé bonheur ?

— Oui, dit le vieux. Je touchais, comme vicaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, quatre cent cinquante francs par an; mes appointements viennent d'être réduits à trois cent cinquante. Je remercie Dieu, je n'espérais plus avoir le temps d'être éprouvé, si près de mourir.

Victor regarda l'homme pour voir s'il parlait sérieusement, mais ce moribond n'aurait pas rallié avec la tombe, et Victor vit dans ses yeux qu'il était sincère.

Quelques jours après, le duc, venant chez lui, et le trouvant préoccupé et triste, lui parla du vieux prêtre.

— Voyez, lui dit-il, il est vieux, il est infirme, il est misérable, il n'a qu'une bouchée de pain, on lui

en arrache la moitié, et il est radieux ! Voilà la religion. Quand vous n'y verriez qu'une philosophie, la meilleure de toutes n'est-elle pas celle qui nous fait heureux du malheur ?

— Mais je suis religieux.

— Avez-vous un confesseur ?

— Non.

— Il vous en faut un, je m'en charge.

Victor était dans une de ces heures de désespérance où l'on renonce à soi et où l'on se laisse faire. Il lui était, d'ailleurs, indifférent de confesser une vie qui n'avait rien à cacher. Le duc n'eut pas beaucoup de peine à le décider et, pour qu'il ne se ravisât pas, vint le prendre dès le lendemain matin.

Le lendemain donc, Victor allait se mettre à déjeuner de deux œufs à la coque et d'un verre d'eau, le duc entra.

— Ne déjeunez pas, dit-il. Nous déjeunons ensemble chez l'abbé Frayssinous.

L'abbé Frayssinous était cet hiver-là le prédicateur à la mode. Il appelait ses sermons *conférences* et disait *messieurs* au lieu de *mes frères*, et alors l'église Saint-Sulpice était trop petite.

Il demeurait à l'Abbaye-aux-Bois, où il avait une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. Il attendait ses deux convives et leur fit partager un déjeuner qui ne différait pas trop de celui que Victor avait laissé chez lui. La concision des mets fut réparée amplement par l'abondance des paroles.

Le prédicateur commença son rôle de directeur de Victor en lui traçant la conduite qu'il devait suivre : la religion ne condamnait pas les gens à la claustration ni au détachement des intérêts terrestres ; Dieu ne donnait pas le talent pour

l'enfouir, mais au contraire pour l'employer au triomphe de la vérité et à la propagation des bonnes doctrines ; un des meilleurs moyens de propager la foi, c'était d'aller dans le monde, d'y répandre la piété par la parole et par l'exemple. Le succès était une force ; il fallait donc tout faire pour réussir. Victor ne devait pas s'en tenir à la littérature, il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui et l'aiderait.

Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des jésuites et du mal de M. de Chateaubriand, qu'il traitait de jacobin déguisé et plus dangereux sous son masque.

En sortant, Victor dit au duc de Rohan que l'abbé Frayssinous ressemblait peu au vieux vicaire et que ce ne serait jamais son directeur.

— Vous ne pouvez pourtant pas prendre le premier venu ; si vous prenez un bon curé vulgaire, c'est vous qui le dirigerez ; il vous faut une intelligence. Voyons, vous voulez un prêtre austère, voulez-vous Lamennais ?

— Lamennais, à la bonne heure.

Il fut convenu qu'on irait le lendemain.

Comme Victor rentrait, il trouva M. Soumet dans son escalier.

— Mon cher, dit M. Soumet, je viens vous apprendre que vous dînez aujourd'hui chez M^lle^ Duchesnois. Cela vous étonne ; vous ne la connaissez pas, mais elle vous connaît ; elle a la tête remplie de vos vers.

Victor voulut refuser, et dit qu'il n'était pas en humeur d'être un convive bien agréable.

— Raison de plus pour vous distraire. D'ailleurs, je vous ai promis, et, si je ne vous amenais pas,

Mlle Duchesnois m'a menacé de me rendre mon rôle.

Il faisait répéter au Théâtre-Français dans ce moment une *Clytemnestre*, dont l'Oreste était Talma.

Victor se laissa entraîner. Les deux amis allèrent frapper à une petite maison de la rue de la Tour-des-Dames. Un escalier tournant éclairé d'une lampe d'albâtre les conduisit à un appartement dont l'ameublement empire, ne pouvant être beau, était riche ; ils traversèrent un premier salon et entrèrent dans un second, d'où M. Soumet cria :

— Le voici.

Aussitôt une portière se souleva et une femme parut, décolletée à mi-corps. Elle remercia fort Victor et l'introduisit, en lui parlant de ses odes, dans un boudoir où était une autre actrice, grasse, belle, bien qu'altérée par une petite vérole récente, et non moins décolletée que la maîtresse de la maison, Mlle Leverd.

Une troisième femme dînait, Mme Sophie Gay, dont on représentait ce soir-là même pour la première fois un opéra-comique, *le Maître de chapelle*. Elle complimenta Victor, mais ne s'étonna pas de sa figure de collégien, ayant elle-même, dit-elle, sa fille Delphine, à peine adolescente, qui faisait aussi des odes admirables, et elle proposa une soirée où ces deux enfants de génie diraient des vers tour à tour.

Le dîner fut exquis. Victor était entre Mlle Duchesnois et Mlle Leverd, et songeait par instant à la singularité de sa journée qui avait commencé par un déjeuner entre deux curés et qui finissait par un dîner entre deux actrices.

M. Soumet, méridional et aisément camarade, tutoyait les deux actrices et les appelait par leur nom tout court : Dis donc, Leverd... — T'a-t-on dit, Duchesnois ? ... Cela choquait beaucoup Victor, qui n'avait jamais tutoyé même un acteur ni appelé une actrice autrement que *madame*.

Mme Gay avait apporté une loge pour sa première représentation. On alla donc au *Maître de chapelle*. La loge était de face et avait trois places sur le devant ; la tragédienne et la comédienne mirent Victor entre elles. Sa jeune célébrité et surtout son air grave et pudibond les piquèrent au jeu et elles lui firent mille agaceries dont sa sauvagerie fut plus gênée que flattée. Il trouva la pièce longue et n'en aima que le dénouement.

— Eh bien ! lui dit M. Soumet en le reconduisant, j'espère que voilà une bonne soirée ! La plus grande tragédienne, la plus vive comédienne et la femme la plus lettrée du temps n'ont eu d'yeux que pour vous. Peste ! avec quelle ardeur Duchesnois et Leverd vous demandaient en vous quittant quel jour vous viendriez les voir ! Voyons, chez laquelle irez-vous demain ?

—Demain, dit Victor, j'irai chez l'abbé de Lamennais.

Ces femmes demi-nues et tutoyées en public étaient d'un autre monde que celui que rêvait sa jeunesse en deuil. Il se réveilla le lendemain plus disposé à la vie sévère et religieuse, et fut content de voir arriver le duc de Rohan. Ils montèrent dans un cabriolet qui se dirigea vers le faubourg Saint-Jacques.

Victor aperçut un grand arbre qui dominait la cour des sourds-muets.

— Voici un arbre, dit-il au duc, qui est une

vieille connaissance pour moi. J'ai passé dans ce quartier la meilleure partie de mon enfance. Est-ce que l'abbé de Lamennais loge près d'ici ?

— Nous arrivons.

Le cabriolet entra dans le cul-de-sac des Feuillantines. Il s'arrêta devant la grille.

— Comment ! s'écria Victor, c'est aux Feuillantines que loge l'abbé de Lamennais !

— Mais oui. Qu'y a-t-il là qui vous étonne ?

Victor lui expliqua que c'était précisément aux Feuillantines qu'il avait passé son enfance. Ils entrèrent dans l'appartement qu'avait occupé M^me^ Hugo. Rien n'y était changé, sinon qu'en cet instant tout y était en désordre ; la salle à manger et le salon étaient encombrés de malles et de paquets, parmi lesquels allait et venait un petit homme chétif, bilieux de visage, aux grands beaux yeux inquiets, et dont le nez dissimulait presque le menton. Ce qu'il avait de plus frappant, c'était le contraste de l'expression presque enfantine de sa bouche avec les autres traits de son visage, tourmenté et nerveux.

Ce petit homme était pauvrement vêtu. Il portait une redingote usée de gros drap gris qui laissait voir une chemise de toile bise et une cravate, autrefois de soie noire, qui était maintenant une ficelle ; le pantalon écourté atteignait à peine la cheville amaigrie et se continuait par des bas bleus déteints ; à chaque pas on entendait sonner le triple rang de clous qui consolidait grossièrement des souliers de paysan.

— Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent.

Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main.

Victor tombait mal pour se confesser au milieu d'un déménagement. L'abbé Caron, chez qui logeait M. de Lamennais, quittait les Feuillantines, et M. de Lamennais s'en allait le soir. Il donna sa nouvelle adresse et prit rendez-vous.

Victor se confessa, fort sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience. Son gros péché fut les agaceries que lui avaient faites M^lles Duchesnois et Leverd. M. de Lamennais, voyant que c'étaient là ses grands crimes, remplaça désormais la confession par une causerie.

XXXVIII

MARIAGE

Nous retrouvons notre poëte installé rue du Dragon, numéro 30. Il faisait ménage avec un jeune cousin, fils du frère de M^me^ Hugo, venu de Nantes pour étudier le droit. Ils avaient loué en commun une mansarde à deux compartiments. L'un était leur salon de réception ; sa splendeur consistait dans une cheminée de marbre Sainte-Anne, au-dessus de laquelle était accroché le lys d'or des Jeux Floraux. L'autre compartiment était un boyau mal éclairé et qui avait grand'peine à contenir les deux lits.

Victor possédait sept cents francs, avec lesquels il vécut un an. Ceux qui veulent savoir comment il s'y prit n'ont qu'à lire le budget de Marius dans *les Misérables*. Sans emprunter un sou, et même en prêtant plus d'une fois cinq francs à un ami, il trouva moyen de s'acheter un superbe habit bleu barbeau à boutons d'or et de se venger par un déjeuner de deux louis de M. Henri Delatouche qui, l'ayant invité dans un logement confortable et coquet orné de trépieds et de statues, l'avait nourri de pommes de terre cuites à l'eau et d'une tasse de thé.

Les cousins avaient à eux deux une armoire.

On pensera que c'était beaucoup. C'était beaucoup pour Victor, qui avait en tout trois chemises. Mais le Nantais était doué de linge comme un provincial. Les rayons pliaient sous le poids énorme de ses chemises, dont il avait un soin respectueux et qu'il envoyait lessiver à Nantes. C'était un garçon d'ordre, et il faisait bien attention de les porter par rang d'ancienneté de lavage ; il en avait tant que les premières lavées avaient eu le temps de jaunir, et contrastaient avec celles de Victor, lequel, n'en ayant que trois et obligé de les mettre à mesure qu'elles lui revenaient, avait toujours du linge éblouissant de blancheur.

Victor s'entendait à merveille avec son cousin, qui était un bon cœur et un esprit laborieux. Il allait une fois par semaine au conseil de guerre. M. Foucher ne voulait pas qu'il y vînt plus souvent, si loin du mariage. Mais Mme Foucher tempérait un peu la sévérité paternelle en allant se promener souvent au jardin du Luxembourg avec sa fille et en l'autorisant à les y rencontrer. D'un autre côté, sa mansarde commençait à être visitée. M. Soumet lui amena plusieurs de ses amis, MM. Alexandre Guiraud, Pichat, Jules Lefèvre, etc. MM. Soumet, Guiraud et Pichat faisaient du théâtre ; ayant le pressentiment d'un art nouveau sans en avoir la puissance, ils rajeunissaient la tragédie. Ils avaient plus de velléité que de volonté ; ils n'osaient pas oser. M. Soumet confia un jour à Victor la perplexité où il était. Il avait fait ce vers dans sa *Clytemnestre :*

Quelle hospitalité funeste je te rends !

— Eh bien ? demanda Victor.

— J'hésite à laisser dire ce vers à la représentation.

— Pourquoi ?

— N'êtes-vous pas effrayé de cette épithète qui enjambe l'hémistiche ?

— Ah ! bien, dit Victor, je leur ferai faire d'autres enjambées !

M. Soumet s'en alla un peu rassuré ; mais bientôt sa terreur lui revint, et il fit dire à Talma :

Quelle hospitalité, Pylade, je te rends !

Talma joua aussi *les Macchabées* de M. Guiraud. Le *Léonidas* de M. Pichat réussit froidement, et l'auteur ne dura pas beaucoup plus que la pièce. M. Pichat, qui avait les épaules larges, les cheveux noirs et abondants et un air de tambour-major, mourut très jeune.

M. Jules Lefèvre, sans faire de tragédie, était tout aussi tragique. Il avait l'attitude byronienne, la mèche au vent, l'œil enfoncé et la voix caverneuse ; il faisait de beaux vers obscurs ; il parlait peu, il était mystérieux, fatal et funeste. Le mariage et un riche et aimable intérieur le débarrassèrent de toute cette fatalité, et Lara s'aperçut qu'il était un brave homme.

M. Émile Deschamps ajoutait au groupe son souple et bienveillant esprit. Très intelligent et très enthousiaste, il allait répandre de salon en salon la foi aux talents nouveaux. Ses propres vers, d'une originalité modérée et conciliante, contribuaient à convertir la portion timorée du public. Son malheur est justement d'avoir été trop accepté ; les soirées et les albums ont couru après lui, et, par entraînement plus que par impuissance,

il a réduit trop souvent sa poésie à leur mesure. Il y avait en lui un penseur qui s'est monnayé en homme du monde.

La pléiade s'accrut de M. Alfred de Vigny, alors capitaine au quatrième régiment de la garde. Il prit un matin MM. Émile Deschamps et Victor Hugo et les emmena en coucou déjeuner à Courbevoie, où casernait son régiment ; les trois poëtes convinrent de ne se parler qu'en vers pendant la route, et se livrèrent à un dialogue saugrenu et à des soubresauts d'improvisation qui les firent prendre par le cocher pour trois imbéciles.

M. Émile Deschamps présenta bientôt son frère Antony, le traducteur de Dante, esprit ouvert et cœur loyal, capable de comprendre et d'aimer tous les génies.

M. Soumet entraîna Victor chez M^me^ Gay, dont la fille, Delphine, l'accueillit fraternellement. M^me^ Gay raconta que la poésie était venue toute seule à sa fille, à quatorze ans, un automne qu'elle était à la campagne et qu'elle se promenait solitaire dans une allée de grands arbres. M^me^ Gay, qui écrivait elle-même, n'avait pas détourné sa fille d'écrire. Elle lui avait seulement donné deux conseils. Sachant par expérience qu'on était trop disposé à traiter légèrement la littérature des femmes, elle lui avait dit : Si tu veux qu'on te prenne au sérieux, donnes-en l'exemple, étudie la langue à fond, pas d'à peu près, remontres-en à ceux qui ont appris le latin et le grec. L'autre conseil était qu'elle n'eût dans sa mise aucune de ces excentricités des « bas bleus », qu'elle ressemblât aux autres par sa toilette, et ne se distinguât que par son esprit. Elle lui répétait sans cesse : — Sois femme par la robe, et homme par la grammaire.

Mlle Delphine Gay allait souvent dans le monde. Elle y était toujours vêtue très simplement, en général d'une robe de mousseline blanche unie ; une écharpe de gaze bleue couvrait ses épaules amples et sa taille élancée ; ses belles boucles blondes se passaient de fleurs. Elle n'avait rien de bizarre, ni d'infatué. Quand on lui demandait des vers, elle en disait, mais aussitôt après elle redevenait une jeune fille comme une autre. Un soir qu'elle était complimentée par une jolie femme à la mode, elle lui répondit : — Ce serait plutôt à moi, madame, à vous complimenter ; pour nous autres femmes, il vaut mieux inspirer des vers que d'en faire.

Victor avait jusque-là publié ses odes une à une dans *le Conservateur littéraire* ou en brochures chez un libraire du Palais-Royal appelé Delaunay. Abel lui conseilla de les réunir en volume. Mais pas un éditeur ne voudrait faire les frais d'un volume de vers, et Victor n'avait pas de quoi payer l'impression. Il s'abstint de cette ambition trop haute, et fut donc très surpris de recevoir un jour une épreuve de ses vers avec le chiffre I en bas de la feuille, ce qui en promettait d'autres. Abel, sans lui en rien dire, avait dérobé son manuscrit et l'avait porté chez un imprimeur.

Il fallait maintenant un vendeur. Les libraires ne se souciaient pas de mettre des vers à leur étalage ; ils prétendaient que cela tenait la place d'un livre. L'oncle d'un ami d'Abel consentit à exposer les *Odes* par complaisance pour son neveu.

Le volume, intitulé *Odes et Poésies diverses*, n'était pas au vitrage depuis un quart d'heure, qu'un passant entra et l'acheta. Ce passant était M. Mennechet, lecteur de Louis XVIII.

Louis XVIII prit le volume, le regarda, l'ouvrit

et dit : C'est mal fagoté. Le volume, en effet, n'était pas pour les bibliophiles. C'était un in-18 d'un papier gris sale, imprimé en caractères de rebut, assez bons pour des vers. La couverture, trop étroite, était ornée d'un dessin figurant un vase entouré de serpents qui voulaient sans doute être les serpents de l'Envie, mais qui semblaient plutôt être les couleuvres d'une pharmacie s'échappant de leur bocal.

Cette apparence médiocre n'empêcha pas le roi de se faire lire les *Odes* et de les relire et même de les annoter de sa main. Ses annotations étaient, en général, puristes, offensées des innovations, et plus souvent hostiles qu'élogieuses. L'ode qui lui avait paru la meilleure était celle qui parlait de lui ; il avait écrit en marge de *sa* strophe : *Superbe !*

Victor envoya le livre à M. de Lamennais, qui lui répondit :

« A la Chênaie, le 9 juin.

« J'ai lu le recueil de vos poésies, mon cher Victor, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré. Les beaux vers ressemblent à la lumière du midi, qui colore davantage les objets et répand sur eux des teintes plus variées et plus harmonieuses...

« Vous avez raison de penser à assurer votre avenir. Personne ne connaît mieux que moi les embarras dont je voudrais vous voir affranchi. J'espère aussi en sortir un jour, mais pour cela il me faut encore plusieurs années de travail. Au reste, j'éprouve une grande douceur à m'abandonner à la Providence ; elle est si bonne pour ses enfants ! et pourtant nous nous inquiétons comme si nous étions orphelins. Un de mes amis, dans

l'émigration, avait épuisé toutes ses ressources ; il ne lui restait plus qu'une petite pièce de monnaie ; il la regarde, il y lit ces mots : *Deus providebit ;* à l'instant sa confiance renaît, et, quoiqu'il ait dans la suite éprouvé bien des traverses, jamais le nécessaire ne lui a manqué.

« Vous me demandez, mon cher ami, où j'en suis de mon troisième volume ; il est fini, mais l'ouvrage ne l'est pas, à beaucoup près. Mon dessein n'était d'abord d'offrir que des résultats ; mais ces résultats, quoique incontestables, auraient été contestés, attendu la disposition des esprits à mon égard. Je me suis donc décidé à présenter les preuves de tout ce que j'avance, c'est-à-dire le tableau de la tradition du genre humain sur les grandes vérités de la religion. Je sens fort bien que ces longs développements doivent jeter de la langueur dans la troisième partie de l'*Essai*, mais que faire à cela ? L'auteur y perdra peut-être, mais la vérité y gagnera, je crois ; et c'est tout ce que je désire, le reste est trop vain pour s'en occuper. Ainsi, outre le volume fini, il m'en reste deux à faire ; ils ne me coûteront guère moins de dix-huit mois de travail. Ce qui me peine le plus, c'est d'être si longtemps séparé de mes amis. Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur.

« Votre ami,

« F. M. »

Victor, pendant que son livre paraissait, était à Gentilly, où M^me^ Foucher avait loué cette année-

là. Il avait obtenu de passer l'été près de sa fiancée. Mme Foucher occupait un étage d'un ancien presbytère, où il n'avait pas trouvé de chambre libre ; mais la maison, rebâtie et toute moderne, avait laissé debout une vieille tourelle de l'ancienne construction où il y avait une chambre, vrai nid d'oiseau ou de poëte. Quatre fenêtres percées aux quatre points cardinaux recevaient le soleil à toute heure.

Les locataires avaient un vaste terrain bordé à droite et à gauche de deux avenues de peupliers d'une hauteur et d'une épaisseur remarquables. Une partie de ce terrain livrée à la culture, avait l'aspect joyeux de la pleine campagne ; le reste était en fleurs. Une des plantations de peupliers était longée par la Bièvre, qui séparait l'ancien presbytère de l'église. De l'autre, on voyait la vallée, gaie et verte.

La propriétaire était une vieille femme, alerte, nette et rose, âpre à l'économie, et utilisant tout, jusqu'aux fous de Bicêtre, ses voisins. Quelques-uns, d'une folie inoffensive, avaient la permission de sortir, et fendaient son bois ou sarclaient son jardin ; un, entre autres, bègue, louche, brèche-dent, et tout guilleret, qu'elle appelait Coco, et un d'une stupidité sombre et muette.

Les deux fiancés se promenaient dans le jardin et causaient de leur avenir, si prochain maintenant, en regardant le soleil derrière la colline. Un autre couple se croisait avec eux ; c'était le petit-fils de la propriétaire et la fille du docteur Pariset, qui allaient aussi se marier dans quelques semaines ; il s'arrêtaient à chaque plate-bande, et le futur faisait à la future de gros bouquets qu'elle avait peine à porter. Les quatre amoureux allaient,

venaient, rayonnaient, et rencontraient çà et là le fou lugubre qui, la tête baissée, bêchait la terre, ou Coco qui, chose plus triste, riait aux éclats.

Un jour Victor apporta à sa fiancée un papier soigneusement plié et épinglé. Elle crut qu'il contenait quelque fleur précieuse et l'ouvrit avec précaution ; il s'en échappa une chauve-souris. Elle eut grand'peur et ne pardonna cette vilaine surprise qu'en lisant les vers écrits sur le papier : *la Chauve-souris.*

Je ne crois pas avoir parlé encore d'un second fils de M^me^ Foucher, qui s'appelait Paul, et qui avait alors douze ans. Il faisait ses études au collège Henri IV. Le dimanche il venait à Gentilly ; il amenait quelquefois avec lui un camarade, à peu près de son âge, gentil garçon, à la taille déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnées et béantes. Sa figure, colorée, ovale et un peu chevaline, était bizarre en ce qu'elle avait, en place de sourcils, un cercle sanguin. Il se nommait Alfred de Musset. Il égaya un après-dîner d'une bouffonnerie dans laquelle il imita un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires.

Le mauvais papier ne nuisit pas à la vente du volume. L'édition, quinze cents exemplaires, s'écoula en quatre mois. Le prix était de trois francs cinquante centimes ; l'imprimeur et le vendeur prenaient trois francs. Victor eut donc sept cent cinquante francs, moins quelque chose parce que le libraire le paya en écus de six francs qui perdaient quatre sous. Mais quand il toucha cette grosse somme, il était riche ; le roi lui avait donné une pension de mille francs sur sa cassette.

Avec mille francs par an, on pouvait se marier. On revint donc à Paris, et l'on s'apprêta au grand jour. La première nécessité était d'avoir le consentement du général. Victor ne le demanda pas sans ennui et sans crainte ; le général s'était remarié, ce qui n'avait pas rapproché de lui ses enfants, dévoués à la mémoire de leur mère. Sa nouvelle femme ne le pousserait-elle pas à refuser ? Mais la bonté du général était plus forte que toute influence et que toute rancune. Il ne se contenta pas d'envoyer son consentement, il fit lui-même la demande. J'extrais ces passages de la lettre qu'il écrivit à M. et Mme Foucher :

« ... L'état dans lequel j'ai parcouru ma longue carrière ne m'a pas permis autant qu'à vous de connaître bien mes enfants et leurs qualités. Je connais à Victor une sensibilité exquise, un excellent cœur, et tout me porte à croire que ses autres qualités morales répondent à celles-là. C'est ce cœur, ce sont ces qualités que j'ose mettre aux pieds de votre aimable fille... Victor me charge de vous demander la main de cette jeune personne dont il prétend faire le bonheur et dont il attend le sien... Déjà, pour aplanir les premières difficultés, il s'est avec une distinction rare ouvert une carrière brillante, il s'est, en quelque sorte, doté pour offrir à mademoiselle votre fille un état convenable, des espérances et un avenir ; vous connaissez ce qu'il est et ce qu'il a. Si des temps plus heureux permettaient l'accomplissement du traité de mai 1814, si la commission mixte des séquestres et indemnités donnait enfin des conclusions que le gouvernement adoptât, Victor recevrait de son père les moyens de monter modestement sa maison... Aussitôt que

j'aurai reçu votre réponse, si elle est telle que je me plais à l'espérer, j'adresserai à Victor le consentement voulu par l'article 76 du code civil... »

Je transcris également ces quelques lignes de la réponse de M. Foucher :

« Votre Victor vient de nous remettre la lettre que vous nous faites l'honneur de nous écrire. Victor est tel que vous le supposez. Il a, de plus, cette gravité qui supplée si bien chez les jeunes gens à l'expérience des années ; et ce qui est encore plus rare, on voit uni en lui le désintéressement à l'esprit d'ordre... Ainsi l'union que vous voulez bien nous proposer nous paraît aussi avantageuse pour notre Adèle qu'elle est flatteuse pour toute la famille. Nous y donnons donc très volontiers notre assentiment, et, de ma part, c'est avec un plaisir d'autant plus grand que ce mariage ravivera une ancienne liaison qui a toujours été d'un grand prix pour moi, et de laquelle, mon général, vous voulez bien vous souvenir... Je regrette de ne pouvoir faire pour nos jeunes gens tout ce qu'ils méritent. Adèle apportera en ménage deux mille francs en meubles, nippes et espèces, et ils auront chez nous le logement et les soins, tant qu'ils ne se croiront pas assez avancés pour monter une maison. Cet arrangement leur conviendra sans doute, et il nous accommodera d'autant mieux que nous ne cesserons pas de jouir de la présence de tous nos enfants... »

En apprenant le prochain mariage, M. de Lamennais écrivit à Victor :

« A la Chênaie, 6 octobre.

« Un événement qui fixe votre destinée, mon cher Victor, ne peut que m'intéresser bien vivement. Vous allez devenir l'époux d'une personne que vous avez aimée dès l'enfance, et qui est digne de vous comme vous êtes digne d'elle. Dieu, je l'espère de tout mon cœur, bénira cette heureuse union qu'il semble avoir préparée lui-même par un long et invariable attachement, par une tendresse mutuelle aussi pure que douce. Mais, en goûtant le bonheur d'être lié pour toujours à celle que votre cœur avait choisie, et qui vous a gardé, dans le secret du sien, une foi si constante, sanctifiez ce bonheur même par des réflexions sérieuses sur les devoirs qui vous sont imposés. Ce n'est plus un amour de jeune homme qui convient à votre état présent, mais un sentiment plus solide et plus profond, quoique moins impétueux. Vous êtes époux, vous serez père ; songez, songez souvent à tout ce que ces deux titres exigent de vous. Vous ne l'oublierez jamais, si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle de votre vie, la force de supporter les peines dont nul n'est exempt, et celle même d'être heureux. La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rapportez, et je me plais à en trouver dans votre lettre l'expression naïve et touchante. Mais entendez aussi que c'est une joie du temps, et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme. Que le ciel cependant, cher ami, répande sur vous et sur celle dont le sort ne sera plus désormais séparé du vôtre tout ce qu'il y a de plus doux dans

les grâces qu'il accorde aux jeunes époux. Qu'il daigne écarter de votre route à travers ce monde ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus tendre de vos amis.

« F. M. »

Bientôt après cette lettre, M. de Lamennais revint à Paris, et ce fut lui qui donna à Victor le billet de confession dont il eut besoin pour se marier.

Les sept cents francs que Victor avait gagnés avec ses *Odes* ne lui servirent pas cette fois à vivre une année ; il les dépensa d'un coup à l'achat d'un cachemire français qui fut la splendeur de la corbeille.

Le général ne vint pas à la noce. Les témoins de Victor furent MM. Alfred de Vigny et Soumet. La cérémonie religieuse eut lieu à Saint-Sulpice, dans cette même chapelle de la Vierge où, dix-huit mois auparavant, on avait porté le corps de sa mère. Une autre M^me^ Hugo mit son prie-Dieu où avait été la bière et couvrit de son voile blanc la place du drap noir.

La salle à manger de M^me^ Foucher étant trop petite, on dîna dans une salle du conseil de guerre qu'une cloison mobile séparait de celle où Lahorie avait été jugé et condamné. Après la mort de sa mère, Victor rencontrait celle de son parrain.

Il y eut le lendemain quelque chose de plus triste que la mort. Biscarrat, le brave maître d'étude de la pension Cordier, était naturellement de la noce ; au dîner, il avait été frappé de quelques paroles incohérentes d'Eugène, dont la bizarrerie redoublait depuis quelque temps. Il en avait averti Abel, et

tous les deux, au sortir de table, l'avaient emmené sans en parler à personne. Au milieu de la nuit, la folie s'était déclarée. Le matin, Biscarrat accourut bouleversé ; Victor le suivit bien vite et trouva le pauvre compagnon de toute son enfance en pleine divagation. On ne pensa plus qu'à lui. Le général, qui n'était pas venu prendre sa part du bonheur, voulut être du malheur, et vint à Paris. La crise s'apaisa et l'on eut un peu d'espérance ; on essaya de garder le cher malade, mais on reconnut qu'il serait mieux soigné dans une maison spéciale. On le mit chez M. Esquirol. Mais la raison ne devait plus revenir, et sa guérison fut la mort.

XXXIX

M. ALPHONSE RABBE

VICTOR HUGO s'était remis à *Han d'Islande ;* il l'acheva dans les premiers mois qui suivirent son mariage et en vendit la première édition mille francs à un marquis ruiné qui s'était fait libraire. Ce marquis, M. Persan, lui acheta en même temps la seconde édition de ses *Odes*, qui parurent cette fois sous une forme plus convenable et qui remplacèrent leur bocal par une lyre.

Je suppose que le noble libraire préférait les vers à la prose, car il fut loin de soigner *Han d'Islande* comme les *Odes*. Peut-être était-ce au contraire qu'il estimait que les vers avaient besoin de provoquer les acheteurs par leurs beaux dehors et que la prose serait prise pour elle-même. Quelle que fût son idée, *Han d'Islande* se contenta de gros papier gris, imprimé en têtes de clous, et parut en quatre petits volumes, sans nom d'auteur, suivant en cela l'exemple qu'avaient donné *René*, *Werther*, *Adolphe*, le *Voyage autour de ma chambre*, etc., dont la première édition ne portait pas le nom de Chateaubriand, de Gœthe, de Benjamin Constant, de Xavier de Maistre, etc.

Les journaux qui avaient été la plupart fort sympathiques aux *Odes*, le furent beaucoup moins à *Han d'Islande*. On commençait à se diviser en

deux camps, les classiques et les romantiques, et ceux-ci étaient les moins nombreux, surtout dans les journaux. Il y eut beaucoup de colère, et autant d'étonnement. Je retrouve, dans un vieux numéro de *la Quotidienne*, un article de M. Charles Nodier qui peint bien le moment littéraire et l'impression de plaisir inquiet et violent que faisaient les œuvres nouvelles aux esprits non malveillants. J'en détache quelques fragments :

« Les classiques continuent à régner au nom d'Aristote sur la littérature européenne, mais ils règnent comme ces rois détrônés qui n'ont conservé de la puissance que des droits méconnus et le vain appareil d'un titre sans autorité. Leur domaine n'est plus qu'un vaste désert dont les productions languissantes et flétries en naissant n'attestent que l'aride pauvreté d'un sol épuisé et d'une nature décrépite. Si les arts entreprennent quelque monument digne de la postérité, c'est sur un autre terrain. S'il s'élève quelque talent prodigue en riches espérances, c'est sous une autre bannière. Les classiques ont raison dans les journaux, dans les académies, dans les cercles littéraires. Les romantiques réussissent au théâtre, chez les libraires et dans les salons. On avoue les premiers, ce sont les autres qu'on lit ; et l'ouvrage le plus distingué qui puisse sortir aujourd'hui de la bonne école ne partagera pas un moment la vogue irrésistible des rêveries souvent fort extravagantes qui pullulent dans la mauvaise. Que faut-il conclure de là, sinon que l'état de la société est changé, que ses besoins le sont aussi, que cet ordre de choses est irréparable comme il est inévitable, et que, si on ne prend pas la littérature comme elle est, on court grand risque

de ne plus en avoir du tout ?... Un des caractères de cette nouvelle littérature, et ce n'est probablement pas celui qui la fera dédaigner d'un peuple patriote, c'est cette observation religieuse des mœurs et des localités qui transporte dans les fictions mêmes de l'imagination les enseignements de l'histoire...

« Le révérend Maturin s'est rendu célèbre dans cette école par les fables monstrueuses de *Melmoth* et de *Montorio*... et l'on croyait que l'auteur avait épuisé dans ses combinaisons atroces toutes les horreurs dont peut épouvanter la pensée cette poésie de cours d'assises et de *pandæmonium* qui a reçu assez heureusement le nom de *genre frénétique*, et qui le gardera peut-être, quoiqu'il lui ait été imposé par un critique sans autorité. Cependant il s'est trouvé, dans cette nouvelle génération de poëtes qui a fait en France la fortune du genre romantique, un rival de ce triste romancier anglais, assez malheureux pour le surpasser dans l'horrible exagération des moyens, et qui, empressé comme on l'est à son âge de dépenser toutes les ressources de l'imagination, s'est montré plus jaloux de faire valoir avec soudaineté les facultés que la nature et l'étude lui ont départies que de les ménager habilement pour sa réputation. Il en est, dans les hommes d'une certaine organisation, des tentatives qui ont la gloire pour objet comme de celles qui aspirent au bonheur et à la volupté. Les intelligences précoces et les sensibilités profondes ne calculent pas l'avenir, elles le dévorent. Les passions d'une âme jeune et puissante ne connaissent point de lendemain. Elles croient pouvoir rassasier toutes leurs ambitions et toutes leurs espérances dans la renommée et dans

les plaisirs d'un jour. *Han d'Islande* a été le résultat d'une combinaison pareille, si l'on peut appeler une combinaison l'instinct irréfléchi d'un génie original qui obéit, sans le savoir, à une impulsion étrangère à ses véritables intérêts, mais dont la belle et vaste carrière peut justifier tout ce qu'a promis de bien et racheter tout ce qu'a fait craindre l'heureuse faute de son départ. Il appartient à un très petit nombre d'hommes de commencer par de pareilles erreurs, et de ne laisser d'autres torts à reprendre à la critique que ceux qu'ils se sont volontairement donnés. Je n'analyserai pas *Han d'Islande*, ou plutôt j'en donnerai une idée beaucoup plus vraie que ne pourrait le faire l'analyse la plus exacte, en disant qu'*Han d'Islande* est un de ces ouvrages qu'on ne peut dépouiller de l'ensemble général de l'exécution sans tomber dans une caricature aussi injuste que facile. Qu'on se représente un auteur condamné par sa propre volonté à rechercher péniblement toutes les infirmités morales de la vie, toutes les horreurs de la société, toutes ses monstruosités, toutes ses dégradations, toutes les exceptions affreuses de l'état naturel et de l'état civilisé, pour choisir dans ces rebuts hideux quelques anomalies dégoûtantes auxquelles les langues humaines ont à peine accordé un nom, la morgue, l'échafaud, la potence, l'anthropophage et le bourreau, je ne sais quoi de plus innomé encore, car il attache à ces derniers états d'exécrables ambitions et d'incompréhensibles joies... Et pourquoi faut-il qu'un pareil talent se soit cru obligé de recourir à de pareils artifices ? Il lui était si aisé de s'en passer !

« La connaissance particulière des lieux ou des études très bien faites ont donné, jusqu'à un certain

point, à l'auteur d'*Han d'Islande* cette piquante vérité de couleur locale qui distingue l'auteur de *Waverley ;* je dis, jusqu'à un certain point, parce que, plus familier que lui peut-être avec le ciel des latitudes qu'il a décrites, j'ai désiré dans ses peintures quelques-uns des effets qu'il était si facile de tirer de la mesure inaccoutumée des jours et de la bizarrerie des saisons polaires. On reconnaît d'ailleurs dans *Han d'Islande* une bonne lecture de l'Edda et de l'histoire, beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, même celui qui naît du bonheur et qu'on appelle la gaîté, même celui qui vient de l'expérience et que l'auteur n'a pas eu le temps de devoir à l'habitude du monde et à l'observation. On y trouve enfin un style vif, pittoresque, plein de nerf, et, ce qu'il y a de plus étonnant, cette délicatesse de tact et cette finesse de sentiment qui sont des acquisitions de la vie, et qui contrastent ici de la manière la plus surprenante avec les jeux barbares d'une imagination malade. Cependant ce ne sont pas toutes ces qualités qui feront la vogue d'*Han d'Islande* et qui forceront l'inflexible et savant Minos de la librairie à reconnaître le débit authentique et légitime de douze mille exemplaires de ce roman que tout le monde voudra lire. Ce seront ses défauts. »

L'auteur de *Han d'Islande* ne connaissait M. Charles Nodier que de nom ; il alla le remercier. Il monta trois étages rue de Provence et sonna ; une jeune fille à l'air souriant vint lui ouvrir.

— M. Charles Nodier ?

— Papa est sorti, monsieur.

— Pourrais-je écrire un mot ?

Pendant que la jeune fille allait chercher de quoi

écrire, Victor Hugo regardait l'antichambre qui était en même temps la salle à manger et dont l'ameublement, chaises de paille, table et buffet de noyer, rehaussait sa physionomie bourgeoise d'une propreté flamande.

Le lendemain, M. Nodier accourut. Victor Hugo ne demeurait déjà plus au conseil de guerre. Le roi lui avait, de lui-même, donné une seconde pension, de deux mille francs, sur le ministère de l'intérieur. Riche alors, il avait voulu être chez lui, et il venait d'emménager rue de Vaugirard, nº 90. Le romancier et son critique se sentirent amis en se voyant. Il fut convenu aussitôt que M. Nodier viendrait pendre la crémaillère et amènerait sa femme et sa fille. Mme Nodier, qui n'avait jamais vu Mme Victor Hugo, accepta l'invitation avec la simplicité intelligente qu'elle avait en tout. Elle et sa fille Marie vinrent sans se faire autrement prier, et ce fut entre les trois femmes le commencement d'une affection de toute la vie.

Parmi les rares défenseurs de *Han d'Islande*, un des plus vaillants fut M. Méry. Les *Tablettes universelles*, dont il était le principal rédacteur, prêtèrent au roman le double appui de l'énergie et du talent. M. Méry avait pour collaborateur M. Alphonse Rabbe, marseillais comme lui. M. Rabbe avait été très beau ; une affreuse maladie l'avait défiguré. Ses paupières, ses narines, ses lèvres étaient rongées ; plus de barbe, et des dents de charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux, dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules, et un seul œil dont le fier regard et le sourire ferme et franc jetait encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. Il avait créé à Marseille un journal d'opposition, *le Phocéen*, et puis il était venu à

Paris, où il travaillait au *Courrier français* et aux *Tablettes universelles*. Un feuilleton où il soutint vigoureusement *Han d'Islande* le mit en relations avec l'auteur, pour lequel il se prit aussitôt d'une affection paternelle, ayant vingt ans de plus que lui. Il plut beaucoup, de son côté, à Victor Hugo par son caractère entier et résolu. Ils se virent très souvent, surtout chez M. Rabbe, car il évitait de sortir, à cause de sa figure ; Victor Hugo obtenait pourtant quelquefois qu'il vînt chez lui.

Une fois même, il le décida à accepter d'y dîner. M. Rabbe désirait connaître M. de Lamennais.

— Eh bien, dit M. Victor Hugo, je l'inviterai à dîner, et vous viendrez dîner avec nous.

— Soit, dit M. Rabbe.

Mais dans la conversation un mot lui apprit que M^me^ Victor Hugo était grosse. Il ne dit rien ; mais, le jour du dîner, il écrivit qu'il était malade, et pendant plusieurs mois il ne reparut plus rue de Vaugirard. M. Victor Hugo lui reprochant de ne plus venir le voir, et insistant pour en savoir la raison :

— Votre femme est grosse, répondit le pauvre défiguré.

Il était fort ombrageux et voyait partout des allusions à sa laideur. Il faillit se fâcher avec M. Victor Hugo pour l'ode à son camarade du collège des Nobles, Ramon de Benavente, laquelle parut d'abord avec l'initiale seulement : *A mon ami R...* Les vers parlant d'un malheur mystérieux, il crut que R... voulait dire Rabbe, et il fallut pour l'apaiser que l'ode fût republiée avec Ramon en toutes lettres.

M. Rabbe était fataliste. Un jour qu'il soutenait sa croyance à la fatalité contre M. Victor Hugo

qui l'avait rencontré dans le jardin du Luxembourg :

— Tenez, lui dit-il, voici un fait auquel je vous défie de répondre. Il y a quelques mois, c'était l'hiver, un épais brouillard tombait en pluie fine et le Luxembourg était presque désert, cinq hommes marchaient dans l'allée où nous marchons. Quatre conspiraient, et le cinquième était leur confident. On discutait les moyens d'action et l'opportunité. Trois étaient pour agir tout de suite, un pour attendre. Les trois, impatients d'en finir, disaient au quatrième que, s'il ne voulait pas en être, ils se passeraient de lui. Il hésitait. Une carte, dont on voyait le dos souillé de boue, se rencontra sous son pied. — Eh bien ! dit-il, si cette carte est la dame de cœur, j'en suis. Il y avait trente et une chances sur trente-deux pour que cela ne fût pas. Il releva la carte. C'était la dame de cœur.

Les quatre conjurés étaient les sergents de la Rochelle. Le confident était M. Rabbe lui-même. Il raconta plus tard l'incident dans les *Tablettes universelles*. Il avait vu, disait-il, « tomber la tête du prédestiné ».

M. Victor Hugo se trouvait un jour chez M. Rabbe. Une discussion s'éleva entre eux au sujet de M. de Chateaubriand, que M. Rabbe n'aimait pas. La causerie, courtoise entre les deux amis, s'anima par l'intervention de quelqu'un que M. Victor Hugo n'avait pas vu en entrant et qui était masqué par un bureau sur lequel il écrivait. Ce quelqu'un, d'une voix tranchante et impérative, déclara que Chateaubriand était un écrivain maniéré et boursouflé dont la réputation surfaite ne durerait pas vingt ans, et que tout ce qu'il avait écrit ne valait pas une page de Bossuet. M. Victor

Hugo répliqua vivement à cet interlocuteur inconnu qui donnait ses opinions comme des ordres, et M. Rabbe eut quelque peine à calmer la conversation.

Quand M. Victor Hugo fut sorti, l'homme du bureau demanda à M. Rabbe quel était ce petit monsieur qui lui avait tenu tête si hardiment.

— C'est Victor Hugo, dit Rabbe.

— Celui qui fait des vers royalistes ?

— Oui, j'attendais, pour vous présenter l'un à l'autre, que vous eussiez fini d'écrire. Mais vous vous êtes précipité dans la causerie d'une telle façon que je n'ai pas pu. Il faudra pourtant que je vous fasse faire connaissance. Je chercherai une occasion.

— Elle est toute trouvée, dit l'interlocuteur.

Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier à lettre qu'il tendit à M. Alphonse Rabbe.

— Voulez-vous porter cela de ma part à M. Victor Hugo ?

C'était une provocation signée *Armand Carrel*.

— Êtes-vous fou ? dit M. Rabbe. Un duel, parce qu'on ne pense pas comme vous sur une page de Bossuet ! D'ailleurs, ceci s'est passé chez moi, et c'est ma faute ; j'aurais dû vous dire à tous deux avec qui vous étiez, vous auriez mis l'un et l'autre dans votre discussion les ménagements qu'on a toujours entre talents ; si donc il y a un tort, il est à moi, et c'est à moi qu'il faut vous en prendre. Battons-nous, si vous voulez.

M. Carrel, revenu d'Espagne après l'expédition française qu'il avait combattue et ayant sa carrière militaire brisée, s'était fait journaliste et avait de la reconnaissance pour M. Alphonse Rabbe, qui l'avait fait entrer au *Courrier français*. Il

s'arrêta devant la ferme volonté de son ami, et déchira sa lettre.

M. Victor Hugo déjeuna une fois chez M. Rabbe, avec plusieurs amis. Il n'y avait pas de domestique ; lorsqu'on entra dans la salle à manger, tout était sur la table ; les assiettes de rechange étaient à portée des convives. A un moment une porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une jeune et jolie fille en tenue de servante et qui portait gentiment un petit bonnet ruché. M. Rabbe se leva en colère et lui demanda durement pourquoi elle venait sans être appelée. La pauvre enfant sortit et ne rentra plus. Les invités, embarrassés de cette scène, furent quelque temps à se remettre en gaîté.

Une autre fois encore, étant chez M. Rabbe, M. Victor Hugo entrevit, par une porte entrebâillée, la jeune fille au petit bonnet. M. Rabbe alla fermer la porte presque brutalement.

On finit par savoir qu'il était l'amant de la jolie fille, et qu'il l'adorait. Était-ce par jalousie qu'il la cachait à tout le monde? ou par honte d'avoir accepté l'amour de cette belle enfant, ravagé comme il était?

Sa sauvagerie devint tout à coup de la misanthropie, et sa mélancolie du désespoir ; la jeune servante était morte. Elle était enterrée au cimetière du Montparnasse ; il allait tous les jours pleurer sur sa tombe, et le gardien était bien souvent obligé de le renvoyer pour fermer le cimetière.

Je lis dans une lettre qu'il écrivait à M. Victor Hugo :

« J'ai passé tout à l'heure devant votre porte, bien cher ami, et, malgré la tentation, je ne suis pas monté. Je revenais de placer quelques fleurs

sur une tombe où j'ai tellement laissé mes pensées que vous m'auriez pris pour un insensé. Cependant, comme vous le savez, notre cœur est si misérable qu'il ne peut même garder ses peines ; mes larmes sont déjà taries, mais mes regrets seront éternels. Celle qui vient de me quitter avait, sous des formes vulgaires, une âme dont j'avais seul le secret ; dans son ignorance et dans sa candeur, elle s'ignorait elle-même, et j'étais tout au monde pour elle. Son vœu le plus ardent a été rempli, elle a exhalé son souffle dans mes bras. Je reste amèrement seul. »

M. Rabbe mourut subitement dans la nuit du 1er janvier 1830. Sa mort fut attribuée à son imprudence ; il avait versé trop de laudanum sur un cataplasme qu'il s'était appliqué au visage. En dépouillant ses papiers après sa mort, on trouva ces mots écrits de sa main : « L'homme arrivé à un certain degré de souffrance peut sans remords disposer de sa vie. »

XL

VISITE A BLOIS

MM. Soumet, Guiraud et Émile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer ; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit *la Muse française*. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas viable. La critique modérée et pacifique de ses collaborateurs n'avait pas l'âpreté et l'audace passionnée qu'il faut dans les époques de révolution littéraire. La polémique était timide et douceâtre ; les questions, au lieu d'être abordées de front, étaient prises de biais, et l'on n'arrivait à aucune conclusion décisive. Si peu agressive que fût la revue, elle effraya l'Académie. M. Soumet s'y présentait ; on lui dit qu'il ne serait pas élu tant que *la Muse française* vivrait. Il demanda donc qu'elle cessât de paraître. MM. Guiraud et Émile Deschamps consentirent ; mais M. Victor Hugo dit que les autres pouvaient se retirer, qu'il continuerait seul. Ce n'était pas cela que voulait l'Académie ; elle n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance. M. Soumet revint à M. Victor Hugo et lui demanda,

comme un service personnel, de ne pas donner suite à son idée. *La Muse française* disparut.

L'éditeur de la revue, M. Ambroise Tardieu, publiait un choix des lettres célèbres. Il demanda à M. Victor Hugo de se charger de trier et d'annoter Voltaire et Mme de Sévigné. M. Victor Hugo accepta d'abord, mais il eut à peine commencé, que ce travail d'amputation lui répugna ; il l'abandonna et ne fit que la notice sur Voltaire qui est dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Le théâtre de l'Odéon représenta, cette année-là, avec un éclatant succès, le *Freyschütz*. Tous ceux qu'on appelait les romantiques vinrent soutenir de leurs bravos enthousiastes la grande musique de Weber. M. Victor Hugo et sa femme, attendant l'ouverture des bureaux, se trouvèrent à côté d'un grand jeune homme au visage ferme et cordial. De poëte à peintre, la connaissance n'est pas longue à faire. Ce jeune homme était M. Achille Devéria, qui venait pour la douzième fois applaudir Weber et faire bisser la chanson à boire et le chœur des chasseurs.

Il demanda à Mme Victor Hugo si elle avait un album.

— J'en aurai un demain, dit-elle.

Il vint le lendemain soir, et improvisa un dessin charmant. Il joignait à son talent une incroyable facilité. On trouva son croquis si ravissant qu'il promit de venir en faire d'autres, et l'album devint l'occasion d'une relation suivie.

M. Achille Devéria avait deux élèves, son frère Eugène et M. Louis Boulanger. Tous trois, au sortir de l'atelier, venaient souvent dîner chez M. Victor Hugo sans avoir besoin d'être invités. Le dîner, généralement médiocre, s'enrichissait de l'omelette

providentielle, qu'on arrosait de rhum et qu'on essayait d'allumer ; c'était là la difficulté ; on y usait des bottes d'allumettes ; chacun s'y mettait et ne réussissait qu'à noircir le dessous des cuillers ou à faire nager des débris charbonnés sur le liquide récalcitrant. L'omelette avait toujours le temps de refroidir, mais les éclats de rire la réchauffaient.

Le jeune ménage de la rue de Vaugirard allait quelquefois chez M. Achille Devéria ; on n'avait que quelques pas à faire, il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs. La maison, enfouie dans des jardins, avait la tranquillité d'une retraite et la gaîté d'un nid. Il vivait là en famille. Sa grand'mère, verte et ingambe, aussi jeune d'esprit et de cœur que ses petits-enfants, était presque leur camarade. Sa mère, au contraire, était une personne indolente et endormie ; on était deux ans sans la voir, on s'en allait en Chine, on la retrouvait immobile dans son grand fauteuil de velours grenat, elle ne semblait même pas s'être déshabillée ; elle avait toujours, hiver comme été, une camisole et un jupon de piqué blanc, et sur la tête un fichu de mousseline blanche posé à la créole ; étant fort grosse, elle avait l'air d'un paquet de neige. Tout son mouvement était de faire quelques points d'une broderie qu'elle ne finissait jamais et de grignoter des bonbons.

Elle avait cinq enfants, Achille, Eugène, un autre fils aux Indes et deux filles. La plus jeune, Laure, adorée et admirée de tous les siens, était fêtée, parée et servie comme une idole. Sa sœur, contrefaite, active et dévouée, menait la maison et économisait l'argent que gagnait Achille. Ce brave garçon était le soutien de la famille ; sa grande facilité lui servait à multiplier ses productions ; il

faisait rapidement des lithographies adroites et spirituelles qui lui étaient payées cent francs ; il sentait bien qu'il gaspillait un peu son talent, supérieur à ce commerce, mais il se consolait en pensant que ce qu'il perdait en réputation, sa mère et ses sœurs le gagnaient en bien-être. Eugène ne pouvait encore l'aider dans sa tâche pieuse, ce n'était alors qu'un rapin, et il n'annonçait que par son chapeau à larges bords, par son ample manteau castillan et par sa barbe à tous crins, l'originalité qui fit en 1827 le succès de son beau tableau de *la Naissance de Henri IV*.

Rien n'était plus hospitalier, plus vivant et plus joyeux que cet intérieur d'art et de famille. On était toujours attendu pour dîner. L'été, le jardin vous appartenait, avec ses beaux fruits et ses amandes vertes. Les soirs d'hiver, Laure se mettait au piano et chantait des airs de sa composition ; la causerie était vive et jeune ; pour peu qu'on fût une douzaine, on dansait. Le temps, l'âge et la mort ont passé sur ces joies.

La cruelle maladie d'Eugène Hugo retint le général à Paris. Victor vit son père et le connut Comme la gelée blanche au soleil, l'amertume du fils s'évapora aux rayons de la bonté de cet homme excellent. Il comprit la grandeur de ces soldats qui avaient fait voir à toutes les capitales le drapeau de la France, et, sans cesser de haïr celui qui les y avait conduits dans un but d'accroissement personnel, il distingua leur héroïsme de son ambition. Ce progrès est sensible dans l'*Ode à mon père :*

Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
. . . . . .
Reprenez, ô français, votre gloire usurpée.

Assez dans tant d'exploits on n'a vu qu'une épée !
Assez de la louange il fatigua la voix !
Mesurez la hauteur du géant sur la poudre ;
Quel aigle ne vaincrait, armé de votre foudre,
Et qui ne serait grand, monté sur vos pavois ?

Quelques mois après, il chanta l'arc de triomphe de l'Étoile. En juin 1824, il prit énergiquement parti pour M. de Chateaubriand renvoyé du ministére. Ce que le général Hugo avait prédit au général Lucotte se réalisait peu à peu ; les opinions que la mère avait mises dans l'esprit de l'enfant s'en allaient une à une de l'intelligence de l'homme.

Le général ne retourna pas à Blois sans emporter la promesse que son fils et sa belle-fille iraient l'y voir. Cette promesse ne put être tenue qu'au printemps de 1825.

On partit trois, car il était survenu une petite fille que la mère allaitait et dont elle ne pouvait se séparer. Le meilleur véhicule était la malle-poste ; mais elle allait jusqu'à Bordeaux, et il fallait payer le parcours entier, ce qui était cher pour la bourse modeste du ménage. On conseilla à M. Victor Hugo de voir le directeur des postes, qui pourrait lui faire retenir les places jusqu'à Blois seulement.

Le directeur était l'académicien Roger, qui passait pour avoir beaucoup d'influence sur les élections académiques, ce qui faisait dire qu'il gouvernait à la fois les lettres et les belles-lettres.

Il reçut gracieusement M. Victor Hugo et lui accorda du premier mot ce qu'il désirait.

Et puis on causa.

— A propos, dit le directeur des postes, je parie que vous ne savez pas à quoi vous devez votre

première pension. Vous croyez, n'est-ce pas, que c'est à vos vers ?

— A quoi donc ?

— Tenez, je vais vous le dire. Vous avez eu un ami qui s'appelait Édouard Delon ?

— Oui.

— Cet ami est devenu capitaine, il a conspiré, il a été condamné à mort par contumace.

— Eh bien ?

— Alors vous avez écrit à sa mère ?

— Comment le savez-vous ?

— Je sais que vous lui avez écrit, et je sais ce que vous lui avez écrit. Attendez.

Il sonna et se fit apporter un dossier, où il prit un papier qu'il tendit à M. Victor Hugo, lequel y lut ceci :

« Madame,

« J'ignore si votre malheureux Delon est arrêté. J'ignore quelle peine serait portée contre celui qui le recélerait. Je n'examine pas si mes opinions sont diamétralement opposées aux siennes. Dans le moment du danger, je sais seulement que je suis son ami et que nous nous sommes cordialement embrassés il y a un mois. S'il n'est pas arrêté, je lui offre un asile chez moi ; j'habite avec un jeune cousin qui ne connaît pas Delon. Mon profond attachement aux Bourbons est connu ; mais cette circonstance même est un motif de sécurité pour vous, car elle éloignera de moi tout soupçon de cacher un homme prévenu de conspiration, crime dont j'aime d'ailleurs à croire Delon innocent. Quoi qu'il en soit, veuillez, madame, lui faire par-

venir cet avis, si vous en avez quelque moyen. Coupable ou non, je l'attends. Il peut se fier à la loyauté d'un royaliste et au dévouement d'un ami d'enfance.

« En vous faisant cette proposition, je ne fais qu'accomplir un legs de l'affection que ma pauvre mère vous a toujours conservée. Il m'est doux dans cette triste circonstance de vous donner cette preuve du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. »

— C'est bien la copie de ma lettre, dit M. Victor Hugo ; mais comment se fait-il que cela soit ici ?

— Jeune innocent ! répondit le fonctionnaire. Vous écrivez à la mère d'un conspirateur qu'on cherche, et vous mettez la lettre à la poste !

— Alors on a gardé ma lettre ?

— Oh ! non. On l'a copiée, et puis on a pris la peine de la recacheter de manière que rien ne parût, et M^me^ Delon l'a reçue.

— Si bien qu'alors ma lettre devenait un guet-apens, dont Delon aurait pu me croire complice ! Mais c'est tout bonnement abominable ce que vous me racontez là.

— Allons, calmez-vous. Delon n'était plus en France, il n'a donc pu aller chez vous, et votre lettre n'a eu qu'un bon résultat ; le roi, à qui on l'a lue, a dit : « C'est d'un brave jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

N'importe, ce fut une nouvelle atteinte au royalisme de M. Victor Hugo. Il avait jusqu'alors haussé les épaules lorsque les journaux de l'opposition dénonçaient le *cabinet noir;* ses illusions tombèrent quand il vit de ses yeux que la royauté décachetait les lettres.

Mais c'était là la royauté de Louis XVIII ; à cette époque, Louis XVIII était mort depuis six mois ; les espérances que donne tout nouveau règne et quelques mots heureux de Charles X rapprochaient des Bourbons, pour un moment, ceux qui commençaient à s'en éloigner. On pouvait supposer que Charles X, qui avait dit : « *Plus de censure ! plus de hallebardes !* » dirait aussi : « *Plus de cabinet noir !* »

Quelques jours après son entrevue avec le directeur des postes, M. Victor Hugo allait monter dans le coupé de la malle, où sa femme et sa petite fille étaient déjà installées ; un commissionnaire accourut tout essoufflé et lui remit une grande lettre cachetée de rouge qui venait d'arriver chez lui et que son beau-père lui envoyait en toute hâte. C'était un brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

A Blois, le général était à la descente de la voiture. M. Victor Hugo, sachant le plaisir qu'il ferait à son père, lui tendit aussitôt son brevet et lui dit :

— Tiens, ceci est pour toi.

Le général, charmé en effet, garda le brevet et, en échange, détacha de sa boutonnière son ruban rouge qu'il mit à celle de son fils.

Le surlendemain, il reçut le nouveau chevalier avec le cérémonial d'usage.

Les jeunes mariés virent la maison « blanche et carrée épanouie entre ses deux vergers » dont il est question dans *les Feuilles d'Automne*. Le général avait de plus en Sologne une terre de dix-huit cents arpents qui fut l'objet d'une excursion. Un corps de logis, d'un seul étage, n'avait de curieux qu'un balcon de pierre, seul reste d'un vieux

château, d'où l'on avait sous les pieds un étang poissonneux entouré d'ifs et de chênes. Au delà, ce n'étaient plus que sables, marais, bruyères plantées çà et là de chênes et de peupliers.

XLI

LE SACRE DE CHARLES X

Le fils acheva de connaître et d'aimer le père. Il dut le quitter pour aller au sacre de Charles X, auquel il fut invité ; mais il lui laissa sa femme et sa petite fille.

En repassant par Paris, M. Victor Hugo trouva un mot de M. Charles Nodier et courut à la bibliothèque de l'Arsenal, où M. Nodier logeait depuis peu. Le bibliothécaire déjeunait avec deux amis, M. de Cailleux et le peintre Alaux qu'on appelait le Romain, parce qu'il avait eu le prix de Rome. Tous trois étaient invités au sacre et discutaient les moyens d'y aller ; il n'était pas question des diligences, dont toutes les places étaient retenues depuis trois mois. M. Nodier proposait un voiturier qui lui servait d'ordinaire dans ses excursions et qui offrait une sorte de grand fiacre pour cent francs par jour. Il y avait quatre places ; M. Victor Hugo en prendrait une, on irait à petites journées, on s'arrêterait où l'on voudrait, on coucherait la nuit dans des lits, ce serait charmant.

La chose fut acceptée et le voyage se fit gaîment. La route de Paris à Reims était sablée et ratissée comme une allée de parc ; de place en place, on avait fait des bancs de gazon sous les arbres.

Diligences, calèches armoriées, coucous, carrioles, toutes les espèces de véhicules se hâtaient et donnaient au chemin l'animation bruyante d'une rue.

M. Victor Hugo regardait les bois, les plaines, les villages, et se querellait avec le Romain qui, épris du style noble et rassis, accusait les moulins à vent de déranger les lignes du paysage avec leurs mouvements de bras. Quand on demandait à M. Nodier son avis sur les moulins, il répondait qu'il aimait beaucoup le roi d'atout ; il avait mis entre ses genoux son chapeau retourné, qui était devenu ainsi une excellente table de jeu, et tout le voyage ne fut, pour lui et pour M. de Cailleux, qu'une partie d'écarté.

La partie s'interrompait aux côtes qu'il fallait monter à pied pour épargner les chevaux. A une de ces montées, M. Nodier vit à terre une pièce de cinq francs.

— Tiens, dit-il, le premier pauvre que nous rencontrerons va être joliment content.

— Et le deuxième donc ! dit M. Victor Hugo qui aperçut une deuxième pièce.

— Et le troisième ! reprit M. Alaux après un moment.

Ce fut bientôt au tour de M. de Cailleux. D'instant en instant, les trouvailles devenaient plus abondantes.

— Ah çà ! dit l'un, quel est le fou qui s'amuse ainsi à semer ses trésors ?

— Ce n'est pas un fou, dit M. Victor Hugo ; c'est un millionnaire généreux qui ajoute à la magnificence de la fête en tenant bourse ouverte.

— Moi, repartit M. Nodier, je crois que c'est une idée du roi qui aura voulu qu'aux approches de Reims le chemin fût caillouté d'argent.

— Nous entrons dans un conte de fées ! s'écria le chœur. Surtout ne remontons jamais dans notre carrosse ; ceci est pour les piétons ; ce soir notre fortune sera faite.

Malheureusement, avec les pièces de cinq francs, on ramassa une croix d'honneur, et la pluie de monnaie s'expliqua. La valise de M. Victor Hugo avait un trou, et à chaque secousse se vidait.

Le quatrième jour, ils arrivèrent. C'était la veille du sacre. Ils se firent descendre au premier hôtel qui se présenta, et demandèrent quatre chambres. On ne leur répondit même pas. Ils allèrent à un autre, puis à un autre, et ne trouvèrent partout qu'un haussement d'épaules. A force de rebuffades, ils en étaient à se dire qu'ils avaient leur voiture où ils pourraient, à la rigueur, coucher et s'habiller, lorsqu'ils rencontrèrent le directeur du théâtre de Reims. M. Nodier, qui le connaissait, causa un moment avec lui.

— Où logez-vous ? demanda le directeur.

— Dans la rue, dit M. Nodier.

Il conta l'embarras. Le directeur s'étonna que des gens raisonnables fussent venus au sacre sans avoir fait arrêter leur logement d'avance. Sa maison, à son grand regret, était absolument envahie, et il n'avait plus lui-même qu'un réduit dans un grenier ; mais une de ses pensionnaires, M^lle^ Florville, avait réussi à se réserver chez elle deux chambres, et peut-être qu'en sachant les noms des voyageurs elle consentirait à se contenter d'une.

L'actrice eut toute l'obligeance possible. Elle avait une chambre à coucher et un salon ; elle donna le salon. Le canapé était un lit tout fait ; trois matelas sur le tapis complétèrent un dortoir inespéré.

Le lendemain matin, les hôtes de l'actrice, en

habit à la française, l'épée au côté, un peu gênés dans leur costume de marquis, se présentèrent à la porte de la cathédrale. Un contrôleur, qui était un garde du corps, leur demanda leurs billets d'invitation et leur indiqua leur loge. La décoration recouvrait de carton peint la sévère architecture et découpait des ogives de papier sur trois rangs de galeries regorgeant de foule. Du haut en bas de la vaste nef, c'était un fourmillement d'hommes parés et de femmes éclatantes de dentelles et de pierreries. Malgré le carton et les enluminures, la cérémonie eut de la grandeur. Le trône, au bas duquel étaient les princes, puis les ambassadeurs, avait à sa gauche la chambre des députés et à sa droite la chambre des pairs. Les députés, vêtus gravement d'un habit de drap boutonné jusqu'au haut et qui avait pour unique ornement une broderie de soie verte au revers, contrastaient avec les pairs tout chamarrés, en habit de velours bleu ciel brodé, en manteau de velours bleu ciel semé de fleurs de lys, en gilet de satin bleu, en bas de soie blancs, en souliers de velours noirs à talons et à bouffettes, en chapeau à la Henri IV garni de plumes blanches et dont la coiffe était enroulée d'une torsade d'or.

En revenant de l'église, M. Victor Hugo parlait de ses impressions. Excepté le décor de la cathédrale, il avait trouvé la chose imposante. Un seul détail l'avait choqué : c'était quand le roi s'était couché de son long aux pieds de l'archevêque.

— Que dites-vous donc là ? interrompit M. Nodier. Où diable avez-vous vu rien de pareil ?

Il s'ensuivit une contestation, M. Charles Nodier soutenant que le fait n'avait pas eu lieu et M. Victor Hugo affirmant qu'il l'avait vu.

M. Victor Hugo laissa M. Nodier pour aller chez M. de Chateaubriand. Il le trouva rentrant et furieux de la cathédrale et de la cérémonie.

— J'aurais compris, dit-il, le sacre tout autrement. L'église nue, le roi à cheval, deux livres ouverts, la charte et l'évangile, la religion rattachée à la liberté. Au lieu de cela, nous avons eu des tréteaux et une parade.

Il continua, trouvant que tout avait été mesquin et misérable.

— On ne sait même plus dépenser d'argent. Savez-vous ce qui est arrivé ? Il y a eu une guerre d'écurie entre le roi de France et l'ambassadeur d'Angleterre, et c'est le roi qui a été vaincu. Oui, l'ambassadeur est venu ici avec une voiture tellement splendide que tout le monde a été la voir, même moi, qui ne suis pas curieux. On a senti qu'à côté de cette voiture, celle du roi aurait l'air d'un fiacre, et l'on en a parlé à l'ambassadeur, qui a daigné se servir d'un carrosse plus modeste, par pitié pour le roi de France.

M. Victor Hugo raconta sa discussion avec M. Charles Nodier.

— Tenez, lui dit M. de Chateaubriand, montrez-lui cela.

Il prit sur sa table le formulaire du cérémonial, où il y avait en toutes lettres qu'à un certain moment le roi devait se coucher aux pieds de l'archevêque.

— Eh bien ? dit M. Victor Hugo à M. Nodier en lui faisant lire le passage.

— Ma foi, répondit M. Nodier, j'avais pourtant bien regardé, et mes yeux ne sont pas plus mauvais que les autres. Voilà comme on voit les choses qu'on a sous les yeux en plein jour. J'aurais été en justice,

que j'aurais juré, de la meilleure foi du monde, le contraire de la vérité.

— Et, dit M. Victor Hugo, il suffit souvent d'un témoignage pour faire tomber une tête.

Les quatre compagnons de voyage restèrent à Reims pour la réception des chevaliers du saint-esprit, qui eut lieu le surlendemain du sacre. M. Victor Hugo employa le jour d'entr'acte à visiter la ville, ce qui lui servit plus tard pour l'histoire de la Chantefleurie dans *Notre-Dame de Paris*.

La réception des chevaliers se fit dans la cathédrale comme le sacre. Charles X fit son entrée, couronne en tête, suivi des princes du sang, qui prirent rang sur les marches du trône. L'abside n'admit que la famille royale et les chevaliers.

Un des incidents qui excitèrent le plus vivement l'attention fut le rapprochement de M. de Chateaubriand et du ministre Villèle. Ils étaient mortellement ennemis ; M. de Chateaubriand, chassé du ministère par M. de Villèle, se vengeait par des articles sanglants dans *le Journal des Débats*. Le piquant était que les deux adversaires étaient les deux derniers venus dans la promotion et par conséquent placés l'un à côté de l'autre. Ils attendirent ainsi leur tour de réception, et le public eut tout le temps de les examiner.

Celui des deux qui sembla supporter la rencontre le plus fièrement fut M. de Villèle. D'abord le costume, très beau en lui-même, n'allait pas à M. de Chateaubriand. C'était le même que l'avant-veille, à la couleur près. Au manteau de velours bleu avait succédé un manteau de velours noir, dont la doublure était de moire feu, ainsi que la culotte, le gilet et les bouffettes des souliers. Le chapeau avait conservé ses plumes, mais la torsade d'or était

remplacée par un galon couleur feu, dont les agréments figuraient des flammes et des colombes. Cet habillement fastueux écrasait la chétiveté de la taille, et le chapeau empanaché dissimulait la tête, qui était la beauté de M. de Chateaubriand. Il parut maussade et impatient que le tête-à-tête finît.

M. de Villèle, au contraire, triomphant, président du conseil, eut l'air parfaitement à l'aise. On n'eût pas dit qu'il connaissait son voisin ; il le regardait sans le voir, avec l'indifférence profonde et le dédain bien naturel d'un homme qui a un portefeuille pour un homme qui n'a que du génie.

XLII

UNE VISITE A LAMARTINE

M. DE LAMARTINE aussi était venu au sacre.

Quatre ans auparavant, lorsque les *Méditations poétiques* avaient paru, M. Victor Hugo avait salué le poëte nouveau. Il s'était écrié dans *le Conservateur littéraire :*

« Voici donc enfin des poëmes d'un poëte, des poésies qui sont de la poésie !

« Je lus en entier ce livre singulier ; je le relus encore, et, malgré les négligences, le néologisme, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : — Courage, jeune homme ! Vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez aussi vous attendre à vous voir bannir de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins au poëte, les palmes, la fanfare et la couronne de fleurs. »

Quelque temps après, le duc de Rohan avait amené chez M. Victor Hugo un jeune homme, grand, à la tournure noble et cavalière ; c'était M. de Lamartine. Ainsi s'était nouée entre les deux poëtes une amitié que l'absence même ne relâchait pas.

L'hiver, ils se voyaient fréquemment ; quand l'été emmenait M. de Lamartine à Saint-Point, ils s'écrivaient ; ils se tenaient au courant de leur travail ; ils discutaient les questions d'art ; ils différaient d'avis sur la correction, que M. de Lamartine dédaignait : « La grammaire écrase la poésie. La grammaire n'est pas faite pour nous. Nous ne devons pas savoir de langues par principes. Nous devons parler comme la parole nous vient sur les lèvres. »

Je lis dans une autre lettre de M. de Lamartine :

« J'espère que vos maux ne sont que des rimes et que votre première lettre me dira que tout va bien dans votre petite retraite de la rue de Vaugirard. De mon côté, cela va mieux, sans aller bien. Mais depuis quelques jours je fais des vers, cela me console. Je vous en enverrai incessamment quelques centaines. C'est un badinage sérieux. Cependant, quel plaisir de se croire en verve et de s'y livrer ! L'ode vous sera dédiée ; ainsi, dédiez-moi la vôtre quand elle sera faite. Que nos noms confondus apprennent à l'avenir, si nous allons si loin, qu'il y a des poëtes qui se sont aimés !... »

Une autre fois, c'était une invitation à venir voir Saint-Point ; pour que l'invitation fût irrésistible, elle était en vers :

Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah ! reviens à l'ombre des bois ;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix !...
Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis

Retrouve sa pente et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie...
Au sommet d'un léger coteau,
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées,
Par la teinte des ans voilées,
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées ;
Elles n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,
L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées ;
Le lierre au lieu des vieux drapeaux
Fait sur leurs cimes crénelées
Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux,
Abattant leurs noires volées,
Couvrent seuls les sombres créneaux
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours,
Une ombre, hélas ! qui s'évapore.
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore ;
Miné par la vague des ans,
Sur le cours orageux du temps
Leur puissance s'en est allée ;
Ils font sourire les passants,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir,
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,

Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,
Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique,
Dont une brise ossianique
Vient par moments ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ces murs déserts.
C'est là que l'amitié t'appelle...

M. Victor Hugo promit d'y aller. A Reims, M. de Lamartine lui rappela sa promesse. M. Nodier était présent, M. de Lamartine l'invita aussi.

— Non seulement nous irons, dit M. Nodier, que son voyage à Reims avait mis en goût de locomotion, mais nous vous conduirons nos femmes et nos filles. Et j'ai un moyen pour que ça ne nous coûte rien.

— Quel moyen ? demanda M. Victor Hugo.

— C'est de profiter de l'occasion pour voir les Alpes.

— Et puis ?

— Et puis, nous raconterons ce que nous aurons vu. Si ça vous ennuie, je m'en charge ; vous me donnerez seulement quelques vers ; Lamartine aussi, s'il veut en être. Nous trouverons bien quelqu'un pour nous faire des dessins. Et ce sera l'estimable éditeur Urbain Canel qui payera notre voyage.

— Accepté, dirent les deux poëtes.

M. Urbain Canel accepta avec le même empressement. Un traité fut signé dès le retour à Paris, d'après lequel MM. de Lamartine, Victor Hugo, Charles Nodier et Taylor se réunissaient pour publier un ouvrage intitulé provisoirement : *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée*

de Chamonix. M. de Lamartine avait deux mille francs pour chaque méditation, M. Victor Hugo deux mille francs pour quatre odes, M. Taylor deux mille francs pour huit dessins qu'il se chargea, non de faire, mais de fournir, et M. Charles Nodier deux mille deux cent cinquante francs pour tout le texte.

Le livre était vendu en toute propriété. M. Victor Hugo voulut se réserver le droit de reprendre ses quatre odes pour les mettre dans son prochain recueil. L'éditeur consentit, à condition qu'il donnerait en plus deux ou trois feuilles de prose qui appartiendraient au *Voyage* à perpétuité.

MM. Charles Nodier et Victor Hugo reçurent immédiatement un à compte chacun de dix-sept cent cinquante francs ; il n'y eut plus qu'à apprêter le départ. On fit comme pour le sacre, sinon qu'au lieu d'une voiture on en loua deux. M. Nodier prit une calèche, où il donna une place au dessinateur des vues, M. Gué ; M. Victor Hugo, qui, à cause de sa petite fille, emmenait un berceau et une servante, s'arrangea d'une berline.

Les deux voitures se rencontrèrent à la barrière de Fontainebleau, où était leur rendez-vous. Elles se mirent de front, et l'on partit en causant d'une portière à l'autre.

A l'entrée d'Essonne, M. Nodier fit arrêter devant la première auberge à droite.

— Déjeunons ici, dit-il ; cette auberge aura sa place dans notre livre. C'est ici qu'on a pris Lesurques.

L'assassinat du courrier de la malle de Lyon fut donc le sujet de la conversation du déjeuner. M. Nodier, qui avait connu Lesurques, parla de cette victime de la faillibilité des juges avec une émotion

qui fit venir des larmes aux yeux des femmes. Il vit qu'il avait attristé le déjeuner et voulut que le rire revînt.

— Çà, reprit-il, cette auberge n'a pas que des souvenirs lugubres. C'est une chose assez généralement reconnue qu'on n'est pas toujours certain d'être le père de ses enfants ; eh bien ! je dis, moi, qu'on n'est pas toujours sûre d'en être la mère.

— Où avez-vous vu cela ? demanda toute la table.

— Sur ce billard.

Il y avait un billard dans la salle voisine.

On le somma de s'expliquer, et il raconta que, deux ans auparavant, une voiturée de nourrices, revenant de prendre des enfants à Paris et les emportant en Bourgogne, avait déjeuné dans l'auberge. Pour manger à l'aise, les nourrices avaient déposé les maillots sur le billard. Pendant qu'elles étaient dans la salle à manger, des rouliers étaient venus pour faire leur partie, avaient enlevé les enfants et les avaient couchés pêle-mêle sur les banquettes. Les nourrices, en rentrant, avaient été fort embarrassées ; comment reconnaître leurs nourrissons ? Tous les nouveau-nés se ressemblent. Elles avaient dit : ma foi, tant pis ! avaient pris dans le tas au hasard, en tenant compte seulement du sexe, et il y avait dans ce moment une vingtaine de mères qui disaient tendrement : mon fils ! ou : ma fille ! à l'enfant d'une autre.

— Allons donc ! objecta M^me^ Nodier, est-ce que les langes n'étaient pas marqués ?

— Ah bien ! lui répondit son mari, si vous cherchez la vraisemblance, vous ne trouverez jamais la vérité.

M. Nodier était un causeur exquis. Son esprit

vif et coloré contrastait avec son accent endormi et traînard. Il avait cette faculté exceptionnelle d'allier les larges vues du philosophe à la grâce naïve du croyant. Les histoires qu'il racontait plus souvent avec son imagination qu'avec sa mémoire avaient dans le faux la sincérité de la réalité et dans le vrai le charme de l'impossible.

M. Victor Hugo avait oublié son passe-port à Paris ; son oubli faillit lui valoir une aventure désagréable. Il venait de mettre pied à terre pour monter la côte de Vermanton et courait en éclaireur sur un escarpement ; il était blond et mince, son vêtement de coutil gris rajeunissait encore ses vingt ans et lui donnait l'air d'un écolier en vacances. Des gendarmes qu'il rencontra lui demandèrent ce que voulait dire le ruban qu'il avait à sa boutonnière. Sur la réponse qu'il voulait dire légion d'honneur, ils répliquèrent qu'on ne donnait pas la croix aux enfants, et réclamèrent l'exhibition du passe-port où le droit au ruban devait être constaté. Le manque du passe-port confirma leur soupçon, et ils arrêtèrent cet usurpateur d'insignes. Heureusement que M. Nodier avait quarante ans ; il accourut et dit aux gendarmes :

— Monsieur est le célèbre Victor Hugo.

Les gendarmes, à qui ce nom ne disait probablement rien du tout, ne voulurent pas avoir l'air d'ignorants et lâchèrent leur prisonnier en lui faisant des excuses. — Le passe-port, envoyé de Paris, rejoignit le voyageur à Verdun-sur-Doubs, et M. Victor Hugo put être jeune sans danger.

Inutile de dire que tout ce qu'il y avait sur la route d'églises, de ruines, de tours, d'ogives, de vitraux, fut visité en détail. On parvint ainsi à Mâcon, où l'on devait trouver M. de Lamartine dans

une auberge qu'il avait indiquée. M. Nodier le demanda en descendant de voiture.

— M. de Lamartine ?... dit l'hôtelier. Vous voulez dire M. Alphonse ?

On ne s'était pas encore habitué à Mâcon au nouveau nom du poëte, qui ne le portait que depuis ses *Méditations*, et on le connaissait mieux sous son nom de baptême.

M. de Lamartine était à Mâcon, mais il ne logeait pas à l'auberge, il avait une maison où il descendait lorsqu'il venait à la ville. M. Nodier y courut et le ramena.

— Je vous emmène tout de suite à Saint-Point, dit gracieusement le grand poëte.

— Demain, dit M. Nodier. Nos femmes ont à se remettre de la poussière, et nous avons, nous, à voir la ville.

On dîna ensemble. Après le dîner, on alla au théâtre, où il y avait une représentation d'une actrice de Paris, M^lle^ Léontine Fay. Les mâconnais, disait M. de Lamartine, ne lui auraient pas pardonné de ne pas leur montrer Victor Hugo et Charles Nodier. Le préfet avait envoyé sa loge. Les femmes tirèrent des malles leur unique robe de soie et les hommes leur unique habit. M. de Lamartine, plus familier avec les mâconnais, garda son habit de chasse, son pantalon blanc qui avait couru les routes et son chapeau de paille crevé à plusieurs endroits.

On jouait un opéra-comique et des vaudevilles, dont un fait exprès pour la « petite Fay », *la Petite sœur*. La petite sœur avait grandi, M^lle^ Léontine Fay avait alors de seize à dix-sept ans, et se cachait mal dans une corbeille de mariage démesurée. Elle eut un succès de beauté ; sa maigreur trop brune

disparaissait dans l'éclat de deux grands yeux superbes.

Le lendemain matin, les deux voitures prirent le chemin de Saint-Point et, après une heure de marche, arrivèrent à l'habitation du poëte. M. de Lamartine avait devancé ses invités, et les reçut, avec sa femme, dans la cour d'entrée. Sans sa présence, M. Victor Hugo aurait cru à une méprise des conducteurs ; les « cimes crénelées » auxquelles l'avaient invité les vers de son hôte étaient des toits fermés ; du « lierre touffu » pas une feuille ; la « teinte des ans » était un badigeon jaunâtre.

— Où donc est le château de vos vers ? demanda M. Victor Hugo.

— Vous le voyez, répondit M. de Lamartine. Seulement je l'ai rendu logeable. L'épaisseur des lierres donnait de l'humidité aux murs et à moi des rhumatismes, je les ai fait arracher. J'ai fait abattre les créneaux et moderniser la maison, dont les pierres grises m'attristaient. Les ruines sont bonnes à décrire, mais non à habiter.

M. Victor Hugo, qui avait commencé sa « guerre aux démolisseurs », ne fut pas de l'avis de M. de Lamartine. Il ne se consola un peu qu'en regardant le paysage, qui, lui, était parfaitement ressemblant.

On entra dans un vaste salon à embrasures profondes où étaient les deux sœurs de M. de Lamartine, sveltes, blondes, souriantes, et sa mère, vénérable et aimable femme. On déjeuna, on se promena, on rentra, et M. de Lamartine dit des vers admirables. Au dîner, on entrevit la fille du poëte, enfant blonde et rose, inondée de cheveux d'or, un de ces anges que Dieu prête aux mères pour leur faire un instant de bonheur et une vie de deuil.

Mme de Lamartine, qui était anglaise, dîna en grande toilette. Elle et ses belles-sœurs étaient décolletées et enrubannées ; les pauvres robes de soie montantes se trouvèrent fort dépaysées dans cet apparat.

Si peu habillée qu'elle fût pour ses hôtesses, Mme Nodier l'était trop pour elle. En robe de soie depuis le matin, elle se sentit fatiguée et indisposée, et voulut retourner le soir même à Mâcon. M. de Lamartine, hospitalier de cette vraie hospitalité qui laisse la porte ouverte aussi bien pour sortir que pour entrer, fit seller son cheval et atteler sa voiture, car celles des voyageurs avaient été renvoyées le matin.

Il n'y avait place dans la voiture que pour les femmes, Mme Victor Hugo étant venue avec sa fille et sa femme de chambre. MM. Victor Hugo et Charles Nodier revinrent à pied, accompagnés de M. de Lamartine, qui leur abrégea le chemin en les dirigeant par la montagne. La route devint très ardue ; au point le plus élevé, les marcheurs firent une halte ; la riche campagne de la Bourgogne s'étendait à leurs pieds, le soleil couchant empourprait l'horizon, les bois avaient la tranquillité attendrie et mourante des beaux soirs d'été, on sentait partout comme une immense effusion de la nature, et les trois amis mêlaient leurs âmes.

M. de Lamartine remit ses visiteurs sur la grande route ; ils n'avaient plus qu'à aller devant eux et ne pouvaient pas s'égarer. Il leur serra la main, et retourna chez lui.

Le retour de MM. Charles Nodier et Victor Hugo étonna l'aubergiste, qui ne les attendait que dans quelques jours.

— Comment ! dit M. Nodier, mais nos femmes ont dû vous avertir.

— Je n'ai pas vu ces dames.

Voilà aussitôt l'imagination de M. Nodier à travers champs ; leurs femmes, en voiture, ne pouvaient pas arriver après eux qui étaient venus à pied et qui avaient fait une longue halte ; il y avait eu un accident ; le cocher était gris et les avait versées. Il communiqua sa frayeur à M. Victor Hugo, et tous deux se mirent à courir sur la route de Saint-Point, s'arrêtant seulement pour questionner les rares passants ou pour écouter le moindre bruit.

Au bout d'une demi-heure, il entendirent un roulement, et puis ils virent la voiture qui venait au pas. Les femmes, elles aussi, avaient voulu jouir de cette belle soirée et avaient dit au cocher d'aller très lentement.

M. Nodier reprocha à sa femme la peur qu'elle lui avait faite, et déclara qu'on n'avait pas le droit d'aller au pas en voiture. Mais, comme il était très content au fond, elle se moqua de sa colère et l'embrassa, et il se laissa faire, grondant et ravi.

XLIII

GENÈVE

On partit de Mâcon le lendemain à cinq heures du matin. Les cochers se perdirent ; à midi, ne voyant pas poindre le village où l'on devait déjeuner, on dut se contenter à sept d'une omelette de quatre œufs qui fut tout ce qu'on trouva dans une méchante auberge isolée. — A Tournus, on admira la belle abbaye romane à trois clochers ; à Bellegarde, la perte du Rhône ; il s'enfonce avec un bouillonnement formidable qui fait trembler les ponts, et reparaît plus loin sans jamais rendre rien de ce qu'on lui a jeté. Les voyageurs recommencèrent l'expérience traditionnelle et donnèrent au gouffre divers objets à dévorer.

Le matin suivant, on sortit de France par un épais brouillard, que le soleil déchira tout à coup, et l'on eut l'éblouissante apparition du Mont-Blanc, des Alpes et de Genève.

M. Nodier, qui était venu récemment dans le pays, dirigeait la caravane. M. Victor Hugo, ébloui du lac de Genève, se récria en voyant la calèche de M. Nodier s'arrêter devant un hôtel dont les fenêtres regardaient un grand mur gris. Mais M. Nodier, dont l'omelette de quatre œufs avait exaspéré la gastronomie, dit qu'il ne jugeait pas

les auberges aux fenêtres, mais à la cuisine, et qu'il allait à celle où l'on mangeait le mieux. Il fallut lui céder, et on lui donna presque raison quand on eut goûté des excellents poissons du lac, la *féra* et *l'ombre chevalier*, accommodés d'une façon exquise.

La police de Genève était extrêmement tracassière. Chaque hôtel avait un registre où tout voyageur devait écrire son nom, son âge, son état, d'où il venait et pourquoi il venait. Cette investigation agaçait M. Nodier, qui, à la dernière question, répondit : *Venu pour renverser votre gouvernement.*

La rue des Dômes était encore la vieille rue à toits pointus surplombant et supportés par des piliers de bois ; cela faisait une longue galerie couverte égayée par les étalages des boutiquiers et par le fourmillement des acheteurs. Ce bazar pittoresque a été remplacé, à la grande fierté des habitants, par une rue droite, régulière et froide.

Les promenades de la ville avaient de beaux gazons verts qui auraient réjoui la vue si elle n'avait été offensée par des poteaux où s'étalait cette inscription : *Défense de marcher sur les talus gazonnages.*

Ceux qui voulaient marcher sur l'herbe avaient la ressource d'aller dans la campagne ; mais, pour sortir de la ville, il fallait faire viser son passe-port, ce qui compliquait une simple promenade d'une promenade à la police, et souvent de plusieurs quand l'employé préposé aux passe-ports était sorti.

La calèche et la berline ne firent qu'une excursion, pour aller voir à Lausanne une fête publique

en l'honneur de Guillaume Tell ; on vit Coppet en passant. Le lac était couvert de bateaux pavoisés ; son azur répétait celui du ciel. Lausanne était trop petite pour la foule joyeuse accourue de tous les cantons. Genève, au retour, parut encore plus maussade et le départ fut résolu pour le lendemain.

Le lendemain, lorsqu'on voulut sortir, les portes de la ville étaient fermées. C'était un dimanche, et l'heure du prêche venait de sonner ; pendant les offices, Genève est une prison. Pour employer son temps, M. Victor Hugo voulut visiter l'église Saint-Pierre ; à peine entré, il fut prié de s'en aller, comme troublant les fidèles. Il revint et s'enferma dans la berline, irrité contre ces protestants qui ne laissaient ni entrer ni sortir.

Enfin le dernier psaume fut chanté et la ville rouverte. Les chevaux, vivement fouettés, filèrent d'un trait jusqu'à Sallenche, où l'on déjeuna. A table, MM. Victor Hugo et Nodier commencèrent à parler du livre d'Urbain Canel.

— Quel beau livre ce sera ! dit M^me^ Nodier.

— S'il se fait, dit M^me^ Victor Hugo.

— Comment ! s'il se fait ! s'écrièrent les deux écrivains offensés du doute. Est-ce que nous pouvons ne pas le faire après que nous avons été payés presque entièrement ?

— Mais vous en mangez dans ce moment même une aile ! ajouta M. Nodier en montrant à M^me^ Victor Hugo le blanc de poulet qu'elle avait dans son assiette.

Pour qu'on ne doutât plus du livre, M. Victor Hugo se mit dès le lendemain aux deux feuilles qu'il devait et les fit précisément sur le trajet de Sallenche à Chamonix. Les lecteurs aimeront mieux

que ce trajet leur soit raconté par lui que par moi et me sauront gré de leur donner ces notes de voyage, dont la déconfiture imprévue de M. Urbain Canel empêcha la publication, et que M. Victor Hugo n'a pas réunies à ses œuvres.

LE RÉCIT DE VICTOR HUGO

FRAGMENT D'UN VOYAGE AUX ALPES

A SALLENCHE, on quitte sa voiture. De ce bourg au prieuré de Chamonix, le trajet se fait dans des chars à bancs, attelés de mulets, et formés d'une seule banquette transversale où l'on est assis de côté sous une façon de petits dais en cuir, dont les quatre pans peuvent se baisser en cas d'orage.

Cette nouvelle manière de voyager vous avertit que vous passez, en quelque sorte, d'une nature à une autre. Voici que vous pénétrez dans la montagne. Le sabot rond et plat des chevaux ne convient plus à ces chemins âpres, escarpés et glissants. La roue des voitures ordinaires se briserait dans ces sentiers étroits, à tout moment déchirés par des pointes de rocs et rompus par les torrents. Il faut des chariots légers et solides qui puissent se démonter dans les passages difficiles, et les traverser avec vous sur les épaules des guides et des muletiers. Jusqu'ici vous n'avez fait que voir les Alpes ; maintenant vous commencez à les sentir.

Plus tard, plus loin, plus haut, il faudra quitter jusqu'à ces frêles équipages ; le sol indomptable des Alpes les repoussera. Le pas sûr et hardi des mulets vous portera quelque temps encore dans ces hautes régions où il n'y a plus de route tracée que

celle du torrent qui se précipite, c'est-à-dire le chemin le plus court du sommet de la montagne au fond de l'abîme. Vous avancerez encore, et alors le vertige, ou quelque autre invincible obstacle, vous forcera de descendre de vos montures et de continuer à pied votre voyage hasardeux, jusqu'à ce que vous ayez enfin atteint ces lieux où l'homme lui-même est contraint de reculer, ces solitudes de glace, de granit, de brouillard, où le chamois, poursuivi par le chasseur, se réfugie audacieusement entre des précipices prêts à s'ouvrir et des avalanches prêtes à tomber.

C'est en méditant sur les dangers dont cette nature sauvage assiège les pas du simple curieux, qu'on est tenté de regarder comme des récits fabuleux les histoires qui nous montrent, dans l'antiquité, les machines de guerre carthaginoises, et, de nos jours, les canons français, traversant les Alpes. On se demande avec effroi, et presque avec incrédulité, comment le lourd attirail d'une armée a pu voyager par des routes qui semblent souvent refuser de l'espace et de la solidité aux pieds aériens du chamois, et comment il a réussi à doubler deux fois ces hauts promontoires qui baignent dans les nuages et plongent si profondément dans le ciel. L'explication de ceci est dans la puissance que Dieu a donnée à l'intelligence de l'homme. Ces choses merveilleuses sont faites pour montrer combien l'homme est roi de la nature physique. A l'aspect des Alpes, il semblerait qu'une armée de géants seule pourrait franchir ces colosses. Ne faut-il pas admirer que, pour accomplir ce miracle et le renouveler de nos jours, il ait suffi, pour les deux armées, de deux géants de volonté et de génie, Annibal et Napoléon ?

Je m'aperçois que ma pensée va plus vite que nos rapides chariots. Nous quittons à peine Sallenche, et déjà je cherche à démêler sur les crêtes étincelantes des vieilles Alpes les traces que n'y ont pas laissées les deux grands envahisseurs de l'Italie. C'est qu'en effet il est difficile de ne point éprouver quelque profonde émotion lorsque, par une belle matinée du mois d'août, en descendant la pente sur laquelle Sallenche est assise, on voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes toutes diverses de couleur, de forme, de hauteur et d'attitude, masses énormes, tour à tour éclatantes et sombres, vertes et blanches, distinctes et confuses, dont un large rayon du soleil encore oblique inonde chaque intervalle, et au-dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le mont Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige.

En sortant de Sallenche, la route de Chamonix traverse une vaste plaine qui vous laisse tout le temps d'admirer ce grand et immuable spectacle. Cette plaine, d'environ deux lieues de largeur, n'était la veille qu'une mer. Il avait plu, et l'Arve, qui la divise dans sa longueur, l'avait prise tout entière pour lit, comme il arrive toujours dans les temps d'orage. Mais il avait suffi de vingt-quatre heures pour faire rentrer le torrent dans les limites qu'il viole si souvent ; et la route, encore fangeuse à notre passage, n'était plus que rarement coupée par des mares et des courants d'eau jaunâtre, qui lavaient de temps en temps les pieds des mulets et les roues basses des chars à bancs.

A travers la riche verdure dont on est de toutes parts environné, le trajet de cette plaine serait

infiniment agréable, si l'on n'était impatient d'aborder les montagnes, et de quitter la plaine et la verdure. Aussi, lorsque, après plusieurs heures de course monotone, le guide vous montre, de l'autre côté de l'Arve, à une assez grande hauteur sur les revers des montagnes, les toits du village de Chède, presque enseveli dans les arbres, on approche avec ravissement du pont de bois rouge qui mène à cette autre rivière, où l'on commencera enfin à *monter !*

Il y a un grand charme à s'arrêter un moment sur ce pont, pendant qu'il tremble, ébranlé à la fois par le roulement des chars à bancs et par le mugissement de l'Arve, blanche d'écume et bondissant sous son arche unique entre des blocs de granit. Le dos tourné au mont Blanc, on n'a plus sous les yeux que des objets riants et tranquilles, qui sont plus doux à considérer au milieu de ce fracas. A gauche, un amphithéâtre gracieux de bois, de chalets et de champs cultivés ; devant soi, à l'extrémité de la plaine, Sallenche, avec ses maisons blanches et son clocher poli comme l'étain, au pied d'une montagne verte couronnée par de larges pans de rochers qui figurent une vieille forteresse de titans ; à droite enfin, la magnifique cascade de Chède, qui jaillit à mi-côte dans une sorte de conque naturelle d'où sa nappe retombe plus large et plus arrondie, et qui s'environne de son arc-en-ciel comme d'une auréole.

Après avoir gravi péniblement un chemin encombré de pierres roulantes, qui sonnent sous le pied des mulets, on traverse le village de Chède, et on laisse la belle cascade derrière soi, pour s'enfoncer dans la montagne. La route est ici quelque temps ombragée de grands chênes, de bouleaux,

de hauts mélèzes, qui entremêlent leurs branches et emprisonnent la vue sous un toit de verdure. Tout à coup le taillis s'ouvre et s'écarte comme à plaisir, un spectacle rempli d'un charme inattendu est devant vos yeux. C'est un petit lac, que l'on nomme, je crois, le *Lac Vert*, à cause du gazon épais qui en tapisse tous les bords et le fait ressembler à un miroir de cristal bordé de velours vert. Ce lac, dont le flot conserve une inaltérable limpidité, a, dans la fraîcheur de son aspect, dans la grâce de ses contours, quelque chose qui contraste d'une manière délicieuse avec la sombre sévérité des montagnes au milieu desquelles il est jeté. On se croirait magnifiquement transporté dans une autre contrée, sous un autre ciel, si le mont Blanc n'était pas debout, à l'horizon, avec ses dômes de neige, ses glaciers, ses formidables aiguilles, et ne venait, comme jaloux des impressions douces qui osent naître si près de lui, projeter son image menaçante jusque dans l'eau paisible du Lac Vert.

J'ignore par quel fil invisible, par quel conducteur électrique les choses de la nature touchent aux choses de l'art ; mais à l'instant même me revinrent à l'esprit ces grandes créations du vieux Shakespeare, où toujours domine une haute et sombre figure qui, dans un coin du drame, se reflète dans une âme limpide, transparente et pure ; œuvres complètes comme la nature, où il y a toujours une Ophélia pour Hamlet, une Desdemona pour Othello, un Lac Vert pour le mont Blanc.

Il ne faut pas quitter le lac sans jeter quelques pièces de monnaie aux petits enfants de Chède et de Passy, qui viennent offrir aux passants des verres de cette eau si fraîche et si belle. J'ai entendu souvent des voyageurs se plaindre des importunités

de ce peuple qui, pour ainsi dire, vous vend en détail les beautés du pays qu'il habite. Ils avaient tort ; ces malheureux n'ont que leurs Alpes pour vivre.

La scène change ; le sol est dépouillé, la verdure disparaît autour de nous. La route, obstruée de rochers, tourne et se replie, comme un long serpent, sur le flanc d'une montagne aride et toute bouleversée. Nous arrivons au *Nant Noir*.

Dans une ravine profonde, où toute végétation semble morte, entre deux escarpements de terre ferrugineuse, parmi des quartiers de granit que l'on prendrait pour des blocs d'ébène, roule, avec un bruit effrayant, une eau noire, que son écume même ne blanchit pas. C'est le Torrent Noir, ainsi nommé à cause de la couleur sombre que donnent à ses flots les ardoises qu'il charrie, et sans doute aussi parce qu'il est extrêmement dangereux à traverser, quand il est grossi par l'orage. Tout ici est lugubre et désolé. Des crêtes nues, des rochers en surplomb ; les échos qui se répètent le hurlement furieux du torrent ; pas un arbre, si ce n'est le voile de sombres pins que déploient les montagnes de l'horizon. Il y a pour la pensée un monde d'intervalle entre le Lac Vert et le Nant Noir.

On conte dans le pays beaucoup de traditions étranges touchant ce hideux torrent. C'est, dit-on, sur ses rives que les esprits des montagnes Maudites tenaient leur sabbat, dans les nuits d'hiver. Ce sont eux qui ont remué toute la montagne pour y cacher leurs trésors. Leur vol tumultueux a brisé tous les arbres qui croissaient autrefois dans ce lieu funèbre. C'est en y dansant qu'ils ont brisé cette terre ; c'est en s'y baignant qu'ils ont noirci cette eau. Il y a aussi un *démon du Nant Noir*, qui pousse les voya-

geurs dans son gouffre, et rit de les voir tomber. Ses prunelles sont deux globes de feu ; et plus d'un hardi chasseur de chamois, égaré la nuit dans la montagne, a entendu sa voix rauque et sonore, répondant du fond de l'abîme à la voix de son torrent.

J'avouerai cette infirmité de mon esprit, il aurait manqué pour moi quelque chose à l'horrible beauté de ce site sauvage, si quelque tradition populaire ne lui eût empreint un caractère merveilleux. Je me suis arrêté avec complaisance sur ces détails, parce que j'aime les superstitions ; elles sont filles de la religion et mères de la poésie.

Ce torrent traversé, les *nants* deviennent plus fréquents ; les ondulations de la route sont plus brusques et plus rapides ; le cône du mont sur lequel elle court a été en quelque sorte cannelé par les cataractes pluviales, les éboulements et les avalanches de pierres. Cependant une végétation vive et fraîche reparaît autour du chemin, et voile aux yeux l'Arve, que l'on entend bruire au fond du ravin.

Une vallée d'un aspect sévère et triste se présente. Au milieu s'élève un clocher autour duquel se groupent quelques cabanes. Voilà Servoz. De toutes parts encaissée par de hautes montagnes, cette vallée semble comme ensevelie dans un blanc suaire de neige, sous un noir linceul de sapins. Ce qui ajoute à l'impression singulièrement mélancolique qu'elle produit sur l'esprit, c'est de la voir dominée, ou plutôt menacée, par les débris gigantesques d'une montagne qui s'écroula, je crois, en 1741. On dit que la chute de ce mont, qui écrasa des forêts, combla des vallées, ouvrit des abîmes, fut accompagnée d'un tel déluge de cendre et de

poussière, que, durant trois jours, une nuit complète couvrit le pays à plusieurs lieues à la ronde. Les savants déclarèrent que c'était un volcan. Ils se trompaient. Les ignorants se trompèrent aussi ; ils crurent que c'était la fin du monde. Erreur pour erreur, je préfère celle des ignorants ; elle est plus naïve.

Cette montagne ruinée effraye le regard et la pensée. Je ne sais, et nul ne peut dire, comment se déplaça le centre où reposait l'équilibre de ce grand corps ; quelle cause mina la base sur laquelle posaient ses immenses terrasses, ses plateaux, ses dômes, ses pentes, ses aiguilles. Est-ce une convulsion intérieure du globe ? Est-ce une goutte d'eau lentement distillée depuis des siècles ?... *Felix qui potuit...*

Cependant il est difficile de ne pas se livrer à d'inutiles méditations sur ce grand mystère, en présence d'un si prodigieux bouleversement. Les terres, les neiges, les forêts, en se précipitant dans les vallées environnantes, ont mis à découvert ce qu'on pourrait appeler le squelette du mont. Ces blocs de marbre noir veiné de blanc sont ses pieds monstrueux, encore à demi cachés par des masses pyramidales de terres éboulées ; voilà ses ossements de silex, ses bras de granit qui se dressent encore ; et, là-haut, au-dessus des nuages, cette large zone de roche calcaire, qui montre à nu ses couches horizontales, c'est le front ridé du géant.

Combien les monuments de l'homme semblent peu de chose près de ces édifices merveilleux qu'une main puissante éleva sur la surface de la terre, et dans lesquels il y a pour l'âme comme une nouvelle manifestation de Dieu ! Ils ont beau, avec la fuite des années, changer de forme et d'aspect ; leur

architecture, sans cesse rajeunie, garde éternellement son type primitif. A ces rochers qui surplombent et se dégradent, succéderont d'autres rochers qui déchireront les nues ; de nouveaux arbres croîtront sans culture où gisent ces troncs morts de vieillesse ; ces torrents s'écoulent, d'autres cataractes s'ouvriront. Depuis des siècles, la physionomie des Alpes n'a pas varié. Les détails passent, l'ensemble reste.

Heureux le peuple qui, comme les fils de Guillaume Tell et de Winckelried, peut confier à de tels monuments tous ses souvenirs de gloire, de religion et de liberté ! Comment pourraient s'effacer ces saintes traditions, quand rien de ce qui les rappelle ne peut périr ? Ces sublimes édifices n'ont à craindre ni l'ignoble badigeon qui a souillé Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Paris, Saint-Germain-des-Prés, la vieille abbaye romane ; ni le grattoir qui a mutilé les frontons de la cour du Louvre ; ni le marteau qui allait démolir Chambord après avoir détruit les manoirs de Montmorency et de Bayard. Encore un peu, et tous les monuments de France ne seront plus que des ruines ; encore un peu, et toutes ces illustres ruines ne seront plus que des pierres, et ces pierres ne seront plus que de la poussière. Ici, tout se transforme, rien ne meurt. Une ruine de montagne est encore une montagne. Le colosse a changé d'attitude, voilà tout. C'est qu'il y a, dans toutes les parties de la création, un souffle qui les anime. Les ouvrages de Dieu vivent, ceux de l'homme durent ; et que durent-ils ?

Nous quittons Servoz, où l'on prend quelque rafraîchissement, et qui marque le milieu du trajet de Sallenche à Chamonix. Voici que le chemin fait

comme vient de faire mon esprit ; nous passons d'une montagne écroulée à un château ruiné. Depuis un quart d'heure nous côtoyons de très près l'Arve, qui coule presque de niveau avec la route. Tout à coup le muletier nous montre à droite, sur une espèce de haut promontoire que la montagne voisine pousse au milieu de la rivière, quelques pans de murailles démantelées, avec un débris de tours, et d'étroites ogives façonnées par la main des hommes, et de larges crevasses faites par le temps. C'est le manoir de Saint-Michel, vieille forteresse des comtes de Genève, célèbre dans la contrée, comme le Nant Noir, par les démons qui l'habitent et les trésors magiques qu'il recèle.

Le redoutable palais, l'ancienne citadelle d'Aymon et de Gérold est là, solitaire et lugubre comme le corbeau qui croasse joyeusement sur sa ruine. Les remparts noirâtres, inégalement rompus par les ans, s'élèvent à peine au-dessus des touffes de houx, de genêts, de ronces, qui obstruent le fossé et l'avenue ; des rideaux de lierre usurpent la place des lourds ponts-levis et des herses de fer. Au-dessus monte à perte de vue une forêt de mélèzes et de sapins ; au-dessous bouillonne l'Arve tout embarrassée d'éclats de granit, tombés du rocher qui porte le château de Saint-Michel. L'un de ces rocs, arrondi par la lutte des eaux, arrête plus longtemps et domine de plus haut que tous les autres le cours du torrent.

De temps en temps l'Arve l'investit de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncelle, surmonte le rocher qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde, puis tout retombe, et, pendant que l'Arve grondant recommence un

nouvel assaut, le front du roc reparaît chauve et nu.

Un pont se présente. Nous reprenons la rive gauche de l'Arve ; et, tandis que nos chars à bancs nous suivent péniblement, nous commençons à gravir à pied *les montées*. C'est un chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant, auquel rien ne peut se comparer, si ce n'est la pente de la montagne qui borde l'Arve de l'autre côté.

Ce passage, tantôt creusé dans le roc vif, tantôt suspendu en saillie sur un abîme, communique de la vallée de Servoz à la vallée de Chamonix. On y glisse à chaque instant sur de larges dalles de granit qui font étinceler le fer des mulets. A droite, on voit pendre sur sa tête les racines des grands mélèzes déchaussés par les pluies ; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un rocher. Une vieille femme, idiote et infirme, assise dans une sorte de niche roulante, est à l'entrée de cette route hasardeuse, et sollicite la pitié des passants. Il me sembla voir une de ces fées mendiantes des contes bleus, qui attendaient un aventurier au bord du chemin, et décidaient sa perte sur un refus ou son bonheur sur une aumône.

A peine a-t-on quitté la mendiante, qu'on rencontre une croix dressée au bord du gouffre. Il faut passer vite devant cette croix ; elle signale un malheur et un danger.

Un peu plus loin, on s'arrête. Il y a là un écho extraordinaire. Autrefois, avant que le docteur Pocock eût de nouveau découvert les merveilles de cette vallée de Chamonix, concédée dans le XI^e^ siècle par Aymon, comte de Genève, *à Dieu et*

à saint Michel archange [1], avant que l'homme eût tracé aucun sentier sur la croupe de cette montagne, si quelquefois le chasseur de chamois, entraîné par l'ardeur de sa poursuite jusque dans cette gorge formidable, arrivait au point même où nous sommes, il embouchait avec un tremblement d'horreur la corne à bouquin suspendue à sa ceinture, et faisait entendre trois fois l'appel magique : *hi ! ha ! ho !* Trois fois, une voix lui rapportait distinctement des profondeurs de l'horizon la triple adjuration *hi ! ha ! ho !* Alors il s'enfuyait plein

[1] Un savant, originaire de ces montagnes mêmes, a bien voulu communiquer à l'auteur la pièce suivante, qui nous semble assez curieuse, et qui était à peu près inconnue.

Fondation du prieuré de Chamonix par Aymon, comte de Genève.

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis.

« Ego, Aymo, comes Gebennensis, et filius meus Geroldus, damus et concedimus Domino Deo Salvatori nostro, et sancto Michaeli Archangelo, de Clusâ omnem campum munitum cum appenditiis suis, ex aquâ quæ vocatur Dionsa, et rupe quæ vocatur Alba, usque ad Balmas, sicut ex integro ad comitatum meum pertinere videtur ; id est, terras, sylvas, alpes, venationes, omnia placita et banna ; et monachi Deo et Archangelo servientes hoc totum habeant et teneant sine contradictione alicujus hominis, et nihil nobis nisi elemosinas et orationes pro animabus nostris et parentum nostrorum retinemus, ut sanctus Michael Archangelus perducat nos et illos in paradisum exultationis. Si quis autem, quod absit, hoc donum confringere voluerit, in anathemate et maledictione sit, sicut Datan et Abiron, quousque resipiscat et satisfaciat. Ex istis ergo donis sunt legitimi testes, uterini fratres comitis Willelmus Fulciniacus, et Amedeus, et Thurumbertus de Nangiaco, et Albertus miles, et Agueldrandus presbyter, et Silico.

« Ego Andreas, comitis capellanus, hanc cartam præcepto ipsius comitis scripsi, et tradidi feriâ septimâ lunâ 27ª, papa Urbano regnante. »

Au bas de cet acte pend le sceau du comte en cire blanche, et quoiqu'il soit sans date, on conjecture, par le règne du pape (Urbain II, qui siégea depuis l'an 1088 jusqu'en 1099), qu'il fut passé environ l'an 1090, époque à laquelle ce même comte, conjointement avec Gérard son fils, fit une donation assez considérable au monastère de Saint-Oyen de Joux.

d'épouvante, et allait conter dans les vallées qu'un chamois-fée l'avait attiré par delà le château de Saint-Michel, et qu'il avait entendu la voix de l'esprit des montagnes Maudites.

Aujourd'hui, dans ce même lieu, des voyageurs élégants, des femmes parées descendent de leurs chars à bancs sur une route assez bien nivelée. De petits garçons accourent avec un long porte-voix. Ils en tirent des sons aigus qui ressemblent encore à l'ancienne adjuration du chasseur. Une voix des montagnes les répète encore distinctement sur un ton plus faible et plus lointain. Et puis, si vous demandez à ces enfants : qu'est cela ? ils vous répondent : *c'est l'écho*, et tendent la main. — Où est la poésie ?

Nous laissons derrière nous les jeunes mendiants, le porte-voix, le foyer de l'écho, et nous nous enfonçons dans la gorge de plus en plus étroite et sauvage. Depuis quelques instants, un brouillard gris et terne nous cache le ciel. Nous montons, il descend. Nous le voyons remplir successivement tous les intervalles des crêtes opposées. Ses bords, qui se dilatent et s'effilent en quelque sorte, ressemblent à la frange d'un réseau. De blanchâtres lambeaux des vapeurs de l'Arve s'élèvent lentement et le rejoignent. Il touche à la haute lisière des sapins, la baigne, gagne d'arbre en arbre, et tout à coup il se ferme sur nous, et nous voile les montagnes du fond comme une toile qui s'abaisse sur une décoration de théâtre.

Nous étions à l'endroit le plus horrible et le plus beau du chemin, au point le plus élevé de ces *montées*. On distinguait encore à travers la brume l'escarpement opposé, tout hérissé de sapins presque couchés sur le sol, tant la pente est perpendiculaire !

Les rangs de la forêt sont quelquefois éclaircis par de grands arbres morts, qui pourriront où ils sont tombés, et qui n'ont pu être couchés que par la foudre du ciel ou par l'avalanche, cette foudre des montagnes. Devant nous, au fond du noir précipice, on voyait blanchir l'Arve à une profondeur si prodigieuse, que son mugissement terrible ne nous arrivait plus que comme un murmure. En ce moment le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit, au lieu de ciel, un chalet, un pré vert et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer ; sur nos têtes, une île du paradis.

Il est inutile de peindre cette impression à ceux qui ne l'ont pas sentie ; elle tenait à la fois du rêve et du vertige.

La vallée de Chamonix se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallenche. L'Arve tortueuse la traverse de part en part. Les trois paroisses qui s'en partagent le territoire, les Ouches, Chamonix, Argentière, montrent de loin à loin, dans l'étroite plaine, leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets et de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le mont Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que

le mont Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé du glacier des *Bossons* (buissons), dont la merveilleuse structure semble d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. C'est quelque chose de plus riche, sans contredit, et peut-être même de plus singulier que cet étrange monument celtique de Carnac, dont les trois mille pierres, bizarrement rangées dans la plaine, ne sont pas des édifices. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là inclinées, ceux-ci debout et détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits ; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au delà du glacier des Bossons, vis-à-vis le prieuré de Chamonix, s'arrondit la croupe boisée du Montanvert ; et, plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pèlerins et des Charmoz, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen-âge, toutes chargées de tours et de tourelles, de lanternes, d'aiguilles, de flèches, de clochers et de clochetons, et entre lesquels le glacier des Pèlerins répand ses ondulations, pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des sujets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée. Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmoréens, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamant, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où l'Arveyron naît comme un fleuve, pour mourir un mille plus loin comme un torrent.

Derrière la Mer de Glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le *Dru*, pyramide de granit, d'un seul bloc de quinze cents toises de hauteur. L'horizon, dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée ; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blancheurs vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds.

Ajoutez à l'ensemble de ce paysage de merveilles l'éternelle présence du mont Blanc, l'une des trois

plus hautes montagnes du globe, et ce caractère de grandeur que toute grande chose imprime à tout ce qui l'environne ; méditez sur ce sommet, qui est bien véritablement, pour me servir de la fabuleuse expression des poëtes, une des *extrémités de la terre ;* songez à cette frappante accumulation, dans un cercle si restreint, de tant d'objets uniques à voir, et vous croirez, en pénétrant dans la vallée de Chamonix, entrer, si je puis me permettre une expression triviale qui rend un peu mon idée, dans le cabinet de curiosités de la nature, dans une sorte de laboratoire divin où la providence tient en réserve un échantillon de tous les phénomènes de la création, ou plutôt dans un mystérieux sanctuaire où reposent les éléments du monde visible.

Le jour où nous arrivâmes, c'était le 15 août, fête de l'Assomption. Nous descendions rapidement le revers de la montagne, les yeux fixés comme magiquement sur le magnifique tableau de cette vallée, enfin ouverte à nos regards. Tout à coup un détour du chemin nous fit voir un autre spectacle. A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouches au-dessus de son village, se développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles voilées et d'enfants, précédés de quelques prêtres et d'une croix. C'était une procession qui revenait du Prieuré aux Ouches en répétant les litanies de sainte Marie, mère de Dieu. Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leurs chants. Je ne saurais dire quelle impression profonde vint sceller en quelque sorte les impressions qui m'accablaient et les rendre ineffaçables. J'aurai ce souvenir présent toute ma vie. En ce moment-là, tous les bruits des Alpes se déployaient dans la

vallée ; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers, les torrents grondaient, les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices, l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven, l'avalanche tonnait du haut des solitudes du mont Blanc ; mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Quelle puissance que celle qui fait sortir, le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortège royal du riche portail de Notre-Dame de Paris, et de leur indigent presbytère, oublié dans la vallée, l'humble procession des montagnes de Chamonix ! Quelle intelligence que celle qui peut, au même instant, donner la même pensée à tout un monde !

Les vallées des Alpes ont cela de remarquable, qu'elles sont en quelque sorte complètes. Chacune d'elles présente, souvent dans l'espace le plus borné, une espèce d'univers à part. Elles ont toutes leur aspect, leur forme, leur lumière, leurs bruits particuliers. On pourrait presque toujours résumer d'un mot l'effet général de leur physionomie. La vallée de Sallenche est un théâtre ; la vallée de Servoz est un tombeau ; la vallée de Chamonix est un temple.

VICTOR HUGO RACONTÉ

XLIV

UNE LETTRE DE LAMENNAIS

DÈS l'arrivée à Chamonix, M. Nodier se préoccupa d'avoir des guides pour le lendemain ; il s'agissait d'une ascension au Montanvert. Il voulait pour son guide à lui le vieux Balma, qu'il connaissait de son précédent voyage et dont il parlait depuis la veille avec une admiration si communicative, que M. Victor Hugo, invité à mettre un autographe sur le registre de l'auberge de Chamonix, y écrivit :

Napoléon. Talma.
Chateaubriand. Balma.

Mais le vieux Balma était malade, et M. Nodier dut se contenter d'un de ses parents, qu'il choisit par amour du nom. M. Victor Hugo prit le premier venu, un tout jeune homme.

On se leva avec le soleil, on déjeuna de lait et de miel tel qu'il sort de la ruche et qui fut trouvé excellent ; puis on partit, les hommes à pied et les femmes à dos de mulet. On monta, et de temps en temps on se retournait pour regarder la vallée. Les habitants et les habitations devenaient imperceptibles, et il semblait qu'on voyait le pays de Lilliput. Les maisons, presque toutes peintes,

faisaient l'effet de joujoux. L'Arveyron était un filet d'argent dans du velours vert. On monta encore, et, lorsqu'on se retourna, on ne vit plus rien, les nuages étaient sous les pieds des voyageurs et masquaient la terre.

On était au sommet. Une construction se dressait sur le plateau, avec cette inscription : *Temple de la Nature*. Les prêtres de ce temple étaient un ménage d'aubergistes qui débitait des libations d'un mélange de lait et de kirsch.

Il restait à visiter la Mer de Glace ; les femmes, déjà satisfaites de leur expédition, laissèrent les hommes y aller seuls. MM. Victor Hugo, Nodier et Gué, guides en tête, se dirigèrent vers le glacier, s'aidant de leurs bâtons ferrés et s'accrochant par moments aux rhododendrons, qui sont nombreux et vigoureux dans la montagne.

Le guide de M. Victor Hugo, nouveau dans le métier, se trompa de sentier et l'aventura sur une langue de glace entre deux fentes qui se rapprochaient de pas en pas ; la langue devint bientôt si étroite que le guide s'inquiéta, mais il ne voulut pas s'avouer en faute, et il alla de l'avant, disant que la route allait bientôt s'élargir ; elle se rétrécit encore et ne fut plus qu'une mince tranche entre deux abîmes. Le guide saisit la main de M. Victor Hugo et lui dit : — Ne craignez rien. Mais il était tout pâle. A quelque distance, une des fentes cessait, et la languette rejoignait un plateau, mais il fallait aller jusque-là. Il n'y avait pas place pour deux de front ; le guide n'avait qu'un pied sur le niveau et marchait de l'autre sur la pente glissante du gouffre ; le jeune montagnard, au reste, ne bronchait pas, et supportait la pression du voyageur avec la solidité d'une statue. Ils arrivèrent au pla-

teau, mais là le danger n'était pas fini. Le plateau auquel l'arête se rattachait était plus haut qu'elle de cinq à six pieds et coupé à pic.

— Il faut que nous nous quittions la main, dit le guide. Restez appuyé sur votre bâton, et fermez les yeux de crainte du vertige.

Il grimpa au mur de glace et, après quelques secondes qui parurent des quarts d'heure à M. Victor Hugo, se pencha, lui tendit les deux mains et l'enleva lestement.

Le plateau était connu du guide, qui s'y orienta sans peine. D'ailleurs M. Victor Hugo aperçut bientôt MM. Nodier et Gué qui le cherchaient, effrayés. Le guide de M. Nodier, voyant d'où venait l'autre, devina l'imprudence qu'il avait commise et l'en réprimanda durement : — il avait compromis la vie d'un voyageur et l'honneur de sa profession, c'était une tache pour tout le corps des guides, etc. Le jeune suisse, si ferme devant l'abîme, le fut moins devant le reproche, et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Les voyageuses furent reprises au Temple de la Nature, et frissonnèrent au récit du péril. Cela leur fit voir des précipices partout ; elles n'osèrent pas redescendre à mulet ; mais leurs pieds étaient moins sûrs que ceux des bêtes, et elles furent emportées plus vite qu'elles n'auraient désiré sur les versants rapides de la montagne. Elles glissaient, s'asseyaient à terre, refusaient de se relever, en voulaient aux hommes de les avoir amenées, se fâchaient, pleuraient. Parvenues à la vallée, elles rirent de leur frayeur, et leurs larmes, celles du guide, le danger de M. Victor Hugo, tout cela devint de la joie.

Les guides de MM. Nodier et Gué et celui des

voyageuses présentèrent leur livret ; ils sont obligés de faire attester par le voyageur la manière dont ils l'ont conduit. Le guide de M. Victor Hugo dut aussi présenter le sien ; il était tout décontenancé et trembla fort quand M. Hugo le lui rendit ; il rayonna de bonheur en lisant : *Je recommande Michel Devouassous, qui m'a sauvé la vie.*

MM. Nodier et Victor Hugo commençaient à voir le fond de leurs dix-sept cent cinquante francs ; ils durent songer au retour. On reprit assez tristement le chemin de la France. On revint lentement, en s'arrêtant partout où il y avait une ruine, ou une bibliothèque, car M. Nodier préférait les livres aux pierres. A chaque endroit où l'on descendait, les deux amis s'emparaient de l'aubergiste et le questionnaient tous deux à la fois, l'un sur les restes de vieille architecture, l'autre sur les étalages de bouquinistes. L'aubergiste s'embrouillait dans cet interrogatoire entre-croisé et répondait de travers. M. Nodier s'impatientait :

— Mon cher, disait-il à M. Victor Hugo, vous êtes possédé par le démon Ogive.

— Et vous, par le diable Elzévir.

On resta un peu à Lyon, où le chanteur Martin donnait des représentations. M^me^ Nodier, qui ne manquait jamais une occasion de spectacle, voulut y aller et y entraîna tout le monde, excepté M. Victor Hugo, peu épris d'opéra-comique. — A Satoris, on était en train de déjeuner à un rez-de-chaussée dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer le clair soleil d'août. Pendant qu'on mangeait avec l'appétit et l'entrain du voyage, une malheureuse fille d'une quinzaine d'années, qui voyait ce bon repas de la rue, vint à la fenêtre et apparut, en

haillons, maigre, souffreteuse, dégradée, dans ce rayonnement du ciel. M. Nodier tira de son gousset la première pièce de monnaie qu'il rencontra sous sa main ; au moment où il la tendait à la mendiante, Mme Nodier lui fit remarquer que c'était une pièce de vingt francs.

— Bah ! dit-il, je n'en serai pas plus pauvre dans l'éternité.

Et il donna le louis.

Les deux voitures rentrèrent à Paris le 2 septembre. Il était temps ; M. Charles Nodier n'avait plus en tout que vingt-deux francs et M. Victor Hugo que dix-huit. On se serra la main à la barrière, et la calèche gagna le Marais et la berline le faubourg Saint-Germain.

Voici une lettre écrite par M. de Lamennais à M. Victor Hugo à propos de ce voyage :

« A la Chênaie, le 4 novembre 1825.

« Je vous félicite, mon cher ami, sur la manière dont vous avez employé la belle saison. Si j'étais riche et que j'eusse du loisir, j'aimerais les voyages ; c'est une source inépuisable d'instruction. On apprend peu de choses dans les livres, et aujourd'hui moins que jamais. J'avais lu beaucoup d'ouvrages sur l'Angleterre et sur l'Italie avant d'y aller. Ces deux pays m'ont paru tout autres, à bien des égards, qu'on ne me les avait montrés. On ne voit guère, il est vrai, quand on ne voit qu'avec les yeux ; ils ne sont guère bons que pour faire des cartes de géographie ; l'imagination, l'esprit seuls saisissent le reste. J'ai connu des gens qui ne pouvaient souffrir cette belle campagne de Rome, modèle de grandeur et même de grâce dans son apparente

désolation. Quand le soir on passe devant le tombeau de Métella et les catacombes de Saint-Sébastien, et qu'à travers les ombres des vieux romains et des souvenirs de vingt siècles, seuls habitants de cette solitude, on arrive au mont Sacré, tout ce qui se remue dans l'âme est inexprimable. Pas une chaumière, pas un arbre, quelques aigles qui planent sur ce sol désert où une multitude de petites collines, semblables aux flots de la mer, forment d'immenses ondulations, une lumière douce et moelleuse qui s'épaissit pour devenir la nuit, voilà tout, mais c'est Rome encore avec sa puissance, avec son empire, et vous êtes subjugué par son fantôme même. Pardon de cette promenade lointaine à laquelle je ne songeais pas il y a deux minutes. C'est à vous, c'est à Nodier de peindre ces merveilleuses scènes ; pour moi pauvret, je ne sais que les sentir. Genève, au bord de son lac, triste, froide, pesante, élevant de temps en temps un cri aigre et discordant, ressemble à un cormoran sur un rocher. Ce serait l'honorer beaucoup trop que de l'offrir en sacrifice à la ville éternelle. Quand l'industrie sera tout à fait divinisée, on pourra tout au plus la traîner à son autel. Le mot du ministre est juste et remarquable. Ces gens-là ont donc quelquefois des remords de raison ?

« Vous voulez que je vous parle de ma santé : elle est fort mauvaise ; depuis quatre mois, je ne puis travailler. Mes affaires non plus ne vont pas trop bien, et cela me tracasse à cause de mes dettes. Il faut pourtant se résigner à tout. Adieu, mon ami ; offrez mes hommages affectueux à M^me^ Hugo, et embrassez pour moi votre chère petite fille. Mille compliments à M. Nodier ; je le remercie de s'être souvenu de moi. D'autres aussi s'en souvien-

nent, mais pas dans le même sens. Un peu d'estime et d'affection de la part des gens qu'on honore aide beaucoup à soutenir les combats de l'amphithéâtre.

« *Vale et me ama.* »

XLV

L'ODE A LA COLONNE

Madame Victor Hugo ne croyait pas si bien dire au déjeuner de Sallenche; le livre ne fut jamais fait. M. Victor Hugo seul fit sa part ; M. Nodier attendit pour commencer la sienne que les dessins fussent prêts ; la gravure prit des mois, et donna le temps à l'éditeur de faire faillite, ce qui dispensa M. Nodier de s'exécuter.

En janvier 1826, M. Victor Hugo publia *Bug-Jargal*, après l'avoir remanié et récrit en grande partie ; — en octobre, une réimpression de ses premières *Odes*, augmentée d'odes nouvelles et de *Ballades*, avec une préface qui arborait résolument le drapeau de la liberté littéraire. Les partisans des règles établies se jetèrent avec violence sur la préface et sur les vers, qui eurent aussi leurs partisans, moins nombreux, mais aussi énergiques.

Il y avait alors un journal auquel le nom de ses rédacteurs, MM. Guizot, Dubois, Jouffroy, Cousin, etc., donnait une certaine importance, surtout dans les salons. *Le Globe*, universitaire et gourmé, avait pour les novateurs une sorte de bienveillance protectrice. Il s'interposait entre les combattants, enseignant le progrès à droite et la modération à gauche. M. Dubois fit un article plus chaleureux que

l'auteur ne l'avait attendu, et presque enthousiaste, de l'ode intitulée *les Deux Îles*.

M. Victor Hugo ne fermait jamais sa porte, même pendant ses repas. Un matin, il déjeunait, quand la domestique annonça M. Sainte-Beuve. Elle introduisit un jeune homme qui se présenta comme voisin et comme rédacteur d'un journal ami ; il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs et il écrivait dans *le Globe*. *Le Globe* ne s'en tiendrait pas, dit-il, à un seul article sur les *Odes ;* c'était lui-même qui ferait les autres. Il avait demandé à s'en charger, redoutant un retour de M. Dubois, qui n'était pas tous les jours d'une humeur si admirative et qui redeviendrait bien vite professeur. L'entrevue fut fort agréable, et l'on se promit de se revoir ; ce qui était d'autant plus facile que M. Victor Hugo allait se rapprocher encore de son critique et loger lui-même rue Notre-Dame-des-Champs.

Quelques semaines après, M. Victor Hugo était dans une maison séparée de la rue par une avenue plantée d'arbres, et continuée par un jardin dont les faux ébéniers touchaient aux fenêtres de son appartement. Une pelouse s'étendait jusqu'à un pont rustique que l'été baignerait dans le verdoiement des branches.

M. Victor Hugo allait quelquefois lire les journaux sous les arcades de l'Odéon. Un jour de février 1827, il trouva la presse libérale en grand émoi ; un scandale avait eu lieu la veille chez l'ambassadeur d'Autriche. Le duc de Tarente, invité au bal de l'ambassade, avait été surpris d'entendre l'huissier l'annoncer : M. le maréchal Macdonald. Quand le duc de Dalmatie était entré, l'huissier avait annoncé : M. le maréchal Soult. Les deux ducs

se demandaient ce que cela voulait dire et si c'était une erreur de l'huissier, lorsque le duc de Trévise était arrivé et avait été annoncé aussi : M. le maréchal Mortier. La même suppression de titres étrangers s'était faite pour le duc de Reggio. Il n'était plus possible de douter ; il y avait volonté et préméditation de l'ambassadeur ; l'Autriche, humiliée de titres qui rappelaient ses défaites, les niait publiquement ; elle avait invité les maréchaux pour les dégrader de leurs victoires, et elle soufflétait l'empire sur leur face. Ils étaient aussitôt sortis tous ensemble de l'hôtel.

Le sang de soldat que M. Victor Hugo avait dans les veines lui monta au visage ; il lui sembla qu'on insultait son père, et il fut saisi d'un irrésistible besoin de le venger. Il fit l'*Ode à la Colonne*.

L'ode, publiée immédiatement par *les Débats* en premier Paris, et répétée par plusieurs journaux, produisit un effet profond. La presse de l'opposition, jusqu'alors hostile au poëte royaliste, l'acclama cette fois ; en revanche, la presse ministérielle cessa de le louer ; attaquer l'Autriche, c'était attaquer les Bourbons, qu'elle avait ramenés en France ; glorifier les maréchaux, c'était glorifier l'empire. L'ode fit aux royalistes purs l'effet d'une désertion.

Ce fut le début de la rupture. Devant l'affront autrichien, M. Victor Hugo avait senti qu'il n'était plus vendéen, qu'il était français :

> Contre une injure ici tout s'unit, tout se lève,
> Tout s'arme, et la Vendée aiguisera son glaive
> Sur la pierre de Waterloo !

Il avait entrevu une France plus grande que les

partis, qui ne rejetterait rien de son histoire et qui dirait à la colonne impériale :

Au bronze de Henri mon orgueil te marie.

Ce n'est plus seulement l'armée qu'il accepte comme dans l'ode « à son père », c'est aussi l'empereur. « Buonaparte » est devenu « Napoléon », le « tyran » est oublié, et « l'éperon de Napoléon » vaut « la sandale de Charlemagne ».

XLVI

CROMWELL

M. Taylor était alors commissaire royal à la Comédie-Française. Il demanda à M. Victor Hugo pourquoi il n'écrivait pas pour le théâtre.

— J'y pense, dit M. Victor Hugo. J'ai même commencé un drame sur Cromwell.

— Eh bien ! finissez-le et donnez-le-moi. Un Cromwell fait par vous ne peut être joué que par Talma.

Pour engager l'affaire, il réunit le poëte et le tragédien dans un dîner au *Rocher de Cancale*.

Le dîner était nombreux, mais MM. Victor Hugo et Talma, placés l'un à côté de l'autre, purent causer à leur aise.

Talma avait alors soixante-cinq ans ; il était fatigué et malade ; il mourut quelques mois après ; il se sentait finir. Il parla de sa profession avec amertume : les acteurs n'étaient pas des hommes, pas même lui, malgré son succès et sa réputation ; applaudi et traité presque en ami par l'empereur, il lui avait demandé la croix, et l'empereur n'avait pas osé la lui donner. Même dans son métier, il n'était arrivé à rien.

M. Victor Hugo se récria.

— Non, insista le grand tragédien, l'acteur

n'est rien sans le rôle, et je n'ai jamais eu un vrai rôle. Je n'ai jamais eu de pièce comme il m'en aurait fallu. La tragédie, c'est beau, c'est noble, c'est grand; j'aurais voulu autant de grandeur avec plus de réalité. Un personnage qui eût la variété et le mouvement de la vie, qui ne fût pas tout d'une pièce, qui fût tragique et familier, un roi qui fût un homme. Tenez, m'avez-vous vu dans Charles VI? J'ai fait de l'effet en disant : *Du pain! Je veux du pain!* C'est que le roi n'était plus là dans une souffrance royale, il était dans une souffrance humaine; c'était tragique et c'était vrai; c'était la souveraineté et c'était la misère; c'était un roi et c'était un mendiant. La vérité! voilà ce que j'ai cherché toute ma vie. Mais que voulez-vous? je demande Shakespeare, on me donne Ducis. A défaut de vérité dans la pièce, j'en ai mis dans le costume. J'ai joué Marius jambes nues. Personne ne sait ce que j'aurais été si j'avais trouvé l'auteur que je cherchais. Je mourrai sans avoir joué une seule fois. Vous, monsieur Hugo, qui êtes jeune et hardi, vous devriez me faire un rôle. Taylor m'a dit que vous faisiez un Cromwell. J'ai toujours eu envie de jouer Cromwell. J'ai acheté son portrait à Londres. Si vous veniez chez moi, vous le verriez accroché dans ma chambre. Qu'est-ce que c'est que votre pièce? Ça ne doit pas ressembler aux pièces des autres.

— Ce que vous rêvez de jouer, dit M. Victor Hugo, c'est justement ce que je rêve d'écrire.

Et il exposa au tragédien quelques-unes des idées dont il allait faire la *Préface de Cromwell* : le drame substitué à la tragédie, l'homme au personnage, le réel au convenu; la pièce libre d'aller de l'héroïque au positif; le style ayant toutes les allures, épique, lyrique, satirique, grave, bouffon; la suppression

de la *tirade* et du *vers à effet*. Ici, Talma l'interrompit vivement :

— Ah ! oui, s'écria-t-il ; c'est ce que je m'épuise à leur dire. Pas de beaux vers !

Il écouta avec grande attention les théories du poëte.

— Et votre *Cromwell* est fait dans ces idées ? lui demanda-t-il.

— Tellement que, pour bien marquer tout de suite sa volonté d'être réel, son premier vers est une date :

Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquante-sept.

— Vous devez en savoir des scènes par cœur ! dit Talma. Vous seriez bien aimable de nous en dire une.

Les autres convives joignirent leurs instances aux siennes. M. Victor Hugo dit la scène où Milton adjure Cromwell de renoncer à se faire roi. La scène était mal choisie ; ce n'était, en somme, qu'un long discours, qui, si accidenté qu'il fût par l'émotion du raisonnement et par la coupe de la phrase, ne tranchait pas absolument avec les tirades tragiques ; de plus, c'était Milton qui parlait tout le temps, et Talma n'aurait eu qu'à l'écouter. Il trouva les vers très beaux, ce qui était un éloge suspect après son cri contre les « beaux vers », et demanda autre chose. M. Victor Hugo dit la scène du Protecteur interrogeant Davenant sur son voyage. Cette fois, on était loin de la tragédie ! A chaque détail local, à chaque touche de réalité franche :

Logez-vous pas toujours chez votre même hôtesse ?
A la Sirène ?...

Vous avez un chapeau de forme singulière.
Excusez ma façon peut-être familière ;
Vous plairait-il, monsieur, le changer pour le mien ?

Talma applaudissait : — A la bonne heure ! c'est cela ! c'est ainsi qu'on parle ! — Et, la scène finie, il tendit la main à l'auteur en lui disant : — Dépêchez-vous de finir votre drame, j'ai hâte de le jouer.

Quelque temps après, Talma était mort. M. Victor Hugo, n'ayant plus d'acteur, ne se pressa plus, et put donner à son drame des développements que n'aurait pas comportés la représentation.

Il travaillait souvent en marchant ; il n'avait qu'un pas à faire pour être sur le boulevard Montparnasse ; il se promenait là, parmi les allants et venants nombreux qu'y attirent les cabarets des barrières, les boutiques en plein vent, les spectacles forains et le cimetière. En regard du cimetière, il y avait dans ce moment une baraque de saltimbanques. Cette antithèse de la parade et de l'enterrement le confirmait dans son idée d'un théâtre où les extrêmes se toucheraient, et ce fut là que lui vint à l'esprit le troisième acte de *Marion de Lorme* où le deuil du marquis de Nangis contraste avec les grimaces du Gracieux.

Une des modes d'alors était d'aller manger des galettes au *Moulin de Beurre*, ainsi nommé parce que le propriétaire s'était enrichi à vendre du beurre. Le moulin était dans la campagne, du côté de Vanvres. Une fois là on ne revenait pas dîner à Paris, on se répandait dans les guinguettes environnantes. Un dimanche, M. Abel Hugo, cherchant où manger, entendit une musique sous des arbres. C'étaient

Les vagues violons de la mère Saguet.

Il y alla et vit une maisonnette entre une cour fleurie de plates-bandes et un jardin ombragé. Il dîna sous une tonnelle, et dîna si bien qu'il y amena tous ses amis. Il fut félicité hautement de sa découverte, et on ne le nomma plus que le Christophe Colomb de la mère Saguet. Il fut engagé d'honneur à y dîner souvent. Il passait par la rue Notre-Dame-des-Cha ips et emmenait quelquefois son frère. On s'y rencontrait ; la réputation du lieu s'était faite rapidement, et attirait les peintres et les sculpteurs, nombreux de ce côté de Paris. MM. David, Charlet, Louis Boulanger, les Devéria, l'excellent architecte Robelin, se donnaient de fréquents rendez-vous sous les tonnelles. Le grand talent de la cuisinière, c'était surtout la jeunesse et la bonne humeur des dîneurs. La mère Saguet n'avait guère pour garde-manger que sa basse-cour. Le premier plat était les œufs, et le second les poulets qu'elle accommodait sommairement ; elles les coupait en deux, les mettait à cuire sur le gril et leur adjoignait une sauce piquante. Avec cela, du fromage et du vin blanc tant qu'on en voulait, on avait de quoi rester à table depuis six heures jusqu'à dix et s'en aller radieux.

Un jour que M. Victor Hugo allait chez la mère Saguet avec M. David, ils rencontrèrent, rue Montparnasse, une fille de treize à quatorze ans en guenilles ; M. David la regarda, s'arrêta, lui parla, et prit note de son nom et de son adresse. M. Victor Hugo, étant allé voir M. David dans son atelier la semaine suivante, y trouva la pauvre petite toute nue, grêle, étiolée, flétrie par la misère, et pourtant belle ; M. David en faisait la jeune fille du *Tombeau de Botzaris*, laquelle, dans sa pensée, représentait la Grèce, alors opprimée et souffrante.

Elle semblait heureuse de penser que son corps chétif allait acquérir l'éternité du marbre. Hélas ! le marbre n'a pas été plus épargné que la chair. Au moins ce sont les français qui ont fait une cible du tombeau du Cid, ce sont les grecs eux-mêmes qui ont fait une cible du tombeau de Botzaris. M. David, sorti de France en décembre 1851, alla en Grèce ; une balle avait frappé le front, une autre avait cassé une main. Cette douleur ajoutée à l'exil navra le pauvre grand sculpteur ; il redemanda sa statue blessée et mutilée pour la guérir et la réparer. Mais il mourut avant d'en avoir eu le temps.

A la fin de l'été, M. Victor Hugo était un soir chez M^me^ Tastu ; elle le pria de dire une scène de *Cromwell*, qu'il venait d'achever. M. Tissot, qui était présent, trouva la scène très belle, et demanda à l'auteur s'il avait traité avec un éditeur ; sur sa réponse négative, il lui offrit d'en parler au sien. En effet, dès le lendemain, M. Ambroise Dupont vint acheter le manuscrit, et l'auteur s'occupa de la préface.

Le succès du *Freyschütz* avait mis l'Odéon en goût d'importations dramatiques. Après Weber, vint Shakespeare. A la nouvelle que des acteurs anglais allaient représenter leur grand poëte, toute la jeune génération s'émut et se passionna. M. Eugène Delacroix écrivait à M. Victor Hugo :

« Eh bien, envahissement général. Hamlet lève sa tête hideuse, Othello prépare son oreiller essentiellement occiseur et subversif de toute bonne police dramatique. Qui sait encore ? le roi Lear va s'arracher les yeux devant un public français ! Il serait de la dignité de l'Académie de déclarer

incompatible avec la morale publique toute importation de ce genre. Adieu le bon goût. Apprêtez-vous dans tous les cas une bonne cuirasse sous votre habit. Craignez les poignards classiques. »

Au grand poëte s'ajoutaient de grands acteurs, entre autres une actrice exceptionnellement douée, miss Smithson ; Mlle Taglioni lui eût envié sa danse, Mme Pasta son chant et Mlle Mars sa voix. Elle ravissait les peintres par le goût de ses costumes. Elle réussit de toutes les façons ; M. Berlioz, alors violon à l'orchestre de l'Odéon, la demanda en mariage.

Ces admirables drames admirablement joués remuèrent profondément M. Victor Hugo qui écrivait dans ce moment la préface de *Cromwell ;* il l'emplit de son enthousiasme pour « ce dieu du théâtre en qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène, Corneille, Molière, Beaumarchais ».

La préface prit, comme la pièce, de vastes proportions. Le volume qui en aurait fait deux aisément, fut imprimé très vite et parut dans les premiers jours de décembre 1827.

L'effet du drame fut dépassé par celui de la préface. Elle éclata comme une déclaration de guerre aux doctrines reçues et provoqua des batailles de feuilletons. L'hostilité attaqua tout, les idées et le style ; voici quelques lignes d'un des journaux importants d'alors, *la Gazette de France :*

« Ce qui se fait remarquer dès les premières lignes de cette préface, c'est le ton de hauteur dédaigneuse avec laquelle un jeune écrivain dont la réputation n'a point dépassé l'enceinte de quel-

ques cercles amis parle de tout ce qui a d'autres idées que celles qu'il professe... Il fut un temps où il se contentait de faire des odes comme tout le monde... Il se bornait à recueillir par avance les palmes que promettait à son talent futur l'espoir que ses premiers essais faisaient naître, et qui malheureusement sont encore *incueillies*, pour parler la langue romantique. Aujourd'hui, il en est tout autrement. Le jeune poëte modeste est devenu un professeur jetant avec fierté ses préceptes à son auditoire absent... Qui songe encore à reproduire cette vieille et ennuyeuse question du classique et du romantisme, dont l'ennui a fait justice depuis longtemps? Deux hommes seuls, M. Hugo et M. d'Arlincourt, qui l'ont fait en même temps et souvent dans des termes identiques; s'il y a entre eux quelque différence, elle est tout entière à l'avantage du dernier, dont la prose nous a semblé bien préférable, sous le rapport du goût et de la simplicité, à celle de l'auteur de *Cromwell*... Son but avoué est de briser tous « ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont entrepris d'enchaîner le drame dans son sommeil »; c'est-à-dire, en français, de se rendre indépendant des trois unités. Nous pourrions faire remarquer à l'auteur de cette phrase que, dans cette milice de Lilliput, il y a quelques nains qui ne sont pas si méprisables, et entre autres tous les hommes qui ont écrit pour la scène depuis le *Cid* jusqu'à *Cromwell;* mais que seraient-ils ces hommes pour lui qui appelle Shakespeare (dont il ne sait pas même écrire le nom) le dieu du théâtre?... Les personnes qui ne partageront pas les idées émises dans ce dernier passage, et nous croyons que le nombre en est considérable, ne pourront au moins en contester la nouveauté.

C'est pour la première fois, sans doute, qu'on a imaginé de mettre l'auteur de quelques drames spirituels et libertins sur la même ligne que Molière et Corneille (car il faut remarquer que Racine n'est pas même cité, ces messieurs ne s'en occupent pas plus que s'il n'existait pas). Ces bizarreries, qui n'ont rien de sérieux au fond, ont même un côté plaisant dont on s'amuserait si elles étaient présentées avec talent ; il faut être doué de quelque force pour s'attaquer à des géants, et, lorsqu'on entreprend de détrôner des écrivains que des générations tout entières sont convenues d'admirer, il faudrait les combattre avec des armes, sinon égales, du moins dans un style assez élégant et assez pur pour montrer qu'on les comprend, et que ce n'est pas uniquement par impuissance qu'on s'attaque à eux ; mais quel tort peut-on espérer leur faire quand on écrit comme l'auteur de la préface dont nous parlons ?... »

La défense ne fut pas moins ardente que l'attaque ; les jeunes gens se déclarèrent énergiquement pour l'indépendance du théâtre, et la *Préface de Cromwell* devint le signe de ralliement.

Le Globe, dans un article de M. de Rémusat, maintint son rôle de médiateur. — Les amis toulousains de M. Victor Hugo sentirent que leur néo-tragédie allait disparaître dans cette irruption violente d'un art entier et sans scrupules. La mort de Talma leur avait porté le premier coup, la *Préface de Cromwell* les acheva. Ils se résignèrent de bonne grâce, et prirent noblement le parti de l'œuvre qui les tuait. M. Soumet écrivit à l'auteur : « Je lis et je relis sans cesse votre *Cromwell*, cher et illustre Victor, tant il me paraît rempli des

beautés les plus neuves et les plus hardies ; quoique dans votre préface vous nous traitiez de mousses et de lierres rampants, je n'en rendrai pas moins justice à votre admirable talent et je parlerai de votre œuvre michel-angesque comme je parlais autrefois de vos odes. »

XLVII

MORTS

L'ANNÉE finit tristement. Mme Foucher, malade depuis assez longtemps, avait cru que l'été et la campagne la remettraient ; elle revint à Paris condamnée par les médecins. Elle se coucha pour ne plus se relever. Cette femme excellente garda, dans des souffrances intolérables, un calme et une bonté angéliques. Le mal qui la tenaillait lui arrachait par instant un cri vite étouffé, et elle se remettait aussitôt à sourire. Elle ne s'occupait que de son mari et de ses enfants, surtout de sa seconde fille qu'elle avait eue quelques années auparavant et que sa maladie l'avait obligée de mettre en pension toute petite. Elle s'inquiétait du dîner, du linge, si Paul avait ce qu'il lui fallait, s'il était venu une lettre d'Alençon, où son fils Victor était substitut du procureur du roi et s'était marié. Rien n'était touchant comme cette martyre attentive au bien-être des autres.

La mort ne l'effraya pas. Le prêtre qu'elle avait demandé la trouva tranquille et sereine. Elle aurait pu se confesser en public. Toute sa vie avait été un long dévouement. Elle avait eu cette perfection de la vertu qui est l'indulgence. Elle qui vivait dans son intérieur et dans son devoir, elle avait toujours

excusé les fautes des autres femmes ; elle y croyait malaisément ; contrainte par l'évidence, elle répondait : — Je n'aime pas qu'on soit sévère pour les femmes, elles ont tant à souffrir.

Le prêtre était une espèce d'aumônier de la famille. Il avait baptisé le premier enfant de M. Victor Hugo. C'était un méridional, sanguin, irascible, bon diable, assez leste dans ses propos. En présence de la mourante, il se transfigura, et il l'administra avec la gravité sacerdotale. Si habitué qu'il fût aux agonies, il ne put se défendre d'une vive émotion devant cette fin douloureuse d'une femme dont il connaissait toute la vie. Il sortit le visage en larmes.

Il y eut une apparence d'amélioration dans l'état de la malade. — Je me sens mieux, dit-elle, je crois que je vais entrer en convalescence.

Le soir même, le supplice reprit. Le surlendemain, elle rendait à Dieu une des meilleures âmes qui aient passé sur la terre.

La vie est une perpétuelle rencontre de funérailles et de noces. Au mariage de M. Victor Hugo, son frère Abel avait remarqué une jeune fille, M^lle^ Julie de Montferrier ; il n'était pas alors en position de se mettre en ménage ; mais depuis, ses affaires ayant réussi, il l'avait demandée et obtenue. Il fut marié par le même prêtre qui venait d'enterrer M^me^ Foucher.

Le général Hugo, établi momentanément à Paris, assista au mariage. La réconciliation était complète entre le père et les fils. Abel et Victor étaient revenus tout à fait et avaient accepté leur belle-mère. C'était à son père que Victor avait dédié *Cromwell*. Le général était heureux de tous les côtés. Le gouvernement lui avait enfin pardonné

l'acharnement de sa résistance à l'étranger. Il n'était plus interné ; il était reconnu comme général de division. Rétabli dans son grade, dans sa liberté et dans sa famille, il respirait un peu après une vie si laborieuse et si méconnue. Il avait déjà deux petits-enfants, Léopoldine et Charles ; le nouveau mariage lui en promettait d'autres ; il était encore d'âge à voir longtemps grandir ses petits-enfants, qui, eux, seraient élevés à l'aimer.

Pour être plus près de ses fils, il s'était logé dans leur quartier. Il habitait rue Plumet. M. Victor Hugo allait le voir presque tous les soirs. Il y restait des heures entières, voulant regagner le temps perdu. Le 28 janvier 1828, il se hâta de dîner et y emmena sa femme. Le général était en humeur de gaîté et de causerie. On ne se sépara qu'à onze heures. Le fils était rentré et se déshabillait, quand on sonna vivement à la porte. Ce coup de sonnette à une heure où les visites ont cessé lui fit peur. Il courut, ouvrit la porte et vit un homme qu'il ne connaissait pas.

— Que voulez-vous ?

— Je viens de la part de M^me^ la comtesse Hugo vous dire que votre père est mort.

M. Victor Hugo quittait son père, il venait de le voir plein de vie, il fut étourdi du coup, il crut à une erreur ou à quelque horrible rêve. Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, il se rhabilla et suivit machinalement le messager rue Plumet.

Il trouva son père étendu sur son lit, rigide et décoloré, le col de chemise déboutonné, une manche relevée et des ligatures au bras. Il y avait près de lui un homme qu'il ne reconnut pas d'abord.

Cet homme était un médecin qui demeurait à la porte du général. On était allé chercher du secours

le plus près possible ; il était venu et avait trouvé le général en proie à une attaque d'apoplexie foudroyante ; il avait pratiqué une saignée et fait tout ce qui était possible, mais sans résultat.

Le général était mort en soldat, l'apoplexie l'avait frappé debout, avec la rapidité d'une balle.

Le médecin du père se trouvait être celui qui avait soigné le fils à la pension Cordier de sa blessure au genou.

Les robes noires et le crêpe achetés pour le deuil de la mère n'étaient pas encore usés et purent servir pour celui du père.

XLVIII

AMY ROBSART

Six ans auparavant, à dix-neuf ans, au moment où, sa mère morte, son père à Blois, seul au monde, son mariage empêché par sa pauvreté, M. Victor Hugo cherchait partout cet argent qui le rapprocherait du bonheur, M. Soumet lui avait proposé d'extraire à eux deux une pièce d'un roman de Walter Scott, *le Château de Kenilworth*. M. Soumet ferait le plan, M. Victor Hugo écrirait les trois premiers actes et M. Soumet les deux derniers. M. Victor Hugo avait fait sa part ; mais lorsqu'il avait lu ses trois actes, M. Soumet n'en avait été content qu'à moitié ; il n'admettait pas le mélange du tragique et du comique, et il voulait effacer tout ce qui n'était pas grave et sérieux. M. Victor Hugo avait objecté l'exemple de Shakespeare ; mais alors les acteurs anglais ne l'avaient pas encore fait applaudir à Paris, et M. Soumet avait répondu que Shakespeare, bon à lire, ne supporterait pas la représentation ; que *Hamlet* et *Othello* étaient d'ailleurs plutôt des essais sublimes et de belles monstruosités que des chefs-d'œuvre ; qu'il fallait qu'une pièce choisît de faire rire ou de faire pleurer. Les deux collaborateurs, ne s'entendant pas, s'étaient séparés à l'aimable ; chacun avait repris ses actes et son indépendance, et complété sa

pièce comme il avait voulu. M. Soumet avait fait une *Émilia* qui, jouée au Théâtre-Français par Mlle Mars, avait eu un demi-succès. M. Victor Hugo avait terminé son *Amy Robsart* à sa façon, mêlant librement la comédie à la tragédie. Mais, au moment de songer à la représentation, la pension de Louis XVIII était venue le dispenser des spéculations littéraires, et il avait jeté la chose au fond d'un tiroir.

En 1828, le plus jeune de ses deux beaux-frères, Paul Foucher, sortait du collège. Il se sentait entraîné vers la littérature, et surtout vers le théâtre. Mais les théâtres lui faisaient la réponse invariable qu'ils font aux jeunes gens : — Quand vous aurez un nom. Il cherchait donc le moyen de se faire ce nom qui seul ouvre les portes. Un jour M. Soumet, qu'il était allé voir, lui demanda s'il connaissait *Amy Robsart* et lui en parla comme d'une œuvre singulière et curieuse qui valait la peine d'être lue.

— Ça m'a un peu effarouché dans le temps, dit-il, et maintenant encore il y a bien des témérités où je ne me hasarderais pas, moi ; mais, puisque les drames anglais ont réussi, je ne vois pas pourquoi ça ne réussirait pas. Si j'étais de Victor Hugo, je ne perdrais pas une pièce où il y a des scènes très belles. Le cinquième acte, qui est presque tout de son invention, est d'une grande originalité.

M. Paul Foucher pria son beau-frère de lui prêter la pièce, et s'étonna, comme M. Soumet, que M. Victor Hugo ne la fît pas jouer. M. Victor Hugo lui expliqua qu'il avait fait cela à dix-neuf ans par pauvreté, mais qu'il ne lui convenait plus d'emprunter des sujets aux autres.

— Et qu'est-ce que tu feras de ta pièce ?

— Je la brûlerai.

— Veux-tu me la donner ?

Il prétendit que cela lui rendrait un vrai service, qu'une pièce pareille lui ouvrirait le théâtre et lui improviserait un nom.

— Ma foi, dit Victor Hugo, je ne regarde pas cela comme une pièce de moi. Fais-en ce que tu voudras. Walter Scott t'appartient autant qu'à moi.

Amy Robsart, portée aussitôt à l'Odéon, fut reçue facilement et distribuée aux meilleurs comédiens du théâtre, MM. Lockroy, Provost, Mlle Anaïs, etc. M. Eugène Delacroix voulut bien dessiner les costumes. Il était convenu que le nom de Victor Hugo ne serait pas prononcé ; mais quelques phrases ou quelques indiscrétions le trahirent, et le directeur, enchanté, s'empressa de répandre le bruit que le drame était de l'auteur de *Cromwell*. M. Victor Hugo eut beau s'y opposer ; le directeur, voyant dans le nom une attraction, continua à le crier sur les toits.

La pièce fut extrêmement sifflée. « On a joué hier à l'Odéon, disait le lendemain *le Journal des Débats*, un drame en cinq actes, *Amy Robsart*, emprunté au *Kenilworth* de Walter Scott, et qui, traité déjà sur trois théâtres différentes, reparaissait pour la quatrième fois, sans autre avantage que d'avoir été allongé outre mesure et déparé par une foule de locutions triviales. Les sifflets et les éclats de rire ont fait justice de cette vieille nouveauté. »

M. Victor Hugo, qui voulait bien donner le succès, ne voulut pas donner la chute ; il écrivit immédiatement dans les journaux que les passages sifflés étaient de lui. Il ajoutait en post-scriptum : « L'auteur a retiré la pièce. »

XLIX

AMIS

Entre les amis les plus assidus de la maison, deux venaient presque tous les jours, M. Louis Boulanger, intelligence ouverte à Shakespeare comme à Rembrandt, et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent écrivain. Le mariage de M. Abel Hugo ayant désorganisé les dîners de la mère Saguet, les plaisirs champêtres de l'été de 1828 furent d'aller voir se coucher le soleil dans les plaines de Vanvres et de Montrouge. On s'arrêtait souvent à la *Butte au Moulin*. M. Victor Hugo s'étendait sous l'énorme éventail et aspirait les bouffées d'air en regardant le crépuscule éteindre l'horizon et en se livrant à ses rêveries qui devinrent les *Soleils couchants* des *Feuilles d'Automne*.

On venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. M. Victor Hugo, prié par ses deux amis, disait les vers qu'il avait faits dans la journée. Ou c'était lui qui en demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter et confus d'occuper de lui, recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir, et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*.

D'autres fois le poëte de la soirée était Alfred de Musset. Il disait *Don Paez, la Camargo*, la *Ballade à la lune*. Un jour qu'il avait lu une partie de *Mardoche*, une discussion s'engagea sur la rime. M. Émile Deschamps dit qu'il voulait des rimes de trois lettres.

— Comme celles-ci ? dit M. Victor Hugo :

Ici gît le nommé Mardoche
Qui fut suisse de Saint-Eustache
Et qui porta la hallebarde ;
Dieu lui fasse miséricorde !

M. Victor Hugo voyait souvent M. Gustave Planche, qui lui avait été amené par M. Sainte-Beuve comme sachant l'anglais. Une édition de luxe des *Odes et Ballades* allait paraître avec un frontispice qui était la réduction de la belle lithographie de M. Louis Boulanger, *la Ronde du Sabbat*. Le graveur qui devait réduire la lithographie, ne comprenait rien à ce sujet fantastique et diabolique; comme il était anglais et qu'il ne savait pas un mot de français, il demanda qu'on lui traduisît la ballade. M. Sainte-Beuve dit qu'il connaissait quelqu'un qui s'en chargerait volontiers et qui s'en acquitterait à merveille, et il amena un jeune homme grand, à profil grec, et qui eût été beau s'il n'avait pas eu les yeux saillants et le crâne étroit. C'était M. Gustave Planche.

M. Mérimée venait quelquefois. Un jour qu'il dînait, et que la cuisinière avait manqué complètement un plat de macaroni, il offrit de venir en faire un, et, à quelques jours de là, il vint, ôta son habit, mit un tablier, et fit un macaroni à l'italienne qui eut le succès de ses livres. Il allait souvent chez

des anglaises, M^lles Clarke, qui avaient un salon doctrinaire, libéral et classique ; il y entraîna M. Victor Hugo, qui y reconnut M. Benjamin Constant, alors vieillard à cheveux blancs, négligé de mise, visage vénérable et fatigué, M. Fauriel, M. Henri Beyle, etc.

Un des habitués de ce salon était M. Eugène Delacroix. Le jeune chef du mouvement en peinture n'avait pas la même audace en paroles qu'en tableaux. Il tâchait de désarmer, par les concessions de sa conversation, les ennemis que lui faisait l'originalité de son admirable talent. Révolutionnaire dans son atelier, il était conservateur dans les salons, reniait toute solidarité avec les idées nouvelles, désavouait l'insurrection littéraire et préférait la tragédie au drame. La jeune littérature lui pardonnait cette prudence, qu'il n'avait pas sur ses toiles, et qui avait généralement un autre résultat que celui qu'il en espérait. Un soir qu'il venait de sortir de chez M^lles Clarke après une discussion où il avait soutenu contre M. Victor Hugo la suprême beauté du *Tancrède*, de Voltaire, l'aînée des anglaises, qui était de son avis, s'écria enthousiasmée :

— Qu'il est charmant et qu'il a de l'esprit, M. Delacroix ! Quel dommage qu'il fasse de la peinture !

Une chanson fit condamner M. Béranger à trois mois de prison. M. Victor Hugo alla le voir à la Force. Sa cellule ne désemplissait pas de visiteurs, la plupart bons bourgeois, fiers d'approcher leur chansonnier et de lui apporter des consolations substantielles. Le poëte populaire était encombré de pâtés, de gibier, de fruits, de vins.

— Vous voyez comme je suis gâté, dit-il à

M. Victor Hugo. Il ne me manque plus qu'un estomac.

M. Béranger avait dès lors l'habillement et l'allure qu'il a toujours gardés, les cheveux flottants sur les épaules, le col de chemise rabattu, la redingote longue, le gilet croisé. C'était déjà aussi le causeur exquis de ses dernières années, recouvrant un esprit très fin d'un gros bon sens et d'une bonhomie à laquelle il ne fallait pas se fier plus aveuglément qu'au velours de la patte des chats. La griffe n'était jamais loin.

Sa chambre donnait sur la cour des voleurs. Ses amis s'en plaignaient beaucoup et s'étonnaient qu'il pût vivre en voisinage avec tous ces misérables.

— Laffitte, qui est venu hier, raconta-t-il à son visiteur, n'en revenait pas et me disait qu'il n'y tiendrait pas une heure. Je lui ai répondu : Mon cher Laffitte, prenez cent hommes dans cette cour ; quand je sortirai, j'irai chez vous à votre première soirée, j'en prendrai cent dans votre salon — et puis nous pèserons.

Lorsqu'on laisse derrière soi la barrière d'Enfer et la Butte au Moulin, et qu'on descend dans la vallée de la Bièvre, un peu après les chaumières de Brinvilliers, on arrive à une grille qui s'ouvre sur une allée sablée et ombreuse. Au bout de cette allée est une maison d'apparence modeste, plus étendue que haute, de construction irrégulière, entourée d'un jardin qui, agrandi peu à peu, a pris les proportions d'un parc. Cette habitation, appelée les Roches, appartenait alors à M. Bertin l'aîné, rédacteur en chef du *Journal des Débats*. Il y passait l'été et y attirait tous ceux qui avaient un nom dans les lettres. M. Victor Hugo y fut invité. On

lui demanda des vers, il dit *la Douleur du Pacha*. Le libraire Gosselin, qui était présent, vint chez lui le lendemain et lui acheta *les Orientales*.

Le poëte et le journaliste se prirent d'amitié, et, les années suivantes, M. Victor Hugo passa aux Roches une partie de l'automne avec sa femme et ses enfants.

M. Bertin était le patriarche d'une famille unie, composée de M^me^ Bertin, femme excellente et respectable, de deux fils, Armand, cordial et timide sous des formes brusques, Édouard, qui occupait déjà une place élevée parmi les peintres de paysage, et d'une fille, M^lle^ Louise, intelligence supérieure, doublement douée et aussi capable de beaux vers que de belle musique. — Je devrais dire deux filles, car Armand était marié, et sa femme, élégante, gracieuse, souriante, était un quatrième enfant, non moins cher que les autres.

Une large hospitalité, qui s'arrêtait au point où elle serait devenue de la banalité, ouvrait les portes de la maison. Cinq ou six amis et les principaux rédacteurs du journal y étaient fréquents. M. Victor Hugo s'y lia notamment avec M. Jules Janin, dont la brave affection a résisté aux années et a généreusement redoublé depuis l'exil. En dehors de ce cercle intime, M. Bertin n'accueillait guère que les gens de talent. Il aurait pu emplir sa maison de tout ce qui avait un titre ou une situation politique ; mais il n'avait aucune vanité et ne faisait aucun cas des glorioles sociales. Il avait refusé toutes les fonctions et toutes les distinctions que la puissance de son journal lui avait fait offrir. Ce qu'il avait dédaigné pour lui l'éblouissait peu dans les autres. Il disait que la seule aristocratie était, chez les hommes, l'intelligence, et, chez les

femmes, la beauté. Cette maison si ouverte ne se ferma qu'une fois et ce fut au roi. Louis-Philippe, croyant être très agréable à M. Bertin, lui fit dire qu'il désirait voir les Roches ; M. Bertin déclina l'honneur que tant d'autres eussent sollicité.

— Le roi est très bien à Versailles et je suis très bien aux Roches, répondit-il à l'envoyé ; s'il vient ici, nous serons mal tous les deux.

Une fois, à Paris, M. Guizot, ministre, ayant à lui parler pour affaire pressante, se fit annoncer au moment où il se mettait à table ; le ministre fut prié d'attendre la fin du dîner ou de repasser. Ce n'était nullement hauteur de journaliste qui veut faire sentir son importance, c'était habitude de voir dans un ministre un homme comme un autre.

Aux Roches, on se réunissait à table et après dîner. Le reste de la journée était à la liberté. On s'occupait comme on voulait ; on restait dans sa chambre, ou l'on se promenait dans le parc, plein de chênes séculaires, de gazons, de fleurs, de kiosques dans les branches ; un étang où se baignaient des cygnes s'alimentait d'étroits ruisseaux au murmure monotone et doux ; les paons faisaient la roue au soleil. On apercevait le maître de la maison, levé dès l'aube, dirigeant le travail des jardiniers, ou assis sur un banc un livre à la main, quelquefois endormi.

Et du fond de leur nid, sous l'orme et sous l'érable,
Les oiseaux admiraient sa tête vénérable,
Et, gais chanteurs tremblants,
Ils guettaient, s'approchaient, et souhaitaient dans l'ombre
D'avoir, pour augmenter la douceur du nid sombre,
Un de ses cheveux blancs.

Au coup de cloche du dîner, M^me^ Bertin et M^me^

Armand quittaient leurs aiguilles, M^lle^ Louise son piano, Édouard sa palette, M. Victor Hugo sa plume, M. Bertin rentrait et mettait une rose sur la serviette de sa voisine de table. On causait surtout de littérature, on se passionnait, chacun avait son franc parler. Au dessert, les enfants de M. Victor Hugo paraissaient. La petite famille s'était augmentée d'un second garçon appelé Victor. Tous trois faisaient une ample récolte de caresses et de friandises.

Les enfants n'étaient jamais pressés de retourner à Paris. Ils vivaient en plein air, allant de la laiterie à la basse-cour, buvant du lait mousseux dans des jattes blanches, effarant les poussins et les faisans dorés. Ces plaisirs n'étaient interrompus que par M^lle^ Louise qui les appelait pour leur dire un beau conte. Vite ils y couraient ; elle prenait Victor sur ses genoux, faisait asseoir près d'elle Léopoldine et « son Charlot » et leur improvisait une histoire qui était à eux tout seuls, car elle ne laissait entrer personne. Et il allait les entendre, le soir, pendant que leur mère les couchait, essayer de lui redire ces merveilleux récits.

L

L'ÉCHAFAUD

M. Victor Hugo s'était trouvé, en 1820, sur le passage de Louvel allant à l'échafaud. L'assassin du duc de Berry n'avait rien qui éveillât la sympathie ; il était gros et trapu, avait un nez cartilagineux sur des lèvres minces, et des yeux d'un bleu vitreux. L'auteur de l'ode sur *la Mort du duc de Berry* le haïssait de tout son ultra-royalisme d'enfant. Et cependant, à voir cet homme qui était vivant et bien portant et qu'on allait tuer, il n'avait pu s'empêcher de le plaindre, et il avait senti sa haine pour l'assassin se changer en pitié pour le patient. Il avait réfléchi, avait pour la première fois regardé la peine de mort en face, s'était étonné que la société fît au coupable, et de sang-froid, et sans danger, précisément la même chose dont elle le punissait, et avait eu l'idée d'écrire un livre contre la guillotine.

A la fin de l'été de 1825, une après-midi, comme il allait à la bibliothèque du Louvre, il rencontra M. Jules Lefèvre, qui lui prit le bras et l'entraîna sur le quai de la Ferraille. La foule affluait des rues, se dirigeant vers la place de Grève.

— Qu'est-ce donc qui se passe ? demanda-t-il.

— Il se passe qu'on va couper le poing et la tête à un nommé Jean Martin qui a tué son père.

Je suis en train de faire un poëme où il y a un parricide qu'on exécute, je viens voir exécuter celui-là, mais j'aime autant n'y pas être tout seul.

L'horreur qu'éprouva M. Victor Hugo à la pensée de voir une exécution était une raison de plus de s'y contraindre ; l'affreux spectacle l'exciterait à sa guerre projetée contre la peine de mort.

Au pont au Change, la foule était si épaisse qu'il devint difficile d'avancer. MM. Victor Hugo et Jules Lefèvre purent cependant gagner la place. Les maisons regorgeaient de monde. Les locataires avaient invité leurs amis à la *fête;* on voyait des tables couvertes de fruits et de vins ; des fenêtres avaient été louées fort cher ; de jeunes femmes venaient s'accouder à l'appui des croisées, verre en main et riant aux éclats, ou minaudant avec des jeunes gens. Mais bientôt la coquetterie cessa pour un plaisir plus vif ; la charrette arrivait.

Le patient, le dos tourné au cheval, au bourreau et aux aides, la tête couverte d'un chiffon noir rattaché au cou, ayant pour tout vêtement un pantalon de toile grise et une chemise blanche, grelottait sous une pluie croissante. L'aumônier des prisons, l'abbé Montès, lui parlait et lui faisait baiser un crucifix à travers son voile.

M. Victor Hugo voyait la guillotine de profil ; ce n'était pour lui qu'un poteau rouge. Un large emplacement gardé par la troupe isolait l'échafaud ; la charrette y entra. Jean Martin descendit, soutenu par les aides ; puis, toujours supporté par eux, il gravit l'échelle. L'aumônier monta après lui, puis le greffier, qui lut le jugement à haute voix. Alors le bourreau leva le voile noir, fit apparaître un jeune visage effrayé et hagard, prit la main droite du condamné, l'attacha au poteau avec

une chaîne, saisit une hachette, la leva en l'air ; — mais M. Victor Hugo ne put pas en regarder davantage, il détourna la tête, et ne redevint maître de lui que lorsque le *Ha !* de la foule lui dit que le malheureux cessait de souffrir.

Une autre fois, il vit la charrette d'un détrousseur de grands chemins nommé Delaporte. Celui-là était un vieillard ; les bras liés derrière le dos, son crâne chauve éclatait au soleil.

Il semblait que la peine de mort ne voulût pas qu'il l'oubliât. Il se croisa avec une autre charrette. Cette fois la guillotine faisait coup double ; on exécutait les deux assassins du changeur Joseph, Malagutti et Ratta. M. Victor Hugo fut frappé de la différence d'aspect des deux condamnés ; Ratta, blond, pâle, consterné, tremblait et vacillait ; Malagutti, brun, robuste, tête haute, regard insouciant, allait mourir comme il serait allé dîner.

M. Victor Hugo revit la guillotine un jour qu'il traversait, vers deux heures, la place de l'Hôtel-de-Ville. Le bourreau *répétait* la représentation du soir ; le couperet n'allait pas bien, il graissa les rainures, et puis il essaya encore ; cette fois il fut content. Cet homme, qui s'apprêtait à en tuer un autre, qui faisait cela en plein jour, en public, en causant avec les curieux, pendant qu'un malheureux homme désespéré se débattait dans sa prison, fou de rage, ou se laissait lier avec l'inertie et l'hébétement de la terreur, fut pour M. Victor Hugo une figure hideuse, et la répétition de la chose lui parut aussi odieuse que la chose même.

Il se mit le lendemain même à écrire *le Dernier jour d'un condamné*, et l'acheva en trois semaines. Chaque soir il lisait à ses amis ce qu'il avait écrit dans sa journée. M. Édouard Bertin, s'étant

trouvé à une de ces lectures, en parla à M. Gosselin, qui imprimait dans ce moment *les Orientales* et qui vint demander le volume de prose comme le volume de vers. Le marché signé, il lut le manuscrit. Quand il en fut au passage où l'auteur, voulant que son condamné reste absolument impersonnel afin de ne pas intéresser à un condamné spécial, mais à tous, suppose que les feuillets qui contenaient l'histoire de sa vie ont été perdus, M. Gosselin lui conseilla, dans l'intérêt de la vente du livre, « de retrouver les feuillets perdus ». M. Victor Hugo répondit qu'il avait pris M. Gosselin pour éditeur et non pour collaborateur. Ce fut le commencement du refroidissement de leurs relations.

Les Orientales parurent en janvier 1829, et *le Dernier jour d'un condamné* trois semaines après.

LI

LA SUITE DU *DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ*

M. VICTOR HUGO ne s'est pas borné à cette protestation contre la peine de mort. Il n'a jamais rencontré sur son chemin un échafaud ni un gibet sans affirmer le principe de l'inviolabilité de la vie humaine.

En 1832, il ajoutait au *Dernier jour d'un condamné* une préface considérable qui prenait par le raisonnement la question que le livre avait prise par l'émotion et qui plaidait devant l'esprit ce qu'il avait plaidé devant le cœur.

En 1834, il faisait *Claude Gueux*.

Pour ne pas séparer les divers efforts tentés par M. Victor Hugo pour l'abolition de la peine de mort, je parlerai ici de *Claude Gueux* et des autres écrits où il a continué *le Dernier jour d'un condamné*.

Claude Gueux parut d'abord dans *la Revue de Paris*, dont le directeur reçut à cette occasion la lettre suivante :

« Dunkerque, le 30 juillet 1834.

« Monsieur le directeur de *la Revue de Paris*,

« *Claude Gueux*, de Victor Hugo, par vous inséré dans votre livraison du 6 courant, est une grande leçon ; aidez-moi, je vous prie, à la faire profiter.

« Rendez-moi, je vous prie, le service d'en faire tirer à mes frais autant d'exemplaires qu'il y a de députés en France, et de les leur adresser individuellement et bien exactement.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« CHARLES CARLIER, négociant. »

Il y avait deux ans que le malheureux avait été exécuté quand M. Victor Hugo ressuscita son nom. Dans un dossier de papiers relatifs à *Claude Gueux*, je trouve la demande en grâce, accompagnée de cette note :

« Le nommé Gueux (Claude) a été condamné à la peine de mort pour un crime auquel le tourment de la faim l'avait poussé. Sa tendresse pour son père a intéressé en sa faveur tous ceux qui l'ont approché. Malheureusement l'affaire est à sa fin, la cour de cassation et la chancellerie l'ont examinée, et le jugement va être exécuté si le roi n'accorde pas une commutation de peine. Le condamné attend le mot qui doit lui donner la mort ou la vie. La clémence de sa majesté, si généralement connue, est implorée par le condamné et par les jurés mêmes. »

Une décision prise en conseil des ministres avait rejeté la demande.

Je trouve dans le même dossier les deux lettres suivantes, adressées, la première à M. Delaunay, rue Joubert, 28, la seconde à M. Victor Hugo :

« Troyes, le 4 juin 1832.

« Monsieur,

« Nous n'avons reçu votre lettre qu'après l'exécution du malheureux Claude. Il a été exécuté vendredi 1er juin à dix heures du matin. Votre zèle à l'obliger lui a été d'une grande consolation ; il ne doutait pas de l'intérêt que vous lui portiez et il nous a recommandé en mourant de vous en exprimer toute sa reconnaissance.

« Sans connaître vos intentions, nous les avons cependant remplies à la lettre.

« La somme que vous avez eu la bonté d'envoyer au pauvre prisonnier est restée entre mes mains avec son approbation, parce qu'on ne lui permettait pas de la garder lui-même. Nous lui avons demandé à sa dernière heure ce qu'il voulait en faire. Il a disposé d'une partie en faveur de deux détenus condamnés aux travaux forcés à perpétuité et donné le reste à une de ses sœurs. Nous eussions désiré qu'il se fût réservé quelque chose pour se faire dire des messes après sa mort, mais il n'y a pas pensé et nous ne le lui avons pas rappelé.

« Ce malheureux a bien souffert depuis son jugement, par l'appréhension du genre de mort qui lui était destiné. Nous avons partagé ses peines ; il y a été très sensible. Nous avons eu la consolation de lui voir accueillir avec des sentiments pleins de foi les secours de la religion. Il a terminé sa carrière avec une édification et un courage qui ont ému les personnes qui ont assisté à ses derniers moments.

« Nous avons lieu de croire qu'il est heureux, c'est ce qui fait aujourd'hui notre consolation et qui, je l'espère, doit contribuer aussi à la vôtre

Permettez, monsieur, que je vous manifeste ma gratitude pour votre grande charité à son égard. Vous m'avez fait autant de bien qu'à lui-même.

« Agréez, etc.

« Sœur Louise. »

« Monsieur,

« Une personne qui se prétend bien informée m'annonce que vous avez l'intention de publier un roman historique sur Claude Gueux.

« Je pense, monsieur, qu'il est important que vous sachiez que le père Gueux, très âgé, a été condamné à une peine qu'il subissait dans la maison centrale de Clairvaux, et que son fils, pour lui porter secours, a commis avec intention une action dont le résultat l'a conduit dans la prison de son père.

« Quand il faisait du soleil, Gueux prenait entre ses bras son vieux père et le portait avec le plus grand soin sous la chaleur du jour.

« Je serais heureux que ces faits vous fussent de quelque utilité... Si vous avez besoin de quelques renseignements qui se trouvent au dossier criminel, ce serait pour moi une bien grande satisfaction de vous les procurer.

« Je suis, etc.

« Millot,

« Greffier en chef de la Cour d'assises, à Troyes. »

Le 12 mai 1839, qui était un dimanche, vers deux heures de l'après-midi, M. Victor Hugo, causant sur son balcon de la place Royale, entendit une détonation ; c'était l'insurrection dont MM.

Barbès et Blanqui étaient les chefs. L'insurrection fut vite étouffée ; M. Blanqui put échapper et se cacha chez le sculpteur David ; M. Barbès fut pris et jugé par la Chambre des pairs. M. Victor Hugo assista à une séance. L'œil franc de l'accusé, sa ferme tenue, sa physionomie élevée et son air de grande jeunesse l'intéressèrent vivement. Le lendemain, il était à l'Opéra, où l'on jouait un acte de *la Esmeralda ;* il était entré à l'orchestre pour entendre « l'air des cloches » ; un pair de France, M. de Saint-Priest, vint s'asseoir auprès de lui. L'acte joué, ils causèrent.

— Nous venons, dit M. de Saint-Priest, de terminer une besogne toujours triste, nous venons de condamner un homme à mort.

— Barbès est condamné !

— Et il sera exécuté, car les ministres y tiennent.

— Quand ?

— Probablement demain matin. Vous savez qu'il n'y a pas d'appel contre la Chambre des pairs.

M. Victor Hugo quitta le pair, alla sur le théâtre et monta à la régie. Le régisseur était absent, il trouva sur sa table un buvard sur lequel s'étalaient des caricatures à la plume, M. Nourrit ayant pour ventre un tonneau, M^lle^ Falcon avec des allumettes pour jambes, M. Levasseur habillé en portière, etc. Il prit dans le buvard une feuille de papier et y écrivit ces quatre vers :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe !
Par le royal enfant, doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois ! grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

Il mit ces vers dans une de ces enveloppes grises qui servent aux billets de théâtre, cacheta avec un gros pain à cacheter rouge, et alla aux Tuileries. Il donna la lettre au portier, en le priant de la porter tout de suite. Le portier dit qu'il était trop tard pour que le roi l'eût avant le lendemain, mais qu'elle lui serait remise dès le matin. Mais M. Victor Hugo lui expliqua qu'il s'agissait de la vie d'un homme qui devait être exécuté le matin même ; alors le portier appela sa femme pour garder la grille et alla au château. M. Victor Hugo voulut attendre son retour. Au bout de vingt minutes, le portier revint.

— Monsieur, dit-il, le roi a vu votre lettre ; mais vous avez bien fait d'écrire votre nom sur l'enveloppe. Il paraît que M. France d'Houdetot, qui est l'aide de camp de service, connaît monsieur ; il allait jeter la lettre sur la table, lorsqu'il a vu votre nom. Alors il a porté tout de suite votre lettre, et l'huissier a vu, par la porte vitrée, que le roi la lisait.

M. Victor Hugo respira le lendemain en apprenant que l'exécution n'avait pas eu lieu. Le roi avait généreusement résisté à son ministère. Les ministres, dont était le général Cubières, qui fut plus tard condamné par la Chambre des pairs, non pas pour une affaire politique, revinrent à la charge dans la journée. Louis-Philippe tint bon. M. Victor Hugo reçut de lui cette réponse : « La grâce est accordée, il ne me reste plus qu'à l'obtenir. »

—

M. Victor Hugo, en sa qualité de pair de France, eut à se prononcer dans deux causes principales.

Il jugea, en 1846, Joseph Henry et, en 1847, Lecomte, qui avaient tous deux tiré sur le roi. Il vota la détention temporaire pour Joseph Henry, qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, et la détention perpétuelle pour Lecomte, qui fut condamné à mort et exécuté.

—

En 1848, la question de la peine de mort se présenta inopinément à l'Assemblée constituante. M. Victor Hugo monta aussitôt à la tribune et plaida chaleureusement pour l'abolition.

—

En mars 1849, l'avocat de Daix, un des condamnés de l'affaire Bréa, vint demander à M. Victor Hugo d'intervenir pour son client qui allait être exécuté. M. Victor Hugo s'adressa au président de la République, qui n'accorda pas la grâce. J'extrais les détails suivants de lettres d'une sœur de Daix, sous-surveillante à l'hospice de la Salpétrière :

« ... C'est après deux années de douleur que je peux recueillir mes idées pour vous faire connaître que j'ai conservé le précieux souvenir des démarches que vous avez faites auprès du président de la République, tendant à obtenir une commutation de peine. Le sort en avait décidé... Mon frère n'était pas un homme méchant ; son caractère était difficile, ce qui tenait à la mauvaise organisation de sa tête puisqu'il avait été trépané à l'hôpital de la Charité, ce qui amenait que, dans les moments

de chaleur, il tombait fou. C'est pour cette cause que je l'avais placé à Bicêtre... Quand cette malheureuse insurrection de juin éclata, il était absent de l'hospice... Le lundi, pour la première fois de ma vie, j'ai méconnu les ordres du directeur, vu que nous ne pouvons sortir de l'établissement, je suis partie chercher sur tous les tas de morts, comptant le trouver ; un sort plus triste lui était réservé. Je ne suis parvenue à le trouver que le mercredi ; le malheureux n'avait pas pu m'écrire, car, pendant quarante heures, il avait été attaché... Il est resté neuf mois dans les prisons avant de mourir, et ma plume se refuse de vous dire les scènes déchirantes qui se passaient dans les forts. Pourtant je fus frappée d'admiration au fort d'Ivry de la conduite d'un jeune officier. La consigne était donnée que les familles n'entreraient pas ; des enfants appelaient leur père, cet officier prenait les plus jeunes des bras de leur mère et disait : Je n'ai pas reçu d'ordre pour les enfants.

« Dieu veuille que son sang soit le dernier ! Les victimes, j'espère, ne souffrent plus ; mais les familles, quelle torture !... Voilà le sort qui était réservé à la servante du pauvre, car, depuis vingt ans, je suis attachée au service des malades ; ma croix était déjà bien lourde à porter, mais maintenant je ne puis plus que la traîner... Il ne me reste plus que cette triste tombe à visiter, où je n'ai même pas pu faire tracer mon nom ; je me suis soumise avec résignation à la loi qui me le défendait...

« Veuillez me pardonner de vous entretenir de toutes ces calamités, mais vous êtes si bon, vous ressentez tellement le malheur des familles, que vous pardonnerez à une pauvre femme de vous

faire part de ses légitimes chagrins, en vous priant de lui accorder toujours quelques mots de consolation. »

—

En 1851, le fils aîné de M. Victor Hugo fut traduit en cour d'assises pour avoir protesté, dans le journal l'*Évènement*, contre une exécution qui s'était accomplie avec des détails horribles. M. Victor Hugo écrivit au président des assises :

« Monsieur le président,

« Mon fils, Charles Hugo, est cité à comparaître mardi, 10 juin, devant la cour d'assises, présidée par vous, sous l'inculpation d'attaque au respect dû aux lois à propos d'un article sur l'exécution du nommé Montcharmont.

« M. Erdan, gérant de l'*Évènement*, est assigné en même temps que mon fils.

« M. Erdan a choisi pour avocat M. Crémieux.

« Mon fils désire être défendu par moi et je désire le défendre.

« Aux termes de l'article 295 du code d'instruction criminelle, j'ai l'honneur de vous en demander la permission.

« Recevez, monsieur le président, l'assurance de ma considération distinguée.

« VICTOR HUGO.

« 5 juin 1851. »

Il reçut cette réponse :

« Palais de Justice, 7 juin 1851.

« Monsieur,

« En réponse à la demande que vous m'avez adressée, je vous préviens que je vous accorde la permission de défendre votre fils.

« Le président de la cour d'assises,

« PARTARRIEU-LAFOSSE. »

M. Victor Hugo plaida pour son fils. Charles Hugo fut condamné à six mois de prison.

LII

UNE LECTURE

M. Victor Hugo avait dans l'esprit deux sujets de drame ; il hésitait s'il ferait d'abord *Marion de Lorme* ou *Hernani* ; il se décida pour *Marion de Lorme*, et se mit à l'écrire le 1er juin 1829. Le 20 juin, au jour levant, il commença le quatrième acte, travailla de grande verve, passa la nuit, et en écrivit le dernier vers au moment où le jour reparaissait ; tout l'acte avait été fait entre deux levers de soleil. Le 24 juin, la pièce était terminée.

Les amis auxquels M. Victor Hugo lisait à mesure tout ce qu'il faisait lui conseillèrent une lecture plus publique. Déjà, pour *Cromwell*, il avait élargi un peu son cercle d'auditeurs. M. Victor Hugo hésitait à l'élargir encore ; mais, sur le bruit qu'il y aurait peut-être une lecture, il fut assailli de sollicitations et d'instances qui ne lui laissèrent pas la liberté de refuser.

Il lut donc, un soir de juillet, *Marion de Lorme*, qui s'appelait alors *Un duel sous Richelieu*, devant une réunion nombreuse dans laquelle on remarquait MM. de Balzac, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Villemain, Mérimée, Armand et Édouard Bertin, Louis Boulanger, Frédéric Soulié,

Taylor, Soumet, Émile et Antony Deschamps, les Devéria, Charles Magnin, Mme Tastu, etc. — Le succès fut très vif. Un des étonnements de l'auditoire fut que M. Victor Hugo eût fait un drame jouable ; le développement excessif de *Cromwell* avait fait craindre qu'il ne sût pas plier sa pensée aux exigences de la représentation ; *Marion de Lorme* démentait cette peur et faisait de lui décidément un auteur dramatique.

Les félicitations épuisées, les auditeurs s'en allèrent. M. Mérimée, qui était resté, fit une objection au dénoûment. Didier alors mourait sans pardonner à Marion. Il lui semblait que cette mort implacable laisserait le public sous une impression trop dure et trop cruelle, Didier serait plus sympathique si au dernier moment sa roideur se brisait.

Le lendemain, à neuf heures du matin, M. Taylor était rue Notre-Dame-des Champs.

— Je n'ai pas pu vous parler hier dans cette foule, dit-il à M. Victor Hugo, mais il va sans dire que vous me donnez *Marion de Lorme* pour le Théâtre-Français. Je suis le premier qui vous aie demandé une pièce, donc c'est à moi que votre pièce appartient. D'ailleurs, Marion de Lorme, ce ne peut être que Mlle Mars. C'est convenu ?

— C'est convenu, dit M. Victor Hugo.

Le soir, M. Victor Hugo reçut une lettre de M. Jouslin de Lasalle, directeur de la Porte-Saint-Martin, lui offrant son théâtre, M. Frédérick-Lemaître pour Didier, Mme Dorval pour Marion, MM. Gobert, Lockroy, Provost, Jemma, etc., pour les autres rôles.

Le lendemain matin, la domestique introduisit dans le cabinet de l'auteur un monsieur en habit noir et en pantalon blanc, décoré, dont le

visage blafard faisait saillir deux gros yeux spirituels et d'énormes favoris. Ce monsieur s'appelait Harel et était directeur de l'Odéon.

— Monsieur, dit-il, on ne parle que d'un drame que vous avez lu avant-hier soir. Je viens dès ce matin pour être le premier à vous le demander.

— Vous êtes le troisième, dit M. Victor Hugo.

En entendant que le drame était promis au Théâtre-Français, le directeur de l'Odéon insista. — Le Théâtre-Français n'était pas ce qu'il fallait à un talent inusité et téméraire ; le public y était vieux, routinier, rebelle à toute nouveauté ; le public de l'Odéon, c'était la jeunesse ; les mains généreuses et intelligentes des étudiants combattraient pour la révolution littéraire ; il était essentiel, pour M. Victor Hugo et pour la liberté du théâtre, qu'il gagnât sa première bataille ; à l'Odéon, le rôle de Marion serait joué par M^lle^ George, etc.

M. Victor Hugo répondit que tout cela était fort juste, mais qu'il avait donné sa parole et qu'il lisait le lendemain au comité.

— On vous fait lire ! s'écria M. Harel. Moi, je n'ai pas besoin de connaître la pièce.

Et, voyant le manuscrit sur la table, il prit une plume et écrivit précipitamment sur la couverture :

« Reçu au théâtre de l'Odéon, 14 juillet 1829.

« HAREL. »

— Tiens ! dit-il, c'est l'anniversaire de la prise de la Bastille. Eh bien, je prends ma Bastille.

Il mit, sans plus de façon, le manuscrit sous son bras, et allait l'emporter. M. Victor Hugo ne le lui fit pas rendre sans peine.

La lecture eut au Théâtre-Français le même succès que rue Notre-Dame-des-Champs.

— Il est inutile d'aller aux voix, dit M. Taylor. M. Hugo ne présente pas sa pièce, c'est nous qui la lui demandons.

On était au cœur de l'été et rien ne pressait les répétitions. M. Taylor commença par envoyer le manuscrit à la censure. Il redoutait le quatrième acte et avait conseillé à l'auteur d'en atténuer quelques passages ; mais M. Victor Hugo avait voulu que l'acte restât tel qu'il était. Comme l'avait craint le commissaire royal, le rapport des censeurs conclut à l'interdiction.

Le ministre de l'intérieur était M. de Martignac. Un peu littérateur lui-même, il passait pour protéger la littérature, et c'était lui, disait-on, qui avait voulu, malgré la censure, que le *Marino Faliero* de M. Casimir Delavigne fût joué. M. Victor Hugo alla le voir.

M. de Martignac avait deux figures, sa figure d'homme, aimable et courtoise, et sa figure de ministre, qu'il faisait froide et sèche. Il reçut M. Victor Hugo avec sa figure officielle. M. de Martignac était, en fait de théâtre, pour l'ancienne division des genres, la tragédie d'une part, de l'autre la comédie ou le vaudeville ; il avait, dans le siècle présent, son Racine, M. Casimir Delavigne, et son Molière, M. Scribe, avec lequel il avait collaboré. M. Victor Hugo était pour lui un novateur qui bouleversait les usages dramatiques, et *Marion de Lorme* semblait aussi dangereuse au littérateur qu'au ministre. Il traita l'auteur du haut de son portefeuille et de ses vaudevilles : — Les censeurs s'étaient prononcés contre le quatrième acte ; il avait lu la pièce et avait trouvé leur rapport mo-

déré. Ce n'était pas seulement un aïeul du roi qui était tourné en ridicule, c'était le roi lui-même. Dans Louis XIII, chasseur et gouverné par un prêtre, tout le monde verrait une allusion à Charles X.

M. Victor Hugo se récria. Il ne faisait pas d'allusions. En faisant Louis XIII, c'était Louis XIII qu'il avait voulu faire, et nul autre. Il n'avait donné le droit à personne de l'accuser d'hypocrisie, et il n'était pas dans son caractère de souffleter un roi vivant sur la joue d'un roi mort.

— Je vous crois, dit le ministre ; je suis convaincu que ce n'est pas Charles X que vous avez mis dans votre drame, mais c'est Charles X qu'on y verrait. Nous sommes dans un moment sérieux ; le trône est attaqué de tous les côtés ; la violence des partis redouble tous les jours, ce n'est pas l'heure d'exposer aux rires et aux insultes la personne royale. On sait trop, depuis *le Mariage de Figaro*, ce que peut une pièce de théâtre. Au reste, la question va venir aujourd'hui même en conseil. Mais je vous préviens que je parlerai pour l'interdiction, et que, si cela dépend de moi, votre drame ne sera pas joué.

M. Victor Hugo, froissé du refus et surtout de la roideur du ministre, demanda aussitôt une audience au roi. Il reçut le lendemain matin un mot du duc d'Aumont l'avertissant que sa majesté recevrait le jour même à midi, en audience particulière, « le baron Victor Hugo. » Il n'avait jamais pris son titre, et c'était la première fois qu'on le lui donnait.

Il devait être à Saint-Cloud à midi ; l'embarras était qu'on n'était admis qu'en habit à la française et qu'il n'en avait pas. Son frère Abel, qui se trouvait là, se chargea d'aller à la découverte, et en rapporta un. En même temps on apportait du

théâtre le quatrième acte royalement copié sur papier vélin.

A midi sonnant, M. Victor Hugo fut introduit par l'huissier de service dans une salle où attendaient quinze ou vingt personnages, généralement chamarrés, et une seule femme. Les hommes étaient debout, l'étiquette ne permettant qu'aux femmes de s'asseoir chez le roi, fût-il absent. La femme, qui était assise, était Mme Du Cayla, que M. Victor Hugo connaissait pour l'avoir vue au mariage de son frère Abel. Pendant qu'il causait avec elle, un huissier vint la prier de patienter un moment ; la messe allait finir et le roi allait revenir de la chapelle.

Presque aussitôt, le duc d'Angoulême parut, précédé et suivi de gardes du corps, ayant au cou le collier du saint-esprit, sur la poitrine les croix de la légion d'honneur et de saint Louis, son chapeau sous le bras et son livre d'heures à la main. Il marchait lourdement, se dandinait, saluait tête baissée à droite et à gauche ; il traversa le salon sans regarder personne.

Un instant après, le même huissier qui était venu parler à Mme Du Cayla revint l'appeler. Elle se leva, franchit sans nul embarras la réunion masculine et entra chez le roi. M. Victor Hugo se dit qu'avant que son tour vînt il avait du temps à tuer et alla à une fenêtre se distraire à regarder le paysage. Il n'y était pas depuis dix minutes qu'il s'entendit appeler. Cette brusque réception le surprit ; il était naturellement timide, il fut beaucoup plus embarrassé que Mme Du Cayla des regards qui se fixèrent sur lui, et il entra chez le roi le rouge au visage.

L'accueil affable du roi le remit bientôt. Charles X

lui dit qu'il le connaissait de réputation et qu'il serait bien aise de l'obliger. M. Victor Hugo lui expliqua ce qui l'amenait.

— Ah ! oui, je sais, dit le roi. On m'en a parlé hier. Il paraît, ajouta-t-il en souriant, que vous maltraitez un peu mon pauvre aïeul Louis XIII. M. de Martignac dit qu'il y a dans votre pièce un acte terrible.

— Peut-être votre majesté ne serait-elle pas de l'avis de son ministre, si elle voulait prendre la peine de s'éclairer elle-même. J'ai apporté le quatrième acte...

— Le quatrième acte seul ! interrompit gracieusement le roi. Certainement, je le lirai. Il fallait m'apporter toute la pièce.

Il y eut alors entre le roi et le poëte une conversation que M. Victor Hugo a racontée dans *les Rayons et les Ombres*. En prenant congé du roi, il sollicita une prompte décision.

— Soyez tranquille, promit Charles X, je me presserai. J'aime beaucoup votre talent, monsieur Hugo. Il n'y a pour moi que deux poëtes, vous et Désaugiers.

— Le roi alors ne se laissera pas influencer par le ministre.

— Oh ! si c'est M. de Martignac qui vous inquiète !...

Le roi n'acheva pas. Le lendemain, M. de Martignac n'était plus ministre.

A quelques jours de là, M. Victor Hugo reçut l'invitation de passer chez le nouveau ministre de l'intérieur, M. de la Bourdonnaye. Le roi avait lu l'acte, et regrettait de ne pouvoir autoriser la représentation. Le gouvernement, du reste, était disposé à tout faire pour dédommager l'auteur.

M. Victor Hugo remercia le ministre, mais n'accepta rien.

Le lendemain il causait avec M. Sainte-Beuve, on lui remit un pli portant le cachet du ministère de l'intérieur. M. de la Bourdonnaye lui annonçait que le roi lui donnait une nouvelle pension de quatre mille francs. L'homme qui avait apporté le pli demandait s'il y avait une réponse.

— Oui, dit M. Victor Hugo.

Il s'assit et écrivit une lettre qu'il tendit à M. Sainte-Beuve avant de la cacheter.

— J'en étais sûr, dit M. Sainte-Beuve.

La lettre refusait la pension.

M. Sainte-Beuve n'avait nulle raison de taire le fait. Les journaux le racontèrent. « La conduite de M. Victor Hugo, dit *le Journal des Débats*, n'étonnera nullement ceux qui le connaissent ; mais il est bon que le public sache les nouveaux droits que le jeune poëte vient d'acquérir à son estime. » *Le Constitutionnel* s'écria : « La jeunesse n'est pas aussi facile à corrompre que l'espèrent MM. les ministres. »

LIII

HERNANI

M. Victor Hugo n'était pas de ceux qu'un échec décourage ; il comprenait d'ailleurs que l'interdiction de *Marion de Lorme* profiterait à son prochain drame. La semaine suivante il dînait chez M. Nodier avec le baron Taylor qui partait pour un voyage.

— Quand serez-vous de retour ? lui demanda M. Victor Hugo.

— A la fin du mois.

— Cela nous donne un peu plus de trois semaines. Eh bien, convoquez le comité pour le 1er octobre, je lirai quelque chose.

Le 1er octobre, il lut *Hernani*.

La pièce, reçue par acclamation, fut distribuée immédiatement ; doña Sol à Mlle Mars, Hernani à M. Firmin, don Ruy Gomez à M. Joanny, don Carlos à M. Michelot. Des bouts de rôle furent acceptés et sollicités par des comédiens de grand mérite, MM. Geffroy, Samson, Menjaud, etc. ; les quelques vers du page Iaquez furent pour Mlle Despréaux (depuis Mme Allan).

Les premières répétitions se firent avec entrain. M. Michelot, sans aimer beaucoup la littérature nouvelle, était homme du monde et de manières prévenantes. M. Firmin était sympathique au drame.

M. Joanny, qui avait les cheveux blancs de don Ruy Gomez, était un ancien militaire qui avait perdu deux doigts en se battant sous les ordres du général Hugo. Il montrait à l'auteur sa main mutilée et lui disait avec une certaine emphase qui lui était naturelle : — Ma gloire sera d'avoir servi jeune sous le père et vieux sous le fils.

L'art nouveau avait, d'ailleurs, été déjà essayé au Théâtre-Français, et y avait réussi. M. Alexandre Dumas venait de faire jouer son *Henri III*. Presque inconnu la veille, et n'ayant pas de passé qui suscitât les haines, il avait surpris le parti classique qui, non préparé, n'avait pu se défendre. Le public, livré à lui-même et las au fond d'entendre toujours la même tragédie et la même comédie éternellement refaites, et de plus en plus mal, s'était laissé aller au charme imprévu de ce drame alerte, jeune et d'un intérêt si vivant. Ç'avait été un triomphe sans lutte, une fête, une joie, un bonheur public.

La froideur commença par M^lle^ Mars.

M^lle^ Mars avait alors cinquante ans ; il était tout simple qu'elle aimât les pièces qu'elle avait jouées dans sa jeunesse et celles qui leur ressemblaient ; elle était hostile à la rénovation dramatique. Elle avait surtout accepté le rôle pour qu'il ne fût pas joué par une autre. *Henri III* avait prouvé que le drame pouvait réussir, *Hernani* avait produit à la lecture une grande impression, et elle ne se souciait pas de laisser à une camarade le bruit et les applaudissements possibles. Mais elle répétait doña Sol de l'air maussade, supérieur et un peu étonné d'une personne qui tombait de *la Fille d'honneur* et de *Valérie* dans *Hernani*. Trente-cinq ans de succès lui avaient donné dans le théâtre une toute-puissance qu'elle faisait peser volontiers sur les

auteurs. J'emprunte aux vivants Mémoires de M. Alexandre Dumas un épisode des répétitions d'*Hernani*.

« Les choses se passaient à peu près ainsi :

Au milieu de la répétition, Mlle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur.

L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment et demeurait muet et immobile à sa place.

Mlle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux et, quoiqu'elle sût très bien à quel endroit de l'orchestre était l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

— M. Hugo ?... demandait-elle ; M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondait M. Hugo en se levant.

— Ah ! très bien ! merci... Dites-moi, monsieur Hugo...

— Madame ?

— J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

— Oui, madame, Hernani vous dit :

Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde !
Ne pleure pas. Mourons plutôt ! Que n'ai-je un monde ?
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

Et vous lui répondez :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo ?

— Quoi ?

— *Vous êtes mon lion ?*

— Je l'ai écrit ainsi, madame, donc j'ai cru que c'était bien.

— Alors vous tenez à votre *lion ?*

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame ; trouvez-moi quelque chose de mieux et je mettrai cette autre chose en place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela ! je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien ! alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin mon *lion !*

— Ah ! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester M^lle^ Mars ; si vous étiez vraiment la pupille de don Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble castillane du seizième siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin, mais un de ces terribles chefs de bandes qui faisaient trembler Charles Quint jusque dans sa capitale ; alors vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme *mon lion,* et cela vous semblerait moins drôle.

— C'est bien ! puisque vous tenez à votre *lion,* n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit ; il y a dans le manuscrit « mon lion ! » je dirai : « mon lion ! » Moi... mon Dieu ! cela m'est bien égal ! — Allons, Firmin,

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, Mlle Mars s'arrêtait. Comme la veille, elle mettait sa main devant ses yeux. Comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

— M. Hugo ? disait-elle de sa voix sèche, de sa voix à elle, de la voix de Mlle Mars et non pas de Célimène. — M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondait Hugo avec sa même placidité.

— Ah ! tant mieux ! je suis bien aise que vous soyez là.

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai... Eh bien, avez-vous réfléchi ?

— A quoi, madame ?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison... — Mais je veux parler de ce fameux hémistiche.

— Lequel ?

— Eh ! mon Dieu ! vous savez bien lequel.

— Je vous jure que non, madame : vous me faites tant de bonnes et justes observations que je les confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du *lion*...

— Ah ! oui, « Vous êtes mon lion !... » je me rappelle.

— Eh bien ! avez-vous trouvé un autre hémistiche ?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez pas cet hémistiche dangereux ?

— Je ne sais pas ce que vous appelez dangereux, madame.

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.

— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit, mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du *lion ?*

— J'en suis sûre.

— Alors, madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux... Cependant je préférerais...

— Quoi ?

— Dire autre chose.

— Quoi ?

— Autre chose enfin !

— Quoi ?

— Dire — et M^lle^ Mars avait l'air de chercher le mot que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents, — dire, par exemple, heu... heu... heu...

Vous êtes mon seigneur superbe et généreux !

Est-ce que *mon seigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion ?*

— Si fait, madame, seulement *mon lion* relève le vers et *mon seigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien... Ne nous fâchons pas... On dira votre *bon vers* sans y rien changer ! — Allons, Firmin, mon ami, continuons...

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

Ces taquineries devinrent de jour en jour plus

vives. Si indifférent que fût M. Victor Hugo à ces petites impertinences, il y eut un moment où sa dignité ne put plus les tolérer. A la fin d'une répétition, il dit à Mlle Mars qu'il avait à lui parler. Ils allèrent dans le petit foyer.

— Madame, dit M. Victor Hugo, je vous prie de me rendre votre rôle.

Mlle Mars pâlit. C'était la première fois de sa vie qu'on lui retirait un rôle. Jusque-là, on la suppliait de les accepter, et c'était elle qui les refusait. Elle sentit la perte de prestige qui pouvait résulter pour elle d'un fait pareil. Elle reconnut son tort et promit de ne plus recommencer.

Elle ne fut plus impertinente, en effet, mais elle fut muette. Elle protesta par une attitude glaciale. Son exemple refroidit les autres. A part M. Joanny, qui resta sympathique au moins en apparence, l'auteur se vit de jour en jour plus isolé. En outre, il se faisait à l'extérieur une opposition qui réagissait au dedans.

Les auteurs tragiques et comiques supportaient malaisément ce nouveau venu qui menaçait leurs doctrines et leurs intérêts. Ils travaillaient d'avance contre ce démolisseur d'une littérature qui était la bonne, puisqu'elle était la leur. Ils écoutaient aux portes, provoquaient les indiscrétions, ramassaient çà et là quelques vers qu'ils défiguraient, racontaient des scènes en les caricaturant, en imaginaient au besoin, et faisaient bien rire les salons du prétendu chef-d'œuvre. Un auteur du Théâtre-Français fut surpris blotti dans l'ombre pendant une répétition. D'autres venaient chez M. Victor Hugo, se disaient ses grands admirateurs, lui arrachaient à force d'importunités une ou deux scènes, et allaient les col-

porter dénaturées. Un auteur tragique, académicien et censeur, qui avait lu la pièce comme censeur, était un des colporteurs les plus actifs ; un de ces auditeurs, indigné, déféra le fait aux journaux. Le censeur écrivit à M. Victor Hugo : « ... Que disent vos espions (il appelait les autres des espions) et les journaux qui vous soutiennent ? que j'ai révélé le secret de la comédie ? que j'ai cité vos vers en m'en moquant ? Eh bien, quand cela serait, où est mon tort ? Si je vous ai loué quand vous étiez louable, ne m'est-il pas permis de vous blâmer quand vous êtes blâmable ? Vos ouvrages sont-ils sacrés ? Doit-on les admirer ou se taire ? Vous ne le pensez pas, vous n'avez pas ce ridicule amour-propre. Vous savez que celui qui a franchement applaudi à vos premières odes est libre de condamner avec la même franchise vos drames nouveaux. J'ai blâmé, c'est vrai, le style de *Hernani*... »

La majorité des journaux attaquait la pièce. Les journaux ministériels regardaient M. Victor Hugo comme un déserteur depuis son *Ode à la Colonne* et ne lui pardonnaient pas son refus de pension. Les feuilles libérales en politique avaient pour rédacteurs littéraires les auteurs mêmes que le drame venait de déposséder. *Le Constitutionnel*, notamment, qui, quelques semaines auparavant, avait loué l'incorruptibilité de l'homme, fut le plus violent adversaire du poëte.

Un théâtre alla jusqu'à parodier une pièce qui n'était pas représentée. Dans une revue des pièces de l'année, le Vaudeville livra aux éclats de rire la scène des tableaux. Don Ruy Gomez était un montreur d'ours.

Autre inquiétude. Le manuscrit, envoyé à la censure, ne revenait pas. M. Victor Hugo y alla, on

lui dit que la commission avait lu la pièce et l'avait autorisée depuis quinze jours et que c'était le ministre qui la retenait. M. de la Bourdonnaye renvoya la pièce au théâtre « avec l'indication de quelques changements qui avaient été jugés nécessaires ». Ces changements altéraient les principales scènes ; l'auteur résista. On ne voulut pas recommencer l'affaire de *Marion de Lorme* et on lui laissa garder ses vers, mais il dut les disputer un à un. Je trouve une lettre où on lui rend trois mots :

« Monsieur, il m'est agréable d'avoir à vous annoncer que son excellence, faisant droit à vos observations que je me suis empressé de mettre sous ses yeux, a bien voulu consentir au rétablissement de quelques passages supprimés dans *Hernani*. Vous êtes donc autorisé à laisser subsister sur le manuscrit visé les expressions suivantes adressées à don Carlos : *Lâche, insensé, mauvais roi*.

« Agréez, etc.

« Le maître des requêtes, chef du bureau des théâtres.

« TROUVÉ. »

Mais le ministre ne consentit pas à ce vers :

Crois-tu donc que les rois à moi me sont sacrés ?

Hernani dut dire :

Crois-tu donc que pour nous il soit des noms sacrés ?

L'hiver de 1829 à 1830 fut un des plus rigoureux dont on se souvienne. La Seine fut prise du 20 décembre à la fin de février. M. Victor Hugo allait au théâtre en chaussons pour ne pas se casser les jambes en traversant les ponts. On lui apportait une chaufferette. Les acteurs grelottaient, les vers leur gelaient sur les lèvres, et ils se hâtaient de bredouiller leur scène pour aller se réchauffer au foyer. Cela n'avançait pas le travail et les inimitiés avaient le temps de s'organiser.

Enfin la pièce fut prête à passer. Attaquée comme elle le serait, elle avait besoin d'être énergiquement défendue. Le claqueur du théâtre avait trop longtemps applaudi M. Casimir Delavigne pour ne pas l'admirer et serait un mauvais combattant de l'insurrection contre le répertoire qui l'avait enrichi. Le commissaire royal proposa le claqueur du Gymnase qui lui avait des obligations personnelles et dont il croyait pouvoir répondre. Il est vrai que celui-là applaudissait M. Scribe.

— Choisissez, dit le commissaire.

— Je choisis personne.

— Comment ! il n'y aura pas de claque ?

— Il n'y aura pas de claque.

Quand ce bruit se répandit dans le théâtre, tout le monde demanda à M. Victor Hugo s'il était fou. Aucune pièce ne pouvait se passer de la claque ; la sienne était plus menacée qu'une autre ; si elle n'était pas fortement soutenue, elle n'irait pas jusqu'à la fin. Il répliquait que d'abord les applaudissements salariés lui répugnaient, qu'ensuite les défenseurs de l'ancien genre seraient peu ardents pour le genre contraire, que les claqueurs de M. Delavigne ni les claqueurs de M. Scribe n'étaient les siens, qu'à une forme nouvelle il

fallait un public nouveau, que son public devait ressembler à son drame, que, voulant un art libre, il voulait un parterre libre, qu'il inviterait les jeunes gens, poëtes, peintres, sculpteurs, musiciens, imprimeurs, etc. — On fut unanime à lui donner tort et on fit ce qu'on put pour le faire changer de résolution ; mais il persista, et l'on céda, en lui laissant la responsabilité de la représentation.

La curiosité était surexcitée et la demande de location était énorme. A chaque instant l'auteur recevait des lettres comme celles-ci :

« Je viens, monsieur, vous adresser une requête peut-être indiscrète, et, ce que je crains plus encore, peut-être tardive. Mme B. Constant et moi, nous aurions comme toute la France un vif désir de voir *Hernani*. Y aurait-il moyen d'avoir une loge, ou deux places dans une loge ? Ou, si cela était impossible, pourrions-nous assister à une répétition ? Veuillez, dans le cas où la loge ou les deux places seraient encore possibles à obtenir, me dire où je dois envoyer pour m'en assurer en remettant le prix, et, dans le second, ce qu'il y a à faire pour être admis à la répétition. Vous verrez, j'espère, dans mon importunité, une suite bien naturelle de l'empressement que nous éprouvons avec tout le public.

« Agréez, avec l'hommage de mon admiration pour votre beau talent, l'assurance de mon attachement bien sincère et de ma haute considération.

« Benjamin Constant.

« Ce 12 janvier 1830. »

« Un malentendu dont il serait trop ennuyeux pour vous, monsieur, de connaître les détails me prive des places sur lesquelles je croyais pouvoir compter dans la loge que M. de Fitz-James a obtenue de vous. Pouvez-vous réparer un malheur qui serait réel pour moi, celui de ne point être des premiers à admirer, à applaudir *Hernani ?* A défaut d'une loge entière, il me faudrait trois places dans une loge désignée ou à des stalles numérotées et l'une contre l'autre. Enfin, monsieur, tous les moyens me sembleront bons pour aller assister à votre triomphe.

« Veuillez trouver ici la nouvelle assurance de mes sentiments d'estime et d'admiration.

« LIZINSKA DE MIRBEL. »

« Monsieur,

« J'ai fait de vains efforts pour me procurer une loge louée pour la première représentation d'*Hernani*. On m'a dit, monsieur, que vous auriez la bonté de m'en procurer une ; je vous serai très obligé si vous le pouvez, et je vous en fais d'avance mes remercîments. Je souhaiterais, s'il est possible, qu'elle fût de six places, et des moins élevées.

« Recevez, etc.

« A. THIERS.

« 13 février 1830. »

« L'univers s'adresse à moi pour avoir des loges et des stalles ; je ne vous parle que des demandes que me font les *sommités intellectuelles*, comme dirait *le Globe*. Mme Récamier me demande si, par mon entremise, etc. Voyez ce que vous pouvez faire.

Vous savez qu'elle a une certaine influence dans un certain monde. J'ai dit qu'il était impossible d'avoir une loge. Alors elle m'a demandé s'il était possible d'avoir deux bonnets d'évêque. Où la vertu va-t-elle se nicher ?

« Tout à vous.

« MÉRIMÉE. »

Dans la semaine qui précéda la représentation, les journaux s'occupèrent beaucoup du drame, et excitèrent vivement leurs lecteurs, la plupart contre, quelques-uns pour. Les feuilles ministérielles essayaient d'amoindrir le bruit. *La Quotidienne* disait :

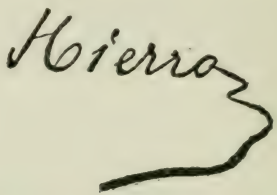
« On annonce pour demain la première représentation d'*Hernani*. Nous ne savons pas si les gens qui, *avant de voir et d'entendre*, se sont déclarés contre la pièce nouvelle, ont fait une ligue pour en amener la chute, mais il est certain que les amis de l'auteur s'emploient de leur mieux pour préserver de tout encombre le succès de son drame. On le conçoit, s'il est vrai qu'ils regardent cette affaire comme une question de vie ou de mort pour le romantisme... Quoi qu'il en soit, *le Journal des Débats*, pénétré de l'importance de l'affaire en litige, oublie aujourd'hui ses propres soucis, et, laissant un instant le soin de sa défense personnelle, se hâte d'accepter avec résignation la semonce du *Globe*, pour se ménager une place qu'il consacre à la cause d'*Hernani*, d'*Hernani*, qui, dit-il, *soulève déjà tant de passions, tant de haines, tant d'acharnement, et risque d'être choisi pour champ de bataille par tant d'intérêts opposés*. Nous qui sommes bien loin de désirer qu'*Hernani* soit *choisi pour champ de bataille*, et qui ne croyons pas que ce soit l'intention

de l'auteur, nous trouvons qu'il y a imprudence de la part de ses amis à s'efforcer de donner à une question toute littéraire une sorte d'importance politique. — MM. des *Débats* ont trouvé le moyen d'amener sur ce terrain et M. de Martignac et M. de la Bourdonnaye, et l'ancien et le nouveau ministère, qui assurément n'ont jamais songé ni à défendre, ni à attaquer, ni même à modifier le drame de M. Hugo. De quelque importance que soit la représentation d'*Hernani* pour la république des lettres, la monarchie française ne peut avoir à s'en inquiéter. »

Tous les amis de l'auteur et tous ceux qui désiraient le triomphe de l'art nouveau étaient venus s'offrir. MM. Louis Boulanger, Théophile Gautier, encore presque enfant par l'âge et déjà homme par le talent, Gérard de Nerval, Vivier, Ernest de Saxe-Cobourg, fils naturel du duc régnant, Achille et Eugène Devéria, Français, Célestin Nanteuil, Édouard Thierry, Pétrus Borel et ses deux frères, Achille Roche, qui eût été un peintre célèbre s'il ne s'était noyé dans le Tibre, accoururent des premiers. Ils battirent le rappel dans la littérature, dans la musique, dans les ateliers de peinture, de sculpture et d'architecture. Ils revinrent avec des listes de noms qu'ils avaient recrutés, et demandèrent à conduire chacun leur tribu au combat. J'ai retrouvé une liste des tribus Gautier, Gérard, Pétrus Borel, etc. J'y lis les noms suivants : Balzac, Berlioz, Cabat, Augustus Mac-Keat (Auguste Maquet), Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy, Philadelphe O'Neddy, Gigoux, Laviron, Amédée Pommier, Lemot, Piccini, Ferdinand Langlé, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer, etc., mêlés d'appellations collectives : l'atelier d'archi-

tecture de Gournaud, 13 places ; l'atelier d'architecture de Labrousse, 5 ; l'atelier d'architecture de Duban, 12, etc.

M. Victor Hugo acheta plusieurs mains de papier rouge, et coupa les feuilles en petits carrés sur lesquels il imprima avec une griffe le mot espagnol qui veut dire *fer :*



Il distribua ces carrés aux chefs de tribu. Le théâtre lui abandonnait l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre moins une cinquantaine de places.

Pour bien combiner leur plan stratégique et bien assurer leur ordre de bataille, les jeunes gens demandèrent à entrer dans la salle avant le public. On le leur permit, à condition qu'ils seraient entrés avant qu'on ne fît queue. On leur donna jusqu'à trois heures. C'eût été bien si on les avait laissés monter, comme faisaient les claqueurs, par la petite porte de l'obscur passage maintenant supprimé. Mais le théâtre, qui apparemment ne désirait pas les cacher, leur assigna la porte de la rue Beaujolais, qui était la porte royale ; de crainte d'arriver trop tard, les jeunes bataillons arrivèrent trop tôt, la porte n'était pas ouverte, et dès une heure les innombrables passants de la rue Richelieu virent s'accumuler une bande d'êtres farouches

et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toutes les façons, excepté à la mode, en vareuse, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein Paris, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés. M. Théophile Gautier surtout insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins.

La porte ne s'ouvrait pas ; les tribus gênaient la circulation, ce qui leur était fort indifférent, mais une chose faillit leur faire perdre patience. L'art classique ne put voir tranquillement ces hordes de barbares qui allaient envahir son asile ; il ramassa toutes les balayures et toutes les ordures du théâtre, et les jeta des combles sur les assiégeants. M. de Balzac reçut pour sa part un trognon de chou. Le premier mouvement fut de se fâcher ; c'était peut-être ce qu'avait espéré l'art classique ; le tumulte aurait amené la police, qui aurait saisi les perturbateurs, et les perturbateurs auraient été naturellement les lapidés. Les jeunes gens sentirent que le moindre prétexte serait bon, et ne le donnèrent pas.

La porte s'ouvrit à trois heures et se referma. Seuls dans la salle, ils s'organisèrent. Les places réglées, il n'était encore guère que trois heures et demie ; que faire jusqu'à sept ? On causa, on chanta, mais la conversation et les chants s'épuisent. Heureusement qu'on était venu trop tôt pour avoir dîné, alors on avait apporté des cervelas, des saucissons, du jambon, du pain, etc. On dîna donc, les banquettes servirent de tables et les mouchoirs de serviettes. Comme on n'avait que cela à faire,

on dîna si longtemps qu'on était encore à table quand le public entra. A la vue de ce restaurant, les locataires des loges se demandèrent s'ils rêvaient. En même temps leur odorat était offensé par l'ail des saucissons. Ceci n'était rien encore ; mais, sur tant d'hommes, il y en avait nécessairement qui avaient éprouvé d'autres besoins que ceux de l'estomac ; ils avaient cherché à quel endroit de la maison de Molière on pouvait « expulser le superflu de la boisson » ; les ouvreuses, n'étant pas encore arrivées, n'avaient pu leur ouvrir ; ils avaient essayé d'aller sur le théâtre, la porte de communication était fermée, la toile baissée, et il y avait défense absolue de passer. Enfermés pendant des heures, plusieurs n'y avaient pas tenu et s'en étaient allés tout en haut dans le coin le plus sombre. Mais ce coin sombre s'était tout à coup éclairé à l'heure du public ; on a vu, par la lettre de M. Mérimée, que ce jour-là les femmes les plus élégantes montaient jusqu'aux bonnets d'évêques ; on juge du scandale que dut faire cette humidité où passèrent les robes de soie et les souliers de satin.

Quand M. Victor Hugo arriva au théâtre, il trouva les employés souriants et le commissaire royal bouleversé.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Il y a que votre drame est mort et que ce sont vos amis qui l'ont tué.

M. Victor Hugo, instruit de l'incident, dit que ce n'était pas la faute de ses amis, mais de ceux qui les avaient enfermés pendant quatre heures. Au moins, M^lle^ Mars ne savait rien ; le baron Taylor avait eu soin de recommander que la chose lui fût cachée. L'auteur alla dans sa loge.

— Eh bien, lui dit-elle pour premier mot, vous avez de jolis amis ! Vous savez ce qu'ils ont fait !

La recommandation de M. Taylor n'avait pas empêché les ennemis de la pièce d'aller lui raconter tout. Elle était furieuse.

— J'ai joué devant bien des publics, dit-elle, mais je vous devrai d'avoir joué devant celui-là.

M. Victor Hugo répéta à l'actrice ce qu'il avait dit au commissaire royal, et alla dans les coulisses. Acteurs, figurants, machinistes, régisseurs, avaient passé de la froideur à l'hostilité. Seul, M. Joanny vint à lui, et, superbe dans son costume de don Ruy Gomez, lui dit :

— Ayez confiance ! pour ma part, je ne me suis jamais senti si en train.

M. Victor Hugo regarda par le trou de la toile. Du haut en bas, la salle n'était que soie, bijoux, fleurs, épaules nues. Dans ce resplendissement, deux masses sombres, au parterre et aux secondes galeries, agitaient d'abondantes crinières.

On frappa les trois coups. L'auteur vit lever la toile avec le serrement de cœur de celui qui livre à l'inconnu sa pensée et peut-être son avenir. La petite scène de don Carlos avec Josefa passa sans encombre ; puis doña Sol entra. Les jeunes gens, peu au fait des habitudes théâtrales, et d'ailleurs médiocrement enthousiastes de M^lle^ Mars, négligèrent de lui faire la réception à laquelle ses entrées étaient accoutumées, et son public à elle, qui lui en voulait de jouer un drame, ne répara pas leur négligence. Ce silence insolite la déconcerta un peu. — M. Firmin, qui n'avait plus l'âge d'Hernani, mais qui était toujours jeune d'ardeur et de verve, dit très bien ces vers :

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route...
Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur !

L'orchestre des musiciens, le parterre et la seconde galerie battirent des mains, mais sans écho dans le reste de la salle. — Au second acte, à ce dialogue entre don Carlos et Hernani :

— Mon maître,
Je vous tiens, de ce jour, sujet rebelle et traître...
Je vous fais mettre au ban de l'empire.

— A ton gré.
J'ai le reste du monde où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

— Et quand j'aurai le monde?

— Alors j'aurai la tombe.

Quelques loges se mêlèrent à l'applaudissement. A chaque scène qui passait sans opposition, les acteurs et les gens du théâtre détendaient la roideur de leurs attitudes ; après le second acte, ils souriaient à l'auteur, et quelques-uns admiraient la pièce de bonne foi.

Mais le vrai danger n'était pas franchi ; l'endroit redoutable était la scène des tableaux, désignée d'avance au rire par la parodie du Vaudeville. Le troisième acte commença bien. Les vers de don Ruy Gomez à doña Sol :

Quand passe un jeune pâtre, etc.,

dits par M. Joanny avec une fierté mélancolique,

touchèrent les femmes, il y en eut qui applaudirent. M. Ernest de Saxe-Cobourg cria : Vivent les femmes ! M. Joanny avait une sorte de gaucherie hautaine et de noblesse familière qui allait à merveille au personnage. Il aborda grandement la file des portraits et fut suivi par le public attentif jusqu'au sixième ; mais là, il y eut résistance à avancer plus loin, et commencement des murmures. Deux de plus, on sifflait ; le vers : *J'en passe, et des meilleurs !* sauva tout. Le dernier portrait fut salué d'acclamations, qui redoublèrent quand don Ruy aime mieux livrer sa vie et sa fiancée que son hôte qu'il sait son rival. Dès lors, il n'y eut plus personne dans les coulisses qui eût jamais douté de la pièce. — Le succès fut décidé par le monologue de Charles-Quint au quatrième acte : cet immense monologue, interrompu à chaque vers par les bravos, finit dans une explosion de salves interminables.

Les salves duraient encore, quand on vint dire à l'auteur que quelqu'un le demandait. Il y alla et vit un petit homme à ventre arrondi et à regard ouvert.

— Je m'appelle Mame, dit le petit homme ; je suis l'associé de M. Baudoin, l'éditeur... Mais nous sommes mal ici pour causer. Voudriez-vous venir une minute dehors ?

Quand ils furent dans la rue :

— Voilà, dit-il. Nous sommes dans la salle, M. Baudoin et moi, et nous avons envie de publier *Hernani*. Voulez-vous nous le vendre ?

— Combien ?

— Six mille francs.

— Nous en recauserons après la représentation.

— Pardon, insista le libraire, mais je tiendrais à terminer tout de suite.

— Pourquoi ? Vous ne savez pas ce que vous achetez. Le succès peut diminuer.

— Oui, mais il peut augmenter. Au second acte, je pensais vous offrir deux mille francs ; au troisième, quatre mille ; je vous en offre six mille au quatrième ; après le cinquième, j'aurais peur de vous en offrir dix mille.

— Eh bien, soit, dit M. Victor Hugo en riant, puisque vous avez cette peur de mon drame, je vous le donne. Venez chez moi demain matin et nous signerons.

— Si cela vous était égal, j'aimerais autant signer tout de suite. J'ai les six mille francs sur moi.

— Je veux bien, mais comment faire ? Nous sommes dans la rue.

— Voici un bureau de tabac.

Le libraire y entra avec l'auteur, acheta une feuille de papier timbré, demanda une plume et de l'encre, le traité fut écrit et signé sur le comptoir, et M. Victor Hugo reçut l'argent, qui ne lui fut pas inutile, car il n'avait plus chez lui que cinquante francs.

Il remonta aussitôt au théâtre et vit, au respect universel, que le succès n'avait pas baissé. Le quatrième acte s'achevait. MM. Michelot, Joanny, Firmin, rayonnaient ; leurs trois rôles s'étaient partagé le succès ; pendant les quatre premiers actes, doña Sol est au second plan. M. Victor Hugo jugea nécessaire d'aller voir M^lle^ Mars.

Il la trouva aigre et sèche. Elle fit d'abord semblant de ne pas le voir. Elle continua de quereller son habilleuse :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Je ne serai

jamais prête. Mais, voyons, mon blanc ! il y a une heure que je vous le demande. Mais aussi ma loge ne désemplit pas ! on ne sait plus où l'on en est dans toutes ces visites !... Ah ! vous voilà, monsieur Hugo.

Et, tout en se couvrant la poitrine de blanc :

— Mais savez-vous que ça va très bien, votre pièce ; — au moins pour vous et pour ces messieurs.

— Nous voici à votre acte, madame.

— Oui, je commence quand la pièce finit. Dites donc, vos beaux amis, je ne les aurai pas beaucoup fatigués. Savez-vous que c'est la première fois que je n'ai pas été applaudie à mon entrée ?

— Mais comme vous allez l'être à votre rappel !

— Enfin, dit-elle en prenant l'air de victime résignée, du moment que j'ai accepté ce rôle-là, je devais m'attendre à ce succès-là.

Lorsqu'elle parut dans sa robe de satin blanc, sa couronne de roses blanches sur le front, avec ses dents éclatantes, avec sa taille qui avait toujours dix-huit ans, elle fit un effet de jeunesse et de beauté. Le décor était charmant ; la terrasse où causaient les masques, le palais illuminé, les jardins où luisaient vaguement les jets d'eau, le mouvement de la fête, la musique des danses, puis le silence et les jeunes mariés restés seuls tous deux, tout avait disposé favorablement la salle, et, lorsque M^lle^ Mars dit ces vers auxquels s'alliait si bien sa voix musicale :

La lune tout à l'heure à l'horizon montait
Tandis que tu parlais ; sa lumière qui tremble
Et ta voix toutes deux m'allaient au cœur ensemble ;
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant,
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment,

elle n'eut plus rien à envier à « ces messieurs ».

Tout le cinquième acte donna raison à la précipitation du libraire Mame. Quand M. Joanny ôta le masque sous lequel don Ruy Gomez a assisté à la noce, la face de spectre qu'il montra fit une impression de terreur ; il y eut dans toute la scène une rigidité sépulcrale qui faisait froid. Mlle Mars lui disputa la vie de Hernani avec une énergie dont on n'aurait pas cru Célimène capable. Elle fut vraiment violente en menaçant don Ruy :

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits qu'à moi celui que j'aime...
Voyez-vous ce poignard ? Ah ! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé ?
Prenez garde, don Ruy ! Je suis de la famille,
Mon oncle !

Le dénoûment fut un enivrement ; il y eut une pluie de bouquets aux pieds de Mlle Mars ; le nom de l'auteur fut acclamé même par les loges ; cinq ou six seulement restèrent muettes ; pas une ne protesta.

M. Victor Hugo alla faire à la grande actrice les compliments qu'elle méritait. Sa loge était encombrée, mais cette fois elle ne se plaignit pas de la foule. Elle était radieuse, son rôle était superbe, le drame était un chef-d'œuvre.

— Eh bien ! dit-elle, vous n'embrassez pas votre doña Sol ?

Et doña Sol tendit à l'auteur la joue de Mlle Mars.

M. Victor Hugo était attendu à la porte du théâtre par une troupe d'amis qui voulurent le reconduire. En arrivant chez lui, il trouva son salon plein. La rue Notre-Dame-des-Champs s'étonnait d'être si bruyante à une heure du matin. M. Achille

Devéria dit qu'il ne voulait pas dormir dans une nuit pareille, et alla faire un dessin de la dernière scène.

Le lendemain, à son réveil, M. Victor Hugo reçut cette lettre :

« J'ai vu, monsieur, la première représentation d'*Hernani*. Vous connaissez mon admiration pour vous. Ma vanité s'attache à votre lyre, vous savez pourquoi. Je m'en vais, monsieur, et vous venez. Je me recommande au souvenir de votre muse. Une pieuse gloire doit prier pour les morts.

« CHATEAUBRIAND.

« 29 février 1830. »

La première représentation avait eu lieu un samedi ; le lundi, jour de la seconde, les feuilletons parurent. Sauf celui du *Journal des Débats*, tous étaient hostiles. Ils s'en prenaient au drame et à son public ; l'auteur avait amené des spectateurs dignes de sa pièce, des espèces de bandits, des individus incultes et déguenillés, ramassés dans on ne savait quels bouges, qui avaient fait d'une salle respectée une caverne nauséabonde ; ils s'y étaient livrés à une orgie qui avait eu des conséquences immondes ; ils avaient entonné, les journaux libéraux disaient des chants obscènes, les journaux royalistes disaient des chants impies ; le temple était à jamais profané, et Melpomène était dans un état pitoyable.

Le commissaire royal accourut chez l'auteur. Il était fort inquiet ; évidemment, cette unanimité des journaux allait redonner de l'élan aux inimitiés domptées l'avant-veille, et il y aurait bataille le

soir. Puisque M. Victor Hugo ne voulait pas de claqueurs, il fallait que ses amis revinssent défendre la deuxième représentation comme la première. Il ne fut pas nécessaire d'aller les chercher ; les chefs de tribu n'eurent pas plus tôt lu les feuilletons qu'ils vinrent d'eux-mêmes ; ils comprenaient que la lutte n'était pas finie et que la soirée allait être rude ; ils en étaient ravis ; ils trouvaient qu'ils avaient réussi trop aisément le premier jour, et ils n'auraient été qu'à moitié contents de vaincre sans combattre.

La rue Beaujolais s'emplit dès midi de badauds qui espéraient le spectacle des bandes étranges promises par les journaux. Mais le théâtre n'exigea plus que les jeunes gens entrassent par la porte du roi et qu'ils fussent en prison pendant quatre heures. Ils entrèrent, un peu avant l'ouverture des bureaux, par la petite porte du passage. Il n'y eut donc ni chansons, ni saucissons à l'ail, ni le reste. Il n'y eut que l'excentricité des costumes, qui, du reste, suffit amplement à l'horripilation des loges. On se montrait avec horreur M. Théophile Gautier dont le gilet flamboyant éclatait ce soir-là sur un pantalon gris tendre orné au côté d'une bande de velours noir, et dont les cheveux s'échappaient à flots d'un chapeau plat à larges bords. L'impassibilité de sa figure régulière et pâle, et le sang-froid avec lequel il regardait les honnêtes gens des loges, démontraient à quel degré d'abomination et de désolation le théâtre était tombé.

Au moment où la toile allait se lever, il se passa un fait qui se renouvela depuis à toutes les pièces de M. Victor Hugo ; un essaim de petits papiers blancs s'abattit des hauteurs sur les premières loges, sur le balcon et sur l'orchestre. Ces petits

papiers s'attachaient aux habits, se collaient sur le nez, s'attachaient aux boucles des chevelures féminines, se glissaient dans les corsages ; toute la salle se mit à se secouer et à s'éplucher. Ce fut un nouveau grief contre *Hernani*. Quel était l'auteur de ces papiers ? Était-ce un ennemi ? Était-ce un haïsseur outré des bourgeois qui les irritait, d'abord pour les irriter, et ensuite pour les inviter au combat, comme le picador excite le taureau ? La question n'a jamais été résolue.

On sentit dès les premiers mots qu'un orage grondait sourdement. Il éclata dès le premier acte. Ce vers :

Nous sommes trois chez vous ! c'est trop de deux, madame,

fut accueilli par un rire immense de toute la première galerie et des stalles d'orchestre. Le rire redoubla au vers :

Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite ! — J'en suis.

Une bonne fortune des loges fut qu'au lieu de dire le vers comme il est écrit, M. Firmin dit :

Oui, de ta suite, ô roi ! — De ta suite j'en suis.

Ce « de ta suite j'en suis ! » fut une joie qui se prolongea bien longtemps après ce soir-là ; pendant des mois, les classiques ne s'abordaient qu'en disant : « De ta suite j'en suis ! » et ils avaient un moment de douce hilarité.

On pense bien que ces éclats de rire étaient vaillamment relevés par la jeunesse ; ricanements

et applaudissements se croisèrent et la mêlée s'engagea. Au second acte, à ce passage :

— Quelle heure est-il ?
— Minuit,

ce roi qui demandait l'heure, et qui, pour la demander, disait : quelle heure est-il ? qui disait cela en vers, et à qui l'on répondait, toujours en vers, qu'il était minuit, quand il eût été si simple de lui répondre :

Du haut de ma demeure,
Seigneur, l'horloge enfin sonne la douzième heure,

tout cela parut naturellement intolérable, et le rire devint une huée. Les jeunes gens se fâchèrent un peu, et imposèrent silence avec une telle résolution que la scène entre Hernani et le roi fut écoutée sans trouble et réussit plus encore que la première fois. M. Joanny, très ferme devant l'opposition, sauva, en la disant hardiment, la scène des portraits ; il eut un geste irrésistible pour offrir sa tête au roi :

J'ai promis l'une ou l'autre.
N'est-il pas vrai, vous tous ? Je donne celle-ci.

Par contre, le monologue de Charles-Quint, tant applaudi le samedi, fut couvert de moqueries.

. . . Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
Laisse régner l'esprit que longtemps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

Rire plus fort.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui nous aime !

Éclats de rire.

La fête masquée et les airs de danse du cinquième acte plurent un moment au beau monde ; mais, lorsque doña Sol, après avoir voulu fuir la musique, souhaite d'entendre un chant dans la nuit, et qu'Hernani lui dit :

... Capricieuse !

le mot sembla très drôle, et les ricanements reprirent pour ne plus cesser.

Les journaux du lendemain racontèrent les ricanements, et oublièrent d'ajouter qu'ils avaient été écrasés d'applaudissements : — On avait fait justice de ce drame scandaleux ; maintenant c'était une affaire finie ; il n'en serait plus question, Dieu merci ! Au reste, il n'avait pas même excité la curiosité ; dès la seconde représentation, la salle était à moitié vide, etc.

Il y avait eu, en effet, des places vides, notamment deux loges de galerie de face, ce qui avait étonné la foule, entassée partout ailleurs, et encore plus l'auteur, qui savait que toutes les loges étaient louées. Il voulut savoir quels étaient ces locataires qui avaient payé pour ne pas venir, et il sut que c'était le frère de l'avoué d'un auteur de théâtre, fort célèbre alors.

La troisième représentation fut plus troublée encore que la seconde. Mais l'opposition se contenta encore de ricaner ; seulement, elle ricana plus souvent. L'auteur avait encore tous ses amis,

qui firent à chaque huée une vigoureuse réplique d'enthousiasme.

Mais, après trois représentations, M. Victor Hugo rentrait dans l'usage des auteurs et n'allait plus avoir que quelques places à donner. Les acteurs réclamaient la claque, laquelle serait peu fervente pour une pièce qui l'avait expulsée. Le commissaire royal, toujours dévoué à l'art nouveau, prit sur lui de donner à l'auteur cent places par représentation.

Cent places contre quinze cents, c'était dans ces termes qu'allait maintenant se livrer la bataille. Les journaux ennemis dirent qu'à présent *le vrai public* allait pouvoir enfin pénétrer dans la salle et venger l'art outragé.

Ce fut dès lors en effet la lutte sérieuse. Chaque représentation devint un vacarme effroyable. Les loges ricanaient, les stalles sifflaient ; il fut de mode dans les salons d'aller « rire à *Hernani* ». Chacun protestait à sa façon et selon son caractère. Les uns, ne pouvant regarder une pareille pièce, tournaient le dos à la scène ; d'autres, ne pouvant l'entendre, disaient : je n'y tiens plus ! et sortaient au milieu d'un acte en jetant la porte de leur loge avec violence ; les natures paisibles se contentaient de constater le manque d'intérêt de « ce drame » en étalant et en lisant leur journal. Mais les vrais partisans du bon goût ne s'en allaient pas, ne lisaient pas et ne tournaient pas le dos, ils avaient les oreilles sur la pièce, visaient chaque mot, huant, sifflant, empêchant d'entendre, déconcertant les acteurs. Les cent, perdus dans le nombre, ne pliaient pas ; leurs vingt ans et leur conviction faisaient rage dans cet ouragan. Ils tenaient tête à cette multitude, défendaient les scènes vers

à vers, ne lâchaient pas un hémistiche ; ils trépignaient, ils rugissaient, ils insultaient les siffleurs. M. Ernest de Saxe-Cobourg ne connaissait plus ni âge ni sexe. Une jeune femme riant aux éclats pendant la scène des portraits :

— Madame, lui dit-il, vous avez tort de rire, vous montrez vos dents !

Des vieillards, à têtes vénérables et chauves, sifflaient à l'orchestre. Il cria :

— A la guillotine, les genoux !

L'auteur disputé ne trouvait plus dans les coulisses les respectueuses salutations prodiguées le premier soir à l'auteur triomphant. Le chef-d'œuvre était redevenu un « drame », un bâtard de la comédie et de la tragédie, on ne savait quoi. Les acteurs passaient à l'ennemi : un des principaux faisait aux siffleurs des clins d'yeux qui voulaient dire : vous avez raison ; je suis forcé de jouer ça, mais ça n'est pas de moi. M. Joanny lui-même se démonta. M^lle^ Mars seule fut brave jusqu'au bout, elle n'était pas plus épargnée que les autres, et le novateur lui procura cette nouveauté d'être sifflée ; elle le lui reprochait avec amertume et ne lui faisait plus aucun éloge de sa pièce ; mais elle était aussi ferme en scène que désagréable dans sa loge. Elle taquinait l'auteur en tête à tête, mais devant le public elle le représentait.

Ce qui maintenait le drame malgré la véhémence des ennemis et le découragement des acteurs, c'était le chiffre des recettes. On venait siffler, mais on venait. La haine allait jusqu'à nier les recettes, même dans le théâtre. Un comédien qui jouait un petit rôle, auteur dramatique lui-même, dans le goût de Colin d'Harleville et d'Andrieux, répondait un soir à l'objection d'un interlocuteur

qui lui demandait pourquoi, si la pièce était si mauvaise, elle attirait tant de monde.

Il expliquait qu'elle n'attirait personne, que toutes les places étaient données, que la salle était pleine, mais que la caisse était vide.

— Tenez, disait-il, ce soir il y a salle comble ; eh bien, je parie que la recette...

— Est de quatre mille cinq cent cinquante-sept francs soixante-dix-huit centimes, dit M. Victor Hugo, qui passait dans ce moment et qui avait à la main le bordereau du caissier.

L'attaque avait ses caprices. Elle s'en prenait aujourd'hui à un endroit, demain à un autre. Une scène criblée la veille s'étonnait d'être laissée tranquille ; en revanche, une scène qui se croyait désormais hors d'atteinte était hachée d'interruptions. Dans un entr'acte de la trentième représentation, l'auteur et Mlle Mars, gracieuse par exception ce jour-là, s'amusèrent à chercher les vers qui n'avaient pas été sifflés ; ils n'en trouvèrent pas.

— Il y a tout mon rôle, dit Mlle Thénard qui était présente.

Elle avait un vers et un quart à dire dans le cinquième acte :

Mon cher comte,
Vous savez avec vous que mon mari les compte.

— Votre vers n'a pas été sifflé ? dit l'auteur. Eh bien, il le sera.

Il le fut le soir.

La lutte fatiguait de plus en plus les acteurs, et ils en étaient à souhaiter que les recettes tombassent pour avoir le droit d'arrêter les représentations. Quelques-uns espéraient qu'on n'aurait pas besoin d'attendre jusque-là, que les jeunes gens,

las de combattre, renonceraient, et que l'hostilité, maîtresse du terrain, ferait tomber le rideau avant le dénouement. On s'y attendait chez l'auteur ; la première question de M^me^ Hugo à son mari, quand il rentrait du théâtre, était : — Est-on allé jusqu'à la fin ? — et cette vie d'inquiétudes et d'émotions violentes finissait par être si pénible qu'elle-même eût presque désiré qu'il répondît : — Non.

Mais les jeunes gens, eux, ne voulaient pas de cela. Leur dévouement ne diminuait pas ; on se disputait les cent billets. La lettre suivante donnera une idée de la vivacité et de l'entrain de la défense :

« Quatre de mes janissaires m'offrent leurs bras, je les dépose à vos pieds, et vous demande pour eux quatre places pour ce soir, s'il n'est pas trop tard, ou pour mercredi, s'il n'y a plus de billets disponibles.

« Je vous garantis mes hommes. Ils sont gens à couper les têtes pour avoir les perruques. Quant à moi, je les encourage à persister dans ces nobles sentiments et ne les laisse pas partir sans leur donner ma bénédiction paternelle.

« Ils s'agenouillent, j'étends les mains et je leur dis : — « A moi, gens de bien, et que Dieu vous soit en aide ! La cause est bonne, faites votre devoir. » Ils se relèvent et j'ai toujours soin d'ajouter : « Ah çà, mes enfants, soignons Victor Hugo, car Dieu est bon garçon, mais il a tant d'occupation que notre ami doit compter sur nous avant tout. Allez, soyez dignes de ceux que vous servez. *Amen.*

« Votre dévoué de cœur et d'âme,

« CHARLET.

« Lundi soir. »

M. Victor Hugo recevait des lettres d'un autre style ; une finissait par cette phrase : « Si tu ne retires pas ta sale pièce dans les vingt-quatre heures, nous te ferons passer le goût du pain. » Deux jeunes gens, qui se trouvaient là quand il reçut cette lettre, la prirent au sérieux. Il n'y eut pas moyen de les empêcher d'attendre, après toutes les représentations, M. Victor Hugo à la porte du théâtre et de le reconduire rue Notre-Dame-des-Champs, ce qui n'était pas un petit dérangement, car ils demeuraient boulevard Montmartre. Ils firent cela jusqu'à la dernière représentation.

En même temps que la littérature, la politique s'agitait. *Hernani* partageait l'attention publique avec l'adresse des 221. Un rédacteur du *Courrier français*, ami de M. Victor Hugo malgré son journal, lui dit :

« Il y a en France deux hommes bien détestés, M. de Polignac et vous. »

La querelle s'étendit dans les départements. A Toulouse, un jeune homme, nommé Batlam, eut un duel pour *Hernani*, et fut tué. A Vannes, un caporal de dragons mourut, laissant ce testament : « Je désire qu'on mette sur ma tombe : *Ci-gît qui crut à Victor Hugo.* »

Un congé de M^lle^ Mars interrompit la pièce à sa quarante-cinquième représentation.

A une des reprises qui eut lieu huit ans après et où il n'y eut que des applaudissements, deux spectateurs discutaient, en descendant l'escalier, après la pièce :

— Ce n'est pas étonnant qu'on ne siffle plus,

disait l'un, qui avait sans doute été des siffleurs des premières représentations, il a changé tous les vers.

— Vous vous trompez, répondit l'autre. Ce n'est pas son drame qu'il a changé, c'est le public.

LIV

NOTRE-DAME DE PARIS

Une quinzaine de jours avant la clôture des représentations, la propriétaire de la maison dont M. Victor Hugo occupait le premier étage monta du rez-de-chaussée, qu'elle occupait elle-même, et entra d'un air attristé.

— Ma petite dame, dit-elle à Mme Hugo, vous êtes bien gentille et votre mari est un bon garçon, mais vous n'êtes pas assez tranquilles pour moi. Je me suis retirée du commerce pour vivre paisiblement, j'ai acheté exprès cette maison dans une rue sans bruit, et, depuis trois mois, c'est ici, à cause de vous, une procession sans fin jour et nuit, un vacarme dans les escaliers et des tremblements de monde sur ma tête. A des une heure du matin, je suis réveillée en sursaut et je crois que le plafond va tomber sur mon lit. Nous ne pouvons plus rester ensemble.

— C'est-à-dire que vous nous donnez congé ?

— J'en suis vraiment désolée. Je vous regretterai bien. Vous êtes un bon petit ménage et vous aimez bien vos enfants. Mais vous ne dormez donc pas vous-même. Que je vous plains donc, ma pauvre dame ! Votre mari a pris un état bien dur !

Hernani ayant eu ce singulier succès de faire

mettre M. Victor Hugo à la porte de chez lui, le ménage passa la Seine et se transporta rue Jean-Goujon. Là, un nouvel ennui l'attendait.

Parmi ce flot de monde que la propriétaire n'avait pu supporter, il y avait eu, le lendemain de la première représentation, le libraire Gosselin venu pour acheter le manuscrit. Il n'avait pas trouvé M. Victor Hugo, sorti pour aller au théâtre. Mme Hugo, qui le connaissait peu d'ailleurs, ne l'avait pas remarqué dans la foule et ne lui avait pas parlé. Quelqu'un ayant demandé qui éditerait le drame, elle avait raconté la vente brusque de la veille. M. Gosselin était sorti aussitôt, deux fois furieux, et avait écrit à M. Victor Hugo qu'il avait le droit de vendre ses pièces à qui bon lui semblait, mais que Mme Hugo n'avait pas le droit de mal recevoir un homme qui était juré et électeur.

Il avait sa vengeance dans ses mains. En même temps que *le Dernier jour d'un condamné*, M. Victor Hugo lui avait vendu un roman auquel il pensait déjà et qui s'appellerait *Notre-Dame de Paris*. Il s'était engagé à le livrer en avril 1829. Absorbé par le théâtre, il n'avait pu penser à autre chose, et la date était passée depuis un an qu'il n'avait pas écrit la première ligne. Le libraire, qui ne l'avait pas pressé jusque-là, exigea tout à coup et immédiatement l'exécution du traité.

Impossible de livrer un roman qui n'était pas commencé ; le libraire réclama des dommages-intérêts. Il fallut l'intervention de M. Bertin pour arranger l'affaire. L'auteur eut cinq mois pour faire *Notre-Dame de Paris ;* s'il n'était pas prêt le 1er décembre, il payerait mille francs par chaque semaine de retard.

Il dut donc se mettre à *Notre-Dame de Paris*,

encore agité des batailles fièvreuses d'*Hernani* et dans le désordre d'un déménagement forcé.

D'abord il s'installa. Un jour qu'il accrochait dans son cabinet une bibliothèque composée de quatre planches reliées entre elles par des cordons, et qu'il s'en tirait assez mal, le prince de Craon lui amena un jeune homme blond, d'un visage agréable où l'on ne voyait d'abord que de la douceur et ensuite que de la finesse. Ce jeune homme était allé à *Hernani* et avait voulu complimenter l'auteur. Il était ravi de voir le théâtre s'affranchir ; il voulait la liberté partout. Il s'appelait M. de Montalembert.

Dès que M. Victor Hugo fut casé, il se mit à l'œuvre. Il commença à écrire le matin du 27 juillet. M. Gustave Planche, étant venu le voir dans la journée, demanda à la petite Léopoldine si elle voulait venir prendre une glace au Palais-Royal ; il avait un cabriolet en bas ; le plaisir d'aller en voiture décida l'enfant ; ils partirent, mais ils n'allèrent pas loin ; ils rencontrèrent des rassemblements nombreux et une telle émotion que M. Planche eut peur pour l'enfant et la ramena.

Le lendemain, les Champs-Élysées étaient un bivouac. Ils n'étaient pas à la mode alors et bâtis comme à présent ; ils n'avaient que de rares maisons dans de vastes terrains abandonnés aux maraîchers. On était loin de tout, et fort en peine de s'approvisionner à travers les troupes. On était prisonnier chez soi ; ni lettres ni journaux ; on ne savait rien. On entendait les retentissements des fourgons d'artillerie roulant sur le quai, le bruit de la fusillade et l'appel du tocsin. Un des co-locataires de M. Victor Hugo, le général Cavaignac, oncle de celui qui a été chef du pouvoir

exécutif de la République, expliquait que la maison, étant isolée et en pierres de taille, serait certainement occupée par les troupes si le combat venait de ce côté et qu'on y serait assiégé.

Une chaleur de trente-deux degrés faisait ruisseler le front des soldats, qui frappaient aux portes en demandant un verre d'eau. Il y en eut un qui, en rendant le verre, tomba évanoui.

Un engagement passager eut lieu si près que des balles sifflèrent dans le jardin. Un peu après, les enfants aperçurent, sous leur fenêtre, dans un champ de pommes de terre qui longeait la maison, un homme en blouse, la face contre terre, immobile, tapi sous les branches feuillues du légume. Ils le crurent mort ; mais, en voyant qu'il n'avait nulle trace de sang, ils pensèrent que c'était plutôt un insurgé qui attendait la nuit pour échapper aux troupes, ou quelque pauvre diable effrayé des balles. Il ne bougea pas de toute la journée. Il devait avoir faim. Il n'y avait à la maison qu'un pain de quatre livres, difficile à renouveler. Les enfants en coupèrent un gros morceau qu'ils jetèrent par la fenêtre. Le lendemain matin, l'homme et le pain avaient disparu.

On était toujours bloqué et sans nouvelles. Le seul moyen d'en avoir était d'en aller chercher. M. Victor Hugo sortit avec M. de Mortemart-Boiste, autre locataire de la maison. En entrant dans l'avenue des Champs-Élysées, ils trouvèrent une batterie de canons, et ne passèrent qu'après des pourparlers. Le déploiement militaire était formidable. Les soldats, qui se construisaient des redoutes, sciaient les arbres pour faire des chevaux de frise.

Près du carré Marigny, un garçon de quatorze

à quinze ans, lié à un arbre, était tout pâle. M. de Mortemart demanda pourquci il était attaché.

— Pour qu'il n'échappe pas avant d'être fusillé, répondit un soldat.

— Fusille ! dit M. Victor Hugo. C'est un enfant.

— C'est un enfant qui a tué un homme. Il a descendu notre capitaine, mais il va la danser.

A ce moment, un piquet de cavalerie accourut, venant de la barrière de l'Étoile. M. Victor Hugo reconnut le général de Girardin et alla au-devant de lui.

— Que diable faites-vous ici ? lui dit le général.

— J'y loge.

— Eh bien, je vous conseille d'en déloger. Je viens de Saint-Cloud, et on va tirer à boulets rouges.

M. Victor Hugo montra le jeune garçon au général, qui le fit détacher et conduire au poste voisin.

Le lendemain, la révolution fut maîtresse, et les Champs-Élysées redevinrent libres.

Ces grandes commotions des événements retentissent profondément dans les intelligences. M. Victor Hugo, qui venait de faire son insurrection et ses barricades au théâtre, comprit que tous les progrès se tiennent et qu'à moins d'être inconséquent, il devait accepter en politique ce qu'il voulait en littérature. Il se mit à écrire, sans suite et comme elles lui venaient, les idées que lui inspiraient les faits de chaque jour. Il a publié plus tard, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, ce « journal d'un révolutionnaire de 1830 ».

En chantant la victoire du peuple, il eut un cri de sympathie et de consolation pour le roi tombé :

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,
Vent fatal qui trois fois déjà les enleva !
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va !

Je ne leur dirai point de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre !
Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents !
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs.

D'ailleurs, infortunés ! ma voix achève à peine
L'hymne de leurs douleurs dont s'allonge la chaîne.
L'exil et les tombeaux dans mes chants sont bénis ;
Et, tandis que d'un règne on salûra l'aurore,
Ma poésie en deuil ira longtemps encore
De Sainte-Hélène à Saint-Denis !

Le Globe, qui publia l'ode, la fit précéder de ces lignes (19 août) :

« La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements ; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour avec son audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants. Mais, en même temps, par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poëte était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure

parfaite les élans de son patriotisme avec les convenances dues au malheur ; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne ; son cœur à pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *Mens immota manet, lacrymae volvuntur inanes.* Déjà, dans l'ode *A la Colonne*, M. Victor Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie. Sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les doctrines diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre. »

Une après-midi de septembre, M. de Lamennais vint voir M. Victor Hugo, qu'il trouva écrivant.

— Vous travaillez et je vous dérange.

— Je travaille, mais vous ne me dérangez pas.

— Qu'est-ce que vous écriviez donc là ?

— Quelque chose qui ne vous plairait pas.

— Dites toujours.

M. Victor Hugo lui tendit une feuille, où M. de Lamennais lut ceci :

« La république, qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société ; se protégeant, garde nationale ; se jugeant, jury ; s'administrant, commune ; se gouvernant, collège électoral.

« Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt. »

— C'est cela, dit M. de Lamennais. J'étais bien sûr qu'un esprit comme vous ne pouvait pas rester royaliste. Il n'y a qu'un mot de trop : *La république n'est pas mûre.* Vous la mettez dans l'avenir ; moi, je la mets dans le présent.

M. de Lamennais, ne croyant plus à l'absolutisme, n'admettait plus la monarchie. Son caractère entier rejetait les moyens termes et les ajournements. M. Victor Hugo, tout en voyant dans la république la forme définitive de la société, ne la croyait possible qu'après préparation ; il voulait qu'on arrivât au suffrage universel par l'enseignement universel ; la royauté mixte de Louis-Philippe lui semblait une transition utile.

Notre-Dame de Paris avait été rejetée bien loin par cette éruption de la politique. De plus, un accident était résulté de la situation. L'auteur écrivit à M. Gosselin :

« Le péril que courait le 29 juillet ma maison aux Champs-Élysées m'avait déterminé à faire évacuer mes effets les plus précieux et mes manuscrits chez mon beau-frère, qui demeure rue du Cherche-Midi et dont le quartier par conséquent était peu menacé. Dans cette opération qui s'est faite en toute hâte, il a été perdu un cahier tout entier de notes qui m'avaient coûté plus de deux mois de recherches et qui étaient indispensables à l'achèvement de *Notre-Dame de Paris*. Ce cahier n'a pu être encore retrouvé, et je crains maintenant

que toutes recherches ne soient inutiles. Je crois devoir m'empresser de vous en prévenir. C'est là sans doute un des cas graves et de force majeure qui ont été prévus par notre convention du 5 juin. Pourtant, si d'autres événements ne surviennent pas qui mettent obstacle à la continuation de mon ouvrage, j'espère toujours pouvoir, à force de travail, être en mesure de vous livrer le manuscrit à l'époque convenue. J'avoue cependant qu'un délai de deux mois librement consenti par vous à l'occasion de cet accident me ferait plaisir, autant pour vous que pour moi, et que je considérerais ce procédé de votre part comme effaçant complètement ceux dont j'ai cru avoir à me plaindre. Il me semble aussi qu'il pourra être de votre intérêt bien entendu que le manuscrit ne vous soit pas livré à une époque aussi rapprochée de la révolution que le 1er décembre. Il est douteux que la littérature soit déjà revenue alors au degré d'importance qu'elle avait il y a deux mois, et je crois qu'un retard dans votre opération ne doit pas vous convenir moins qu'à moi. »

Le libraire entra dans ces raisons, et la date fut remise au 1er février 1831, ce qui donnait à M. Victor Hugo cinq mois et demi.

Cette fois, il n'y avait plus de délai à espérer ; il fallait arriver à l'heure. Il s'acheta une bouteille d'encre et un gros tricot de laine grise qui l'enveloppait du cou à l'orteil, mit ses habits sous clef pour n'avoir pas la tentation de sortir, et entra dans son roman comme dans une prison. Il était fort triste.

Dès lors, il ne quitta plus sa table que pour manger et pour dormir. Sa seule distraction était

une heure de causerie après dîner avec quelques amis qui venaient le voir et auxquels il lisait parfois ses pages de la journée. Il lut ainsi le chapitre intitulé *les Cloches* à M. Pierre Leroux, qui trouva ce genre de littérature bien inutile.

Dès les premiers chapitres, sa tristesse était partie ; sa création s'était emparée de lui ; il ne sentait ni la fatigue ni le froid de l'hiver qui était venu ; en décembre, il travaillait les fenêtres ouvertes.

Il ne quitta sa peau d'ours qu'une seule fois. Le matin du 20 décembre, le prince de Craon vint lui offrir de le conduire au procès des ministres de Charles X. Pour que cette sortie n'eût pas de conséquence, il ne désemprisonna pas ses habits et endossa son costume de garde national.

Ce fut la séance orageuse. Vers quatre heures, pendant que M. Crémieux plaidait pour M. de Guernon-Ranville, un grand tumulte s'entendit au dehors. C'était une masse de peuple qui se poussait sur la chambre des pairs. La garde nationale, qui occupait la rue de Tournon et la rue de Vaugirard, était impuissante à retenir l'avalanche. La chambre allait être envahie. La foule criait : *A bas Polignac ! A bas Peyronnet ! A mort les ministres !* M. de Chantelauze et M. de Guernon-Ranville, terrifiés, faisaient pitié ; M. de Polignac avait l'air de ne pas comprendre. Seul, M. de Peyronnet, debout, la tête haute, les bras croisés, défiait la mort.

La séance fut suspendue. Le prince de Craon et M. Victor Hugo sortirent pour voir. La garde nationale, aplatie contre le palais, ne le défendait plus qu'à peine. La multitude s'écrasait aux murs, montait sur les bornes, grimpait aux fenêtres.

La haine était sur tous les visages, la colère dans tous les cris. Accusés, juges, gardes nationaux, tout était insulté. Le général La Fayette, accompagné de M. Ferdinand de Lasteyrie, essayait de haranguer les mécontents, mais le peuple en avait assez des harangues, et de La Fayette. Des gamins saisirent le général par les jambes, le hissèrent en l'air et se le passèrent de main en main en criant avec un organe indescriptible : *Voilà le général La Fayette ! qui en veut ?* Un détachement de ligne fit une trouée et le dégagea. Le chemin frayé, M. Victor Hugo et le prince s'approchèrent du général, qui leur prit le bras.

— Je ne reconnais plus mon peuple de Paris, leur dit-il, sans se douter que c'était peut-être le peuple de Paris qui ne reconnaissait plus son La Fayette. Il ajouta : — Le peuple a son excuse, mais ces royalistes !...

Et montrant un balcon Louis XV dans la rue de Tournon :

— J'ai fait demander à M. *** de me laisser monter sur son balcon pour parler au peuple. Il a répondu que sa porte ne s'ouvrirait jamais au général La Fayette. Par rancune de la révolution, ils laisseraient égorger leurs amis.

M. Victor Hugo allait rentrer à la chambre, mais la séance ne fut pas reprise. Il revint rue Jean-Goujon, et se réintégra dans son tricot et dans son travail.

Dans la nuit du 7 janvier, une vive lueur lui fit tout à coup lever les yeux vers sa fenêtre toujours ouverte ; c'était une aurore boréale.

Le 14 janvier, le livre était fini. La bouteille d'encre que M. Victor Hugo avait achetée le premier jour était finie aussi ; il était arrivé en même temps

à la dernière ligne et à la dernière goutte ; ce qui lui donna un moment l'idée de changer son titre et d'intituler son roman : *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre.* Quelques années plus tard, il racontait cela devant M. Alphonse Karr, qui trouva ce titre charmant et qui le lui demanda puisqu'il n'en faisait rien. M. Alphonse Karr publia, sous cette dénomination collective, plusieurs romans, entre autres ce chef-d'œuvre d'esprit et d'émotion, *Geneviève.*

Pendant qu'il faisait *Notre-Dame de Paris,* M. Victor Hugo, à qui M. Gosselin demandait quelques renseignements sur son livre pour le faire annoncer, lui écrivit :

« ... C'est une peinture de Paris au quinzième siècle et du quinzième siècle à propos de Paris. Louis XI y figure dans un chapitre. C'est lui qui détermine le dénoûment. Le livre n'a aucune prétention historique, si ce n'est de peindre peut-être avec quelque science et quelque conscience, mais uniquement par aperçus et par échappées, l'état des mœurs, des croyances, des lois, des arts, de la civilisation enfin, au quinzième siècle. Au reste, ce n'est pas là ce qui importe dans le livre. S'il a un mérite, c'est d'être œuvre d'imagination, de caprice et de fantaisie. »

Après l'achèvement de *Notre-Dame de Paris,* M. Victor Hugo se sentit désœuvré et attristé ; il s'était habitué à vivre avec ses personnages, et il éprouva en se séparant d'eux le chagrin qu'il aurait eu à voir partir de vieux amis. Il quitta son livre avec autant de peine qu'il en avait eu à s'y mettre.

M. Gosselin donna le manuscrit à lire à sa femme, personne agréable et lettrée qui traduisait les romans de Walter Scott. Elle trouva l'ouvrage d'un ennui mortel, et son mari ne se gêna pas pour dire qu'il avait fait une mauvaise affaire et que cela lui apprendrait à acheter les livres sans les lire.

Le roman parut le 13 février, jour du sac de l'archevêché. L'auteur, témoin de la violence populaire, vit jeter à l'eau les livres de la bibliothèque, un entre autres qui lui avait servi pour son roman. Ce livre, qu'on appelait « le livre noir » parce qu'il était relié en peau de chagrin noire, et qui était un exemplaire unique, contenait la charte du cloître Notre-Dame.

La majorité des journaux fut hostile comme toujours. Un article du *Temps*, attribué à M. Alfred de Musset, constata, sans tristesse, que le livre avait eu du malheur de venir un jour d'émeute et qu'il avait été noyé avec la bibliothèque de l'archevêché. Un des journaux les plus bienveillants fut *l'Avenir*, rédigé par MM. de Lamennais, de Montalembert et Lacordaire, qui fit trois articles.

Je trouve ce billet :

« Mon cher Hugo, je vous députe un homme aux reins forts, aux larges épaules ; chargez-le sans crainte. Il me rapportera *Notre-Dame de Paris*, que je suis impatient de connaître parce que tout le monde m'en parle et que c'est votre ouvrage.

« Je vous préviens toutefois qu'ennemi du genre descriptif, je sais d'avance qu'il y a une partie du roman dont je serai fort mauvais juge. Mais je suis disposé à être pour le reste du livre ce que

vous savez que je suis pour toutes vos productions.

« De tout cœur pour la vie.

« BÉRANGER.

« 9 mars. »

Voici une lettre plus curieuse de l'auteur des *Mystères de Paris :*

« J'ai *Notre-Dame ;* je l'ai eue un des premiers, je vous jure... Si l'impuissante admiration d'un barbare comme moi pouvait s'exprimer et se traduire d'une manière digne du livre qui l'a inspirée, monsieur, je vous dirais que vous êtes un grand dissipateur, que vos critiques sont comme ces pauvres gens du cinquième étage qui, voyant les prodigalités du grand seigneur, se disent tout furieux : De l'argent dépensé pour un jour, je vivrais ma vie entière !

« Et, de fait, la seule chose qu'on ait reprochée à votre livre, c'est qu'il y avait trop. C'est une plaisante critique dans ce siècle, n'est-il pas vrai ?

« Mais de tout temps les génies supérieurs ont excité une basse et étroite jalousie, force sales et menteuses critiques. Que voulez-vous, monsieur ? Il faut bien payer sa gloire.

« Je vous dirai encore, monsieur, qu'à part toute la poésie, toute la richesse de pensée et de drame, il y a une chose qui m'a bien vivement frappé. C'est que, Quasimodo résumant pour ainsi dire la beauté d'âme et de dévouement, — Frollo l'érudition, la science, la puissance intellectuelle, — et Châteaupers la beauté physique, — vous ayez eu l'admirable pensée de mettre ces trois types de notre nature face à face avec une jeune fille

naïve, presque sauvage au milieu de la civilisation, pour lui donner le choix, et de faire ce choix si profondément *femme*.

« ... J'ai voulu seulement me rappeler à votre bon et amical souvenir. J'étais passé chez vous pour vous dire tout cela et plus encore, car vous m'avez accueilli avec tant de bonté et tant de grâce que je me suis senti à l'aise avec vous, monsieur, quoique personne plus que moi n'éprouve l'impression profonde des supériorités.

« Agréez l'assurance de mon dévouement et de mon admiration sincère.

« EUGÈNE SUE. »

L'opinion de Mme Gosselin et l'hostilité de la majorité des journaux n'empêchèrent pas *Notre-Dame de Paris* d'avoir un succès extraordinaire. Les éditions se multiplièrent, et les éditeurs, M. Gosselin en tête, venaient sans cesse demander d'autres romans à l'auteur. Il n'en avait pas à leur donner ; alors ils imploraient au moins un titre, quelque chose qui ressemblât à l'ombre d'une promesse. C'est ainsi que, pendant des années, les catalogues de M. Renduel annoncèrent *le Fils de la Bossue* et *la Quiquengrogne*. A ce sujet, je lis dans une lettre de M. Victor Hugo :

« La Quiquengrogne est le nom populaire de l'une des tours de Bourbon-l'Archambault. Ce roman est destiné à compléter mes vues sur l'art du moyen-âge, dont *Notre-Dame de Paris* a donné la première partie. — *Notre-Dame de Paris*, c'est la cathédrale ; *la Quiquengrogne*, ce sera le donjon. Dans *Notre-Dame*, j'ai peint plus particulièrement le moyen-âge sacerdotal ; dans *la Quiquengrogne*,

je peindrai plus spécialement le moyen-âge féodal ; le tout selon mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mauvaises, sont à moi. — *Le Fils de la Bossue* paraîtra après *la Quiquengrogne* et n'aura qu'un volume. »

Ces deux romans, annoncés il y a trente ans, n'ont jamais été faits ; le premier roman de M. Victor Hugo après *Notre-Dame de Paris* devait être *les Misérables*.

LV

MARION DE LORME

La révolution de Juillet avait naturellement supprimé la censure ; toutes les pièces interdites s'étaient précipitées sur les théâtres ; la Comédie-Française avait pensé aussitôt à *Marion de Lorme*. Dès le commencement d'août, M^lle^ Mars était venue chez l'auteur avec MM. Armand et Firmin : le moment était admirable ; le quatrième acte surtout, défendu par Charles X en personne, aurait un succès de réaction politique. L'auteur avait répondu que c'était la certitude de ce succès-là qui l'empêchait de se laisser jouer. « Quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté, quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et, entre autres, précisément une année auparavant à propos de cette même *Marion de Lorme*, il se souvenait que ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes. Il ne voulait pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme serait, il l'espérait, toute sa vie. Il comprenait qu'en présence de cette enivrante révolution de Juillet sa voix pouvait

se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. »

On sait avec quelle rapidité les choses changent d'aspect dans les temps de révolution ; au printemps de 1831, le roi qu'on attaquait n'était plus Charles X, c'était déjà Louis-Philippe. M. Victor Hugo n'eut plus d'objection à la représentation de son drame qui ne pouvait plus être une offense au roi oublié.

Mais il était peu tenté de retourner au Théâtre-Français. L'hostilité qu'il y avait trouvée dans le public, dans les employés et jusque dans les acteurs, l'y attirait médiocrement. M. Taylor seul lui avait été amical ; mais le pouvoir du commissaire royal était limité ; on avait affaire à une autorité multiple et à des rancunes occultes ; on ne savait à qui s'adresser et à qui s'en prendre. L'auteur d'*Hernani* éprouvait le besoin d'avoir devant lui un directeur qui eût la souveraineté et la responsabilité ; il préférait le théâtre de la Porte-Saint-Martin, que M. Crosnier, qui avait succédé à M. Jouslin de Lassalle, était venu lui offrir.

A la première nouvelle qu'en eut M^lle^ Mars, elle accourut, aimable cette fois, et suppliante : la pièce lui appartenait, elle l'avait répétée, la vaillance et la persévérance qu'elle avait prouvées dans doña Sol, qui n'était que le quatrième rôle du drame, disaient ce qu'elle serait pour Marion de Lorme, qui était le personnage principal. Malgré ses instances, elle partit sans avoir pu arracher une promesse. — Le lendemain, M. Victor Hugo, seul chez lui et travaillant, entendit sonner ; il ne se dérangea pas. La sonnette recommença ; il ne bougea pas encore ; mais, la sonnette s'obs-

tinant, il fut curieux de savoir ce que c'était, et y alla. Avant d'ouvrir il eut l'idée de regarder par la fenêtre, et reconnut la voiture de Mlle Mars. Il avait encore réfléchi depuis la veille et s'était déterminé pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin; il se dit qu'il serait moins désagréable pour Mlle Mars de n'avoir trouvé personne que de remporter un second refus, et il n'ouvrit pas.

Le soir même il signa avec M. Crosnier un traité où je remarque ces deux articles :

« M. Victor Hugo s'engage à donner par an au théâtre de la Porte-Saint-Martin deux ouvrages d'une importance telle que chacun d'eux puisse seul remplir au moins pendant les premières représentations toute la durée du spectacle.

« Dans le cas où une censure officielle ou officieuse quelconque, créée par les directeurs ou exercée par des censeurs *ad hoc*, serait établie par le gouvernement, le présent traité ne serait exécutoire qu'à la charge par M. Crosnier de faire annoncer sur l'affiche que l'ouvrage de M. Hugo qu'il va représenter n'a pas été soumis à la censure. En cas de refus de M. Crosnier, le présent traité serait résilié de fait. »

On répétait, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'*Antony* de M. Alexandre Dumas. Ce beau drame fut joué quelques jours après, avec un succès aussi éclatant que légitime, et le nom de M. Alexandre Dumas, déjà célèbre depuis *Henri III*, fut consacré. Le seul inconvénient de cette grande réussite fut de diviser les jeunes gens, qui jusque-là n'avaient vu que le drapeau commun, et qui tous

ensemble avaient ouvert la brèche avec *Henri III* et donné l'assaut avec *Hernani ;* ils se séparèrent alors en deux troupes : il y eut ceux de M. Victor Hugo et ceux de M. Alexandre Dumas ; ils n'opposèrent plus une masse compacte à l'ennemi et tirèrent même les uns sur les autres.

Le lendemain d'*Antony,* on distribua *Marion de Lorme.* Marion ne pouvait être qu'à M^me^ Dorval. M. Frédérick-Lemaître avait quitté le théâtre ; le rôle de Didier fut donné à M. Bocage, qui n'en fut content qu'à moitié. Il aurait mieux aimé jouer Louis XIII, d'autant plus qu'il y avait une certaine ressemblance entre Didier et Antony, qu'il jouait dans le moment. Tous deux étaient bâtards et misanthropes ; ce serait le même acteur dans le même rôle. Mais il n'y avait que lui, l'auteur dut le prendre.

Louis XIII, qui avait empêché la représentation au Théâtre-Français, faillit l'empêcher à la Porte-Saint-Martin. L'auteur l'avait donné à M. G— ; le directeur le pria de le lui retirer. Il avait contre M. G— des griefs personnels et ineffaçables, au sujet d'un *Napoléon* qu'il lui avait fait jouer après la révolution de Juillet. M. G—, qui ressemblait un peu à l'empereur et qui savait très bien se grimer, y avait eu un succès exceptionnel. Au plus fort des recettes, il était venu un jour dans le cabinet du directeur et lui avait dit qu'il ne jouerait pas le soir. — Vous êtes malade ? — Non. — Alors pourquoi ne jouerez-vous pas ? — Parce que je ne veux pas jouer. Et je vous préviens que je ne jouerai pas davantage demain ni les jours suivants. Je romps mon engagement. Le directeur lui avait rappelé qu'il ne pouvait le rompre sans payer un dédit de dix mille francs. — Les voici. C'était

un coup terrible pour M. Crosnier ; le succès de la pièce était dans l'acteur ; il avait parlementé ; M. G— avait consenti à rester, à la condition d'avoir une part dans la recette. Le directeur avait dû subir sa violence, mais il s'en était vengé depuis en le reléguant dans les rôles infimes. — J'étais dans ses mains, disait-il, mais maintenant c'est lui qui est dans les miennes. Son argent mal gagné a été dépensé vite, et il n'a plus de quoi me payer le dédit. Il m'appartient. Il n'a plus de rôle et il n'en aura plus. Je l'annulerai. Quand il sortira de mon théâtre, on n'en voudra pas pour figurant. — M. Victor Hugo, jugeant que le comédien avait eu tort, lui retira le rôle.

Le comédien dépossédé accourut chez lui le lendemain. Il reconnut qu'il s'était mal conduit, mais il lui avait semblé juste, étant tout dans le succès, d'être quelque chose dans la recette ; il avait une femme, des enfants et des dettes ; en somme, les quarante mille francs qu'il avait gagnés n'avaient pas empêché M. Crosnier d'en empocher deux cent mille ; au reste, il avouait sa faute et il s'en repentait, et, s'il avait eu encore les quarante mille francs, il les aurait rendus, mais ils ne lui avaient guère profité, ses créanciers les avaient engloutis. Il avait déjà été bien puni ; sa carrière était perdue ; Louis XIII le sauvait ; si on le lui retirait, il ne savait que devenir, lui et sa famille. M. Victor Hugo fut touché et lui rendit le rôle. Le directeur résista ; il finit par céder à la volonté formelle de l'auteur, mais il lui en voulut.

Mme Dorval fut aussi charmante aux répétitions que Mlle Mars avait été maussade. Tout le théâtre, d'ailleurs, était plein de sympathie et de dévouement.

Un jour, le cinquième acte achevé, Mme Dorval prit le bras de l'auteur :

— Monsieur Hugo, dit-elle avec la grâce de son sourire, votre Didier est un méchant ; je fais tout pour lui, et il s'en va mourir sans me dire une bonne parole. Dites-lui donc qu'il a tort de ne pas me pardonner.

Ce conseil, déjà donné à l'auteur par M. Mérimée le soir de la première lecture, le fit réfléchir. En revenant, il se promena dans les Champs-Élysées, et se résolut à rompre au dernier moment l'inflexibilité de Didier.

L'ardeur des jeunes gens n'était plus la même qu'à *Hernani ;* la surexcitation politique faisait une diversion puissante à la littérature ; une fraction ne voulait plus combattre que pour M. Alexandre Dumas ; les restants n'étaient pas en nombre pour soutenir la pièce à eux seuls ; le parterre fut laissé aux claqueurs.

La répétition générale fut décousue et manquée. Le directeur n'y était pas, ce qui donna lieu à des bruits dont les acteurs s'occupèrent plus que de leurs rôles. La première représentation était pour le lendemain. L'auteur vint au théâtre à midi. Il y trouva M. Bocage, qui lui dit :

— Vous savez que nous sommes vendus !

— Comment l'entendez-vous ?

— Dans tous les sens. Crosnier a vendu le théâtre. C'est pour cela qu'il n'est pas venu hier. Nous voilà sans direction.

— Il a vendu à quelqu'un.

— A quelqu'un qui n'entre en possession que demain. Aujourd'hui les choses iront comme elles voudront. Personne ne commande et personne n'obéit.

Le théâtre était sens dessus dessous. La nouvelle direction, dont toutes les positions dépendaient, inquiétait bien autrement les employés et les comédiens que la nouvelle pièce. L'auteur alla dîner, et revint comme on allait commencer. Mme Dorval regardait par le trou de la toile. Elle se retourna furieuse :

— Ah ! bien, nous allons avoir une jolie salle ! Mais concevez-vous un imbécile qui prend un théâtre le lendemain d'une première représentation ! Crosnier se fiche pas mal que la pièce réussisse, il ne tient qu'à la recette d'aujourd'hui, il a vendu toute la salle, je le vois bien aux figures qui sont dans les stalles ; ces figures-là ont acheté leurs billets vingt francs sur le boulevard, et c'est nous qui les payerons, vous allez voir !

— Madame, dit l'auteur, la colère vous met en verve et vous allez jouer admirablement.

Mais ce compliment ne la calma pas, et elle continua d'injurier le directeur sortant et le nouveau venu dans des termes trop énergiques pour que je les reproduise.

M. Victor Hugo, aguerri par les représentations d'*Hernani*, vit la toile se lever avec autant de tranquillité que si c'eût été la pièce d'un autre.

Le premier acte réussit. Le second fut accueilli froidement. Au troisième acte, Mme Dorval, mal arrangée en Chimène, dit mal les vers du *Cid*, il n'y eut d'applaudissements que pour le Gracieux, représenté drôlement par M. Serres ; l'acte fut cahoté. Le drame se releva au quatrième ; le discours du marquis de Nangis remua la salle ; Mme Dorval fut extrêmement touchante en demandant au roi la grâce de Didier ; la scène de Louis XIII et de L'Angely fut dite excellemment

par MM. G— et Provost, et fit grand effet. Au cinquième acte, une vive opposition troubla toute la scène de Didier avec Saverny ; Didier fit rire et Saverny fit siffler. Mais M^me^ Dorval entra, et eut une telle effusion, une telle douleur et une telle vérité, que tous les hommes battirent des mains et que toutes les femmes pleurèrent. Aucune parole ne rendrait l'accent dont elle dit :

Écoute,
Ne me refuse pas — tu sais ce qu'il m'en coûte ! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi, — mais fuis !

M. Bocage, qui jusque-là avait été un peu sombre et triste, fut admirable aussi en pardonnant à Marion.

Eh bien ! non ! non ! mon cœur se brise ! c'est horrible !
Non, je l'ai trop aimée ! Il est bien impossible
De la quitter ainsi ! Non ! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé !
Viens ! oh ! viens dans mes bras !

A la chute du rideau, il y eut une bordée de sifflets. Mais les applaudissements, en grande majorité, eurent le dessus et saluèrent énergiquement le nom de l'auteur.

M. Crosnier vint féliciter l'auteur et traita les sifflets avec l'insouciance d'un homme que cela ne regardait plus.

— Ça ira très bien, dit-il. Je vous conseille seulement de guillotiner beaucoup de têtes.

L'auteur ne comprenant pas, il lui expliqua qu'il avait remarqué que le mot *tête* était répété trop souvent.

L'antériorité de *Marion de Lorme*, constatée

par les deux lectures rue Notre-Dame-des-Champs et au Théâtre-Français, n'empêcha pas plusieurs journaux de dire que Didier était un plagiat d'Antony. — Une indisposition de M. Bocage interrompit la pièce à la quatrième représentation. Deux émeutes, celle des *Chapeliers* et celle de la *Pologne*, forcèrent le théâtre à faire relâche. On était au cœur de l'été ; la première représentation avait eu lieu le 11 août. Toutes ces raisons nuisirent aux recettes, qui furent inférieures à celles d'*Hernani*.

Sans être aussi tumultueuses que les représentations d'*Hernani*, les représentations de *Marion de Lorme* furent très agitées. Le drame fut défendu mollement. Les bandes héroïques du Théâtre-Français ne revinrent pas ; le nouveau directeur, qui ne fit que passer au théâtre, était remplacé par son régisseur, lequel était un vaudevilliste.

Au rebours de M^lle^ Mars, M^me^ Dorval était mieux pour l'auteur dans la coulisse que sur la scène. Cette lutte incessante la fatiguait, et elle lâchait le rôle. Son talent, d'ailleurs, avait besoin du public des premières représentations, et elle n'était plus elle-même devant le public moins littéraire et moins nombreux des représentations suivantes.

L'auteur ne se repentit pas d'avoir maintenu M. G—, dont la reconnaissance et le zèle ne se démentirent pas un seul instant.

LVI

LE CHOLÉRA

Parmi les combattants d'*Hernani* restés fidèles à *Marion de Lorme*, il n'y en avait pas eu de plus ardent que M. Ernest de Saxe-Cobourg. C'était un beau garçon dont la figure intelligente n'eût passé nulle part inaperçue. Sa mère était une grecque d'une beauté sculpturale ; il lui ressemblait, avec quelque chose du type saxon, les cheveux blonds et les yeux bleus. Il vivait à Paris avec sa mère, d'une pension que lui faisait le duc, solitaire et dans une sorte d'incognito, expansif et bruyant en art. En revenant des représentations où il avait si bien lutté, il écrivait le nom de l'auteur sur les murs. Il était assidu rue Notre-Dame-des-Champs ; lorsque M. Victor Hugo était venu rue Jean-Goujon, M. Ernest de Saxe-Cobourg n'avait pas voulu être séparé de lui par la Seine et était venu rue Jean-Goujon aussi.

En mars 1832, on fut plusieurs jours sans le voir. On s'en étonna et on alla chez lui ; il était malade. Le médecin dit à M. Victor Hugo que c'était une pleurésie, mais qu'il répondait de la guérison si l'on pouvait obtenir de la mère qu'elle obéît aux prescriptions.

La pauvre femme, qui avait pour son fils une

adoration aveugle, prétendait que le médecin le laissait mourir de faim, et s'entêtait à le faire manger, donnant à la maladie les forces qu'elle croyait donner au malade. M. Victor Hugo parla à la mère, qui promit d'écouter les ordonnances, mais qui n'en fit rien.

Une nuit, M. Victor Hugo fut réveillé en sursaut par un spectre blanc agenouillé au bas de son lit qui lui tirait les bras en criant et en sanglotant. C'était la mère qui, demi-nue, échevelée, l'appelait au secours de son fils.

— Vite ! il n'y a que vous qui puissiez le sauver ! Tout de suite ! tout de suite !

M. Victor Hugo se leva. Mais une domestique qui, inquiète, avait suivi sa maîtresse, dit à M^me^ Hugo :

— Il est mort.

Il se passa dans la chambre du mort une scène déchirante. La malheureuse, qui n'avait au monde que cet enfant, ne voulait pas l'avoir perdu : il avait froid seulement. Elle se jeta dans son lit, l'étreignit pour le réchauffer, embrassa avec frénésie ce visage de marbre qui glaçait ses baisers. Tout à coup elle sentit que c'était fini, se dressa debout, et, hagarde, folle, terrible, elle cria : — Il est mort !

M. Victor Hugo passa la nuit entre la mère et le cadavre. Le médecin, qu'on était allé chercher aussitôt, fut surpris de cette mort subite. Il questionna, et il sut que le malade avait mangé le soir.

Pour qu'il restât à la mère quelque chose de son fils, M. Victor Hugo lui amena M. Louis Boulanger qui fit un beau portrait du mort. Ce fut M. Victor Hugo qui s'occupa des funérailles, dont les frais lui furent, d'ailleurs, remboursés par le père. Je trouve cette lettre :

« Cobourg, ce 30 mars 1832.

« Monsieur,

« Je viens de recevoir votre lettre, contenant une nouvelle bien affligeante pour mon cœur. Je ne puis croire à sa réalité et suis profondément touché de cet événement aussi malheureux qu'imprévu. Je ne le suis pas moins de ce que vous me dites des derniers moments de mon cher et excellent Ernest. Je suis encore trop ému pour vous exprimer ce que je ressens.

« Un sort fatal l'avait placé dans une fausse position. Éloigné de moi, je n'ai pu lui témoigner tout mon attachement. Je n'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de son bien-être. Ce que vous me racontez de ses derniers moments me prouve d'une manière touchante qu'il ne m'a pas méconnu.

« Vous m'obligerez beaucoup en m'envoyant le portrait dont vous me parlez, de même que le plan du monument qu'on élève au pauvre enfant avec le résumé des frais. Le remboursement des deux mille francs que vous avez eu la complaisance d'avancer doit être entre vos mains.

« Recevez, monsieur, les témoignages de ma plus vive reconnaissance pour les marques d'amitié que vous avez prodiguées dans cette funeste maladie à mon cher Ernest, de même que pour les soins que vous avez eus pour sa trop malheureuse mère.

« C'est avec les sentiments de la plus vraie considération que je suis,

« Monsieur le baron,

« Votre dévoué

« Ernest de Saxe-Cobourg. »

M. Victor Hugo fut longtemps sous l'impression

de cette mort rapide et de cette mère désespérée. Quand venait la nuit, il n'aimait pas rester seul ; il avait besoin de mouvement et de vie.

L'année débutait sinistrement pour tous ; on attendait le choléra. Il arrivait ; on suivait sa marche jour par jour ; il serait en France au printemps. Il fut exact à l'heure dite. Sa seconde victime à Paris fut un portier de la rue Jean-Goujon. Le lendemain, une vingtaine de personnes étaient frappées ; le surlendemain on comptait par centaines.

Au moment le plus violent de l'épidémie, le petit Charles fut ramené de son école, pâle et souffrant. Il avait été pris de vomissements. Il était empoisonné, disait la domestique, il avait bu de l'eau à l'école, et, comme on empoisonnait les barriques des porteurs d'eau, etc. C'était l'explication populaire du fléau inconnu. Le médecin de la maison, M. Louis, dit que ce pouvait n'être qu'une indigestion, et promit de revenir bientôt. L'enfant couché, se trouva mieux ; les vomissements cessèrent, on se rassura et on le laissa dormir. Tout à coup on entendit un bruit dans la salle à manger, on y courut ; il était à plat ventre au bas d'une fontaine de marbre dont il avait ouvert le robinet, et buvait à pleines gorgées. On voulut l'enlever, il résista, disant : Laissez-moi boire ! je veux boire ! M. Louis, qui revenait dans le moment, dit : — C'est le choléra.

En quelques instants, le pauvre cher enfant prit la rigidité et le froid du cadavre. L'œil était enfoncé dans l'orbite, les joues étaient creuses et livides, les doigts noirs et ridés. Entre autres prescriptions du médecin, il fallut le frotter sans interruption avec de la flanelle chaude humectée d'esprit-de-vin.

Le père ne s'en remit de ce soin à personne ; pendant toute la nuit, il alla et revint du lit à la cheminée, chauffant la flanelle et frottant rudement la peau délicate de l'enfant, qui ne cessait de vomir et de demander à boire. La chair, écorchée, saignait. Le petit malade s'en apercevait à peine ; il dit une fois seulement : Ne me touche donc pas comme ça, tu me fais mal. Il répétait toujours : J'ai soif. Sa peau, sanglante, restait froide.

Vers le matin, la chaleur et la sensibilité se rétablirent, le visage se colora. Trois jours après, la joie était rentrée à la maison avec la santé du petit malade, et Charles pouvait dire qu'il était « deux fois l'enfant de son *père* obstiné ».

A cette époque, M. Victor Hugo reçut la visite d'un jeune homme qui avait l'accent méridional, la barbe et les cheveux noirs, le teint basané et l'œil intelligent, et qui lui raconta ceci :

Il s'appelait Granier de Cassagnac. Il était de Toulouse, où il avait fait de bonnes études et où il avait été nommé professeur de littérature à la Faculté. Il vivait là, de son travail, faisant son cours deux fois par semaine, et employant son temps à la rédaction d'un journal libéral qu'il avait fondé, *le Patriote*, lorsqu'il avait reçu une lettre signée Victor Hugo. Cette lettre le remerciait d'avoir cité *Notre-Dame de Paris* et *Hernani* dans ses leçons, et le félicitait de son double talent d'écrivain et de parleur. Ce qui avait étonné un peu le jeune professeur journaliste, c'est que la lettre lui demandait de répondre, non chez M. Victor Hugo, mais chez un ami dont elle donnait l'adresse. N'importe ! ravi d'être en rapport avec celui qu'il admirait, il avait répondu, et une correspondance s'était engagée, de plus en plus fréquente et amicale.

Un des sujets ordinaires des lettres de Paris était le regret qu'un homme de cette valeur fût enfoui en province ; on le pressait fort de quitter Toulouse et de venir à Paris ; mais il répondait qu'à Toulouse il avait sa chaire et son journal, et qu'à Paris il n'avait rien. A quoi on avait répliqué un jour qu'il n'avait plus besoin de son journal ni de sa chaire, qu'on lui avait obtenu à Paris, au secrétariat du ministère de la justice, une place de cinq mille cinq cents francs. Il avait eu la prudence de ne pas se dessaisir de sa double position avant d'avoir sa nomination en poche ; on la lui avait envoyée, officielle et avec le cachet du ministère. Alors il avait vendu son journal et donné sa démission, et s'était précipité vers la vraie patrie de la réputation. Aussitôt débarqué, il avait couru au ministère, où l'on s'était moqué de lui, et où il avait reconnu qu'il avait été dupe d'une longue mystification.

M. Victor Hugo, qui lut quelques articles du *Patriote* et qui les trouva fort remarquables, ne voulut pas que son nom restât complice d'une perfidie faite à un homme de talent. Il donna à M. Granier de Cassagnac une lettre pour M. Bertin. Un des rédacteurs du *Journal des Débats*, M. de Bourqueney, partait pour une ambassade ; M. de Cassagnac le remplaça.

LVII

LE ROI S'AMUSE

Le 1er juin, M. Victor Hugo commença *le Roi s'amuse*. L'excès de travail de nuit et les soleils couchants qu'il avait trop regardés lui avaient déterminé une irritation chronique des paupières, et il lui était ordonné de porter des lunettes vertes, de marcher beaucoup et de vivre le plus possible dans la verdure. Il habitait tout près du jardin des Tuileries ; il y avait trouvé, sur la terrasse du bord de l'eau, un coin solitaire où il travaillait en se promenant.

Le 5 juin, il achevait le premier acte et faisait le discours de Saint-Vallier, on le fit sortir du jardin, qui fut fermé ; il y avait une insurrection. Il alla du côté où l'on se battait ; comme il traversait le passage du Saumon, tout à coup les grilles furent fermées et les balles sifflèrent d'une grille à l'autre. Pas de boutiques où se réfugier ; les portes s'étaient closes avant les grilles. Il ne put que s'abriter entre deux des minces colonnes du passage. Les balles durèrent un quart d'heure ; la troupe, ne délogeant pas les insurgés, tourna la position, le combat s'engagea d'un autre côté, et les grilles furent rouvertes.

Le lendemain, M. Victor Hugo dînait chez

M. Émile Deschamps. Un des convives, M. Jules de Rességuier, raconta l'héroïque défense du cloître Saint-Merry, qui émut profondément le futur auteur de *l'Épopée rue Saint-Denis*.

Le Roi s'amuse fini, M. Victor Hugo fit aussitôt *Lucrèce Borgia*, qu'il appela d'abord *le Souper à Ferrare*.

Le baron Taylor, apprenant que M. Victor Hugo avait deux drames terminés, accourut : — Il y en avait bien au moins un pour le Théâtre-Français ! M. Victor Hugo avait dû reconnaître qu'il avait eu tort de donner *Marion de Lorme* à la Porte-Saint-Martin ; *Hernani* avait été un événement, *Marion de Lorme*, qui valait bien *Hernani*, était loin d'avoir eu le même retentissement ; le Théâtre-Français était le vrai théâtre littéraire ; les vers, notamment, étaient impossibles au boulevard, etc. — M. Victor Hugo se laissa convaincre, et donna *le Roi s'amuse*.

Triboulet fut distribué à M. Ligier, Saint-Vallier à M. Joanny, Blanche à M^lle^ Anaïs, Maguelonne à M^lle^ Dupont, Saltabadil à M. Beauvallet, François I^er^ à M. Perrier, contrairement à l'avis du commissaire royal, qui conseillait M. Menjaud, et qui avait raison.

Les répétitions commencèrent. Malheureusement, on était au mois de septembre, que M. Victor Hugo avait pris la douce habitude de passer aux Roches. Il ne voulut pas perdre ses vacances et laissa les répétitions se faire toutes seules. Pendant que le drame allait comme il pouvait, l'auteur employait la fin de l'été à jouer avec ses enfants sous les arbres, à leur faire, en collaboration avec M^lle^ Louise Bertin, des cocottes, des bateaux et des carrosses merveilleux qu'il dorait et que ne dédaignaient pas de peindre des peintres célèbres qui

venaient voir M. Édouard Bertin. Ce fut une joie d'assister à la joie des enfants quand on les mit devant ces belles voitures et qu'on leur dit qu'elles étaient à eux et qu'ils pourraient les emporter à Paris. *Le Roi s'amuse* n'était pourtant pas délaissé absolument ; M. Ingres faisait dans ce moment-là le portrait de M. Bertin ; il venait tous les jours de Paris ; quand il y retournait de bonne heure, il emmenait quelquefois M. Victor Hugo, qu'il mettait au Théâtre-Français.

Octobre ramena l'auteur ; mais ses répétitions se recompliquèrent d'une autre coïncidence, il quittait la rue Jean-Goujon pour la place Royale, où l'avait entraîné le voisinage de M. Charles Nodier. Le déménagement ne fut pas une moindre diversion que la villégiature.

Les théâtres ressortissaient alors du ministère des travaux publics. Le ministre, M. d'Argout, fit demander à l'auteur communication du manuscrit ; l'auteur refusa. Le ministre demanda qu'au moins M. Victor Hugo vînt causer de la pièce avec lui. Cela n'engageait à rien ; M. Victor Hugo se laissa conduire au ministère par M. Mérimée, qui était chef du cabinet. M. d'Argout, blasé et facile, le reçut avec bonhomie.

— Voyons, monsieur Hugo, parlez-moi avec confiance. Je ne suis pas puritain, vous savez ; mais on dit qu'il y a dans votre drame des allusions contre le roi.

M. Victor Hugo répondit à M. d'Argout ce qu'il avait déjà répondu à M. de Martignac, qu'il ne faisait pas d'allusions, qu'en peignant François Ier c'était François Ier qu'il avait voulu peindre, qu'à la rigueur il comprenait encore qu'en le voulant bien on eût pu trouver quelque ressemblance entre

Louis XIII et Charles X, mais qu'il lui était impossible d'imaginer quels rapports on pouvait voir entre François Ier et Louis-Philippe.

Le ministre alors changea de thèse et dit que François Ier passait pour être fort mal traité dans la pièce ; le principe monarchique souffrirait de cette atteinte à un des rois les plus populaires de France. L'auteur répliqua qu'avant l'intérêt de la royauté il y avait l'intérêt de l'histoire. M. d'Argout lui demanda s'il n'y avait pas moyen d'atténuer certains détails, n'obtint rien et ne s'en fâcha pas. Il aurait désiré qu'il n'y eût rien contre François Ier, mais, puisque M. Victor Hugo lui donnait sa parole qu'il n'y avait rien contre Louis-Phillipe, cela lui suffisait.

Comme à la Porte-Saint-Martin, les claqueurs eurent leur poste ordinaire. Les jeunes gens cependant furent plus nombreux qu'à *Marion de Lorme*. Les fidèles, MM. Théophile Gautier et Célestin Nanteuil en tête, en recrutèrent cent cinquante qui se répartirent à l'orchestre et à la seconde galerie. Ils entrèrent par le passage un peu avant le public. La fermentation politique, entretenue par les émeutes, était dans la plupart de ces jeunes têtes, et ils saluèrent l'entrée du public de la *Marseillaise* et de la *Carmagnole* entonnées à pleine voix.

Au moment où l'on allait commencer, la nouvelle se répandit dans le théâtre qu'un coup de pistolet venait d'être tiré sur le roi. Ce fut immédiatement la conversation de toute la salle, la toile se leva au milieu de la préoccupation générale, et le premier acte, médiocrement joué d'ailleurs, fut glacial. La scène de Saint-Vallier réchauffa un peu cette Sibérie.

M. Beauvallet, excellent dans Saltabadil, soutint

le commencement du second acte, qui fut moins solide après lui. M. Samson (Clément Marot) omit ces deux vers :

> Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd ;
> Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd,

de sorte qu'on ne s'expliqua pas comment Triboulet ne voyait pas que l'échelle était à son mur et n'entendait pas les cris de sa fille. En outre, l'enlèvement de Blanche se fit maladroitement, M^lle^ Anaïs fut emportée tête en bas et jambes en l'air, et cette gaucherie d'un figurant parut un tel défaut de la pièce que le deuxième acte finit sous une grêle de sifflets.

Au troisième acte, le roi entre « vêtu d'un magnifique négligé du matin ». Les costumes avaient été dessinés par un peintre de talent, qui faisait aussi de la sculpture charmante et des vers d'un accent sincère et pénétrant, M. Auguste de Châtillon. Il avait copié pour le négligé du roi le costume du joueur de contre-basse des *Noces de Cana*. Les loges trouvèrent inconvenant qu'un roi parût en « robe de chambre », et Paul Véronèse fut hué.

Le drame se releva au moment où Triboulet redemande sa fille aux gentilshommes ; les angoisses paternelles du bouffon dominèrent quelques instants l'opposition, qui prit une belle revanche dès le premier hémistiche de l'acte suivant :

> — Et tu l'aimes ?
> — Toujours.

Ces cinq mots semblèrent au public si plaisants qu'il s'éleva un immense éclat de rire mêlé de

sifflets. Dès lors, le vacarme ne s'arrêta plus. Mlle Dupont eut beau être fort en verve, et M. Beauvallet eut beau être admirable de costume, d'allure, de comédie sinistre et d'insouciance terrible, Saltabadil et Maguelonne furent sifflés à chaque vers.

Jusque-là, le combat restait indécis ; les claqueurs, qui avaient la rancune d'*Hernani*, donnaient peu, mais les cent cinquante jeunes gens se battaient avec ardeur. Un accident de mise en scène servit l'ennemi. Pendant que Triboulet tient sous son pied le cadavre de sa fille que la nuit et les habits d'homme lui font prendre pour celui du roi, le roi sort de la taverne en chantonnant un refrain qui épouvante le bouffon ; la porte par où M. Perrier devait sortir se trouva fermée, l'effet fut manqué, l'acteur reparut au fond du théâtre, on ne sut plus d'où il sortait. Ce fut le coup de grâce ; le public en eut assez de ce drame où les figurants ne savaient pas enlever les femmes et où les portes ne savaient pas s'ouvrir, et toute la fin ne fut qu'une mêlée, où les applaudissements ne se rendirent pas, mais furent écrasés.

La toile baissée, M. Ligier s'approcha de l'auteur :

— Faut-il vous nommer ? demanda-t-il.

La question était évidemment un conseil.

— Monsieur, répondit froidement M. Victor Hugo, je crois un peu plus à ma pièce depuis qu'elle est tombée.

L'hostilité, de même qu'à *Marion de Lorme*, laissa nommer l'auteur sans protestation.

M. Victor Hugo alla dans la loge de Mlle Anaïs. M. Paul Delaroche, qui ne le connaissait pas, y entra presque en même temps que lui, se frottant les mains. — Quelle chute ! mais aussi quelle pièce !

Pourquoi jouait-elle de ces choses-là ? Du moins, on allait être débarrassé de ce Victor Hugo ! — Mlle Anaïs lui faisait des signes qu'il ne comprenait pas. Il n'avait jamais rien vu de si misérable ; dans *Hernani*, il y avait encore quelques beaux vers par-ci par-là, mais dans le *Roi s'amuse*, pas un. L'actrice fut obligée de lui dire qu'il parlait devant M. Victor Hugo. M. Delaroche, qui se piquait avant tout d'être un parfait homme du monde, devint plus blanc que sa cravate et essaya de réparer son étourderie : il avait mal entendu dans ce bruit ; d'ailleurs, son opinion n'était que l'opinion d'un peintre qui ne prétendait nullement à une compétence littéraire ; le tort de M. Victor Hugo, c'étaient ses amis qui compromettaient le succès en voulant l'imposer, qui chantaient la *Marseillaise ;* sans eux, tout le monde applaudirait. Même à travers le vacarme, il avait distingué des scènes superbes. M. Victor Hugo l'interrompit, car *le Roi s'amuse* allait devenir un chef-d'œuvre.

L'auteur rentra chez lui, sans escorte cette fois. Il regagna la place Royale par une pluie battante, et trouva sa femme seule. Avant de se coucher il donna un coup d'œil au salon et jeta de l'eau sur un tison mal éteint.

Le lendemain, on lui apporta ce billet :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant *l'ordre* de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du ministre.

« JOUSLIN DE LASSALLE.

« Ce 23 novembre. »

L'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin

était maintenant le directeur de la scène du Théâtre-Français.

Le prétexte de la suspension était l'immoralité ; la vérité était qu'un certain nombre d'auteurs classiques, dont plusieurs étaient députés, étaient allés trouver M. d'Argout et lui avaient dit qu'on ne pouvait tolérer une pièce dont la sujet était l'assassinat d'un roi, le lendemain du jour où le roi avait failli être assassiné ; que *le Roi s'amuse* était l'apologie du régicide ; que les amis de l'auteur avaient chanté la *Carmagnole*, et applaudi à outrance ce vers si évidemment à l'adresse du roi :

Vos mères aux laquais se sont prostituées !

Un seul ami vint voir M. Victor Hugo dans la journée ; ce fut M. Théophile Gautier.

Il y eut conseil des ministres, et la pièce, qui n'était que suspendue le matin, fut défendue le soir.

L'auteur ne fit aucune démarche. Il n'alla pas aux ministres, il alla aux juges. Il demanda au tribunal de commerce si, en présence de la Charte, qui abolissait la confiscation, un ministre avait le droit de censurer et de confisquer une pièce. Le tribunal de commerce répondit que oui.

M. Victor Hugo avait pour avocat M. Odilon Barrot, qui lui conseilla de parler aussi. N'ayant jamais parlé en public et ne sachant comment il s'en tirerait, il écrivit son discours. Il en fallait plusieurs copies pour les journaux ; des jeunes gens s'offrirent, M. Théophile Gautier le premier, et passèrent une partie de la nuit la veille du procès. Le discours était long, et la dictée ne s'acheva pas avant deux heures du matin ; il était tard pour

rentrer chez soi : ces terribles chanteurs de la *Carmagnole* craignaient leurs portiers ; le cabinet de M. Victor Hugo était grand, le canapé et quelques matelas improvisèrent un dortoir.

En se rendant à l'audience, M. Victor Hugo rencontra M. de Montalembert qui s'y rendait de son côté. Ils entrèrent ensemble. La salle du tribunal regorgeait d'une foule sympathique. Le discours de M. Victor Hugo fut applaudi à diverses reprises, et le président dut rappeler plusieurs fois le public à l'ordre. Quand M. Victor Hugo eut fini de parler, il fut entouré et complimenté. M. de Montalembert lui dit qu'il était un orateur autant qu'un écrivain et que, si on lui fermait le théâtre, il lui resterait la tribune.

La révolution de Juillet avait enlevé à M. Victor Hugo la pension de mille francs que Louis XVIII lui avait faite sur sa cassette et que Charles X lui avait continuée ; mais il avait toujours les deux mille francs du ministère de l'intérieur. Les journaux ministériels les lui reprochèrent. Il écrivit aussitôt à M. Argout :

« Monsieur le ministre,

« Il y a dix ans, en 1823, Louis XVIII, roi lettré, assigna, de son propre mouvement, sur les fonds du ministère de l'intérieur, deux pensions littéraires de deux mille francs chacune, l'une à mon noble ami M. de Lamartine, l'autre à moi. On conçoit que je rappelle volontiers ce souvenir.

« En 1829, à l'époque où la censure du ministère Polignac arrêta *Marion de Lorme*, Charles X, voulant m'en dédommager, ordonna que la pension inscrite sous mon nom fût portée de deux mille à

six mille francs. Je refusai cette augmentation qui me semblait faite dans le but d'engager ma conscience. Vous pouvez lire, dans les cartons du ministère, ma lettre à M. de Labourdonnaye, votre prédécesseur.

« Je n'avais jamais considéré jusqu'ici, et les divers ministères de la restauration auxquels j'ai été opposé partageaient probablement cet avis, je n'avais jamais considéré cette pension que comme une reconnaissance un peu exagérée, si vous voulez, de quelques titres littéraires fort contestables, comme une indemnité légitime pour les nombreuses taxes exceptionnelles qui grèvent en France ma profession et peut-être même, depuis trois ans, comme le maigre intérêt d'un capital de quarante-sept mille francs que les deux ouvrages qu'il m'a été permis de donner au théâtre ont versé jusqu'à présent au budget, sous la forme d'impôt des hospices.

« Mais aujourd'hui que le gouvernement paraît croire que ce qu'on appelle les pensions littéraires vient de lui et non du pays, et que cette sorte d'allocation engage l'indépendance de l'écrivain ; aujourd'hui que cette étrange prétention du gouvernement sert de base à la polémique assez honteuse de certains journaux, dont il est malheureux pour vous qu'on vous attribue, à tort sans doute, la direction ; comme il m'importe de maintenir mon débat avec le gouvernement dans une région plus haute que celle où s'agite cette polémique ; sans examiner si vos prétentions relativement à l'indemnité en question sont le moins du monde fondées, je m'empresse de vous déclarer que j'y renonce entièrement.

« Soyez tranquille d'ailleurs. Il va sans dire que

cet incident, si peu important en soi, est à mes yeux une raison pour que ma réclamation contre l'acte arbitraire qui a supprimé *le Roi s'amuse* conserve plus que jamais son caractère de dignité, de réserve et de modération.

« Recevez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

« VICTOR HUGO.

« Paris, 23 décembre 1832. »

M. d'Argout répondit que la pension était une dette du pays et qu'elle serait conservée à M. Victor Hugo malgré sa lettre. Il va sans dire que M. Victor Hugo n'alla jamais en toucher un sou. Deux ans après, une pauvre jeune fille poëte, M^lle^ Élisa Mercœur, étant sans ressources, il demanda au ministre de l'intérieur, qui était alors M. Thiers, s'il ne serait pas possible de reporter sur M^lle^ Élisa Mercœur cette pension sans emploi. M. Thiers lui répondit que la pension avait été employée et qu'il regrettait de ne rien pouvoir pour M^lle^ Mercœur.

Dans les lettres que M. Victor Hugo reçut à l'occasion de son drame et de son procès, je remarque celle-ci :

« Londres, 3 janvier 1833.

« Monsieur,

« J'ai reçu deux exemplaires du *Roi s'amuse ;* nous en avons fait la lecture le dernier jour de l'année passée ; hier dans l'après-dînée, il a fallu en donner une nouvelle représentation. Nous n'avons pas conçu pourquoi la représentation en a été défendue à Paris ; la malveillance peut se prendre

à tout, et nous avons jugé que les parisiens ont raison de trouver mauvais qu'on veuille les empêcher de s'amuser du *Roi s'amuse*, qui nous a beaucoup intéressés. Notre société ne se composait pas de plus de dix-huit personnes, mais je puis vous assurer que vous avez eu un succès très complet, au point que je me suis vanté de votre amitié pour moi ; aujourd'hui je me crois dans l'obligation de vous en faire l'aveu pour être relevé par vous de ma petite vanité. Recevez surtout mon compliment, cet ouvrage m'a plus intéressé qu'aucun autre que j'aie lu depuis longtemps ; nul des personnages, à la vérité, n'excite cette vive et parfaite admiration qui nous subjugue dans les héros des œuvres classiques, il n'y a pas ici des perfections absolues ; mais dans ce corps de plomb de Triboulet, que d'or natif ! ! ! Que de vérité, de nature, de fécondité dans cette malédiction paternelle de Saint-Vallier ! C'est la voix du Dieu vivant qui poursuit le puissant dégradé ! Je m'arrête, je n'ai le temps, ni le talent, ni l'intention de juger votre pièce, je vous répète ce que disait la servante de Molière : cela m'amuse, lisez encore. — Votre préface est d'un homme de cœur, d'un vrai citoyen ; l'estime de tout ce qui sent vivement et patriotiquement vous est acquise. Je regrette que votre père, que mon ami Hugo, ne soit pas témoin de vos efforts et de vos succès qui suivront tant de traverses.

« *Un jeune Patriote* a imprimé une biographie qui avait paru il y a quelques années, à l'occasion d'un écrit d'un de vos frères, M. Abel Hugo ; j'ai cru devoir répondre à l'envoi qu'il m'en a fait par une lettre dont vous trouverez ci-joint copie ; j'ai profité de cette occasion pour manifester mes sentiments et mes opinions ; j'avoue que les der-

nières lignes m'ont été dictées par le désir de convaincre des hommes de bonne foi comme vous.

« Ce que vous dites de Napoléon dans votre réponse au tribunal m'a paru exiger que j'énonce aujourd'hui ce que je crois pouvoir prouver un jour : son despotisme ne fut qu'une dictature née de la guerre ; elle eût cessé avec elle. Pitt seul a voulu perpétuellement la guerre, et l'événement de la Restauration a prouvé que, comme chef des intérêts de l'oligarchie et de l'absolutisme des maisons régnantes de l'Europe, Pitt avait raison. — Toute la question entre Napoléon et Pitt est dans ceci : — Qui a voulu la guerre ?

« J'ai assez de documents pour prouver que Napoléon a toujours voulu la paix, et que Pitt a toujours voulu la guerre. L'un et l'autre avaient raison comme chefs des intérêts qu'ils représentaient ; ceux de la vieille et de la nouvelle Europe. — La civilisation dont vous parlez si bien dans votre préface était celle que voulait Napoléon ; il fallait arriver pour cela à la paix maritime et être bien consolidé. *Non lo connobbe il mondo mentre l'ebbe — connobb'il'io !*

« Si l'ouverture prochaine du parlement pouvait vous engager à venir passer ici quelques jours, combien je serais heureux de causer longuement et à cœur ouvert avec vous ! combien il pourrait être utile à la connaissance d'un des plus grands caractères de l'histoire que je pusse déposer entre vos mains des données positives, qui, en le représentant sous son véritable jour, le feraient aimer des français autant qu'il l'est par moi-même ! Le sabre dont l'arme sans cesse M. de Chateaubriand n'a jamais été à l'intérieur qu'une main de justice, et

à l'extérieur un bouclier pour la défense de son pays ; il dut attaquer pour se défendre.

« J'ai, avant ce moment et depuis la mort de mon neveu, chargé plusieurs personnes de vous voir de ma part. Aucune que je sache ne s'est encore acquittée de la commission que je lui avais donnée. — Je n'ai pas le temps de faire copier ma lettre. — Agréez ma profonde estime et ma vive sympathie pour le fils du général Hugo, mon ami.

« JOSEPH. »

LVIII

LUCRÈCE BORGIA

Les violences qui accueillaient décidément toutes les pièces de M. Victor Hugo avaient découragé les directeurs de théâtre ; personne ne venait lui demander *le Souper à Ferrare*. Son succès de parole au tribunal prouva qu'il était encore vivant. A la fin de décembre, on lui annonça M. Harel, alors directeur de la Porte-Saint-Martin. Les yeux, les cheveux blancs et les breloques de M. Harel rayonnaient.

— Je viens de lire *le Roi s'amuse*, s'écria-t-il avant de s'asseoir. C'est superbe ! Il a fallu le Théâtre-Français pour faire tomber cela ! Je viens vous demander *le Souper à Ferrare*.

Il s'assit, ouvrit sa tabatière et prisa bruyamment. Il offrit M. Frédérick-Lemaître, M^lle^ George, et une prime. M. Victor Hugo savait que le théâtre était dirigé surtout par M^lle^ George ; il ne voulut rien conclure avant de lui avoir lu la pièce. M. Harel, qui était très pressé, demanda que la lecture se fît le soir même. Elle se fit chez l'actrice. M^lle^ George fut ravie du rôle, et M. Harel témoigna une admiration sans bornes. Dès le premier acte, il applaudissait, se mouchait, prisait à poignées, criait. Le drame le charmait de tous les côtés à la

fois ; d'abord il y voyait un beau rôle pour Mlle George, ensuite une bonne affaire pour son théâtre. En outre, il était fort intelligent et fort enthousiaste, et le lettré fut aussi content que le directeur.

— C'est trop beau, s'écria-t-il, pour s'appeler *le Souper à Ferrare*. Le titre n'est pas assez grave ni assez grand. A votre place, j'appellerais cela simplement et gravement *Lucrèce Borgia*.

M. Victor Hugo vit bien la vraie raison du directeur, qui était de plaire à Mlle George en donnant à la pièce le nom de son rôle ; le conseil était intéressé, mais il était bon, et l'auteur le suivit.

Le lendemain, après la lecture aux acteurs, M. Victor Hugo donna le choix à M. Frédérick-Lemaître entre Alphonse d'Este et Gennaro. M. Frédérick répondit qu'Alphonse d'Este était un rôle éclatant et sûr, que tous ses effets concentrés dans un acte porteraient l'acteur, que tout le monde y réussirait, que Gennaro était, au contraire, un rôle difficile, que la dernière scène était dangereuse, qu'il y avait un mot terrible : *Ah! vous êtes ma tante*, et qu'en conséquence, il choisissait Gennaro.

M. Victor Hugo voulait pour Gubetta M. Serres, qui avait été un très bon L'Angely. Le directeur le lui déconseilla et obtint Gubetta pour M. Provost.

A une répétition, le directeur vint à l'auteur d'un air embarrassé et tenant contre son nez une prise qu'il n'aspirait pas.

— Monsieur Hugo, il y a une chose que j'hésite à vous demander. Vous avez l'habitude de donner l'orchestre des musiciens à vos jeunes gens. Moi, je les mettrais ailleurs, et savez-vous qui je mettrais dans l'orchestre ? Les musiciens.

— Je veux bien, dit l'auteur.

— Vrai ! vous voulez bien qu'il y ait de la musique par-ci par-là ? Vous me permettez d'en mettre aux entrées et aux sorties et aux situations où il en faudra ?

— Je vous le demande.

— Bravo ! cria le directeur en aspirant enfin sa prise. Voilà un homme ! Imaginez-vous que Casimir Delavigne n'a jamais voulu de musique à *Marino Faliero ;* il a dit que c'était bon pour les mélodrames, et que cela ne se faisait pas au Théâtre-Français. Sa tragédie aurait été compromise si on l'avait trouvée avec un violon. Vous, au moins votre littérature n'est pas une bégueule !

MM. Meyerbeer et Berlioz s'étaient amicalement proposés pour faire la musique de la chanson chantée au souper de la princesse Negroni.

— Ah bien, oui ! dit M. Harel. Des grands musiciens qui vont nous faire de la musique qu'on écoutera, et qui distraira du drame ! Je veux un air qui soit à plat ventre sous les paroles. Laissez faire Piccini.

M. Piccini était le chef d'orchestre du théâtre. Il trouva pour les couplets une mélodie excellente, mais ne trouva pour le refrain rien qui le satisfît. Il dit son embarras à l'auteur.

— Rien n'est plus simple, pourtant, répondit M. Victor Hugo. Vous n'avez qu'à suivre les paroles. Tenez.

Et il se mit à dire les vers en les accentuant d'une sorte de chant informe. N'ayant jamais pu chanter de sa vie une note juste, il frappait sur la table du souffleur.

— J'y suis, dit le chef d'orchestre, qui démêla un air dans les coups de poing et qui le nota sur-le-champ.

On s'occupa des décorations. Le jour où l'on posa celle du souper, le directeur, voyant arriver l'auteur, courut à lui :

— Voulez-vous voir le Cadran-Bleu ?

Il le conduisit à l'orchestre. La décoration était, en effet, manquée. Des buffets séparés par des fenêtres et supportant des candélabres et des pyramides de fruits réalisaient l'idéal d'un restaurant à la mode là où l'auteur avait rêvé une salle éblouissante et sinistre, quelque chose comme un tombeau rayonnant. Pour que sa pensée fût comprise, il se fit décorateur comme il s'était fait musicien, et il dessina lui-même la salle qu'il voulait.

Les répétitions allèrent vite. M. Harel ne souffrit pas qu'on répétât deux fois avec le rôle. M^lle George, heureuse de sa part, montra tout l'empressement possible ; elle n'avait, du reste, aucune des susceptibilités ni des prétentions de M^lle Mars, et ne donnait pas des leçons de littérature à M. Hugo. M. Frédérick-Lemaître, qui avait moins besoin de conseil que personne, était le plus docile à ceux de l'auteur. Son rôle secondaire ne le désintéressait pas de la pièce, il s'y mettait de tout cœur. Il aidait ses camarades, disait : — Ce n'est pas ça, tiens, dis plutôt de cette façon, — et donnait l'intonation précise. Quelquefois, pour leur montrer, il jouait leur scène et faisait regretter qu'il ne pût être tous les personnages.

Jusque-là, tous les drames de M. Victor Hugo étaient en vers. Les jeunes gens se demandèrent s'ils devaient « donner » pour de la prose. Il y eut hésitation ; une députation, dont était M. Théophile Gautier, vint prier l'auteur de lire quelques scènes de *Lucrèce Borgia*, sans lui dire pourquoi.

La lecture satisfit les députés, qui déclarèrent que cette prose-là valait des vers et qu'on pouvait s'enrôler sans déchéance.

Les journaux hostiles dénoncèrent d'avance la pièce comme étant le comble de l'obscénité ; il y avait une orgie effroyable ; *Lucrèce Borgia* aurait le même sort que *le Roi s'amuse ;* elle n'aurait qu'une seule représentation, etc. Tout Paris voulut assister à cette représentation unique, et l'auteur reçut plus de lettres que pour *Hernani.* J'en prends une dans le tas :

« Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de voir M. Victor Hugo ; j'avais cependant à le féliciter de sa belle défense théâtrale. Un de nos amis devait aussi s'informer s'il était possible d'avoir une loge pour la première représentation de sa nouvelle pièce. La princesse de Belgiojoso avait déjà tâché d'en retenir une, mais il n'était plus temps, et on lui a répondu qu'il n'y avait plus que la protection de l'auteur qui pût l'obtenir. M. Victor Hugo me permettra de m'adresser directement à lui, en même temps que je profite de cette occasion pour lui renouveler l'assurance de mon bien sincère attachement.

« LA FAYETTE.

« 29 janvier 1833. »

Lucrèce Borgia, ne durant pas trois heures, ne suffisait pas à l'appétit du public des boulevards ; M. Harel la fit précéder, le premier soir, d'un vaudeville, *Un souper chez Louis XV.* L'auteur arriva au théâtre au moment où l'on commençait le vaudeville. Il alla dans la loge de M^lle^ George, qui

s'habillait en causant avec MM. Alexandre Dumas, Jules Janin, Frédéric Soulié, etc.

— J'ai le temps, n'est-ce pas ? dit-elle à M. Harel qui sortait.

— Trois grands quarts d'heure. La petite pièce commence à peine.

Elle ne se hâta pas ; elle éclatait de beauté et de confiance ; tout à coup, on entendit un effroyable vacarme ; M. Harel revint effaré.

— Vite ! habillez-vous vite ! il faut que vous soyez en scène dans dix minutes !

On était venu pour *Lucrèce Borgia*, et l'on n'avait pas voulu du *Souper chez Louis XV*. Il avait fallu baisser le rideau dès la première scène ; et le public impatient criait : *Lucrèce Borgia ! Lucrèce Borgia !*

Le directeur se précipita hors de la loge en criant : Frappez les trois coups !

La décoration du premier acte était charmante. Dans la première scène, quand Gubetta dit que les deux frères aimaient la même femme et que cette femme était leur sœur, un violent coup de sifflet retentit.

— Comment ! on siffle ? dit M. Harel, complètement démonté. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie, répondit M. Victor Hugo, que la pièce est bien de moi.

Mais, dans sa scène avec Gennaro, Mlle George lut la lettre d'un accent si douloureux et si tendre que toute la salle fut émue. L'insulte des jeunes seigneurs, venant là-dessus, fut d'un effet irrésistible ; à chaque nom jeté à la figure de l'empoisonneuse, l'émotion croissait, et ce fut à la fin une incomparable furie d'applaudissements.

L'auteur, voulant aller dans la loge de sa femme,

demanda qu'on lui ouvrît la porte de communication avec la salle.

— Voici ma clef, dit le directeur. Je ne m'en dessaisis jamais. Mais à présent c'est vous qui êtes le maître ici.

Quand, au commencement de la seconde partie du premier acte, Gennaro apprend que son écharpe lui vient de Lucrèce Borgia et la rejette avec horreur, l'écharpe s'engagea dans l'épée et dans une résille que M. Frédérick-Lemaître avait cru devoir se mettre sur la tête, et il y eut des ricanements. Tout est occasion de triomphe aux grands artistes. M. Frédérick tira l'épée, arracha l'écharpe et la résille et les écrasa à terre, d'un geste si hautain et si irrité qu'il fut applaudi de partout.

Dans l'entr'acte, M. Alexandre Dumas vint voir M^me^ Hugo ; il était transporté d'admiration et de bonheur. Ce grand succès lui faisait autant de plaisir que les siens ; il serra les mains de M^me^ Hugo en pleurant de joie.

L'auteur n'avait pas vu le décor du second acte. Lorsqu'on le posa, il s'aperçut que la porte dérobée par où Lucrèce Borgia allait faire évader Gennaro était splendide.

— Cette porte est absurde, dit-il.

— C'est vrai, dit le directeur. On leur demande une porte dérobée, et ils vous font une porte qui crève les yeux.

— M. Séchan est-il au théâtre ?

On chercha M. Séchan qu'on ne trouva pas. Les minutes s'écoulaient, et l'entr'acte avait déjà trop duré.

— Y a-t-il de la couleur ? demanda M. Victor Hugo.

— Oui, les peintres ont travaillé ici toute la journée et n'ont rien emporté.

— Allez me chercher les pots et les brosses.

On apporta ce qu'il fallait, et l'auteur se mit à repeindre lui-même sa décoration. La tenture de la salle était rouge à filets d'or ; il recouvrit de rouge les sculptures de la porte, sur laquelle il continua les raies d'or, de sorte qu'elle se confondit avec le reste de la tenture.

L'acte du duc d'Este réussit d'un bout à l'autre. Il fut joué très convenablement par M. Delafosse, très admirablement par M. Frédérick-Lemaître, simple et grand, et par Mlle George, dont le talent puissant et dur révéla des qualités de souplesse féline qu'on ne lui connaissait pas.

Le public était empoigné. Il n'y eut pas d'entr'acte entre les deux parties du second acte ; quelques spectateurs, qui avaient cru avoir le temps de sortir, s'aperçurent qu'on relevait la toile, rentrèrent précipitamment et troublèrent la première scène ; le public, n'en voulant pas perdre un mot, la fit recommencer.

Le souper alla très bien. Les jeunes seigneurs étaient couronnés de fleurs, malgré M. Harel qui disait que cela ne seyait qu'aux femmes ; le public fut de l'avis de l'auteur. Gennaro, sombre sous sa couronne, immobile et froid comme une statue, fut tout de suite l'anxiété de la salle. L'intérêt de la pièce fut plus fort que tout ; il y eut trêve du combat littéraire ; les classiques comme les romantiques voulurent savoir ce qui allait arriver ; il n'y eut plus au monde de tragédie ni de drame ; il n'y eut plus d'auteur, ni d'acteurs, ni de théâtre, il y eut un fils qui allait être empoisonné par sa mère qui l'adorait ; on n'applaudissait même plus ; lorsqu'à travers les éclats de rire et le joyeux refrain on entendit tout à coup le chant funèbre des moines,

le frisson fut universel. Pour que la psalmodie eût toute sa réalité, on avait pris, au lieu de figurants, de vrais chantres de paroisse. L'entrée des moines, le contraste des cagoules avec les couronnes de fleurs, les cinq cercueils, l'apparition de Lucrèce Borgia aux jeunes gens, l'apparition plus terrible de Gennaro à sa mère, la dernière scène, tout fut un entraînement et un emportement ; orchestre, galeries, loges, tout se leva et applaudit des mains et de la voix ; la scène fut jonchée de bouquets ; le nom de l'auteur ne suffit pas au public, qui réclama l'auteur lui-même. Il était déjà dans la loge de M^lle^ George. M. Harel entra effaré, les cheveux ébouriffés, le costume plus en désordre que jamais.

— Monsieur Hugo, sauvez-moi la vie ! on veut vous voir, on vous exige, on enjambe l'orchestre, on envahit le théâtre. Il faut absolument que vous paraissiez, ou l'on va tout casser.

— Monsieur Harel, je donne au public ma pensée, non ma personne.

— Mais que leur dire ?

— Dites que je suis parti.

M. Harel regarda sa redingote déchirée et qui avait essuyé le plâtre de tous les murs, épousseta une des manches qui en avait une couche trop épaisse, boutonna les deux boutons qui restaient, passa ses mains dans ses cheveux et dans ses favoris, et dit :

— Me voilà propre, je peux me montrer.

Je n'ai pas parlé de la manière dont l'acte avait été joué ; c'est que les acteurs s'étaient tellement identifiés avec leur rôle qu'ils s'étaient fait oublier. M^lle^ George, sculpturale, sinistre, implacable dans sa vengeance, avait été poignante dans son

expiation. M. Frédérick-Lemaître avait électrisé la salle avec ce mot qui réveille en sursaut Lucrèce Borgia quand elle compte les cercueils : « Il en faut un sixième, madame ! » Dans toute la dernière scène, il avait été d'une profondeur et d'une fatalité admirables. Il fut un des grands éléments de ce grand succès. Il n'en voulut jamais à son rôle de n'être que le troisième ; sa seule plainte fut ce mot qu'il répondit à un de ses amis qui lui disait : — Vous avez été superbe !

— Oui, d'abnégation.

M. Victor Hugo fut attendu à la sortie du théâtre par une foule compacte ; les chevaux du fiacre où il monta avec sa femme et sa fille furent dételés, et il n'évita d'être traîné en triomphe qu'en sortant par l'autre portière et en revenant à pied ; la foule l'escorta jusque sous les arcades de la place Royale ; d'anciens amis qui s'étaient éloignés reparurent ce soir-là ; des inconnus demandèrent à serrer la main du victorieux ; l'ovation, commencée sous les quinquets, se continua sous les étoiles.

Le lendemain, M. Victor Hugo fut réveillé par M. Harel débordant de joie : son théâtre était transfiguré, la Porte-Saint-Martin était maintenant le vrai Théâtre-Français, il ne voulait plus que de l'art, et du grand art ; il espérait que désormais l'auteur de *Lucrèce Borgia* n'irait plus ailleurs et lui ferait le même traité qu'à M. Crosnier. M. Victor Hugo, qui avait vu le changement de visage du directeur au coup de sifflet du premier acte, ne voulut pas s'engager. M. Harel insista pour avoir au moins la promesse d'une seconde pièce. L'auteur, sans dire non, ne dit pas oui.

On supprima le vaudeville, et *Lucrèce Borgia* fut jouée seule. L'auvent du théâtre fut illuminée

tous les soirs, et deux municipaux à cheval continrent la cohue des voitures. La seconde et la troisième representation réussirent autant que la première. M. Delafosse, malade de la poitrine, fut remplacé à la quatrième par M. Lockroy, écarté du théâtre depuis quelque temps, et dont la rentrée et le talent ajoutèrent au succès. Les journaux, désarmés, furent presque tous favorables. L'article le plus chaleureux fut celui de M. Jules Janin dans *le Journal des Débats*. Des parodies furent jouées sur tous les petits théâtres, entre autres *l'Ogresse Borgia ;* des masques représentant les personnages du drame passèrent, le mardi gras, sur les boulevards et s'arrêtèrent sous le balcon de M^lle^ George, criant : L'empoisonneuse ! Tout cela redoubla la curiosité générale, et les recettes grossirent. La lettre suivante est curieuse en ce qu'elle constate le succès et en ce qu'elle dit ce qu'étaient les grosses recettes des théâtres avant que les chemins de fer eussent décuplé la population flottante de Paris :

« Monsieur,

« Le plus grand succès d'argent obtenu sous mon administration est celui de *Lucrèce Borgia*.

« Les recettes des trente premières représentations présentent un total de 84,769 francs.

« Aucun autre ouvrage n'a, dans le cours d'une exploitation de plus de huit années, égalé ou même approché ce chiffre.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

« Monsieur,

« Votre très humble serviteur,

« HAREL.

« Paris, 3 novembre 1841. »

Lucrèce Borgia n'échappa pourtant pas aux sifflets. Les journaux classiques, surpris d'abord et entraînés par le courant, se remirent bientôt et revinrent sur leur approbation. M. Armand Carrel l'attaqua dans *le National*. Il avait contre l'auteur un nouveau grief. Au moment de la première représentation, il venait d'être blessé en duel, à l'occasion de la grossesse de la duchesse de Berry, niée par les royalistes et affirmée par lui. La cause du duel, la célébrité du journaliste, sa blessure, avaient fait de l'événement la préoccupation de Paris ; l'état du malade était publié tous les matins ; on allait s'inscrire chez lui en foule, même les royalistes, entre autres M. de Chateaubriand. *Lucrèce Borgia* vint faire diversion à l'intérêt général. Cette cause n'atténua pas l'expression de l'opinion d'ailleurs, sincèrement classique, du journaliste guéri. L'exemple donné par M. Armand Carrel fut suivi, d'abord dans les journaux, puis dans la salle, et dès lors il y eut chaque soir quelques coups de sifflet, à la scène du poison versé au fils par la mère, à l'entrée des moines, au mot : *Ah ! vous êtes ma tante !* etc. ; mais les drames de M. Victor Hugo étaient faits à d'autres tapages, et *Lucrèce Borgia* ne s'en troubla pas.

Des raisons de diverse nature brouillèrent l'auteur avec le directeur. Un soir, en allant au théâtre, M. Victor Hugo vit que l'affiche annonçait une reprise pour le lendemain. *Lucrèce Borgia* faisait toujours de l'argent, il n'avait été averti de rien, il monta à la loge de M^lle^ George qui était le vrai cabinet du directeur et demanda ce que cela signifiait. M. Harel répondit que cela signifiait qu'il était le directeur et qu'il jouait les pièces qu'il voulait. L'auteur demanda quelle était la recette du jour.

— Deux mille cinq cents francs.

— Et combien espérez-vous faire demain avec la reprise ?

— Cinq cents francs.

— Alors pourquoi m'interrompez-vous ?

— Parce que je le veux.

— Soit, dit l'auteur. Mais dites-vous que vous avez joué la dernière pièce que vous aurez de moi.

— L'avant-dernière, dit M. Harel. Vous oubliez que vous m'avez promis votre prochaine pièce.

— Je ne vous ai rien promis du tout.

La contestation s'anima. Le directeur prétendit que le lendemain de la première représentation, et plusieurs fois dans la loge de M^lle^ George, la pièce lui avait été promise. L'auteur répondit que, chez M^lle^ George comme chez lui, il avait toujours dit la même chose, qu'il ne refusait pas, mais qu'il attendrait que sa pièce fût faite pour en disposer.

— J'affirme, dit M. Harel, que vous m'avez promis.

— Et moi, dit M. Victor Hugo, j'affirme le contraire.

— Alors vous me donnez un démenti ?

— Je suis à vos ordres.

En rentrant chez lui, M. Victor Hugo trouva la lettre suivante :

« Votre persévérance à contester la parole que vous m'avez donnée fréquemment et devant témoins, accompagnée de ces mots : *Je suis à vos ordres*, fait de moi l'offensé.

« J'attends donc une réparation.

« Faites-moi savoir quand et où vous voulez me la donner.

« HAREL.

« 30 avril au soir. »

Le lendemain, M. Victor Hugo se leva de bonne heure pour aller chercher des témoins. Comme il tournait le boulevard, il vit venir à lui un garde national qu'il ne reconnut pas d'abord et qui était M. Harel.

— Monsieur Hugo, dit le directeur, je vous ai écrit une lettre très bête. Ce serait un mauvais moyen d'avoir votre pièce que de vous tuer. De votre côté, ce ne serait pas une bien grande gloire pour vous que d'avoir tué M. Harel. Le mieux est de nous réconcilier. Je suis l'offensé, et c'est moi qui reviens. Voulez-vous me pardonner et me donner votre pièce ? Il va sans dire qu'on joue *Lucrèce* ce soir.

L'auteur ne put rester fâché, et, cette fois, promit la pièce.

— Ma foi, lui dit M. Harel, vous êtes probablement le premier à qui un directeur ait dit : *La pièce ou la vie !*

LIX

MARIE TUDOR

A LA fin d'août, M. Victor Hugo prévint le directeur de la Porte-Saint-Martin que le drame qu'il lui avait promis était prêt. M. Harel et Mlle George furent aussi ravis de *Marie Tudor* que de *Lucrèce Borgia*, et M. Harel insista plus que jamais pour avoir d'autres pièces de l'auteur. M. Victor Hugo refusa. Mais M. Harel trouva encore moyen de lui en arracher une. Le traité de *Marie Tudor*, signé dans un moment de bonne entente, ne parlait pas de la mise en scène. Le directeur écrivit à l'auteur :

« ... L'ouvrage est beau, très beau. Son grand succès est plus que probable. Mais, précisément parce que je compte sur le mérite intrinsèque de la pièce, j'éviterai, si vous ne m'y aidez pas, de me jeter dans des dépenses folles et, selon moi, inutiles. La *Chambre ardente*, œuvre d'auteurs qui n'ont certes pas votre réputation, a réussi *sans un sou* de décors. Il en sera de même de *Marie d'Angleterre*. Elle aura tout son succès sans que je coure la chance de me ruiner, ou du moins de me gêner fort, par des dépenses de luxe. Ces dépenses, comme je sais que vous les désirez, je les eusse faites,

à votre volonté, commandées par vous. Était-ce trop pour cela de vous demander ce que je vous ai demandé? Je ne le pense pas. Puisque vous voyez les choses autrement, n'en parlons plus. Demain nous répéterons, et vous aurez un grand succès par le seul secours de votre grand talent. »

M. Victor Hugo était dans les mains du directeur, il céda, et s'engagea par un nouveau traité à donner à la Porte-Saint-Martin un troisième « drame *en prose* ayant la dimension ordinaire des pièces en cinq actes ». A cette condition, M. Harel s'engagea de son côté « à suivre exactement, tant pour le décor de la quatrième partie de *Marie d'Angleterre* que pour les autres détails de la mise en scène, les indications qui lui seraient données par M. Victor Hugo ». Cet article ne parut pas suffisant à l'auteur, qui fit ajouter celui-ci : « Il est entendu que la mise en scène sera faite, décors et costumes, avec tout l'éclat possible. » M. Harel ajouta tout ce que l'auteur voulut, et commanda les costumes et les décors grandement. La dépense ne le ruinait plus depuis qu'il aurait à la faire deux fois.

Comme les années précédentes, M. Victor Hugo passait l'automne aux Roches, mais il venait tous les jours aux répétitions. M. Bertin, le ramenant un jour, lui montra des épreuves qu'il rapportait du *Journal des Débats*. C'était un feuilleton de M. Granier de Cassagnac, très hostile à M. Alexandre Dumas et très vif pour M. Victor Hugo. Comme on savait que M. Granier était entré aux *Débats* sur la recommandation de M. Victor Hugo, on aurait pu croire que M. Victor Hugo avait inspiré l'article, et M. Bertin avait voulu lui en parler

avant de le publier. M. Victor Hugo remercia M. Bertin, lui dit que M. Alexandre Dumas était son ami, son frère d'armes, que, tout récemment encore, à *Lucrèce Borgia*, il l'avait trouvé plein de cordialité et d'effusion, et qu'il serait désolé d'avoir même l'apparence d'un tort envers lui. M. Bertin promit que le feuilleton ne passerait pas. La semaine suivante, M. Bertin, ouvrant *le Journal des Débats*, que le facteur venait d'apporter aux Roches, fit un *ah !* Le feuilleton y était. Il fit atteler et courut à Paris. M. Becquet, chargé de faire le journal en son absence, manquant de copie, avait demandé s'il n'y avait rien de composé ; on lui avait dit qu'il y avait bien sur le marbre un feuilleton de M. Granier de Cassagnac, mais que M. Bertin, la dernière fois qu'il était venu, avait dit de ne pas le donner jusqu'à nouvel ordre ; il n'avait pas vu là une défense absolue ; n'ayant pas autre chose, il en avait parcouru un passage qui lui avait semblé fort bien fait, et il l'avait inséré.

— C'est, lui dit M. Bertin fort mécontent, que vous n'avez lu que le mal qu'on y dit de M. Alexandre Dumas ; si vous aviez lu le bien qu'on y dit de M. Victor Hugo, vous l'auriez jeté au panier.

L'article était signé G. C. Il y eut des gens qui crurent que c'étaient des initiales de fantaisie et que l'article était de M. Victor Hugo ; il y en eut bien plus qui le dirent. Les modérés reconnurent qu'il était de M. Granier de Cassagnac et qu'il n'avait été que dicté par M. Victor Hugo. M. Bertin raconta dans les *Débats* la vérité et le désir vivement exprimé par M. Victor Hugo que l'article ne parût pas. Mais la calomnie était trop utile pour la lâcher au moment où M. Victor Hugo allait faire repré-

senter un nouveau drame, et le mensonge fut maintenu et propagé par tous les ennemis du succès de *Lucrèce Borgia*.

M. Harel se dit que le moment était mauvais pour M. Victor Hugo et bon pour M. Alexandre Dumas ; il n'hésita pas à déserter *Marie Tudor*, et à passer du côté de M. Dumas, auquel il alla offrir son théâtre. Il revint avec deux drames, *Angèle* et *la Vénitienne*, il ne s'agissait plus que d'en finir vite avec M. Victor Hugo. Mlle George tenait bien un peu à son rôle, Marie Tudor valait Lucrèce Borgia ; mais il y avait pour elle dans *la Vénitienne* un très beau rôle, qui la consola, et elle consentit à l'étranglement. La chose s'annonça avec simplicité. Quelques jours avant la représentation, le bas de l'affiche apparut ainsi :

Incessamment

MARIE TUDOR

Prochainement

ANGÈLE

Comme cela, le public était bien prévenu. M. Victor Hugo se fâcha, et *Angèle* disparut de l'affiche, mais le premier coup était porté. L'hostilité, pour n'être plus affichée, n'en fut que plus profonde. C'étaient chaque jour des querelles de coulisses à cause de rôles distribués par l'auteur et que le directeur trouvait mal tenus. Un de ces rôles était celui du Juif, joué par M. Chilly, que M. Harel trouvait trop jeune. M. Victor Hugo, qui était fort content de M. Chilly, et qui, de plus, savait de lui un fait extrêmement honorable, lui maintint

le rôle. M. Harel ne fut pas plus heureux pour les autres.

En même temps, il se répandait toutes sortes de bruits contre la pièce. Les amis de l'auteur s'inquiétaient. Un des meilleurs et des plus intelligents lui écrivait :

« Il me revient de tous côtés, mon cher Victor, que votre pièce est plus que jamais un tissu d'horreurs, que votre Marie est une buveuse de sang, que le bourreau y est presque toujours en scène, et autres reproches aussi bien fondés. J'aurais voulu pouvoir aller moi-même vous parler de tout cela à Paris ; mais je ne pourrai y être que mercredi matin. J'ai de fortes raisons de croire que vos ennemis sont plus que jamais disposés à faire ce qu'ils pourront pour vous empêcher de réussir, et que la présence du bourreau sur la scène est le mot d'ordre donné aux malveillants. L'arrivée du bourreau au second acte et sa présence dans le cortège au quatrième sont-elles bien nécessaires à votre drame ? Cela de moins, en resterait-il moins beau ? et ne serait-il point prudent de faire encore ce sacrifice aux susceptibilités d'une partie du public ? Pour ma part, d'après ce que j'ai entendu depuis deux jours, je crois de mon devoir d'ami d'insister vivement auprès de vous pour que vous vous y déterminiez. Je sais que le bourreau a déjà été mis sur la scène par d'autres, sans que le public ait paru le trouver mauvais ; mais depuis quelque temps l'opinion a singulièrement été travaillée dans ce sens et l'est encore en ce moment plus que vous ne pouvez le croire, et je me tromperais bien fort si surtout la scène entre le bourreau et la reine au second acte n'exposait votre pièce

à un grand danger. Je suis si tourmenté de cette idée que j'ai cru devoir vous la communiquer. Si toutefois vous en jugez autrement, je n'ai pas besoin de vous dire que je désire vivement me tromper.

« Tout à vous de cœur.

« E. B. »

La veille de la première représentation, M. Victor Hugo, sortant du théâtre, fut suivi par M. Harel jusque sous l'auvent du théâtre.

— Monsieur Hugo, dit le directeur, vous êtes bien décidé à ne pas changer votre distribution ?

— Il serait un peu tard, puisqu'on joue demain.

— J'ai fait apprendre les rôles en double. Voulez-vous ?

— Non.

— Eh bien, votre pièce tombera.

— Cela veut dire que vous la ferez tomber ?

— Cela veut dire ce que vous voudrez.

— Eh bien, monsieur Harel, faites tomber ma pièce ; moi, je ferai tomber votre théâtre.

Ce furent les dernières paroles échangées entre l'auteur et le directeur avant la bataille.

M. Harel devait envoyer à l'auteur deux cent cinquante billets ; il n'en envoya que cinquante. M. Victor Hugo les renvoya et ne garda que la loge de sa femme. Quelques amis de l'auteur, désolés de n'avoir pas de place, s'adressèrent à M. Alexandre Dumas, alors tout-puissant sur la direction, et qui, avec sa générosité ordinaire, les fit entrer.

M. Victor Hugo, en arrivant au théâtre le soir de la représentation, n'alla pas cette fois dans la loge de M^lle^ George ; il alla droit aux coulisses.

Un de ses amis vint l'y trouver et lui montra par le trou du rideau des exemplaires du *Journal des Débats* qu'on se passait de main en main à l'orchestre et aux galeries ; c'était le numéro où était l'article de M. Granier de Cassagnac.

Pendant qu'il regardait cela, on vint lui dire que Mlle George le priait d'aller lui parler. Il ne se pressa pas et resta à causer avec son ami. On frappa les trois coups, et l'ami retourna dans la salle ; alors l'auteur alla trouver l'actrice. Elle le reçut froidement, lui dit qu'il venait trop tard, que maintenant le rideau était levé et qu'elle n'avait plus rien à lui dire.

Le premier acte, dont n'était pas Mlle George, fut peu applaudi. M. Frédérick, à qui l'auteur avait destiné Gilbert, n'étant pas au théâtre à cette époque, le rôle avait été donné à M. Bocage, puis, après un des conflits de ces répétitions orageuses, à M. Lockroy, qui, homme de talent d'ailleurs, n'avait pas l'autorité de M. Bocage, ni surtout de M. Frédérick-Lemaître. M. Chilly donna tort au directeur en étant excellent dans le Juif.

L'apparition de Mlle George fut un éblouissement. A demi couchée sur un lit de repos, en robe de velours écarlate, couronnée de diamants, sa beauté était vraiment royale. L'insulte à Fabiani fut dite par elle avec une vérité ample et une familiarité superbe. Tout alla bien jusqu'à l'entrée du bourreau, que l'auteur avait conservée et qui fut, en effet, le signal des sifflets.

Toute la troisième partie, surtout la scène de Gilbert et de Jane, excita des ricanements continuels. Le cortège de l'exécution, au dernier acte, fit grand effet, et le bourreau, sifflé au second acte, fut applaudi au quatrième. Mais les sifflets reprirent

aussitôt ; Mlle George elle-même ne fut plus ménagée ; son imprécation contre Londres fut bourrasquée ; la grande scène finale entre les deux femmes fut sifflée d'un bout à l'autre.

Cependant on sentait une résistance énergique de la pièce ; une partie considérable du public avait protesté par ses applaudissements ; les amis de l'auteur affirmaient qu'il y avait bien eu quelques sifflements dans les loges et à l'orchestre, mais que l'opposition était surtout venue du parterre, livré à la claque, c'est-à-dire au directeur. En somme, la soirée n'était nullement décisive ; il y avait une grande différence avec *le Roi s'amuse*, sifflé évidemment par le public et écrasé ; c'était un combat, mais ce n'était pas une défaite.

Une différence d'une autre espèce avec *le Roi s'amuse*, c'est que, pour la première fois, le nom de l'auteur fut sifflé.

M. Victor Hugo se hâta d'aller dans la loge de Mlle George, curieux de voir comment elle prenait ceux des sifflets qui s'étaient attaqués à elle. Elle était furieuse.

— Il y avait des drôles dans la salle ! s'écria-t-elle.

— Est-ce dans la salle ? se contenta de dire l'auteur.

M. Harel entra, l'actrice lui reprocha hautement de l'avoir fait siffler, et M. Victor Hugo les laissa s'expliquer ensemble.

Une indisposition grave de l'actrice qui jouait Jane obligea à faire relâche le lendemain. Les journaux furent très hostiles. A la quatrième représentation, l'annonce d'*Angèle* reparut sur l'affiche. Malgré tout cela, les recettes, inférieures à celles de *Lucrèce Borgia*, se maintinrent à un

chiffre qui força le directeur de retirer encore une fois l'annonce, et *Marie Tudor* eut un nombre de représentations plus qu'honorable.

Les relations n'étaient plus possibles entre M. Victor Hugo et la Porte-Saint-Martin. M. Harel le sentit lui-même, et le traité signé pour un troisième drame fut résilié d'un commun accord.

LX

ANGELO

Au commencement de 1834, M. Victor Hugo fit l'*Étude sur Mirabeau*, décidément révolutionnaire. Ses idées avaient marché depuis ses premières odes, si aveuglément royalistes. Il éprouva le besoin de mesurer la route qu'il avait parcourue, de jeter un coup d'œil sur les étapes de son esprit, de confronter son présent à son passé et de se rendre compte de lui-même. Sûr de n'avoir jamais obéi qu'à sa conviction et n'ayant rien à renier ni à cacher, il fit cet examen de conscience en public dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Le Roi s'amuse tombé n'avait pas empêché le Théâtre-Français de lui redemander une pièce depuis la réussite éclatante de *Lucrèce Borgia*. M. Jouslin de Lassalle étant revenu en février 1835, M. Victor Hugo lui répondit qu'il achevait dans ce moment un drame qui exigeait deux actrices de premier ordre. Le Théâtre-Français avait M^lle^ Mars et pouvait engager M^me^ Dorval, qui était libre, mais il s'agissait de savoir si M^lle^ Mars consentirait à jouer avec M^me^ Dorval. Quant à celle-ci, elle jouerait avec qui l'on voudrait.

L'auteur lut *Angelo* à M^lle^ Mars. L'actrice habitait rue de la Tour-des-Dames, dans un hôtel

où l'on arrivait par une avenue et par des escaliers en amphithéâtre. L'auteur fut introduit dans un salon meublé selon le goût empire. Un goût plus récent y était représenté par un tableau-pendule figurant une église de village dont le clocher à cadran carillonnait les heures. Ce carillon se mêla à la lecture d'*Angelo*.

M. Victor Hugo n'avait pas revu M^lle^ Mars depuis qu'il lui avait refusé *Marion de Lorme*. Elle fut très aimable, écouta la pièce avec intérêt, lui dit qu'il avait fait de grands progrès comme lecteur, et loua même le drame en des termes auxquels elle n'avait pas accoutumé l'auteur d'*Hernani*.

— Certainement, je jouerai, dit-elle, et avec votre M^me^ Dorval ! Les deux rôles sont très beaux. Voyons, vite, quel est le mien ?

— Celui que vous choisirez.

Catarina, mariée, chaste, convenait à merveille au talent honnête et décent de M^lle^ Mars ; mais la Tisbé, fille des rues, violente, déréglée, semblait faite pour le talent bohème et libre de M^me^ Dorval. M^lle^ Mars préféra donc la Tisbé.

Le drame, dans son état primitif, avait cinq actes. La mort d'Homodéi, au lieu d'être en récit, était en action. Rodolfo allait punir l'espion dans un bouge de bandits où se mêlaient le vin et le sang. Après la lecture au comité, MM. Taylor et Jouslin de Lassalle vinrent trouver l'auteur ; l'acte des bandits les inquiétait ; *le Roi s'amuse* avait dû en partie sa chute au bouge de Saltabadil ; le bouge d'Homodéi ferait tomber *Angelo ;* il n'était pas indispensable au drame ; la mort d'Homodéi pouvait être racontée en quelques mots ; ils obtinrent de l'auteur la suppression de l'acte.

Les répétitions furent curieuses par la rencontre

des deux actrices célèbres. Mlle Mars traitait Mme Dorval avec la hauteur aristocratique d'une comédienne du Théâtre-Français forcée de s'encanailler avec une échappée du boulevard ; elle n'en sentait pas moins que c'était une rivale sérieuse, elle était en même temps humiliée et effrayée, et c'était un singulier mélange de mépris et de haine. Mme Dorval, elle, était souple et caressante ; elle répondait aux brutalités par des flatteries ; elle était toute prête à se trouver bien hardie, en effet, de mettre son pied mélodramatique sur ces nobles planches du Théâtre-Français ; elle se faisait tout humble et toute petite, quitte à se redresser devant le public.

Elle répétait en dedans, ne démasquait aucun effet, était terne, éteinte, nulle. Mlle Mars se rassurait et se félicitait du bon calcul qu'elle avait fait en prenant le rôle qui lui allait peu ; mais comme Catarina allait encore moins à Mme Dorval ! Cette femme sans frein et sans retenue dans un rôle de pureté et de dignité ! elle était capable d'y être sifflée. Mme Dorval s'oublia et joua tellement que l'espérance de Mlle Mars s'évanouit de coup. Elle ne put se contenir et, au troisième acte, interrompit l'accès de colère de Catarina contre Angelo et contre la Tisbé.

— Dites donc, monsieur Hugo, quelle mine voulez-vous que je fasse, moi, pendant que madame m'injurie de cette agréable façon ? Est-ce que vous ne trouvez pas les injures qu'elle me dit bien longues ?

— Pas plus longues, madame, que celles que vous lui dites, vous, à l'acte précédent.

— Oh ! dit Mme Dorval, je ne trouve pas les injures de madame trop longues. Quand les choses

sont si belles, j'ai autant de plaisir à les écouter qu'à les dire.

Mlle Mars se tut. Mais, le lendemain, elle trouva qu'elle avait à dire des choses inutiles, qu'elle ne savait comment se tirer de toutes ces grandes phrases, et que son rôle aurait besoin de larges coupures. L'auteur refusa de rien couper à Mlle Mars, et Mme Dorval put dire tout son rôle.

Mme Dorval, s'étant trahie une fois, ne se gêna plus pour répéter de son mieux. Catarina, empoisonnée par son mari, va mourir dans son oratoire. Mme Dorval, à ce moment, fut si touchante et si vraie, que les quelques personnes présentes l'applaudirent.

L'acte fini, Mlle Mars vint à l'auteur.

— Vous n'écoutez pas mes conseils, lui dit-elle en essayant de sourire ; je viens pourtant vous en donner encore un. Si j'étais de vous, je changerais le genre de mort de Catarina. Toujours du poison ! Vous en avez mis dans *Hernani*, vous en avez mis dans *Lucrèce Borgia*, vous en remettez dans *Angelo*. Vraiment c'est trop. D'abord, ce n'est pas beau à voir, ces contorsions. C'était bon dans *Hernani*, parce que c'était la première fois.

— Ce n'était pas encore la première fois, madame. Je n'ai pas inventé le poison, je l'emploie comme Corneille l'a employé dans *Rodogune*, comme Shakespeare l'a employé dans *Roméo et Juliette*, ce qui ne l'a pas empêché de l'employer encore dans *Hamlet*. On l'avait employé bien des fois avant *Hernani* et on l'emploiera bien des fois après *Angelo*, moi tout le premier.

N'ayant pas encore réussi de ce côté, l'actrice en vint aux voies de fait, et, à la répétition suivante, à l'instant où Mme Dorval se dirigeait en chance-

lant vers l'oratoire, Mlle Mars, qui était de l'autre côté, traversa le théâtre et vint tout bonnement se camper de façon à cacher aux spectateurs la sortie de Catarina.

Cela dépassait la guerre permise. L'auteur intervint et rappela à l'actrice que sa place était de l'autre côté. Elle répondit qu'elle se trouvait mieux où elle était. M. Victor Hugo reprit qu'il était, lui, de l'avis contraire, et que c'était à l'auteur de juger ce qui valait mieux pour la pièce. Elle répliqua que c'était à l'actrice de juger ce qui valait mieux pour l'actrice. Il eut beau dire, elle refusa absolument de bouger. Alors il perdit patience, comme à *Hernani*. Il déclara qu'il avait rencontré bien souvent l'envie, mais que c'était la première fois qu'il la voyait s'avouant et s'étalant, et que les femmes qui montraient leur corps lui semblaient pudiques à coté de cette nudité de l'amour-propre. Et à quoi bon ? qu'est-ce que Mlle Mars espérait ? Elle avait bien pu étouffer de pauvres débutantes sans réputation faite, et encore inconnues, mais est-ce qu'elle s'imaginait qu'elle annulerait Mme Dorval, son égale en talent et en succès ? Et, comme elle tressaillait à ce mot, il le répéta : — Votre égale, entendez-vous, en talent et en succès ! et si ce que je vous dis vous déplaît, vous êtes libre de rendre le rôle. Du reste, il est inutile que nous continuions à répéter. La pièce sera jouée comme je l'entends, ou elle ne sera pas jouée.

Cela dit, il leva la répétition et quitta le théâtre.

Le soir, on annonça M. Harel. Il savait ce qui s'était passé au Théâtre-Français. Il avait eu des torts avec M. Victor Hugo, il le reconnaissait ; il en avait été bien puni, son théâtre n'avait

fait que décliner depuis, il se repentait, il s'accusait, il jurait de ne plus recommencer. Si M. Victor Hugo voulait lui pardonner et lui donner *Angelo*, il engagerait Mme Dorval, que le Théâtre-Français serait trop heureux de lâcher, et il avait Mlle George, qui serait une bien autre Tisbé que Mlle Mars. M. Victor Hugo répondit qu'il ne savait pas encore jusqu'où s'obstinerait Mlle Mars, mais que, quand même il retirerait *Angelo* au Théâtre-Français, il ne le donnerait pas à la Porte-Saint-Martin.

— J'en suis fâché pour vous si vous avez besoin de moi. Mais je n'ai qu'une parole. Vous m'avez dit que *Marie Tudor* tomberait, et vous avez tenu votre promesse ; je vous ai dit que votre théâtre tomberait, et je tiendrai la mienne.

Depuis cette époque, M. Harel remonta bien des fois l'escalier de l'auteur de *Marie Tudor*. Il le pria, l'implora, lui offrit toutes les primes et toutes les signatures possibles ; M. Victor Hugo le recevait poliment, causait, mais, quant à une pièce, il refusait toujours. On sait que M. Harel finit par faire faillite.

Dans la soirée, M. Victor Hugo reçut une lettre de Mme Dorval :

« Si Mlle Mars ne veut pas céder, faites-lui la concession qu'elle demande. Ce n'est pas seulement dans cette sortie qu'est le succès, mais aussi dans les adorables choses qu'il n'est pas en son pouvoir d'enlever. Est-ce votre ouvrage seul, dites, que vous avez voulu défendre ? J'ai emporté et je garde l'idée que vous avez voulu me protéger aussi, et j'en suis fière et heureuse. Mais ne vous fâchez pas tout à fait contre Mlle Mars. Vous êtes tou-

jours prêt à prendre de ces résolutions qui me font trembler. S'il me fallait laisser ce rôle, qui seul me retient au théâtre, je serais bien triste. »

Le directeur n'était pas moins suppliant :

« J'apprends à mon arrivée que vous avez eu de nouvelles difficultés pour une position de scène, et que vous ne voulez plus revenir à la répétition de votre ouvrage si Mlle Mars ne fait pas ce que vous désirez. Je pense que vous avez raison de demander que l'on exécute ce que vous exigez ; mais est-il bien indispensable au succès de l'ouvrage que cette position soit précisément celle que vous demandez ? Ne pourrait-on arranger la scène de manière à ne point vous nuire et à satisfaire tout le monde ? Il me semble qu'une place occupée un peu plus en face ou un peu plus de côté ne peut en rien empêcher le succès d'un ouvrage comme le vôtre. Vous avouerez qu'après des études faites, des dépenses très fortes engagées, *un résultat très difficile en partie obtenu*, il serait bien cruel d'être arrêté au moment de la représentation. Soyez le plus raisonnable, je vous en prie, venez demain à la répétition, et nous arrangerons tout cela. Voyez l'embarras dans lequel je me trouverais, moi, et faites un peu pour un pauvre directeur ce que vous ne feriez pas pour vous-même. Je compte sur vous demain, et venez, je vous en supplie, avec des idées de conciliation. »

M. Victor Hugo alla le lendemain à la répétition. Au moment de la mort de Catarina, Mlle Mars se mit d'elle-même à la place qu'il lui avait indiquée. Elle était fort radoucie. Après la répétition,

elle le pria de venir voir ses costumes. Il s'empressa d'y aller. Pour ses costumes de doña Sol, il lui avait apporté de très beaux dessins de M. Louis Boulanger d'après les tableaux et les gravures du temps ; elle les avait trouvés hideux et lui avait dit « de remporter ces barbouillages ». Elle avait coiffé doña Sol d'un béret qui avait été l'étonnement des peintres, nombreux à *Hernani*. Le béret de doña Sol reparaissait sur la tête de Tisbé, avec des enjolivements qui faisaient hésiter l'œil entre un turban et une roue de cabriolet.

— Ah ! dit l'auteur consterné, vous allez remettre encore cela ?

— Oui ; cette coiffure me va très bien. Elle me fait toute jeune. Vous avez vu mon portrait de Gérard, en moscovite ? C'est cette coiffure-là.

M. Victor Hugo hasarda que la Tisbé n'était pas précisément une moscovite, mais une italienne ; mais il n'insista pas, ne voulant pas recommencer les querelles pour un détail d'habillement.

La veille de la représentation, il eut soin de se faire montrer l'affiche. Comme il l'avait prévu, le nom de M^lle^ Mars éclatait en *vedette* et celui de M^me^ Dorval était relégué obscurément après les figurants.

— Il y a une erreur, dit-il.

— Laquelle ? fit le régisseur.

M^lle^ Mars se trouvait là. M. Victor Hugo lui présenta l'affiche :

— Madame va vous le dire.

— Oh ! je ne me mêle pas de l'affiche ! dit-elle, en tournant le dos et en sortant.

Le directeur objecta que la *vedette* était un privilège de M^lle^ Mars, que tous, excepté elle, étaient égaux et affichés par rang d'ancienneté, les pen-

sionnaires après les sociétaires, et que Mme Dorval, la dernière venue, devait être la dernière nommée. M. Victor Hugo repartit que Mme Dorval, spécialement engagée pour son drame, n'était pas une pensionnaire ordinaire, et que, d'ailleurs, du moment qu'on faisait une exception pour une autre, on pouvait en faire une pour elle. Mme Dorval eut la *vedette* aussi.

Mlle Mars était de fort mauvaise humeur en s'habillant pour la représentation.

— Excusez-moi si je ne cause pas, dit-elle à l'auteur. Mais c'est vous qui me pressez, puisque vous m'avez mise de la première scène. Vous savez que c'est la première fois que je joue en lever de rideau.

L'auteur alla chercher meilleur visage dans la loge de Mme Dorval. Elle lui sauta au cou, dit qu'elle n'avait jamais eu de plus beau rôle, qu'elle en raffolait, et de Tisbé aussi, et de toute la pièce, et elle interpellait son mari qui était présent : — N'est-ce pas, Merle ? M. Merle acquiesçait, moins froidement qu'à son ordinaire; il était, de sa nature, assez indifférent, et craignait d'être de mauvais ton en épousant trop les admirations de sa femme.

Il y avait dans la salle deux publics bien distincts, celui de Mlle Mars et celui de Mme Dorval, les gens graves, gourmés, empesés, pincés, enrichis ou titrés, que les artistes appellent les *bourgeois*, et les spectateurs ardents, jeunes, vivants, tumultueux, désordonnés, que le monde appelle les *bohèmes*.

L'entrée de Mlle Mars fut saluée chaleureusement par les *bourgeois* et par les claqueurs. Les *bohèmes* s'abstinrent. Le premier acte intéressa et charma. M. Beauvallet fut un Angelo saisissant. Mlle Mars

dit, sans profondeur, mais avec une sensibilité très bien jouée, le récit de sa mère sauvée du gibet. La scène de la *clef* rentrait mieux dans ses habitudes de comédie ; elle en cisela chaque mot, et y fut applaudie d'un bout à l'autre. Il n'y eut pas dans tout l'acte un seul moment d'opposition.

C'était maintenant le tour de Mme Dorval. Quand elle parut, les bohèmes essayèrent de lui faire à elle aussi « une entrée », mais ils furent chutés par les bourgeois, et un peu par les claqueurs. La grande actrice sentit qu'il fallait vaincre ou périr, et joua, non avec son talent ordinaire, mais avec son talent extraordinaire. Elle fut d'une telle réalité, d'une passion si jeune, d'un abandon si chaste, que les bourgeois mêmes furent entraînés, et soupçonnèrent presque la distance qu'il y a d'un talent composé à un talent spontané.

Mlle Mars était dans les coulisses, attendant sa scène.

— Eh bien, dit-elle à l'auteur, j'espère qu'on l'applaudit assez, votre actrice.

— De laquelle parlez-vous ? demanda poliment l'auteur.

— Oh ! de celle à qui vous avez donné le meilleur rôle.

M. Victor Hugo aurait pu lui répondre qu'elle avait choisi, mais il venait d'apercevoir à la main de Tisbé la lampe avec laquelle elle entre dans la chambre de Catarina. C'était une lampe tragique et mythologique, retrouvée évidemment dans les fouilles d'Herculanum. Il n'en dit rien, pour ne pas mécontenter la comédienne à l'instant de sa scène principale, mais il ne put se taire en lui voyant sur la tête son éternel béret. Il lui fit remarquer que, pour sauver Catarina, elle allait

dire à Angelo qu'elle était venue en manteau d'homme et qu'elle « avait aussi le chapeau » ; le public se demanderait comment Angelo pouvait croire au chapeau en voyant le turban.

— Bah ! dit-elle, est-ce que le public fait attention à ces choses-là ?

Et Tisbé entra chez Catarina avec une lampe antique et un bonnet russe. Du reste, le public, en effet, n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Mlle Mars n'avait pas la véhémence et l'emportement qu'il fallait pour les violences de Tisbé. Elle y fut médiocre. Mme Dorval, avec quelques mots, mit le succès de son côté. Mlle Mars, inférieure dans l'insulte, reprit le dessus dans le sacrifice, et réfuta les soupçons d'Angelo avec une mélancolie et une noblesse qui refirent l'égalité entre les rivales.

Au troisième acte, par un de ces hasards des représentations qui déconcertent les prévisions les plus sûres, Mme Dorval joua mal la scène qu'elle avait si bien répétée. Elle manqua d'autorité dans sa révolte contre son mari ; sa sortie même, dont Mlle Mars s'était tant effrayée, fut applaudie, mais sans ardeur. Le grand succès de l'acte fut pour M. Beauvallet qui, droit dans son justaucorps de velours écarlate, le cou nu, les cheveux ras, le regard dur, eut une inflexibilité de marbre.

Le dernier acte faillit être compromis par un accident de mise en scène. On avait prévu que l'air froid des coulisses se précipitant dans l'air embrasé d'une salle comble agiterait les rideaux du lit où est cachée Catarina, crue morte et enterrée dans les caveaux du palais. On avait paré à cet inconvénient en cousant aux rideaux des tringles de fer supportant des poids. Mais le courant d'air

fut tel que les poids ne purent résister. Il fallut que deux machinistes se glissassent à plat ventre sous le lit et maintinssent le rideau ; mais le vent le faisait trembler dans leurs mains et les découvrait par instant au public, que cela faisait rire. Mlle Mars se troubla et joua gauchement, et la pièce aurait mal fini, sans Mme Dorval dont le réveil fut d'une grâce étonnée et charmante qui rétablit le succès. Quand Rodolfo la prit dans ses bras, elle eut la légèreté d'une ombre qui revient à la vie, la poésie d'Eurydice ramenée sur la terre.

Le drame finissait à : *Par moi, pour toi.* Mlle Mars avait obtenu que l'auteur lui coupât le reste, disant que la pièce était finie là, que le public en savait assez et n'écouterait pas les dernières phrases. Mlle Rachel, qui joua Tisbé en 1850, dit le rôle tout entier, et les dernières phrases furent écoutées et applaudies.

Somme toute, *Angelo* avait réussi. La réussite persista aux représentations suivantes. Mlle Mars s'était résignée au succès de Mme Dorval et se contentait du sien. L'auteur n'eut plus avec elle qu'une contestation, mais ce fut sur un sujet étranger au théâtre.

C'était le moment du procès de Mlle de Morel contre M. de Laroncière. Il y avait des séances de nuit parce que Mlle de Morel, malade et hallucinée, ne retrouvait sa raison qu'à minuit. M. Victor Hugo alla à une de ces audiences nocturnes. Il vit l'accusé, un jeune homme de taille moyenne, brun, à figure régulière et distinguée. Il vit moins l'accusatrice, qui entra à l'heure solennelle le visage caché sous un chapeau de paille et par un voile épais. Elle déposa d'une façon nette et précise. M. de Laroncière se leva, et, de l'air le plus res-

pectueux et le plus pénétré, lui demanda si elle était bien sûre du fait infâme qu'elle lui attribuait, si elle ne se trompait pas de personne, si elle n'était pas encore sous l'influence de quelque funeste vision, ou s'il n'avait pas fait à son insu contre elle quelque chose dont elle voulût se venger. Elle répondit sèchement qu'elle avait dit la vérité. M. de Laroncière se rassit accablé.

L'attitude très digne et l'accent sincère de l'accusé avaient frappé M. Victor Hugo, déjà disposé à le croire innocent par la lecture de l'acte d'accusation. Le lendemain, il était dans la loge de M^lle^ Mars ; le procès Laroncière faisait grand bruit ; on en parla. M. Victor Hugo dit qu'il croyait à l'innocence de l'accusé.

A ce mot, M^lle^ Mars se leva pâle et frémissante, comme si elle venait d'être insultée. M. Victor Hugo ne comprit pas d'abord, mais il apprit bientôt que l'actrice avait dans son intimité un oncle de M^lle^ de Morel, et qu'elle la regardait probablement un peu comme sa nièce. N'en sachant rien alors, il soutint son opinion. M^lle^ Mars s'indigna tellement, qu'elle en fut malade et qu'elle resta quelques jours sans jouer.

LXI

LA ESMERALDA

Le succès exceptionnel de *Notre-Dame de Paris* avait attiré à M. Victor Hugo de nombreuses demandes de musiciens, entre autres d'un musicien illustre, M. Meyerbeer, qui auraient voulu qu'il leur fît de son roman un opéra. Il s'y était toujours refusé. Mais M. Bertin lui demanda cela pour sa fille, et il fit par amitié ce qu'il n'avait pas fait par intérêt.

La musique terminée, il y eut une audition préparatoire. La soirée fut précédée d'un dîner, dont étaient MM. Victor Hugo, Eugène Delacroix, Rossini, Berlioz, Antony Deschamps, etc. On remarqua que, pendant tout le dîner, M. Rossini appela M. Delacroix « monsieur Delaroche ». MM. de Bourqueney, Lesourd, Alfred de Wailly, Antony Deschamps et une nièce de M. Bertin chantèrent des morceaux de l'opéra, qui furent grandement loués. — M. Rossini avait une voix charmante, et chantait volontiers ; on le pria de se faire entendre ; il résista ; M. et M^me^ Bertin le pressèrent ; de jolies femmes se mirent presque à ses pieds ; il répondit qu'il était enroué et absolument incapable de tirer une note de son gosier, sortit presque aussitôt, et, à peine dans l'antichambre, se mit à enton-

ner un air de ses opéras d'une voix claire et retentissante.

Les répétitions de *la Esmeralda* se firent dans l'été de 1836. L'auteur des paroles n'y assista pas ; il voyageait en Bretagne. A son retour, il fut frappé de la mesquinerie de la mise en scène. Le vieux Paris prêtait aux décorations et aux costumes. Rien de riche ni de pittoresque ; les haillons de la Cour des Miracles, qui auraient pu avoir du caractère et de la nouveauté à l'Opéra, étaient en drap neuf ; de sorte que les seigneurs avaient l'air de pauvres et les truands de bourgeois. M. Victor Hugo avait donné une idée de décor qui aurait pu faire grand effet ; c'était l'ascension de Quasimodo enlevant la Esmeralda d'étage en étage ; pour faire monter Quasimodo, il n'y avait qu'à faire descendre la cathédrale. En son absence, on avait déclaré la chose impossible. Ce décor, impossible à l'Opéra, a été fait depuis à l'Ambigu.

L'opéra chanté par MM. Nourrit, Levasseur, Massol, et Mlle Falcon, fut applaudi par le public de la première représentation, laquelle fut assombrie par la nouvelle de la mort de Charles X.

Les journaux furent d'une violence extrême contre la musique. L'esprit de parti s'en mêla et se vengea sur une femme du journal de son père. Alors le public siffla. L'opposition augmenta de représentation en représentation, et à la huitième le rideau fut baissé avant la fin. Tout ce que put le directeur, M. Duponchel, qui devait son privilège à M. Bertin, ce fut de jouer de temps en temps, avant le ballet, un acte où l'auteur avait réuni les principaux morceaux des cinq.

Le roman est fait sur le mot *anankè ;* l'opéra finit

par le mot *fatalité*. Ce fut une première fatalité que cet écrasement d'un ouvrage qui avait pour chanteurs M. Nourrit et M^lle^ Falcon, pour musicienne une femme d'un grand talent, pour librettiste M. Victor Hugo et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attacha aux acteurs ; M^lle^ Falcon perdit sa voix ; M. Nourrit alla se tuer en Italie. — Un navire appelé *Esmeralda*, faisant la traversée d'Angleterre en Irlande, se perdit corps et biens. — Le duc d'Orléans avait nommé *Esmeralda* une jument de grand prix ; dans une course au clocher, elle se rencontra avec un cheval au galop, et eut la tête fracassée.

LXII

LA MORT DU FRÈRE

En 1837, M. Victor Hugo perdit son frère Eugène. J'ai raconté que le pauvre garçon avait été pris de folie la nuit même du mariage de son frère, et que le général Hugo, qui n'était pas venu pour le marié, était venu pour le malade. Après avoir essayé de le soigner chez lui, le père avait dû le mettre chez M. Esquirol, dont la maison était la plus renommée. Le médecin en chef de la maison, M. Royer-Collard, s'était occupé de lui avec une attention spéciale ; les accès violents avaient disparu ; quand son père et ses frères allaient le voir, il causait avec eux affectueusement et raisonnablement, excepté sur un point : il se croyait enfermé dans une prison d'état pour avoir conspiré contre la duchesse de Berry. Le général s'était dit que la meilleure réfutation de son erreur serait la liberté ; il avait demandé au médecin s'il ne ferait pas bien de le reprendre ; M. Royer-Collard n'y avait vu aucun inconvénient dans l'état tranquille du convalescent, et le général l'avait emmené à Blois.

Il s'était laissé emmener, sans peine ni joie ; en partant, son attitude et sa physionomie étaient

celles de la torpeur ; ce robuste et vaillant jeune homme qui s'était cru un moment né pour la lutte littéraire avait maintenant quelque chose d'un mouton endormi. Il était resté ainsi à Blois, doux, facile, sensé, — obstiné seulement à vouloir aller au soleil sans chapeau, comme il l'était, enfant, à ôter ses bas dans les neiges du mont Cenis. Un jour, à dîner, il se jeta brusquement sur sa belle-mère, un couteau à la main, voulant la tuer.

Le général le ramena à Paris, et essaya de la maison Saint-Maurice à Charenton, qui était une maison militaire. La médication, ayant affaire à des officiers, les traitait militairement ; l'énergie des remèdes dompta encore une fois la fureur de la maladie ; mais Eugène se crut plus que jamais dans une prison d'état ; il protestait contre son incarcération sans jugement, il tentait de s'évader, et on l'arrêta une fois comme il se précipitait par une fenêtre.

Quand il entendait des fous crier, il croyait que c'étaient des gens qu'on égorgeait, et il suppliait son père et ses frères de l'emmener. Voyant qu'ils ne se prêtaient pas à son évasion, il se refroidit pour eux. Il resta quelque temps encore attaché à M. Victor Hugo ; il s'intéressait à la littérature, il voulut lire *Hernani*. Mais, le directeur ayant montré l'établissement à M. Victor Hugo et l'ayant dirigé partout avec la complaisance polie qu'on a pour un visiteur célèbre, le pauvre malade trouva que son frère était « trop bien avec ses ennemis » et ne voulut plus le voir, ni personne. Il fallut cesser les visites qui l'exaspéraient.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, la santé de son corps se ressentit de la santé de son cerveau ; sa forte constitution s'affaiblit. Le

dépérissement fut long ; sa jeunesse et sa vigueur résistèrent, et il traîna jusqu'en février 1837.

Ainsi s'éteignit le camarade de l'enfance et de l'adolescence de M. Victor Hugo. Les deux frères, si étroitement unis, avaient paru faits pour la même existence ; ils avaient eu les mêmes jeux, les mêmes maîtres, les mêmes aspirations vers la poésie, le même instinct des besoins nouveaux ; ils ne s'étaient pas quittés un seul jour jusqu'à la mort de leur mère. La destinée les sépara tout à coup, et jeta l'un dans le bruit et dans la lumière, l'autre dans l'isolement et dans la nuit.

LXIII

LA FÊTE A VERSAILLES

Dans l'été de 1837, Louis-Philippe voulut fêter à Versailles le mariage du duc d'Orléans. M. Victor Hugo fut invité. La veille de la fête, M. Alexandre Dumas vint le voir, fort irrité. Il allait y avoir des promotions dans la légion d'honneur ; le roi, voyant son nom sur une des listes qu'on lui avait présentées, l'avait rayé ; cette offense lui avait fait renvoyer l'invitation qu'il avait reçue. M. Victor Hugo dit qu'il n'irait pas non plus, et écrivit au duc d'Orléans la raison de son refus.

Le soir, le secrétaire des commandements du prince accourut place Royale ; le duc d'Orléans, en recevant la lettre de M. Victor Hugo, était allé aussitôt trouver le roi, et lui avait parlé instamment pour le rétablissement du nom de M. Alexandre Dumas sur la liste. Le secrétaire n'était pas encore parti que M. Dumas revint, joyeux cette fois ; il venait de recevoir du duc d'Orléans un mot lui annonçant qu'il avait la croix et qu'il pouvait la porter dès à présent. Toute difficulté se trouvant donc levée, M. Victor Hugo promit au secrétaire du prince d'aller à Versailles. Il lui demanda s'il y avait un costume de rigueur ; le secrétaire répondit que tout était bon, excepté l'habit bourgeois.

La fête était pour le lendemain. Il n'y avait guère le temps de se procurer un costume. Mais M. Victor Hugo avait été de la garde nationale en 1830 et y avait été élu à je ne sais plus quel grade ; il retrouva son équipement dans une armoire. M. Alexandre Dumas et lui examinèrent l'uniforme pièce à pièce, des épaulettes au ceinturon ; c'était encore fort mettable. M. Dumas lui-même était officier ; c'était à merveille, il prendrait son uniforme, et ce serait entre eux une fraternité de plus d'avoir le même habit.

La fête commençait par la visite de l'intérieur du château. Si nombreuse que fût la foule, on circulait à l'aise dans ces vastes appartements royaux et dans ces galeries interminables. On y rencontrait tout ce qu'il y avait d'illustre en littérature, en peinture, en sculpture, en musique, en science, en politique, etc. Une des premières rencontres des deux gardes nationaux fut avec M. de Balzac, en habit de marquis, loué probablement et certainement fait pour un autre.

Après une assez longue promenade, M. Victor Hugo s'assit, avec MM. Alexandre Dumas, Eugène Delacroix et trois ou quatre amis qui s'étaient joints au groupe ; la causerie fut interrompue par l'entrée du roi et de la famille royale. Le duc d'Orléans donnait le bras à sa femme. Le roi, naturellement aimable, et qui dans ce moment était, de plus, heureux, dit des choses gracieuses à ses invités, spécialement à M. Victor Hugo, qui crut remarquer que son habit de garde national ne lui nuisait pas dans l'esprit du roi. Après les compliments il lui demanda ce qu'il pensait de Versailles ; à quoi M. Victor Hugo répondit courtoisement que le siècle de Louis XIV avait

écrit un beau livre et que le roi avait donné à ce beau livre une magnifique reliure.

Mme la duchesse d'Orléans vint à M. Victor Hugo et lui dit qu'elle était heureuse de le voir, qu'il y avait deux personnes qu'elle avait vivement désiré connaître, M. Cousin et lui, qu'elle avait souvent parlé de lui avec « monsieur de Goëthe », qu'elle avait lu tous ses livres, qu'elle savait ses vers par cœur, qu'elle aimait par-dessus tout la pièce des *Chants du Crépuscule* qui commence par :

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes.

Elle lui dit : — J'ai visité *votre* Notre-Dame.

A quatre heures, un huissier vint dire : — Le roi est servi. — Le dîner dura jusqu'à six heures. Alors ce fut une cohue et une mêlée ; le spectacle commençait aussitôt après le dîner ; tout le monde voulait être placé de façon à bien voir, non pas la scène, mais la loge royale, ou peut-être de façon à en être vu ; on se précipita, on se poussa, on se bouscula, on s'écrasa les pieds, on se déchira les habits. Ce furieux assaut dut s'arrêter devant une grande porte vitrée qui resta fermée pendant que le roi et sa famille prenaient leurs places. Au bout d'un quart d'heure, elle s'ouvrit, et ce fut alors la vraie bousculade. Il restait à traverser une longue galerie dont le parquet ciré et luisant comme un miroir avait une telle transparence qu'on s'y serait jeté à la nage ; on y glissait comme sur la glace ; c'était un vrai casse-cou, surtout pour les vieux ; les maréchaux, les cordons bleus, les dignitaires, les personnages vénérables, pressés et heurtés sur cette surface dangereuse, perdirent

l'équilibre et s'étalèrent. Il en tomba bien une vingtaine. M. Victor Hugo en ramassa plusieurs, mais, voyant M. d'Argout allongé sur le parquet, il se souvint que c'était lui qui avait interdit *le Roi s'amuse*, et l'y laissa.

La salle de spectacle du château est vaste et riche ; les ornements sont d'un rococo charmant, ce qui fait qu'elle a en même temps de la grandeur et de la coquetterie ; elle était redorée à neuf ; on avait multiplié les lustres et les candélabres ; M^lle^ Mars et l'élite de la troupe du Théâtre-Français jouaient *le Misanthrope ;* avec tout cela, le représentation fut froide. Ce qui fait la vivacité du théâtre, c'est le fourmillement du public ; le théâtre royal, calculé pour un public privilégié et restreint, n'avait que deux rangs de loges, séparées par de larges colonnes ; de sorte que, plein, il était vide. Pas de cohésion ni de communication entre les spectateurs, aucun de ces courants électriques qui mêlent toutes les âmes en une. Une autre cause de tristesse c'est qu'il n'y avait guère que des hommes ; les seules invitées étaient femmes des ministres et des ambassadeurs. Donc, les diverses et claires couleurs des étoffes, les fleurs dans les cheveux, l'étincellement des bijoux aux bras et aux cous, la blancheur des épaules, le frémissement des éventails, étaient absents. Enfin, on attendait pour applaudir que le roi donnât le signal, et il le donnait peu. Après la représentation, des généraux et de hauts fonctionnaires disaient : — C'est ça, *le Misanthrope !* j'en avais entendu parler, je croyais que c'était amusant.

Il y eut ensuite la promenade aux flambeaux dans les galeries de peinture. A chaque tableau

que le roi montrait à ses hôtes, un domestique tout habillé de rouge tournait sur la toile le réflecteur d'une lampe qu'il portait à la main. — A onze heures, la fête fut terminée, et chacun courut après sa voiture, qui ne fut pas facile à retrouver dans l'encombrement. MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo n'eurent la leur qu'à une heure du matin et ne rentrèrent à Paris qu'au jour.

M. Victor Hugo, qui n'était toujours que chevalier de la légion d'honneur, fut promu officier, grade auquel il est resté depuis.

Le 27 juin 1837, M. Victor Hugo publia *les Voix intérieures*. Dans la journée, deux laquais à la livrée du duc d'Orléans vinrent place Royale avec des hommes de peine qui apportaient un grand tableau. Ce tableau était une *Inez de Castro*, de M. Saint-Èvre, qui avait été le succès d'un Salon. Sur la dorure du cadre, il y avait cette inscription : *Le duc et la duchesse d'Orléans à M. Victor Hugo, 27 juin 1837.*

LXIV

RUY BLAS

M. Alexandre Dumas ne fut pas longtemps sans avoir à se plaindre, lui aussi, de M. Harel, et sans quitter la Porte-Saint-Martin. Il était, de plus, en mauvais termes avec la Comédie-Française. Il vint un jour chez M. Victor Hugo et lui raconta une conversation qu'il avait eue avec le duc d'Orléans. Le prince s'informant pourquoi il ne faisait plus rien jouer, il lui avait répondu que la littérature nouvelle n'avait pas de théâtre ; qu'elle n'avait jamais été chez elle au Théâtre-Français, qu'elle y avait été quelquefois tolérée, jamais acceptée ; que sa vraie scène eût été la Porte-Saint-Martin, mais que les procédés du directeur en avaient éloigné tout ce qui avait du talent ou seulement de la dignité, et qu'on y était tombé aux exhibitions des ménageries ambulantes ; qu'entre le Théâtre-Français, voué aux morts, et la Porte-Saint-Martin, vouée aux bêtes, l'art moderne était sur le pavé. Il avait ajouté que ce n'était pas lui seul qui se plaignait, que tous les auteurs du drame disaient comme lui, à commencer par M. Victor Hugo, qui ne faisait plus de pièces que de loin en loin et qui en aurait fait deux par an s'il avait eu un théâtre.

Le duc d'Orléans avait dit que c'était là, en effet, un état de choses impossible, que l'art contemporain avait droit à un théâtre et qu'il en parlerait à M. Guizot.

— Maintenant, conclut M. Alexandre Dumas, il faut que vous alliez voir Guizot. J'ai persuadé le prince, persuadez le ministre.

— Un théâtre, c'est très bien, dit M. Victor Hugo, mais il faudrait un directeur.

M. Alexandre Dumas n'avait personne dont il pût répondre.

— Connaissez-vous quelqu'un, vous ? demanda-t-il à M. Victor Hugo.

— Oui et non. Je reçois un journal de théâtre qui est entièrement dans nos idées et qui nous défend tous les deux, évidemment avec conviction et sans arrière-pensée, car le brave garçon qui fait ce journal ne vient pas même chercher de remercîment, et je ne l'ai pas vu quatre fois. Je crois donc en lui précisément parce que je ne le connais pas. On m'a dit que son rêve serait d'être directeur de théâtre. C'est le directeur du *Vert-Vert.*

— Anténor Joly ! dit M. Alexandre Dumas. Mais il n'a pas le sou.

— Avec un privilège il trouvera de l'argent.

M. Alexandre Dumas fit des objections ; puis, avec sa nature facile, céda. — Quand il fut sorti, M. Victor Hugo réfléchit qu'ils avaient été bien vite en disposant d'un théâtre qui n'existait pas. Les princes, sollicités de toutes parts, font des réponses polies qu'on prend pour des promesses. Il était vraisemblable que le duc d'Orléans ne pensait déjà plus à sa conversation du matin. M. Victor Hugo n'alla pas chez M. Guizot et pensa lui-même à autre chose.

A quelque temps de là, un ami commun lui dit que M. Guizot s'étonnait de ne pas le voir et avait à lui parler. Il y alla le lendemain matin.

— Eh bien, lui dit M. Guizot en le voyant entrer, vous ne voulez donc pas de votre théâtre ?

M. Guizot lui dit de la façon la plus ouverte et la plus cordiale qu'il avait raison de demander un théâtre, que rien n'était plus légitime, qu'à un art nouveau il fallait un théâtre nouveau, que la Comédie-Française, scène de tradition et de conservation, n'était pas l'arène qu'il fallait à la littérature originale et militante, que le gouvernement ne faisait que son devoir en créant un théâtre pour ceux qui créaient un art.

— Maintenant, ajouta M. Guizot, réglons les termes du privilège.

Le ministre et l'écrivain s'entendirent, et M. Guizot écrivit de sa main les conditions du théâtre, qui étaient très larges, mais exclusivement littéraires. M. Victor Hugo demanda le droit à la musique ; il se souvenait de l'effet produit dans *Lucrèce Borgia* par le contraste de la chanson à boire et du psaume ; il rêvait de mêler plus amplement encore le chant à la parole ; il voulait que l'art tout entier fût possible, depuis les symphonies de *la Tempête* jusqu'aux chœurs de *Prométhée*. M. Guizot accorda tout.

— Maintenant, dit-il, il ne nous manque plus que la signature du ministre de l'intérieur. Mais je lui ai déjà parlé et nous sommes d'accord. Allez le voir demain, il vous remettra votre privilège.

— Mon privilège ? interrogea M. Victor Hugo.

— Sans doute ! c'est à vous que nous donnons le théâtre.

— Je ne le prends pas ! Je fais de l'art et non du

commerce. Je ne veux d'aucun privilège pour moi, ni comme directeur, ni comme auteur. Ce n'est pas pour moi que je demande un théâtre, c'est pour toute la génération nouvelle, qui n'en a pas.

— Soit, dit M. Guizot ; mais, pour donner un théâtre, il faut que nous le donnions à quelqu'un. Avez-vous un directeur ?

— Oui ; M. Anténor Joly.

— Je ne le connais pas ; mais, si vous répondez de lui, cela suffit. Menez-le demain chez M. de Gasparin.

M. Victor Hugo, en rentrant, écrivit un mot à M. Anténor Joly, qui accourut le lendemain matin.

— J'ai une nouvelle à vous apprendre, lui dit M. Victor Hugo ; c'est que vous avez un théâtre.

La reconnaissance de M. Joly fut égale à son ébahissement. Il tenait son rêve ! M. Victor Hugo coupa court à ses remercîments en lui disant qu'on les attendait au ministère de l'intérieur. M. Anténor Joly avait un cabriolet à la porte, ils y montèrent tous deux et furent bientôt dans le cabinet de M. de Gasparin.

Pendant qu'on allait chercher le privilège dans les bureaux, M. Victor Hugo répéta devant M. de Gasparin ce qu'il avait dit devant M. Guizot.

— Il est bien entendu que le théâtre est à la littérature et non à moi. M. Anténor Joly me demandera des pièces s'il y trouve son intérêt, mais il sera aussi libre de ne pas m'en demander que je serai libre de lui en refuser. Il sera un directeur comme un autre et je serai un auteur comme un autre. Il ne s'engage qu'à une chose, c'est à faire de son théâtre le théâtre de la littérature vivante.

On vint dire des bureaux que le privilège n'était pas prêt et ne pouvait l'être que dans une heure.

Il fut convenu que M. Anténor Joly reviendrait dans la journée.

En sortant, le nouveau directeur dit à M. Victor Hugo :

— Puisque vous voulez que j'aie le droit de m'adresser à qui bon me semble, je m'adresse à vous, et je vous demande ma pièce d'ouverture.

M. Victor Hugo lui répondit qu'il serait temps de penser à l'ouverture de la salle quand il y aurait une salle et une troupe, et M. Anténor Joly le quitta pour chercher de l'argent, un terrain et des acteurs.

Ceci se passait en octobre 1836. Il s'écoula cinq ou six mois sans que M. Victor Hugo entendît parler de M. Joly. Un jour, on lui annonça M. de Gasparin, qui lui dit : — Mais je croyais que c'était un théâtre de littérature que vous vouliez ! — et qui lui montra, en marge du privilège, non signé encore, une note demandant l'autorisation de jouer l'opéra-comique. M. Victor Hugo répondit qu'il y avait erreur, que c'était lui qui avait demandé la musique, mais comme collaboratrice et servante du drame, et non comme maîtresse. Le ministre dit qu'aussi la note l'avait étonné et qu'il allait aviser.

M. Victor Hugo fut un an cette fois sans entendre parler de rien. En juin 1838, M. Anténor Joly reparut. Il avait été vingt-deux mois à trouver de l'argent. Quelqu'un lui en avait offert, mais à la condition d'être codirecteur. Ce n'eût été rien, si ce quelqu'un n'avait pas été un vaudevilliste qui s'était enrichi dans les pompes funèbres et qui avait pour idéal l'opéra-comique. C'était ce vaudevilliste qui avait demandé l'autorisation que le ministre avait d'abord refusée ; mais M. Anténor Joly, ne trouvant rien d'aucun autre côté, avait dû

subir cet associé et ses exigences, et obtenir du ministre, à force d'instances, le droit à l'opéra. Mais ce serait une clause morte ; l'associé comprenait lui-même qu'on attendait un théâtre de drame et que c'était par le drame qu'il fallait commencer ; une fois le drame installé, lui, Anténor Joly, serait là pour le maintenir ; l'essentiel était de prendre possession du théâtre, et tout était dans le drame d'ouverture ; il fallait absolument le nom de M. Victor Hugo, etc.

M. Victor Hugo, auquel M. Anténor Joly présenta son associé le lendemain, promit une pièce, et se mit à écrire *Ruy Blas*, dont le sujet le préoccupait depuis longtemps.

Sa première idée avait été que la pièce commençât par le troisième acte. Ruy Blas, premier ministre, duc d'Olmedo, tout-puissant, aimé de la reine ; un laquais entre, donne des ordres à ce tout-puissant, lui fait fermer une fenêtre et ramasser son mouchoir. Tout se serait expliqué après. L'auteur, en y réfléchissant, aima mieux commencer par le commencement, faire un effet de gradation plutôt qu'un effet d'étonnement, et montrer d'abord le ministre en ministre et le laquais en laquais. Il écrivit la première scène le 4 juillet et la dernière le 11 août. Ce fut, de tous ses drames, celui qui lui prit le plus de temps. Le dernier acte, comme le quatrième de *Marion de Lorme*, fut écrit en un jour ; mais le quatrième acte de *Marion de Lorme* est beaucoup plus long que le cinquième de *Ruy Blas*.

Pendant que M. Victor Hugo écrivait *Ruy Blas*, M. Joly venait le voir souvent, le consultait sur l'emplacement du nouveau théâtre, lui amenait des architectes, etc. ; M. Victor Hugo était pour

un terrain qui se trouvait libre près de la porte Saint-Denis, et pour appeler le théâtre *Théâtre de la Porte-Saint-Denis*. L'affaire ne se fit pas, à son grand déplaisir, et les deux directeurs en furent réduits au théâtre Ventadour, mal situé, dans une cour où il ne passe personne. Tout ce qu'on put faire pour lui, ce fut de changer son nom et d'appeler ce tombeau *Théâtre de la Renaissance*.

M. Anténor Joly vint un matin avec la maquette d'une nouvelle espèce de théâtre. Selon lui, la rampe ne s'expliquait pas ; cette rangée de quinquets qui sortait de terre était absurde ; dans la réalité, on était éclairé par en haut et non par en bas ; la rampe était un contresens ; les acteurs n'étaient plus des hommes, etc. — La maquette présentait un nouveau système ; les quinquets éclairaient, comme le soleil, du haut de portants dissimulés dans la coulisse ; on ne serait plus au théâtre, on serait dans la rue, dans un bois, dans une chambre. M. Victor Hugo s'opposa à la suppression de la rampe. Il répondit que la réalité crue de la représentation serait en désaccord avec la réalité poétique de la pièce, que le drame n'était pas la vie même, mais la vie transfigurée en art, qu'il était donc bon que les acteurs fussent transfigurés aussi, qu'ils l'étaient déjà par leur blanc et par leur rouge, qu'ils l'étaient mieux par la rampe, et que cette ligne de feu qui séparait la salle de la scène était la frontière naturelle du réel et de l'idéal.

Avant de promettre *Ruy Blas* l'auteur, s'était enquis de la troupe. On lui avait présenté une liste d'acteurs de vaudeville et de province. Il avait demandé M. Frédérick-Lemaître. Ç'avait été, du reste, sa seule condition ; il avait voulu, à ce

théâtre qu'il avait donné pour rien et dont on avait offert une fois à M. Anténor Joly soixante mille francs, le même traité qu'au Théâtre-Français et à la Porte-Saint-Martin.

M. Frédérick-Lemaître faisait une tournée en province ; un mot de M. Anténor Joly le fit revenir en grande hâte. Le théâtre étant tout à refaire à l'intérieur et livré aux ouvriers, l'auteur, pour ne pas lire dans les coups de marteau, fit venir les acteurs chez lui. M. Frédérick fut radieux aux trois premiers actes, inquiet au quatrième, sombre au cinquième, et s'esquiva sans rien dire.

On ne pouvait répéter au théâtre. M. Anténor Joly avait obtenu qu'on lui prêtât la salle du Conservatoire. Ce fut là que le lendemain l'auteur distribua les rôles. M. Frédérick-Lemaître reçut le sien d'un air résigné, mais il y eut à peine jeté les yeux qu'il poussa un cri d'étonnement et de joie :

— C'est donc Ruy Blas que je joue ?

Il avait cru que c'était don César. Comme il arrive toujours des grandes réussites, sa prodigieuse création de Robert Macaire lui était perpétuellement jetée au visage ; on lui répétait sans cesse qu'il ne pouvait plus jouer que cela, qu'il était incapable désormais des rôles sérieux ; en voyant les développements que prenait don César au quatrième acte, il s'était dit que M. Victor Hugo pensait comme les autres, et lui destinait le rôle comique. Le rôle était beau, mais c'était encore un déguenillé. Au lieu que Ruy Blas le débarrassait des haillons de Robert Macaire, il allait être renouvelé et régénéré ; il remercia avec effusion M. Victor Hugo de le délivrer enfin de l'ironie et

de la dérision et de le réconcilier avec la passion et avec la poésie.

La musique ne laissa pas longtemps le Conservatoire à la littérature. *Ruy Blas* fut prié de s'en aller. Il n'eut que la Renaissance, plus que jamais en proie aux maçons, aux serruriers, aux menuisiers, aux doreurs et aux tapissiers. Ce fut dans ce pêle-mêle et dans ce vacarme que les dernières répétitions se firent. Un jour, au commencement du troisième acte, M. Victor Hugo, trouvant que deux acteurs se plaçaient mal, se leva pour aller les placer lui-même. Il était à peine debout qu'une large barre de fer tomba de la voûte précisément sur le fauteuil qu'il quittait. Sans la faute de ses acteurs, il était tué roide.

Le drame ne courait pas moins de dangers que l'auteur. M. Anténor Joly n'avait pas résisté à la musique autant qu'il l'avait promis ; en même temps que *Ruy Blas*, on répétait un opéra-comique, et le codirecteur, qui était le vrai puisqu'il avait l'argent, fort rare aux répétitions de *Ruy Blas*, n'en manquait pas une de *l'Eau merveilleuse*.

La mélomanie de la vraie direction se révélait en tout. Une fois, en arrivant, M. Victor Hugo vit des menuisiers et des tapissiers occupés à séparer en stalles les banquettes du parterre. M. Anténor Joly lui expliqua que le théâtre, vu sa situation, ne pouvait pas compter sur le public des boulevards, que sa clientèle serait la fashion et la grande bourgeoisie, qu'il fallait donc faire un théâtre confortable et riche. M. Victor Hugo répondit que la fashion aurait les stalles d'orchestre, les stalles de balcon et les loges, mais qu'il entendait qu'on laissât au public populaire ses places, c'est-à-dire le parterre et les galeries ; que c'était pour lui le

vrai public, vivant, impressionnable, sans préjugés littéraires, tel qu'il le fallait à l'art libre ; que ce n'était peut-être pas le public de l'opéra, mais que c'était le public du drame ; que ce public-là n'avait pas l'habitude d'être parqué et isolé dans sa stalle, qu'il n'était jamais plus ardent, plus intelligent et plus content que lorsqu'il était entassé, mêlé, confondu, et que, quant à lui, si on lui retirait son parterre, il retirerait sa pièce. Les banquettes ne furent pas stallées.

Il n'y avait plus à compter sur les jeunes gens d'*Hernani ;* la célébrité était venue pour quelques-uns, l'âge pour tous ; parmi les rapins de 1830, les uns étaient maintenant des maîtres et pensaient à leurs propres œuvres ; les autres, n'ayant pu faire leur trouée en art, y avaient renoncé, et, commerçants, industriels, mariés, faisaient pénitence de leurs péchés d'enthousiasme et de littérature. Ceux mêmes qui étaient restés écrivains, peintres et amis avaient quitté la bohème pour la bourgeoisie, s'étaient coupé les cheveux, avaient reconnu le chapeau et la redingote de tout le monde, avaient des femmes ou des maîtresses qu'ils ne pouvaient mener au parterre ni aux combles, trouvaient de mauvais goût les acclamations forcenées et applaudissaient quelquefois du bout des gants.

Une nouvelle génération arrivait. Quelque temps auparavant, un jeune homme de seize à dix-sept ans, qui achevait ses études au collège Charlemagne voisin de la place Royale, s'était présenté chez M. Victor Hugo ; c'était M. Auguste Vacquerie. Il avait amené, bientôt après, un de ses camarades de classe, M. Paul Meurice. Tous deux devinrent, et sont restés, les plus sûrs et les plus

intimes amis de M. Victor Hugo. M. Auguste Vacquerie fit quatrevingts lieues pour assister à *Ruy Blas*.

Le soir de la première représentation, la salle n'était pas terminée ; les portes des loges, posées précipitamment, grinçaient sur leurs gonds et ne fermaient pas ; les calorifères ne chauffaient pas ; le froid de novembre glaçait les spectateurs. Les femmes furent obligées de remettre leurs manteaux, leurs fourrures et leurs chapeaux, et les hommes leurs paletots. On remarqua que le duc d'Orléans eut la politesse de rester en habit. La pièce dégela le public. Les trois premiers actes, très bien joués, et plus que très bien par M. Frédérick, saisirent la salle. Le quatrième, que M. Saint-Firmin dit avec une verve spirituelle, fut moins heureux, mais le succès reprit plus énergique au cinquième, où M. Frédérick-Lemaître dépassa les plus grands comédiens. La manière dont il arracha le pardessus de sa livrée, dont il alla tirer le verrou, dont il frappa l'épée sur la table, dont il dit à don Salluste :

Tenez,
Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez !

dont il revint demander pardon à la reine, dont il but le poison, tout fut grand, vrai, profond, splendide, et le poëte eut cette joie si rare de voir vivre la figure qu'il avait rêvée.

Un détail à noter, c'est que le parterre et les stalles applaudirent moins que les loges. Le succès, cette fois, vint plutôt du public. L'auteur avait dans la salle des amis qui ne le connaissaient plus et des amis qu'il ne connaissait pas.

Le succès du drame ne fut rien à côté de celui de

l'opéra-comique, qu'on joua le lendemain. Pour l'opéra-comique, les portes fermèrent, les gonds se turent, les calorifères chauffèrent, le parterre applaudit. *L'Eau merveilleuse* réussit frénétiquement.

La presse fut, en général, favorable à *Ruy Blas*. Il y vint du monde, plus peut-être que la musique n'en aurait exigé. Dès la seconde représentation, il y eut un coup de sifflet au troisième acte, quand Ruy Blas ramasse le mouchoir de don Salluste, et il y en eut plusieurs au quatrième. Il y en eut davantage aux représentations suivantes, et le quatrième acte fut de plus en plus attaqué. Les acteurs disaient que c'était la musique qui voulait tuer le drame pour avoir le théâtre à elle seule. M. Frédérick, sortant de scène après le troisième acte, montra à l'auteur un individu assis au parterre qu'il affirma avoir vu siffler, et qui était le claqueur de *l'Eau merveilleuse*. A la représentation suivante, le claqueur était à la même place, quoiqu'il ne fût tenu d'y être que pour l'opéra. M. Victor Hugo, qui voulait en avoir le cœur net, alla dans la salle au troisième acte. Comme toujours, la scène entre Ruy Blas et don Salluste rencontra de la résistance. Au moment où Ruy Blas ramassa le mouchoir, M. Victor Hugo vit le claqueur porter à sa bouche un petit instrument, et un sifflement aigu retentit. L'auteur n'avait pas été seul à voir le geste. M. Frédérick, qui avait à dire à don Salluste :

> Sauvons ce peuple ! osons être grands ! et frappons !
> Ôtons l'ombre à l'intrigue et le masque...

n'acheva pas le vers à don Salluste, s'avança jusqu'à la rampe, regarda le claqueur en face et lui dit :

aux fripons !

Ruy Blas eut une cinquantaine de représentations. Les sifflets persistèrent jusqu'à la dernière, mais ils s'en tinrent toujours aux troisième et quatrième actes, et le reste n'en continua pas moins de réussir. Aux reprises, les sifflets cessèrent, et le quatrième acte ne manqua jamais d'avoir un succès éclatant.

M. Victor Hugo allait vendre le manuscrit à son éditeur d'alors, M. Renduel, lorsqu'un autre libraire, M. Delloye, vint le lui demander, ainsi que l'exploitation de ses œuvres complètes pour onze ans, au nom d'une société dont il était le gérant. M. Delloye offrait deux cent mille francs. Il en ajouta quarante mille, et M. Victor Hugo ajouta de son côté deux volumes inédits.

LXV

LES BURGRAVES

Un de ces volumes fut un nouveau recueil de vers, *les Rayons et les Ombres*. Si mon livre était livre de critique, il aurait une lacune considérable, je parle à peine de l'œuvre lyrique de M. Victor Hugo ; mais je ne juge pas ses œuvres, je les raconte, et le lecteur a pu remarquer avec quel scrupule je m'abstiens de toute appréciation et de tout éloge. Dans cette biographie pure et simple des créations de M. Victor Hugo, je dois m'étendre plus longuement sur celles qui ont eu le plus d'aventures. Or, les aventures principales sont au théâtre ; c'est là qu'est la vraie difficulté, c'est là que M. Victor Hugo a été contesté le plus. Comme poëte lyrique, il a été accepté dès ses premiers vers ; ce premier succès a grandi de volume en volume : *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres* et *les Contemplations* ont bien eu aussi leurs contradicteurs, mais en minorité. D'ailleurs, les contradicteurs des livres n'ont pas la puissance de ceux des drames ; ils n'ont pas le sifflet, avec lequel trois ou quatre ennemis peuvent percer les applaudissements de toute une salle, déconcerter les acteurs, interrompre l'émotion, déformer la pièce ; ils ne

peuvent pas faire tomber la toile avant la fin ; le livre, attaqué, nié, insulté, continue ; le lecteur sympathique n'est pas troublé par le lecteur malveillant, les articles furieux sont souvent ceux qui font le plus souvent lire l'ouvrage, et les éditions se multiplient avec les invectives.

Je n'ai donc rien d'important à dire sur *les Rayons et les Ombres*, ni sur *le Rhin*, et je passe tout de suite aux *Burgraves*, dont les représentations ont été le dernier épisode de la vie théâtrale de M. Victor Hugo.

Les Burgraves furent écrits en octobre 1842 et lus au comité de la Comédie-Française le 20 novembre. L'auteur, cette fois, n'eut qu'à se louer du théâtre ; les acteurs, le directeur, M. Buloz, le secrétaire, M. Verteuil, tout le monde lui prêta un appui loyal. Mais il rencontra une grande hostilité dans une portion du public.

La politique s'en mêla. J'ai dit que M. Victor Hugo avait vu dans la nouvelle royauté, née d'un compromis entre la tradition monarchique et le droit révolutionnaire, une transition utile de la légitimité royale à la souveraineté populaire. Déjà républicain en théorie, il n'avait pas d'objection *actuelle* contre Louis-Philippe. Pourvu que la monarchie consentît au progrès, il ajournait volontiers la république. Il n'était même pas dans l'opposition constitutionnelle enrégimentée. La lettre suivante, écrite à M. Thiers en juillet 1833, exprime la situation d'esprit où il était resté :

« Monsieur le ministre,

« Ce n'est point pour une affaire personnelle que je vous écris, c'est dans l'intérêt d'un autre, c'est

dans le vôtre même, car je crois qu'on rend service à un ministre en lui indiquant les occasions de bien employer le pouvoir.

« La chose, d'ailleurs, est simple et facile à faire. La voici :

« M. Anthony Thouret, ancien rédacteur en chef du journal *la Révolution de 1830*, a encore en ce moment vingt et un mois de prison à subir pour délit de presse. Il est à la Force. Je viens de le voir ; il est, vraiment et sans déclamations, maltraité, privé de tout, courbé sous le règlement uniforme qui régit les voleurs et les galériens. Mais ce qui frappe le plus durement M. Thouret, c'est qu'il est privé de voir sa famille, qui habite Douai, sa famille, c'est-à-dire les trois têtes les plus chères et les plus sacrées, sa mère, sa femme, son enfant. Il y a une prison à Douai. Il a écrit à M. le garde des sceaux pour obtenir d'y être transféré. M. le garde des sceaux l'a renvoyé à vous, monsieur le ministre. Sa demande est sous vos yeux. Permettez-moi de vous la recommander. Ce n'est point une grâce qu'il sollicite. Il ne demande pas une diminution ni une commutation de peine. Il demande qu'on lui permette de voir et d'embrasser quelquefois sa vieille mère de soixante-treize ans, sa jeune femme, son petit enfant malade. Vous ne lui refuserez pas cela.

« Moi qui vous écris, monsieur le ministre, je n'appartiens, à cette heure, Dieu merci ! à aucun parti politique défini. Je les regarde tous faire avec impartialité, plein d'amour pour la France et pour le progrès, applaudissant tantôt le pouvoir, tantôt l'opposition, selon que l'opposition ou le pouvoir me semble bien agir dans l'intérêt du pays. Je ne suis d'aucun parti, dis-je ; je désire ardemment

qu'ils finissent par s'entendre tous ; en attendant, je pense que le meilleur conseil à donner à ceux qui ont le pouvoir, c'est qu'ils traitent bien ceux qui ne l'ont plus et ceux qui ne l'ont pas encore.

« Recevez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée. »

Le Roi s'amuse interdit quatre mois après cette lettre avait donné à l'auteur un moment de colère, mais il avait bien vite repris son calme et son indulgence. En janvier 1834 (*Étude sur Mirabeau*), il redisait : « A l'heure où nous sommes, toute critique est possible ; mais l'homme sage doit avoir pour l'époque entière un regard bienveillant. Il doit espérer, se confier, attendre. Il doit tenir compte aux hommes de théorie de la lenteur avec laquelle poussent les idées ; aux hommes de pratique, de cet étroit et utile amour des choses qui sont, sans lequel la société se désorganiserait dans les expériences successives ; aux passions, de leurs digressions généreuses et fécondantes ; aux intérêts, de leurs calculs qui rattachent les classes entre elles à défaut de croyances ; aux gouvernements, de leurs tâtonnements vers le bien dans l'ombre ; aux oppositions, de l'aiguillon qu'elles ont sans cesse au poing et qui fait tracer au bœuf le sillon ; aux partis mitoyens, de l'adoucissement qu'ils apportent aux transitions ; aux partis extrêmes, de l'activité qu'ils impriment à la circulation des idées, lesquelles sont le sang même de la civilisation ; aux amis du passé, du soin qu'ils prennent de quelques racines vivaces ; aux zélateurs de l'avenir, de leur amour pour ces belles fleurs qui seront un jour de beaux fruits ; aux hommes mûrs, de leur modération ; aux hommes jeunes, de leur patience ; à ceux-

ci, de ce qu'ils font ; à ceux-là, de ce qu'ils veulent faire ; à tous, de la difficulté de tout. »

Quatre ans après (juin 1837, préface des *Voix intérieures*), il avait toujours le même but : « Être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais. » En 1840 (*les Rayons et les Ombres*, préface), il assignait encore cet idéal au poëte : « Nul engagement, nulle chaîne. La liberté serait dans ses idées comme dans ses actions. Il serait libre dans sa bienveillance pour ceux qui travaillent, dans son aversion pour ceux qui nuisent, dans son amour pour ceux qui servent, dans sa pitié pour ceux qui souffrent. Il serait libre de barrer le chemin à tous les mensonges, de quelque part ou de quelque parti qu'ils vinssent ; libre de s'atteler aux principes embourbés dans les intérêts ; libre de se pencher sur toutes les misères ; libre de s'agenouiller devant tous les dévouements. Aucune haine contre le roi dans son affection pour le peuple. »

La forme du gouvernement lui semblait, d'ailleurs, la question secondaire ; il allait au fond des choses ; il était « socialiste » avant que le mot fût inventé : « Si jamais, dans ce grand concile des intelligences où se débattent de la presse à la tribune tous les intérêts généraux de la civilisation du dix-neuvième siècle, il avait la parole, il la prendrait sur l'ordre du jour seulement, et il ne demanderait qu'une chose pour commencer : la substitution des questions sociales aux questions politiques. » (Préface de *Littérature et Philosophie mêlées*, avril 1834.)

Les partis, eux, tenaient beaucoup plus aux questions politiques qu'aux questions sociales. L'abolition de la peine de mort, la paix universelle,

l'enseignement gratuit, le droit de l'enfant, le droit de la femme, etc., paraissaient aux plus avancés des chimères de poëtes. Ils n'acceptaient pas non plus cette neutralité bienveillante qui était avec tous et avec personne ; quiconque n'était pas leur serviteur était leur ennemi. Les républicains, surtout, peu nombreux alors, avaient cette intolérance et cette violence, nécessaires, du reste, aux minorités opprimées. Dans la poussière de la lutte, ils ne voyaient pas que M. Victor Hugo, « socialiste » depuis 1828 (*le Dernier jour d'un condamné*), était plus avant qu'eux-mêmes dans la démocratie, et qu'ils tiraient sur un des leurs. *Le National* en était resté au programme de M. Armand Carrel : progrès en politique, recul en littérature. Il haïssait le drame et n'admirait que la tragédie du « grand règne ».

Le moment était propice à la tragédie. Une actrice d'un grand talent, M^lle^ Rachel, ramenait la foule à Corneille et à Racine. Pendant qu'on répétait *les Burgraves*, un jeune homme arriva de province avec une tragédie qui avait le double à-propos d'être une tragédie et d'être une tragédie républicaine ; le sujet était l'expulsion des Tarquins et l'établissement de la république à Rome. On s'empara de la pièce et de l'auteur ; *Lucrèce* fut lue publiquement dans les salons ; la joie fut au comble ; on avait déjà M^lle^ Rachel, on allait avoir M. Ponsard, la tragédie était complète ; Louis XIV était ressuscité ; tout cela au nom de la république.

Le public se laissa faire. Depuis vingt-cinq ans, il entendait toujours le même nom, il en était fatigué, il n'était pas fâché d'entendre un nom nouveau.

M. Édouard Thierry, alors feuilletonniste d'un journal disparu depuis, *le Messager*, expliqua très

bien, dans un article intitulé *Aristide*, cet ostracisme dont Paris, comme Athènes, punit les renommées qui durent trop.

Tout fut donc contre M. Victor Hugo et pour M. Ponsard. Les acteurs mêmes du drame passèrent à la tragédie ; Mme Dorval et M. Bocage jouèrent les principaux rôles de *Lucrèce*.

Il se joignait à tout cela que *les Burgraves* n'étaient pas faciles à jouer ; ces figures épiques et plus grandes que nature auraient voulu des comédiens exceptionnels. MM. Beauvallet, Geffroy et Ligier représentèrent Job, Otbert et Barberousse avec tout leur talent et toute leur conscience ; Mlle Denain fut charmante et touchante dans Régina. Mais la stature des personnages était écrasante. Mlle Rachel, qui avait assisté à la lecture au comité (le comité se composait alors de tous les sociétaires, hommes et femmes), et qui avait manifesté une grande admiration pour la pièce, n'avait pas demandé le rôle de Guanhumara, et M. Victor Hugo ne le lui avait pas offert. L'âge de Guanhumara l'avait effrayée, bien qu'elle fût assez jeune pour n'avoir pas peur des rides. M. Victor Hugo avait essayé de faire engager Mlle George, qui l'en suppliait, et qui eût été la Guanhumara véritable ; mais il avait trouvé dans les sociétaires une résistance invincible. Il avait alors demandé Mme Dorval, laquelle, se souvenant des tracasseries qu'elle avait subies au Théâtre-Français, avait voulu y être chez elle et n'entrer que comme sociétaire ; le théâtre avait refusé le sociétariat à Mme Dorval, et l'avait accordé à Mme Mélingue, qui joua Guanhumara fort convenablement.

La première représentation réussit froidement. L'opposition se manifesta dès la seconde. Les ricane-

ments et les sifflets, sans atteindre jamais les tumultes d'*Hernani*, troublèrent la pièce tous les soirs. Il y eut des disputes et des collisions. Les acteurs et le théâtre soutinrent bravement et honnêtement la pièce jusqu'au dernier jour.

La majorité des journaux fut contraire aux *Burgraves*. M. Édouard Thierry les défendit chaleureusement. M. Théophile Gautier fit, dans *la Presse*, deux feuilletons enthousiastes.

M. Victor Hugo, après *les Burgraves*, s'éloigna du théâtre, bien qu'il eût un drame presque achevé depuis 1838, *les Jumeaux ;* il ne lui convint plus de livrer sa pensée à ces insultes faciles et à ces sifflets anonymes que quinze ans n'avaient pas désarmés. Il avait, d'ailleurs, moins besoin du théâtre : il allait avoir la tribune.

LXVI

L'ACADÉMIE

J'AI terminé la vie purement, ou, pour dire plus vrai, spécialement littéraire de M. Victor Hugo ; car, comme on l'a vu, il avait fait de la politique dès son enfance. Lui-même a dit (préface de *Marion de Lorme*) qu'il avait été « jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques ». Depuis ses premières odes, tous ses livres s'étaient plus ou moins mêlés à la vie publique ; celui même qui paraissait le plus indifférent et le plus absorbé dans l'art, *les Orientales*, était une œuvre d'à-propos et avait combattu pour l'indépendance de la Grèce.

Il avait toujours été de moins en moins pour l'art égoïste. A ceux qui lui reprochaient d'oublier la nature, les eaux, les bois, les étoiles, pour les partis, il répondait (avril 1839) :

> Je vous aime, ô sainte nature :
> Je voudrais m'absorber en vous ;
> Mais, dans ce siècle d'aventure,
> Chacun, hélas ! se doit à tous.
> . . . . . .
>
> Dieu le veut, dans les temps contraires,
> Chacun travaille et chacun sert.

Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !

L'action indirecte et lente de la littérature ne suffit bientôt plus à M. Victor Hugo, il voulut y joindre l'action immédiate de la politique, et compléter l'écrivain par l'orateur.

Il pouvait prêter serment à Louis-Philippe. Il avait plus que payé sa dette à la monarchie déchue. Il ne s'était pas cru quitte pour avoir refusé la compensation qu'elle lui avait offerte en interdisant *Marion de Lorme*, ni pour avoir, le lendemain de la révolution, repoussé le succès de réaction qu'on lui offrait, ni pour avoir, en pleine effervescence populaire (10 août 1830), publié les vers que j'ai déjà cités :

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette race morte.
. . . . . .

En toute occasion, il avait rappelé que « c'était le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui avait été le roi n'avait plus sur la tête que des cheveux blancs. » (Préface de *Marion de Lorme*, novembre 1831.) Un an après, quand la duchesse de Berry avait été livrée par trahison, il avait flétri de toute son indignation « l'homme qui avait vendu une femme » :

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable !
Que la proscription est toujours vénérable,
Qu'on ne bat pas le sein qui nous donna son lait,
Qu'une fille des rois dont on fut le valet
Ne se met point en vente au fond d'un antre infâme,
Et que, n'étant plus reine, elle était encor femme !

Lorsque Charles X était mort dans l'exil (novembre 1836), le dernier adieu ne lui avait été dit par personne avec plus d'émotion que par l'auteur de *Marion de Lorme :*

Et moi, je ne veux pas, harpe qu'il a connue,
Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue !
Tandis qu'au loin la foule emplit l'air de ses cris,
L'auguste Piété, servante des proscrits,
Qui les ensevelit dans sa plus blanche toile,
N'aura pas, dans la nuit que son regard étoile,
Demandé vainement à ma pensée en deuil
Un lambeau de velours pour couvrir ce cercueil !

M. Victor Hugo était donc libre du dernier lien qui l'attachât à la monarchie tombée, le souvenir d'une pension, balancée d'ailleurs par la confiscation d'un drame. Il était maître de suivre sa conviction, qui, elle, s'était détachée des Bourbons avant leur chute.

Il y avait deux tribunes, celle des députés et celle des pairs. Député, il ne pouvait l'être ; la loi électorale d'alors était faite pour de plus riches que lui ; *Notre-Dame de Paris* et *les Feuilles d'Automne* n'équivalaient pas à une terre ou à une maison. Il y avait bien un moyen de tricher la loi, assez usité, si l'on avait un ami propriétaire ; il vous prêtait sa maison. Mais, quand M. Victor Hugo eût emprunté la maison d'un ami, les électeurs du cens étaient

peu sympathiques aux littérateurs ; les écrivains étaient pour eux des rêveurs bons à les amuser dans les intervalles de leurs affaires sérieuses, mais, du moment qu'on était un penseur, et surtout un poëte, on devenait radicalement incapable de bon sens et de rien entendre aux choses pratiques. Je ne sais par quelle erreur M. de Lamartine avait pu être élu ; c'était déjà trop d'un poëte, on n'en aurait certainement pas admis deux.

Restait la chambre des pairs. Mais pour pouvoir être nommé, il fallait être d'une des catégories où le roi devait choisir. Une seule était accessible à M. Victor Hugo, l'académie. Il se présenta en 1836 ; l'académie lui préféra M. Dupaty. Il se présenta une seconde fois en 1839 ; l'académie lui préféra M. Molé. Il se présenta une troisième fois en 1840 ; l'académie lui préféra M. Flourens. En 1841, il frappa pour la quatrième fois à la porte, qui enfin lui fut ouverte.

Il eut dès lors le pied sur la première marche de la tribune, et commença une nouvelle existence.

FIN

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

ÉDITION LUTETIA

ŒUVRES COMPLÈTES DE

MOLIÈRE

EN SIX VOLUMES ILLUSTRÉS

Avec une Notice sur Molière et une introduction à chaque pièce par ÉMILE FAGUET, de l'Académie française

Tome Ier : Notice sur Molière, La Jalousie du Barbouillé, Le Médecin volant, L'Étourdi, Le Dépit amoureux, Les Précieuses ridicules, Sganarelle, Don Garcie de Navarre.

Tome II : L'École des Maris, Les Fâcheux, L'École des Femmes, La Critique de l'École des Femmes, L'Impromptu de Versailles, Le Mariage forcé, Les Plaisirs de l'Île enchantée, La Princesse d'Élide.

Tome III : Le Tartuffe, Don Juan, L'Amour médecin, Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui.

Tome IV : Mélicerte, Pastorale comique, Le Sicilien, Amphitryon, George Dandin, L'Avare, Relation de la Fête de Versailles.

Tome V : Monsieur de Pourceaugnac, Les Amants magnifiques, Le Bourgeois Gentilhomme, Psyché.

Tome VI : Les Fourberies de Scapin, La Comtesse d'Escarbagnas, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire, Poésies diverses, La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce.

NELSON, ÉDITEURS, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON